

Harry Dickson, L'intégrale Tome 12

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

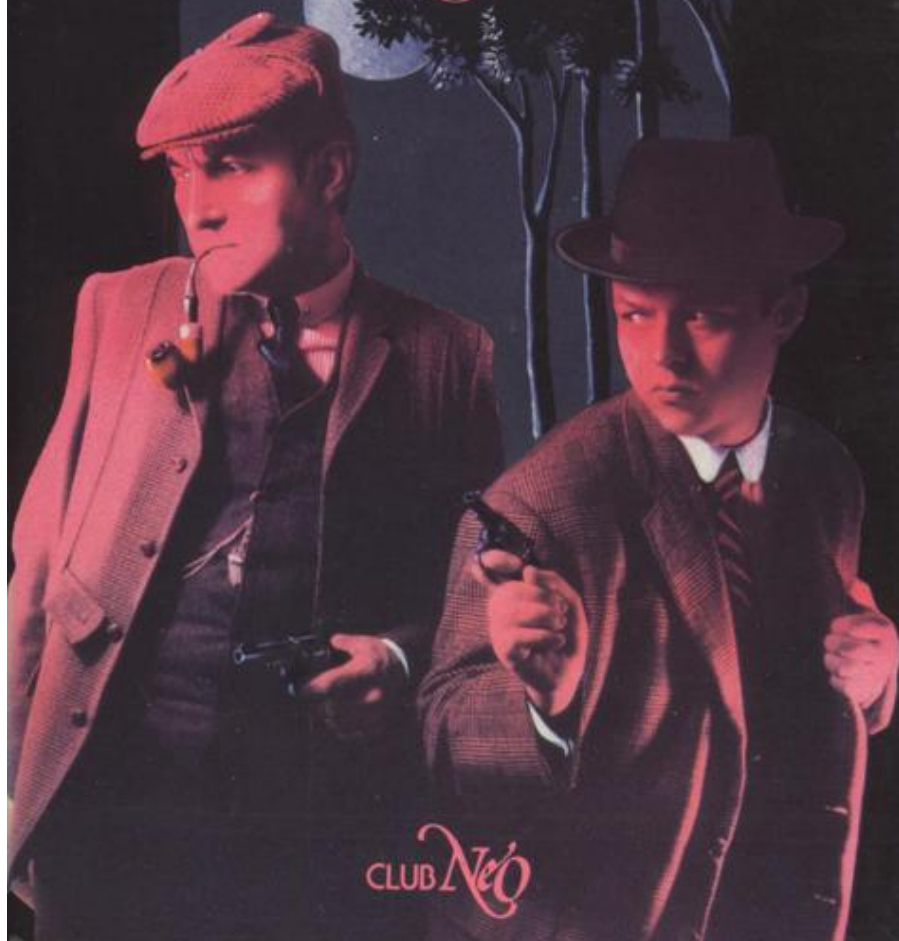
Harry Dickson
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE 12



Jean
RAY

HARRY
DICKSON

L'INTEGRALE/12



CLUB *Néo*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/12

CLUB *Neô*

Table des matières

LE MYSTÈRE DE BANTAM HOUSE
(INÉDIT) ; 4

TURCKLE-LE-NOIR ;
62

LES YEUX DE LA
LUNE ; 124

L'ILE DE MONSIEUR
ROCAMIR ; 189

LA CIGOGNE BLEUE ;
256

L'EFFROYABLE
FIANCE ; 316

LE MYSTÈRE DE BANTAM HOUSE
(inédit)

1. *Au seuil du désespoir*

Betty Marshall n'en pouvait plus, elle avait froid, elle était lasse au-delà de toute expression. Elle avait erré de Chapham à Battersea, de Battersea à Putney, de Putney à Fulham, de Fulham à Hammersmith.

Le soir tombait, un épouvantable soir d'hiver, plein de rumeurs farouches de vent et de pluie battante.

Greyhound Road n'était plus qu'un immense cloaque de neige fondue, d'eau et de fumées rabattues contre le sol par une bise âpre venant du nord-ouest.

Comme elle passait devant une cuisine populaire, l'odeur du mouton bouilli réveilla en elle une faim de quarante-huit heures. Elle n'avait pas un sou, pas un. Elle se serra davantage dans son mince uniforme d'infirmière, enfonça son petit chapeau de toile cirée sur ses cheveux humides, et se mit à marcher fiévreusement dans la nuit.

Elle se dirigeait droit vers la Tamise, dont elle voyait devant elle les glauques luisances, et sans qu'elle le sût, se trouva devant Tea Rose Whart.

Nom charmant et ironique pour cet atroce *pier* puant le coaltar et le remugle du jusan. Un ponton était là, le passeur emmitouflé dans une épaisse vareuse brune. Du monde y prenait place. D'instinct, elle suivit les autres, s'assit sur une banquette mouillée.

Le passeur tendit la main ; elle eut un sursaut effrayé.

— Mon Dieu, je n'ai pas de monnaie, murmura-t-elle.

L'homme bonasse fit un bref signe de tête.

— Fait rien, vous me paierez demain.

C'était assurément le dernier crédit qu'on lui faisait, et elle sourit avec amertume.

Un cargo embossé par le travers dans le fleuve poussa une meuglement d'avertissement, et le ponton le rasa de près.

On toucha l'autre rive, et les passagers s'égaillèrent dans l'ombre.

Betty hésita, sauta sur le débarcadère et se mit à marcher dans les ténèbres, droit, toujours droit devant elle.

D'immenses pièces d'eau brillèrent d'un vague éclat nocturne à sa gauche ; c'étaient les réservoirs de Castelnau.

L'endroit était entre tous sinistre, et Betty l'évita, se dirigeant vers les pauvres lumières de Pamping Station.

Au loin, c'était le noir absolu, le néant.

Elle buta contre un garde-fou, s'y arrêta et se mit à considérer fixement l'eau noire et immobile d'un canal de traverse.

À trente yards de là, sur la gauche, des tavernes de mariniers rougeoyaient faiblement de toutes leurs vitres crasseuses. Un refrain de la mer, d'une mélancolie infinie s'élevait :

Le Spring est parti pour les îles.

Il n'est jamais revenu...

Il ne reviendra jamais...

De jolies filles se désolent à Londres...

Elle en était de ces jolies filles de Londres qui se désolaient, non parce que le *Spring* s'était perdu corps et biens dans le Pacifique, mais parce qu'elle avait froid et faim, parce qu'elle ne savait pas où coucher, parce qu'elle était vouée à la plus pire misère et que le désespoir était dans son cœur.

— Il y a environ deux mille infirmières sans emploi sur le pavé de Londres !

C'était l'unique consolation qu'elle avait reçue depuis huit jours qu'elle se présentait dans les hôpitaux, chez les médecins, dans les plus infectes officines de banlieue.

On l'avait expulsée de sa chambre depuis trois jours ; elle devait encore quinze shillings à sa logeuse. Pendant trois nuits, l'Armée du Salut l'avait hébergée mais c'était un maximum. Ce soir, elle coucherait où Dieu voudrait bien, peut-être sur le fond vaseux de la river.

Les longerons de fer d'un pont proche frémirent sous un pas lourd. Un policeman du fleuve faisait sa ronde, son falot à la main.

— Vous cherchez quelque chose, Miss ? Non ? Eh bien ne restez pas là, ce n'est pas un endroit pour des dames seules.

Elle le remercia d'un mot bref et traversa le pont ; le fanal du gardien s'éloignait comme une étoile perdue. Le vent souffla si fort que le pont de fer se mit à gémir comme une harpe mal accordée.

Soudain elle eut l'impression d'une présence à côté d'elle.

De nouveau elle regarda l'eau d'où venait une faible clarté de hautes lampes voltaïques.

Une ombre se déplaça devant elle ; l'homme qui la fixait devait être tout proche, dans son dos, à la toucher presque.

— Miss...

Le son de la voix était doux et distingué.

— Miss...

Elle se retourna, s'attendant à quelque proposition infâme, prête à une riposte désespérée.

Une main fit un geste poli vers un chapeau de feutre.

— Je vous suis depuis tantôt trois heures, Miss.

Elle poussa un éclat de rire tellement aigu, qu'elle s'en effraya elle-même.

— Eh bien, si vous me suivez encore quelque minutes, il se pourrait que ce soit au fond de ce canal ! s'écria-t-elle.

— C'est bien pour que vous ne le fassiez pas que je suis ici, reprit l'homme.

Il était impossible à Betty Marshall de le reconnaître. Ce n'était qu'une ombre petite et trapue. Elle sentit un vague parfum de bon cigare.

— Je pourrais vous aider, Miss.

— Merci, je ne mange pas de ce pain-là, répliqua-t-elle, croyant comprendre.

L'homme fit un vague salut.

— Je crois que vous vous méprenez sur mes intentions, dit la voix douce.

— Alors parlez, monsieur, je puis aussi bien vous écouter que la pluie qui tombe, le vent qui pleure et cette horrible chanson qui me glace les nerfs, dit-elle, avec un autre éclat de rire.

— Vous êtes infirmière ?

— Comment le savez-vous ?

— Et votre uniforme, qu'en faites-vous ?

— C'est vrai, j'oubliais... mais vous avez de bons yeux.

L'homme rit doucement.

— On me l'a souvent dit, en effet, Miss.

Betty se sentit un peu plus rassurée.

— Je vous écoute. Sir, si vous pouvez me faire gagner de quoi vivre et dormir sous un toit, vous aurez fait une bonne action.

— Je le peux certainement, mais quant à la bonne action, ne vous y fiez pas trop, je n'ai rien d'un philanthrope. Voulez-vous entrer en service ?

— Quand cela, sir ?

— Mais... tout de suite ?

— Certainement et où ?

— Où je vous conduirai sur-le-champ.

— Il n'y a pas mal d'autres infirmières à Londres, répondit-elle, redevenue tout à coup méfiante.

— Je ne l'ignore pas, mais aucune d'elles ne voudrait venir dans la maison dont je vous parle. Il faudrait vraiment qu'elle soit comme vous, au seuil du désespoir.

— Je comprends... quelque affreuse maladie contagieuse, n'est-ce pas ?

— Absolument pas. Le malade que vous aurez à soigner est un

idiot, une sorte de malade imaginaire. Faites-lui avaler de l'eau salée, ou du jus de chicque, pourvu que ce soit mauvais et que cela ait l'aspect d'une potion, peu importe.

— Je ne comprends plus...

— C'est la maison et non le patient qui fait reculer les plus audacieuses. Elle est hantée.

Betty Marshall rit pour la troisième fois, mais cette fois-ci ce rire fut plus clair, plus joyeux.

— Comme c'est intéressant, sir, je ne crois pas aux fantômes, et il y a beaucoup de chances pour que je n'y croie jamais.

— Pas quand vous aurez habité la maison.

— Tant mieux. J'enverrai des articles à la *Psychical Review* !

— Hélas, il ne faudra pas le faire, car la condition primordiale, c'est le secret absolu sur ce que vous pourriez voir dans cette demeure, maudite entre toutes. Les gages sont honorables, bien qu'ils n'aient rien de princier – une livre par semaine. La maison est vieille et sans confort moderne, mais votre chambre sera chaude et agréable. Vous ferez vous-même votre popote, car la femme de charge est vieille, à moitié sourde et aveugle, mais elle ira aux provisions pour vous. Et vous-même, vous ne pourrez quitter la maison. Vous recevrez assez d'argent pour que vos menus soient honorables et même excellents, si vous êtes portée sur la bouche.

— Mais c'est le paradis que vous m'offrez, sir !

— Hum, pour autant que le paradis sur terre ne soit qu'un lieu où l'on dort dans un bon lit, dans une chambre bien chauffée et où l'on mange à sa faim et convenablement.

— Peut-être qu'il en est ainsi !

— Vous n'avez ni parents ni amis, Miss Marshall...

— Seigneur, comme vous êtes bien renseigné ! s'écria-t-elle avec un peu d'effroi.

— Il le faut bien. Par conséquent vous n'aurez ni à effectuer des visites à l'extérieur ni à correspondre avec quiconque.

— C'est assez étrange, ma foi.

— À prendre ou à laisser, dit l'homme d'une voix plus brève, faisant comprendre ainsi qu'il terminait l'entretien et désirait une réponse décisive.

La jeune fille hésitait, mais un coup de vent brusque et glacé la gifla ; la surface noire du canal se rida et l'eau murmura, funèbre.

— Soit, dit-elle à voix basse, j'accepte.

— Merci... voulez-vous m'accompagner, nous passerons Hammersmith Bridge, mon auto stationne de l'autre côté du pont.

Pendant le quart d'heure que dura le trajet, aucun mot ne fut échangé entre eux ; d'ailleurs Betty avait assez à faire à lutter contre le vent qui se ruait frénétiquement contre elle, tâchant de lui arracher

son mince manteau de gabardine ou son minuscule chapeau.

Son compagnon marchait à deux pas devant elle, courbé sous les rafales. L'infirmière vit qu'il était petit et costaud, mais à plusieurs reprises elle entendit son souffle court et rauque, et elle en conclut qu'il devait avoir de l'âge.

Le pont de Hammersmith était mieux éclairé que les alentours, et elle espéra pouvoir mieux détailler son mystérieux sauveteur, à la faveur de cette lumière. Toutefois elle dut déchanter.

Le feutre de l'homme était fortement rabattu sur ses yeux et le col de sa pelisse relevé si haut qu'il en touchait presque le rebord du chapeau.

Une fois arrivé sur le pont, il accéléra son allure.

Une auto solitaire se trouvait en retrait de Bridge Road, sur le quai.

L'homme ouvrit une des portières à l'aide d'une clé plate et, d'un geste, pria l'infirmière de prendre place.

Elle s'engouffra dans un petit coupé chaud, sentant l'huile et l'essence et qui lui parût avoir des douceurs de havre, après la dure journée qu'elle venait de passer.

Son compagnon prit place au volant, appuya sur le démarreur et la voiture partit, longeant les quais déserts.

Les vitres étaient brouillées par la pluie, et le mouchoir de Betty ne parvint pas à les rendre plus transparentes.

L'allure de l'auto devenait de plus en plus rapide : l'homme conduisait avec une remarquable dextérité.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Où vous savez !

— Mais quelle direction prenez-vous ?

— C'est sans importance pour vous. Mais je puis encore vous ramener à la tête du pont de Hammersmith, répondit-il d'une voix impatiente.

Betty se le tint pour dit ; elle s'enfonça davantage dans les coussins, soupira et garda le silence.

Des lumières voltigèrent à leurs côtés. On traversait des rues encore peuplées malgré l'heure et le mauvais temps. L'infirmière avait renoncé à se rendre compte de la direction prise.

L'automobile avait dû s'éloigner de la Tamise, car on ne voyait plus ni quais, ni clartés de fleuve, ni luisances d'eau.

Ils traversèrent un passage à niveau et de nombreuses lignes de chemin de fer.

Betty pensa qu'on passait Willesden Junction et en conclut qu'on remontait en vitesse vers la banlieue.

En effet, les lumières devenaient plus rares. Les phares de l'auto pourvus de disques en Sidac paper contre la brume, trouaient le

brouillard bas d'un tunnel orangé.

À un certain moment, elle aperçut une suite de maisons neuves et tristes, puis tout tourna au noir. Ce furent des rues plus minables ; quelques façades torves et écaillées surgirent dans la lumière projetée et s'évanouirent aussitôt.

Enfin apparut un long mur bas, d'une vilaine teinte ocreuse, qu'on longea, par-dessus lequel se profilaient de sombres branches d'arbre.

L'auto ralentit et, soudain, lança plusieurs coups de klaxon rythmés : trois brèves, une longue... Machinalement, Betty l'enregistra : c'était la lettre V de l'alphabet Morse.

Le pinceau lumineux frappa pendant une courte seconde une haute façade grise, surmontée d'un écusson, et la jeune fille eut la soudaine vision d'un poignard d'une forme spéciale : un kriss javanais au milieu de quelques figurines détériorées.

Puis, ce fut de nouveau la nuit complète, plus complète que jamais, puisque les phares de la voiture venaient d'être éteints.

L'homme se retourna vers elle.

— Il est encore temps de retourner, miss, dit-il d'une voix lente.

Betty Marshall avait chaud à l'intérieur de la voiture. Cette course, le doux roulis de l'auto, le ronronnement du moteur, l'avaient comme bercée. Elle aurait été incapable en cette minute de retourner vers le bord sinistre du canal, dans la pluie, dans le vent, dans la misère.

— J'ai accepté, murmura-t-elle.

— Très bien, Miss, je pense que vous ne le regretterez pas.

— Vous verrai-je au moins, demanda-t-elle tout à coup, n'oubliez pas que je vais être dans un monde inconnu et toute seule.

L'homme sembla réfléchir.

— Peut-être, Miss Marshall, si jamais vous pensiez avoir besoin de moi, bien que je ne sache trop pourquoi, demandez le docteur à la femme de charge. C'est suffisant.

— Merci, docteur...

Il rit doucement.

— Soit, appelez-moi comme cela. Ce titre en vaut un autre. Portez-vous bien et adieu !

Il avait ouvert la portière et il l'aida à descendre.

Elle vit un haut perron de pierre ainsi qu'une porte ouverte sur un corridor dallé, faiblement éclairé par une lampe vénitienne.

Le « docteur » lui fit gravir les marches et elle se trouva dans le vestibule.

La porte se ferma derrière elle, sans qu'elle sût comment.

Tout à coup, prise de frayeur, elle se retourna et essaya de

l'ouvrir.

Elle ne le put, elle était prisonnière.

Quelqu'un, du fond des ténèbres, s'avança vers elle.

2. La terreur des infirmières

— C'est la sixième en un mois de temps !

Mrs. Hinchcliff, doctoresse en chef de la maison des infirmières de Londres se tenait raide comme un piquet, sur la chaise que Tom Wills lui avait avancée devant le bureau de son maître, le célèbre détective Harry Dickson.

Elle avait les traits lourds et tirés par les soucis ; ses cheveux plats, luisants d'eau de Cologne, étaient ternes sous cet humide cosmétique. Nerveusement, elle jouait avec son face-à-main et ses yeux pâles se fixaient suppliants sur le détective.

— Les médecins légistes se sont prononcés pour le suicide, dit Harry Dickson.

— Je ne puis le croire, sir, répliqua la dame, toutes ces jeunes filles avaient des principes religieux bien arrêtés, et rien au monde, même la plus noire misère, n'aurait pu les pousser à un tel crime !

— La misère est grande parmi les infirmières, dit doucement le détective, et je ne crois pas que grand-chose ait été fait pour leur venir en aide.

— C'est malheureusement vrai, sir, nos institutions délivrent un bien trop grand nombre de diplômes et, forcément, bien des infirmières sont vouées à l'inaction. Mes moyens sont très restreints, et ma fortune personnelle, qui déjà n'était pas bien considérable, a servi à secourir ces infortunées jeunes filles.

» Notre comité de protection, lui aussi, a épuisé ses ressources, et notre président, le noble Sir Burland, a dû espacer ses chèques, tant il a déjà été sollicité par toutes sortes d'infortunes. Quand je lui ai dit que je désirais avoir une entrevue avec vous au sujet de ces morts tragiques, tant de fois répétées, il s'est un peu moqué de moi, mais il a promis de venir me retrouver ici, pour joindre ses instances aux miennes.

Harry Dickson salua légèrement, le docteur Sir Burland étant un homme de renom qu'il avait rencontré dans les milieux scientifiques.

Il revint brusquement au sujet de l'entretien.

— Toutes ont été retirées des eaux de la Tamise, n'est-il pas vrai, madame Hinchcliff ?

La doctoresse se voila la face avec un frisson d'horreur.

— Les pauvres ! gémit-elle.

— Croyez-vous qu'il y en ait d'autres encore ? demanda le détective.

Elle fit un geste de désespoir.

— Comment le saurais-je ? En dehors de celles qui sont attachées à mon établissement et à ceux que je patronne, ou bien celles qui ont été placées par nos soins, je n'ai aucun contrôle sur elles.

Elle n'avait certainement plus rien à dire, et ses yeux continuaient à supplier l'homme dont elle semblait tout attendre.

Harry Dickson vit son front bombé, sa bouche pendante dont les lèvres masquaient mal un dentier malhabilement attaché, sa poitrine plate, trop serrée dans le corsage de soie noire, toute sa personnalité revêche et ingrate. Il sentait qu'il avait dû lui en coûter de venir l'implorer, alors qu'elle devait avoir des habitudes de commandement et de prudence, non malveillante, mais tatillonne.

— La dernière d'entre elles, c'est-à-dire, celle qu'on a retrouvée ce matin, de qui s'agit-il ? demanda-t-il après un moment de silence.

— Sarah Levinson, une jeune fille un peu trop dissipée et qui ne nous a jamais donné grande satisfaction, fut la réponse.

Elle manquait d'aménité, bien qu'elle eût évoqué une morte, et Harry Dickson le nota malgré lui.

— J'ai grande peur pour une autre, continua madame Hinchcliff après avoir copieusement reniflé un flacon de sels, c'est Miss Betty Marshall. Nous nous sommes quittées brouillées ; c'était une indépendante, une révoltée, bien qu'excellente infirmière. J'ai dû me séparer d'elle à cause de son insolence. Depuis, j'ai appris qu'elle n'avait pas eu de chance et qu'elle avait exprimé à ses camarades de rencontre des intentions bien arrêtées de suicide.

— Avez-vous fait quelque chose pour l'aider ? demanda Harry Dickson.

— Non, sir, et croyez que je le regrette.

— Elle vous a demandé de l'aide ?

— De l'aide non, du travail oui.

— Il y a une nuance !

Un peu de rougeur vint aux joues parcheminées de la femme de science. Il y eut un éclair de colère dans ses yeux faibles et bordés de rouge.

— Elle s'exprimait avec une désinvolture condamnable et que je ne pouvais supporter d'une subordonnée, sir, elle m'a traitée de... de...

Mrs. Hinchcliff suffoquait littéralement au souvenir de la révoltée.

— De chipie, sir... oui, elle m'a traitée de chipie, moi... J'aurais pu la faire condamner, si j'avais voulu me plaindre.

— Oh... Dieu sait si vous ne l'avez pas condamnée à mort,

madame Hinchcliff !

Le dentier de la doctoresse claqua comme une mâchoire de squal, mais on n'aurait pu dire si c'était de colère ou d'émotion.

Le cartel sonna dix heures, et Mrs. Hinchcliff, tirant une solide montre d'homme de son corsage, la consulta.

— Votre horloge est à l'heure, dit-elle avec une visible satisfaction. Je déteste les montres inexactes, mais je déteste également l'inexactitude chez les hommes, quelle que soit leur condition. Eh bien, Sir Burland devrait être ici à cette heure.

— Serait-ce sa voiture qui vient de s'arrêter devant la porte ? demanda Tom Wills qui regardait à la fenêtre, en apparence indifférent à l'entretien qui se poursuivait dans le cabinet de travail de son maître.

— Une voiture à deux chevaux ? Oui ? Alors c'est la sienne. Sir Burland déteste les automobiles, c'est une de ces manies d'antiquaire !

Peu après Mrs. Crown, la gouvernante de Harry Dickson, introduisit le visiteur.

C'était un homme très maigre, de haute stature, d'un âge indéfinissable.

Le profil très fin et d'une pureté de camée semblait appartenir à un jeune homme, alors que la face, avec ses rides, la bouche pincée, les yeux bilieux, annonçait le vieillard.

Il salua d'un bref signe de tête et sans attendre d'en être prié s'assit dans le fauteuil le plus confortable, en croisant ses jambes de faucheux.

— Morning, monsieur Dickson, nous nous connaissons déjà, les présentations sont donc inutiles, je pense. Ce jeune homme, c'est Tom Wills, hein ? Seigneur comme il est jeune encore, et dire qu'il est des pires aventures de votre damné métier. Cette dame et moi sommes amis. Voilà, grâce à quelques mots, j'épargne pas mal de temps à tout le monde.

Harry Dickson serra la longue main effilée et souscrivit à ces propos d'un geste de la tête.

— Mrs. Hinchcliff vous a tout dit, monsieur Dickson ? Très bien, madame Hinchcliff est folle, elle voulait vous voir et vous suggérer que les infirmières repêchées dans la Tamise, avaient été assassinées. Très bien, je n'ai pas voulu l'empêcher de faire cette démarche, mais qu'en pensez-vous ?

Le détective haussa les épaules.

— Je n'ai pu me faire déjà une idée à ce sujet. Je veux bien ouvrir une enquête, puisque vous m'en priez.

— Eh bien, ouvrez-la cette enquête. L'établissement payera, et moi aussi, bien entendu, même si elle n'aboutit à rien.

Le ton était sarcastique et désagréable, et on pouvait

facilement deviner qu'il était surtout destiné à la doctoresse.

Celle-ci pinça davantage ses lèvres minces, serra les mains et leva vers le plafond des regards éplorés.

— Quand vous aurez fini d'implorer le lustre, madame Hinchcliff, nous pourrions parler, dit Sir Burland qui ne s'était pas tu le temps d'une seconde et continuait à ricaner entre chaque phrase.

Il finit pourtant par couper court à son acre verbiage pour jeter autour de lui des regards de critique.

— Mobilier moderne, hum... je n'apprécie pas cela particulièrement. Vous n'avez pas le chauffage central, monsieur Dickson, mais une brave salamandre à anthracite, c'est mieux. Moi je ne veux chez moi que des feux de bois.

Ses yeux tombèrent sur l'horloge flamande et eurent un éclair d'approbation.

— Une belle vieille pièce, bravo ! J'aime les antiquités et rien que les antiquités, je suppose que c'est pour cela que je me sens attiré vers Mrs. Hinchcliff qui est vieille d'un siècle... en tant que mentalité cela se comprend. Quoiqu'en réalité elle ne doive pas avoir beaucoup moins.

» Oh ! Oh ! qu'est cela ?

Il venait d'attirer vers lui un superbe presse-papiers cadeau d'un prince d'Orient à qui Harry Dickson avait rendu quelques services.

— En or pur ! Tout ce qu'il y a de pur ! s'exclama-t-il avec admiration.

Ses yeux étincelèrent.

— De l'or ! J'aime l'or, monsieur Dickson, non pour sa valeur, mais pour lui-même ; si du jour au lendemain il devenait plus vil que le plomb, mon penchant pour lui serait tout aussi violent. Mrs. Hinchcliff vous aura dit ou vous dira que je donne beaucoup aux bonnes œuvres, mais c'est heureux que pour ce faire, il me suffise de signer un chèque ! Si, comme au bon vieux temps, je devais faire un versement en or, je ne pourrais même pas me dessaisir d'un souverain !

» C'est supérieurement magnifique, soupira-t-il en déposant le précieux bibelot sur la table. Cela me réchauffe le corps de tenir en main cette masse d'or pur, comme le vieil avare Grandet dans le livre de Balzac !

La conversation dérivait étrangement et Harry Dickson voulut la ramener à son point initial.

— Je vais aller aux renseignements quant aux pauvres mortes, dit-il, je suppose que vous n'avez plus rien à m'apprendre à leur sujet ?

— Non, répondit Sir Burland, je suis venu ici pour appuyer la requête de Mrs. Hinchcliff et pour dire que je paierai. C'était là

l'unique but de ma visite, monsieur Dickson... Tudieu, le splendide presse-papiers !

— Moi, j'ai quelque chose à ajouter à ce que j'ai dit à Mr. Dickson, répliqua la doctoresse.

— Je vous écoute, madame.

— À part Betty Marshall, aucune des infirmières ne me paraissait vraiment désespérée d'être sans emploi. En outre, trois d'entre elles faisaient encore du service intermittent dans les hôpitaux sous notre contrôle et n'étaient donc pas dénuées de moyens d'existence. Ensuite...

Elle ne continua pas, comme si ce qu'elle avait à ajouter lui coûtait de la peine.

— Ensuite ? insista doucement le détective.

— J'ai des idées arrêtées sur la beauté féminine, monsieur Dickson, je ne reconnais que la beauté des âmes mais, au dire des hommes, les six infirmières défuntées étaient très jolies.

— Hum... fit Sir Burland, ce que vous dites là, ma chère, est fort relatif, je concède que pour trois d'entre elles cela était le cas.

— Puis-je connaître leurs noms ? demanda le détective.

— Parfaitement, monsieur Dickson, les voici : Sonia Tsaneff, jeune fille d'origine slave, Milly Bell, Laura Triggs.

Le détective prenait des notes rapides.

— Et les autres ?

Sir Burland reprit la parole.

— Pas jolies pour un sou, à mon avis.

Mrs. Hinchcliff se récria :

— Mais saines et fortes ! Cela n'est-il pas de la beauté non plus ?

— Je vous le concède, ricana Sir Burland.

Harry Dickson compléta ses notes en écrivant leurs noms : Alice Bellamy, Catharina Zeller et la dernière Sarah Levinson.

— Pourquoi cette beauté et cette santé, ont-elles été de nature à attirer votre attention, madame Hinchcliff ? demanda-t-il.

— J'ai supposé qu'elles avaient pu attirer ces infortunées jeunes filles dans les pièges d'horribles criminels, comme il s'en dresse quelquefois sur la route des pauvres femmes sans défense, murmura la doctoresse.

— Sur la vôtre par exemple, madame ? persifla Sir Burland.

La pauvre savante se contenta de rougir.

Harry Dickson se leva.

— Je ne vous retiens pas plus longtemps, dit-il d'un air amène, je vais m'occuper sans retard de cette affaire, pour autant qu'elle puisse être une affaire criminelle.

— Elle l'est ! s'écria la doctoresse.

— Vous êtes folle ! ricana Sir Burland. Venez, je vais vous reconduire dans ma voiture à moins que vous ne préfériez la moderne ferraille d'un taxi ?

On les entendit se chamailler encore de la sorte jusque dans le vestibule, puis un bruit de grelots et de claquements de fouet annonça leur départ définitif.

— Ouf ! s'écria Tom Wills, quels drôles de corps ! Qui est donc Sir Burland ?

— Un homme fort savant. Le Gouvernement lui a confié de nombreuses missions à l'étranger. On connaît de lui des études très remarquées sur la maladie du sommeil au Cameroun, sur la lèpre dans les îles du Sud, sur la peste et le choléra aux Indes. C'est un excentrique de premier ordre, comme vous avez pu vous en rendre compte tout à l'heure, mais on lui passe cela volontiers parce qu'il est savant et surtout parce qu'il est riche.

— Il en pinçait pour votre presse-papiers.

Le détective se mit à rire et annonça à Tom qu'il se rendait à l'institut médico-légal pour y rencontrer le docteur Redlaw.

Redlaw, médecin légiste réputé, le reçut à bras ouverts. C'étaient de vieux amis qui avaient souvent travaillé ensemble.

Harry Dickson lui exposa en quelques mots la requête de Mrs. Hinchcliff et de Sir Burland.

— J'ai vu moi-même les cadavres des infortunées infirmières, dit Redlaw et je ne puis conclure au crime.

» Les trois premières étaient jolies, les trois autres saines et fortes, dit machinalement le détective répétant les mots de la doctoresse.

Le docteur Redlaw considéra son ami avec des yeux pensifs.

— Attendez donc, Dickson, que je consulte ma mémoire. Tout de même, quelque chose cloche à ce sujet. Jolies... soit, pour autant que je puisse le dire de corps qui avaient séjourné quelque temps dans l'eau. Il faudra faire crédit aux dires de ma confrère. Mais fortes et saines... oh la la !

» Il y a de la marge, mon cher. En apparence peut-être. Mais attendez, je pourrais vérifier mes registres personnels que je tiens comme un parfait comptable. Une minute.

Il feuilleta un cahier volumineux et tout à coup siffla.

— Nous y sommes. Voici les « fortes et saines » comme l'a prétendu Mrs. Hinchcliff qui m'y apparaît bien en défaut en tant que médecin : Alice Bellamy, Catharina Zeller, Sarah Levinson : toutes trois tuberculeuses.

» Voyons les autres. Sonia Tsaneff : morphinomane, une véritable intoxiquée.

» Milly Bell atteinte d'une tumeur maligne ; Laura Triggs

également adonnée aux stupéfiants et devant jouir d'une santé parfaitement ruinée. Où est-elle, la savante Mrs. Hinchcliff ?

Harry Dickson prenait silencieusement des notes.

— On dirait que cela vous intéresse plus ou moins Dickson, dit le docteur.

— Peut-être bien, répondit le détective qui soudain était devenu distant et rêveur.

3. Le retour de Betty Marshall

Le téléphone tinta sur le bureau du détective.

— Ici Mrs. Hinchcliff, à l'école supérieure pour infirmières, dit une voix saccadée à l'autre bout du fil. Venez me voir immédiatement, monsieur Dickson. Miss Betty Marshall est revenue !

— Il est vrai qu'elle vous occasionnait des inquiétudes... eh bien ?

— Venez vous en rendre compte par vous-même, Sir. Elle est folle. Elle est... je ne sais comment la décrire. Elle a la fièvre, elle divague, elle paraît brisée et en même temps folle de terreur. Je l'ai fait mettre au lit.

» Il a fallu lui mettre des liens de cuir aux poignets et aux pieds, c'est une véritable forcenée. Elle parle de démons et de monstres horribles... Mais venez donc !

Le détective raccrochait déjà.

Son auto conduite par son élève fila vers Aldersgate, où se trouvait l'école de Mrs. Hinchcliff et s'arrêta à cinquante pas de Charter House.

La directrice l'attendait, frémissante d'impatience.

— Venez vite, Sir !

Ils traversèrent l'école à toute allure par de larges couloirs dont les parois étaient ripolinées comme des miroirs. Une senteur de phénol et d'iodoforme y traînait. Des ombres blanches glissaient sans bruit sur les dalles frottées au savon noir, s'inclinant gracieusement au passage du visiteur. Une radio jouait en sourdine dans une salle de lecture.

— Chambre 86, dit Mrs. Hinchcliff en poussant une porte en pichtpin.

Une sorte de cellule propre et claire apparut, prenant jour par une fenêtre aux vitres opalisées. Une infirmière âgée se leva à leur entrée.

— Eh bien, Miss Sturdee ? demanda la doctoresse.

— 39 degrés de fièvre, madame la directrice, elle ne reconnaît personne. Elle raconte des choses horribles mais qui n'ont aucun sens.

— Nous allons voir. Sir Burland s'est-il déjà annoncé ?

— Pas encore madame, mais il a dit au téléphone qu'il viendrait sans retard.

— C'est bien comme cela que je l'entends, riposta sèchement la femme de science, en se tournant vers la malade qui respirait

difficilement, étendue sur le lit blanc, dans une longue et décente chemise de nuit.

— Eh bien, ma chère Betty ?

La patiente ouvrit des yeux égarés, les fixa un moment sur Mrs. Hinchcliff et grogna.

— Vieux grenadier.

La doctoresse sursauta.

— Elle paraît vous reconnaître, madame, dit innocemment Miss Sturdee.

— Je vous prie d'être convenable, Miss Sturdee, glapit la directrice.

La pauvre employée baissa les yeux et se mit à trembler.

— Je... n'ai... pas pensé à mal... en disant cela, madame.

— Suffit !

Betty Marshall se tordit dans ses liens de cuir fauve et ses yeux se fixèrent de nouveau sur la doctoresse avec une expression d'intense frayeur.

— Vous êtes très maigre, gémit-elle.

— Et quand cela serait, ma chère ? riposta la directrice d'une voix aigre, c'est un indice d'excellente santé.

Les yeux de la malade se tournèrent vers Dickson.

— Lui aussi est très maigre, dit-elle à voix basse, ne seriez-vous pas la Mort tous les deux ?

— Quelle sottise débitez-vous là, ma chère Betty ! s'écria Mrs. Hinchcliff.

— Je ne veux pas que la Mort me touche ! hurla soudain Betty en tâchant de se libérer.

— Voilà sa crise qui reprend, dit l'infirmière Sturdee. Lui ferai-je une piqûre calmante, madame ?

Sans attendre la réponse, elle s'avança vers le lit, la seringue de Pravaz haute. Harry Dickson l'arrêta du geste.

— Pas encore, Miss ! ordonna-t-il.

— Elle ne fait que parler de la Mort qui vient dans la nuit pour la prendre. Elle la voit partout ! Tout à l'heure, elle m'a dit : « Vous êtes trop grosse pour être la Mort, restez donc près de moi. »

Harry Dickson l'examinait avec attention. Il défit légèrement le col de la chemise, mettant son cou à nu.

— Aïe ! cria la patiente, ne serrez plus ! Je n'en puis plus ! Vous allez me tuer ! De grâce... pourquoi m'avoir fait venir dans cette horrible maison, docteur ! Docteur, je vous en prie, venez !

— Quelles étranges ecchymoses, dit Harry Dickson en montrant le cou de Betty.

Deux longues taches bleuâtres s'allongeaient de chaque côté de la glotte.

— Ce sont des doigts qui ont fait cela, murmura le détective, et des doigts d'étrangleur qui savent manier un cou humain, je vous prie de le croire.

Il braqua sa loupe sur les empreintes et son front devint sombre.

— Étrange, répéta-t-il.

— En quoi, monsieur Dickson ? demanda la doctoresse.

— Voyez vous-même, madame.

La directrice lui prit la loupe des mains et regarda ; Dickson la vit frissonner.

— Oui, murmura-t-elle, on dirait... on dirait...

— Eh bien dites-le donc, l'encouragea le détective.

— Ce ne sont pas des traces de doigts, monsieur Dickson, mais de phalanges allongées et osseuses, comme... hésita-t-elle.

— Comme des doigts de squelette, compléta Harry Dickson tout bas de façon à n'être entendu que d'elle seule.

— C'est cela, sir... c'est affreux et incroyable, murmura Mrs. Hinchcliff.

— La maison..., gémit Betty Marshall.

— Quelle maison donc, mon enfant, dit doucement le détective, j'y vais de ce pas et ceux qui vous ont fait souffrir coucheront vite en prison, je vous l'assure. Je suis Harry Dickson !

Il y eut un éclair de compréhension dans les yeux de la jeune fille.

— Harry Dickson... répéta-t-elle avec effort, mais un peu de calme semblait lui revenir, rien qu'au prononcer de ce nom prestigieux.

— Quelle maison, mon enfant ! répéta-t-il.

Déjà ses yeux devenaient plus vagues, elle esquissa un geste désespéré de ses mains entravées. D'un mouvement sec, le détective fit sauter une des boucles des courroies de cuir.

— Que faites-vous, sir ? s'écria Mrs. Hinchcliff, la patiente doit rester ainsi jusqu'à une consultation avec deux médecins au moins.

— Assez madame, riposta le détective en colère, je fais ce qui me semble raisonnable de faire et vous dispense de critiquer mes gestes. Cette jeune fille n'est pas folle, elle passe par une crise de frayeur intense. Si vous persistez à la ligoter comme une prisonnière, je devrai exiger des sanctions contre vous, m'avez-vous compris ?

Cette dure sortie de Dickson mata définitivement la mégère qui devint tout à coup tout sucre et tout miel.

— Si vous en prenez la responsabilité sur vous, sir...

— Oui, oui et encore une fois oui, madame ! Voulez-vous me laisser parler à présent avec Miss Marshall ?

Le premier mouvement de Betty libérée fut de prendre la main

du détective dans la sienne.

— Harry Dickson, murmura-t-elle, ferez-vous en sorte qu'on ne m'envoie plus dans la maison de la Mort ?

— Mais oui, petite fille que vous êtes ! Et d'ailleurs une pareille maison n'existe pas : vous avez fait un bien vilain rêve.

Betty semblait ne pas avoir entendu cette parole rassurante.

— Toute grise, et parfois noire... le soir elle marche dans l'ombre...

— Qui donc, Betty ?

— La Mort ! Elle regarde par les fentes des portes, elle écarte les rideaux pour vous ricaner au visage.

— Et où est cette maison ?

— L'automobile peut la trouver, moi je ne le puis. Le docteur le sait aussi, mais il n'est jamais revenu, bien que j'aie supplié Margaret de le faire appeler.

— Voyons, parlez-moi encore de la maison, mon enfant, insista le détective.

La main se serra davantage sur celle protectrice de Dickson.

— Un poignard, un poignard très drôle...

— Eh bien ! l'oiseau... pardon l'oiselle est revenue au nid ?

Une voix bien connue claironna sur le seuil de la porte et fit retourner le détective qui fronça les sourcils d'un air mécontent.

— Sir Burland, s'écria Mrs. Hinchcliff. Voici Betty Marshall ! Elle s'est présentée ici ce matin, crottée comme un barbet, déraisonnant, folle à lier...

» Mr. Dickson n'a pas voulu pourtant qu'on la lie, ajouta-t-elle avec quelque arrogance.

— Et je persiste à vous le défendre, si vous ne voulez pas que je vous suscite des difficultés, rétorqua le détective.

Sir Burland resta tout pantois devant cette sortie véhémence.

— Oubliez-vous que vous êtes ici parce que nous vous avons chargé de l'enquête, sir ? demanda-t-il aigrement.

— Vous vous trompez, Sir Burland, la face des choses a changé depuis notre dernière entrevue. Je suis ici dûment mandaté par l'autorité supérieure.

— Pourquoi donc ? fit agressivement le docteur.

— Parce que je suis chargé depuis ce matin par Scotland Yard de retrouver les assassins des infirmières, répondit froidement Dickson.

— Assassins ? Alors il y aurait crime tout de même ! s'écria Sir Burland.

— Il y a eu crime, répondit gravement le détective, et c'est pour cela que je vous prie de ne pas vous mettre en travers de l'enquête que je mène.

» J'en ai assez dit pour le moment, et ne désire plus perdre mon temps avec vous, à moins que vous n'ayez des choses utiles à m'apprendre. Je vous autorise à rester ici, si cela vous amuse.

— Nous autoriser ! suffoqua Mrs. Hinchcliff.

— Nous sommes chez nous ! cria Sir Burland.

— Oui vous autoriser, et cela suffit pour l'heure. Finissez vos simagrées sinon je vous la retire sur-le-champ, ladite autorisation.

Harry Dickson était en proie à un énervement qui l'étonnait lui-même.

Il n'aurait vraiment pu dire pourquoi il se livrait à des sorties aussi peu polies contre les maîtres de l'établissement.

Était-ce parce qu'il sentait une malveillance dissimulée de leur part à l'égard de la malade ? Était-ce parce qu'il sentait ces deux êtres mesquins quasi indifférents devant le malheur des jeunes filles ?

Mais il apprit bientôt qu'il avait eu la main heureuse. Sir Burland s'amadoua, et Mrs. Hinchcliff qui ne se sentait pas appuyée par son président devint obséquieuse à souhait.

— Après tout, Dickson, vous savez ce que vous avez à faire et je n'ai pas à vous dicter une règle de conduite, même dans notre propre établissement, dit-il.

Pendant ce colloque, Betty Marshall était restée impassible, gardant les yeux clos, mais la poitrine haletante.

— Betty ! murmura le détective.

Elle entendit la voix amie et un vague sourire erra sur ces lèvres.

— Harry Dickson... il faut trouver la maison.

— Oui, la maison, dites-moi, Betty...

Soudain elle ouvrit démesurément les yeux et poussa un hurlement de frayeur.

— Le poignard de la maison. Le...

— Le poignard ! hurla une autre voix dans le dos du détective.

Il se retourna et ne vit que le visage convulsé de terreur de Miss Sturdee.

— Regardez ! hoqueta-t-elle en montrant le lit – et tout à coup elle s'écroula évanouie sur le plancher.

Harry Dickson se retourna vers Betty et ce fut à son tour de crier de furieuse terreur.

Le visage de Betty se crispait dans une hideuse souffrance. Ses yeux agrandis comme dans une vision d'épouvante se voilaient, ses mains s'agitaient encore faiblement, sur sa poitrine rougie par le sang.

Un poignard était plongé jusqu'à la garde dans son cœur.

D'autres cris s'élevaient, c'étaient ceux de Mrs. Hinchcliff et de Sir Burland qui s'étaient jetés en arrière en hurlant de peur.

Quand une minute de silence intervint, ils restèrent tous les

trois à se regarder, muets de terreur.

— Ici... tuée... assassinée, pendant que nous y étions, haleta Sir Burland.

» Rêvons-nous ? Sommes-nous fous à notre tour ?

Harry Dickson tâcha de recouvrer son calme. Il avait arraché l'arme de la plaie et la tenait en main d'un air égaré.

— Examinez cette malheureuse, ordonna-t-il enfin, mais je crains qu'elle n'ait été tuée sur le coup.

Mrs. Hinchcliff se pencha sur elle.

— C'est vrai, sir...

Le détective examina le poignard.

— Curieux, murmura-t-il, un kriss javanais.

Il l'enveloppa dans une serviette et le glissa dans sa poche.

— Dans une chambre fermée, se tiennent cinq personnes, l'une d'elles est assassinée, commença Sir Burland.

Harry Dickson lui fit un signe mécontent.

— Je vous en prie, c'est là un bien vieux problème. Qui des quatre restants est l'assassin, n'est-il pas vrai ? Je vais commencer par vous dire que ce raisonnement ne tient pas debout. Le criminel peut parfaitement exister en dehors de ce quatuor, sir.

« À propos, qui est Miss Sturdee qui tarde tant à reprendre les esprits ?

Mrs. Hinchcliff donna le renseignement d'une voix indistincte.

— Il y a vingt-cinq ans qu'elle est attachée à l'établissement. Pas très intelligente, mais dévouée comme un chien de garde. Vous ne la soupçonnez pas, j'imagine, monsieur Dickson ?

Le détective considéra la forme étendue qui reprenait lentement vie.

— Pas du tout, dit-il enfin en se détournant.

Il regarda longuement le cadavre de Betty Marshall, puis d'une voix sourde, comme s'il ne parlait que pour lui :

— Je n'ai pu répondre à la confiance que vous avez mise en moi, pendant un instant très court, ma pauvre petite. Mais je vous jure que je vous vengerai, que le coupable, qui puisse-t-il être, sera pendu !

Alors qu'il prononçait ces mots, il se retourna brusquement et fixa Sir Burland en plein visage. Celui-ci n'avait pas sourcillé, mais il avait remarqué le mouvement du détective.

— Est-ce une expérience, monsieur Dickson ? demanda-t-il d'une voix sombre. Il est vrai que vous êtes en droit de suspecter tout le monde ici présent, comme je venais de le dire, moi comme les autres. Si vous jugez utile de m'arrêter, je m'incline et n'opposerai aucune résistance.

Harry Dickson secoua la tête.

— Il n'y a pas question de vous arrêter, sir.

— Mais vous me suspectez ?

Le détective ne répondit pas ; les infirmiers mandés par un coup de sonnette impérieux de la directrice venaient d'emporter le corps inanimé de Miss Marshall tandis que Miss Sturdee, appuyée sur le bras de Miss Hinchcliff regagnait sa chambre personnelle.

Il y eut donc un moment où le détective se trouva seul avec Sir Burland. Il s'approcha de lui.

— J'ai tardé à répondre à votre question sir, parce que je tenais à ne le faire que devant vous seul. « *Oui, Sir Burland, je vous suspecte !*

*

* *

Un grand silence tomba.

Le docteur Burland n'avait pas bronché, seuls ses yeux bilieux avaient eu un éclair de colère.

— Alors c'est la guerre, Dickson ?

— Au temps de vos voyages, appeliez-vous guerre une expédition punitive ?

— Hum, vous savez vous payer de mots en certaines occasions, Dickson.

— Et je vais continuer, Sir Burland. D'ordinaire, un détective ne laisse pas voir qu'il suspecte l'un ou l'autre, au contraire, il joue un jeu de parfait cachottier.

» Mais je ne vais pas vous faire l'injure de vous traiter de la même façon. Franc jeu entre nous deux. Vous êtes un être extraordinairement intelligent, vous avez immédiatement compris que je ne pouvais pas *ne pas vous suspecter*. Mais de là à prouver que Sir Oswald Burland est un vulgaire assassin, il y a de la marge. Faute de preuves, je me heurterais à une muraille puissante et j'y récolterais pas mal de blâmes de la part de l'autorité supérieure.

» J'ai démasqué mes intentions en ce qui vous concerne, parce que je ne peux pas faire autrement. Je suppose que vous allez quitter Londres pour quelque temps.

— Vous êtes un homme fort au courant des choses, répondit placidement le savant.

— Certainement ! Hier soir, au ministère de l'Intérieur, on vous a chargé d'une mission pour l'Abyssinie, si je ne me trompe.

— Mes compliments, il est vrai en effet que je pars dès aujourd'hui pour Marseille d'où je m'embarquerai pour l'Afrique.

— Je n'ignore pas que vous avez des protections formidables, répondit rageusement le détective, mais dussé-je vous relancer jusqu'au centre de la terre, je vous aurai Sir Burland et vous me rendrez compte de vos crimes !

— Alors, mon cher grand homme, d'après vous c'est moi qui ai fait le coup ?

— Pour reprendre votre expression, « vous avez fait le coup », Oswald Burland, mais je suis absolument impuissant à le prouver, et je ne puis m'opposer à votre départ. Allez... mais je vous aurai, comme on dit en France.

— Eh bien ! bonne chance, Harry Dickson. Vous êtes un garçon assez intelligent, bien que votre culture scientifique ne dépasse pas une bonne moyenne.

» Une question encore, vous y répondrez si bon vous semble. N'est-ce que de ce jour que vous me croyez un criminel ?

— Pas du tout. Je sais que vous êtes un homme de grande science, et comme tel je vous ai en réelle estime. Mais je n'ignorais pas non plus qu'Oswald Burland *a toujours été un criminel !*

— Bien, répondit le docteur sans s'émouvoir le moins du monde. J'ai grand plaisir à vous entendre parler avec une si belle franchise. Est-il indiscret de vous demander quelques détails à ce sujet ?

— Nullement ! Vous saviez depuis des jours, des semaines peut-être, que fatalement ma piste devrait aboutir à vous. Vous saviez que j'allais être mis en un rien de temps au courant de certains faits de votre vie voyageuse, précisément dès que j'en aurais exprimé le désir.

» Il y a deux ans à peine, alors que vous séjourniez dans les Indes néerlandaises, des jeunes filles indigènes ont été trouvées mortes à Soerabaya ; vous avez été impliqué dans cette affaire qui est restée forcément ténébreuse, grâce à la complicité des autorités, grâce à de très hautes influences. Mais on vous a prié de quitter le pays dans un délai excessivement court, avec ordre formel de ne plus y revenir.

— Et vous avez conclu à la similitude des faits, n'est-il pas vrai ?

— Vous conviendrez que c'était logique.

— La... raison des faits vous est-elle connue ?

— Franchement non, je vous l'avoue. J'aurais d'ailleurs mauvaise grâce à mentir, vous le sauriez sur-le-champ. Non, je ne la connais pas, car dès que je saurai, vous ne serez plus loin de l'échafaud.

— Vous raisonnez agréablement, malgré quelques erreurs que je relève encore, mais elles sont pardonnables.

— Je sais aussi que vous lutterez jusqu'au bout, Burland, et c'est ce qui fait que je ne m'oppose pas à votre départ. Même dans la défaite, vous ne voudriez pas recourir à un moyen de fuite extrême : le suicide.

— Vous êtes un excellent psychologue, Dickson, dit Sir Burland, et il y avait une nuance d'admiration dans sa voix. Vous avez été franc, et il serait indigne de moi de ne pas vous payer de la même monnaie.

» D'ici quinze jours, vous serez un homme mort, à moins que vous ne me donniez votre parole d'honneur de ne plus vous occuper de cette affaire.

— Je préfère être un homme mort dans quinze jours.

— Je n'en espérais pas moins de vous, car vous êtes brave. Courez votre chance, Dickson, et si elle se prononce pour vous, je serai le premier à y applaudir, même si l'ombre de la potence devait s'allonger vers moi. Adieu !

— Au revoir, sir !

— C'est beaucoup dire... mais après tout, sait-on jamais ? Moi aussi j'ai à compter avec les facteurs inconnus de la destinée.

Ils avaient parlé sans haine, froidement, se sachant ennemis de valeur égale.

Harry Dickson songea à la lutte de son ancien maître Sherlock Holmes contre le professeur Moriarty.

On aurait dit que Burland avait lu dans sa pensée.

— Le docteur Moriarty que j'ai eu l'honneur de connaître de très près a commis quelques erreurs, Dickson. Il sous-estimait l'adversaire. C'est un tort immense dans lequel je ne donne jamais. Connaissez-vous la parole d'adieu du prince d'Orange au Comte d'Egmont ? « Adieu comte sans tête ! » Permettez que je parodie ce mot historique pour vous l'appliquer : Adieu détective sans vie !

Il lui adressa un profond salut et, quelques minutes plus tard, ses chevaux piaffèrent et sa voiture s'ébranla à grand bruit de grelots.

Harry Dickson regagna Baker Street.

*

* *

Tard dans la soirée, Harry Dickson déposa soudain sa pipe ; Tom Wills l'entendit jurer sourdement.

— Malédiction !

— Pourquoi donc, maître ? s'alarma le jeune homme.

— À propos de Miss Sturdee ! Rappelez-vous la scène que je vous ai fidèlement retracée. Cette infirmière a jeté le même cri que Miss Betty : « Le poignard ! » Ah ! Burland a eu raison, je venais déjà de commettre une erreur primordiale.

— Je ne comprends pas...

— Attendez, vous ne tarderez pas à comprendre. Pourquoi a-t-elle jeté ce cri ?

» Parce qu'elle avait vu ! Et pourquoi s'est-elle trouvée mal, alors qu'étant la plus ancienne infirmière de la maison elle doit avoir vu d'autres horreurs au cours de sa carrière ! Parce que sa vision était inouïe... Quel retard, mon Dieu ! Et je crains qu'il n'aura été fatal à la pauvre femme.

Il dégringolait déjà l'escalier, criant à Tom de mettre l'auto en

marche sans retard. Un quart d'heure après, ils étaient devant la maison des infirmières d'Aldersgate.

— La chambre de Miss Sturdee ! demanda le détective en exhibant immédiatement au concierge qui lui ouvrit ses insignes de police.

— On vous a donc déjà prévenu. Sir ? demanda l'employé. Miss Sturdee est morte en effet...

— Trop tard, gronda le détective.

Il hésita une seconde puis ses traits se durcirent.

— Conduisez-moi chez la directrice.

— Bien, sir !

Ils traversèrent les mêmes couloirs blancs du matin, mais de petites ampoules plafonnières les éclairaient à présent d'une lumière triste et diffuse. La radio ne jouait plus, on ne voyait plus d'ombres glissantes.

Le portier frappa à une large porte matelassée.

— Entrez ! cria une voix brève.

Mrs. Hinchcliff était là devant un bureau net et propre, elle était installée devant une page blanche et semblait perdue dans une profonde méditation.

— Monsieur Dickson ! dit-elle, voici une visite qui m'épargnera une lettre difficile que je comptais néanmoins vous adresser, ce soir encore.

— Inutile, madame Hinchcliff, au nom du Roi, je vous arrête. Je vous préviens que tout ce que vous pourriez dire sera retenu contre vous.

— Très bien, répondit-elle sans émotion apparente, je vous suivrais, si c'était utile, mais ce ne l'est plus.

Elle consulta sa lourde montre d'homme.

— J'ai tout compris depuis ce matin, monsieur Dickson, mais je vous jure que j'ignorais tout des crimes affreux qui ont été commis sur la personne de mes infirmières. Je vous le jure, et tout à l'heure vous n'oserez pas ne pas me croire.

— Je ne dis pas non, madame, mais la mort de Miss Sturdee ?

— J'en suis en effet responsable, elle est morte sans souffrance, j'en rendrai compte devant Dieu.

— Malheureuse ! s'écria le détective.

— Pas tant que vous le croyez, monsieur Dickson ! Je vais mourir, le poison que j'ai pris travaille déjà, je le sens, je souffre et Miss Sturdee n'a pas souffert, elle. C'est le début de mon châtement. Mourir pour quelqu'un qu'on aime est une belle mort !

— Oswald Burland... murmura le détective.

— Je l'ai aimé de toutes mes forces, sir, je l'aime encore. J'espère que je resterai un peu vivante dans ses souvenirs.

Elle défaillit soudain et le détective s'élança pour la soutenir.
Mais Harriet Hinchcliff n'était plus justiciable que de Dieu seul.

4. La guerre ?

Cinq jours plus tard, les journaux du soir annoncèrent la nouvelle en première page :

Une formidable perte pour la Science !

Sir Oswald Burland n'est plus !

Un terrible accident d'automobile !

Un épouvantable accident d'automobile vient de mettre la science en deuil. Sir Oswald Burland, le médecin anglais réputé, roulait hier dans une auto de louage le long de la Corniche, quand soudain on vit la voiture faire panache et s'abîmer aux bas des rochers.

Quand on parvint sur les lieux de l'accident, et que l'on retira le corps de l'infortuné savant des décombres de la machine, il avait déjà cessé de vivre...

Telle était la nouvelle que les journaux de Londres reprenaient de ceux de Marseille et de Toulouse.

Harry Dickson reposa le *Times* et resta pendant quelques minutes songeur et perplexe.

— Le moyen est trop traditionnel pour s'y laisser prendre, murmura-t-il ; d'un autre côté Oswald Burland est bien trop habile pour avoir recours à un escamotage de ce genre. Mais sait-on jamais ?

Il appela Tom qui travaillait dans la bibliothèque.

— Mon petit, dit-il, l'avion postal part dans deux heures de Croydon pour Toulouse. Là-bas vous ne ferez qu'un saut jusqu'aux transports aériens Latécoère, qui vous mèneront en un rien de temps à Marseille.

» Allez trouver de ma part le consul d'Angleterre ; qu'il vous conduise auprès de la dépouille de sir Burland qui ne doit pas encore avoir été inhumée.

» Regardez bien si vous vous trouvez devant Burland ou devant un corps qui pourrait remplacer le sien. Les sosies de ce savant ne courent pas le monde. Je pense que vous le connaissez assez pour éviter un éventuel subterfuge.

» Télégraphiez-moi sur l'heure le résultat de votre enquête.

Tom Wills descendait déjà l'escalier, bousculant Mrs. Crown.

Le lendemain matin sa réponse parvenait au détective. Il n'y avait pas à s'y méprendre... Oswald Burland n'était plus. L'accident avait été provoqué par un bris de la direction.

Tom avait examiné le corps avec un soin attentif. Il avait remarqué sur la joue gauche du savant une brûlure d'acide. Ce genre de stigmatisme ne se contrefait pas en quelques jours, et grâce au secours d'un médecin légiste de Marseille, il avait pu se rendre à l'évidence : elle était vieille de plusieurs années. Tom annonçait également l'envoi par avion de quelques empreintes digitales prises sur le cadavre.

Harry Dickson avait précieusement relevé celles que le docteur Burland avait laissées sur son fameux presse-papiers en or.

Il attendait le pli avec impatience. Il lui parvint à l'aube suivante.

Les empreintes concordaient. Il n'y avait plus d'erreur possible.

Les acteurs du drame mystérieux avaient disparu de la scène terrestre.

*

* *

C'est ici que se situe l'étrange et terrible aventure qui devait démontrer au détective que la guerre annoncée par le criminel Burland allait se perpétuer au-delà de la tombe.

Encore la première phase se présenta-t-elle d'une façon singulièrement irréaliste.

Tom Wills ne devait revenir de Marseille que le lendemain et la maison de Baker Street sembla vide au détective. Il avait beaucoup travaillé au cours de la journée et en ressentait quelque fatigue.

Il résolut donc d'aller passer quelques heures à son club.

Ce club était certainement l'un des moins connus de Londres. Il se situait dans une vieille et jolie maison de Covent Garden tenue par une dame de la noblesse ayant subi des revers de fortune, et qui s'était trouvée très heureuse de pouvoir louer ses salons à une demi-douzaine de gentlemen de la City, qui y passaient de temps à autre quelques soirées en devisant d'art, de lettres et de sciences ou en jouant aux échecs, le seul jeu autorisé par eux.

Dickson appela Mrs Delmer, la gouvernante du club, au téléphone et apprit que ce soir, seuls Mr. Lommerset, l'auteur dramatique, le mathématicien Derrington et Sandor, le champion d'échecs, étaient présents.

Ces noms plurent au détective qui annonça son arrivée.

La soirée était claire et froide ; Harry Dickson préféra marcher.

Le vent glacé chassait un peu sa fièvre de la journée, et revivifiait son sang échauffé par la trop lourde tiédeur de son cabinet de travail.

Il marchait d'un pas allègre sur le pavé sec qui sonnait creux

sous le gel.

Il prit par Knightrider Street dont il affectionnait les vieux pignons en casque-à-mèche et les tranquilles clartés derrière les fenêtres tendues de rideaux roses ou verts.

Arrivé à la hauteur de l'une d'elles, quelqu'un l'interpella :

— Avez-vous perdu ceci, sir ?

Un gentleman vêtu à l'ancienne mode d'une houppelande épaisse qui devait bien le garantir du froid de la soirée lui tendait un objet brillant dans l'ombre, mais que le détective ne réussit pas immédiatement à reconnaître.

— Je ne le crois pas, répondit-il, qu'est-ce que c'est ?

— C'est un boîtier qui me semble être assez précieux, en argent peut-être, je crois même qu'il y a un nom gravé sur son couvercle, mais je ne puis le lire, j'ai de mauvais yeux...

Harry Dickson se pencha et... ce fut tout.

Il eut l'impression soudaine de furieuses ténèbres le prenant dans un tourbillon affreux. Puis, il sentit le doux roulis d'une automobile qui l'emportait.

Son réveil fut bizarre. Ordinairement après des agressions où des liquides ou des gaz anesthésiques foudroyants étaient utilisés, le retour à la conscience était pénible pour la victime.

Cette fois-ci, Harry Dickson ne sentit rien d'analogue, sa tête était claire et nette, son cerveau lucide. Il était assis dans une automobile arrêtée et sans conducteur, stationnant au coin d'un pont qu'il reconnût aussitôt : celui de Hammersmith.

Et, en même temps, il comprit la veine formidable qui avait été la sienne.

En inclinant la tête sur son épaule gauche il sentit ses vêtements imprégnés d'une liqueur huileuse, répandant une lourde odeur.

Le jet anesthésique jailli du boîtier avait été mal dirigé et ne l'avait que superficiellement étourdi.

Les portières de l'auto n'étaient pas fermées à clé, et une seconde plus tard Harry Dickson respirait l'air acre de la river proche.

Il n'avait pas beaucoup de temps devant lui pour réfléchir. Il fallait agir et de façon à tirer autant de profit que possible de cette agression manquée.

Sans doute que la voiture avait eu une panne quelconque et que son conducteur était allé chercher du secours.

Les lumières d'un poste fluvial luisaient à cent pas de là ; Harry Dickson y courut. Un agent de la police du fleuve y sommeillait sur son journal.

— Bonsoir, dit Dickson, et il montra ses insignes.

L'homme cligna de l'œil.

— Monsieur Dickson ! Pas besoin d'une plaque d'agent avec vous, on vous connaît bien, allez ! Qu'y a-t-il à votre service ?

— Pouvez-vous me prêter une bicyclette et un bidon d'eau ?

— Avec la rapidité de la foudre !

Muni de son bidon, le détective courut vers l'auto, une Chevrolet de marque récente dont il releva le numéro avant de verser quelques pintes d'eau dans le réservoir.

— De cette façon je suis convaincu que cette mystérieuse machine aura assez de ratés à son moteur pour me permettre de la suivre, murmura-t-il.

Il courut rendre le bidon à l'agent fluvial, enfourcha la bécane et arriva juste à temps pour voir démarrer l'automobile.

Elle fila droit au nord et le détective avait bien prévu les ennuis qui devaient lui arriver. Son moteur calait, renâclait, obligeant son chauffeur à de fréquents changements de vitesse.

En pédalant avec ardeur Dickson parvint à se tenir à une distance raisonnable suffisante pour la filature projetée.

Elle avait traversé le quartier populeux d'Hammersmith, puis prenant l'interminable Latimer Road, elle fila par les désertiques Wormwood Scrubbs vers Willesden Green. Harry Dickson reconnut le quartier, mi-moderne mi-ancien.

Quelques bâtisses prétentieuses et pourtant déjà mordues par le temps, malgré leur récente création, défilèrent au long de quelques jardins hâves.

Soudain l'auto lança quatre coups de klaxon espacés... puis d'un coup elle disparut.

Mais le détective avait repéré l'endroit où l'appel avait été émis. C'était devant une porte vermoulue, s'ouvrant dans un long mur d'enceinte, couronné de quelques frondaisons d'arbres dépouillés par l'hiver.

La rue était sombre. Un unique réverbère à gaz y répandait quelque clarté, suffisante pour que le détective pût détailler cette porte.

Brusquement il poussa un grognement de joie : un écusson effrité la surmontait : des figurines entourant un poignard javanais.

— Le poignard javanais !

Toute la mystérieuse affaire des infirmières lui revint à l'esprit.

Il regarda l'emblème héraldique avec plus d'attention.

— Les armes de Bantam, murmura-t-il. Voilà qui sera profitable.

Il consulta sa montre : toute l'aventure n'avait pas duré beaucoup plus qu'une heure.

Il déposa la bicyclette au poste de police de Willesden Road, avec prière de vouloir bien la restituer à son propriétaire avec un bon

pourboire, et décida de passer le reste de cette soirée interrompue à son club.

Un taxi l'y conduisit rapidement.

Sandor et Lommerset y achevaient une partie d'échecs qu'ils avaient commencée depuis trois jours, et dont ils notaient soigneusement les phases sur leurs carnets.

— Tiens, vous voilà de retour, Dickson ? Vous avez voulu assister à la victoire de Sandor ? demanda l'écrivain, car il va de soi que je vais me voir infliger ma défaite coutumière.

De retour ! Le mot frappa le détective qui ne comprit pas de prime abord.

— Bah, je ne m'étais pas intéressé tant que cela à votre partie, dit le détective, attentif à la réponse qui viendrait.

Le hasard devait le servir.

— C'est vrai, vous avez été tout le temps enfermé avec ce vieux fou de Derrington dans le salon bleu, à discuter sur les fumeuses théories d'Einstein comme toujours, jusqu'à ce qu'un coup de téléphone ait appelé Derrington.

» Quand vous êtes parti avec lui, je parie que vous avez continué à discuter mathématiques dans la rue. Quels personnages amusants vous êtes pour un club, tous les deux.

— Vous avez absolument raison, répondit Harry Dickson en riant, mais sa pensée parlait tout autrement.

» Donc j'étais ici, avec Derrington et je suis sorti avec lui ! Enchanté de l'apprendre. Voyons ce que dit la bonne Mrs. Delmer. »

La gouvernante du club confectionnait un immense teagown près du feu de son petit salon privé. Elle leva sur le détective ses yeux charmants et usés.

— N'avez-vous pas remarqué, madame Delmer, quand je suis venu ce soir pour la première fois, si j'avais ma canne à poignée d'argent avec moi ? demanda-t-il.

— Comment l'aurais-je fait, monsieur Dickson ? répliqua la dame, je ne vous ai pas ouvert la porte, souvenez-vous en Mr. Derrington venait d'arriver quand on a sonné à la porte de la rue. Il s'est débarrassé de son manteau dans le vestibule, et il m'a crié de ne pas me déranger, en disant qu'il irait bien ouvrir lui-même. Puis, je l'ai entendu vous souhaiter le bonsoir et je suis restée à mon travail.

— Il faudra que je le demande alors au professeur, dit Harry Dickson, je tiens beaucoup à cette canne, c'est un de mes fétiches, je veux être rassuré sur l'heure. Donnez-moi le numéro de téléphone de notre ami.

Mrs. Delmer se mit à rire.

— Il n'en a pas de téléphone, ce monsieur d'un autre âge ! Mais il n'habite pas bien loin d'ici. La troisième rue à gauche en tournant le

coin, la seconde maison, une curieuse petite masure à fenêtres basses avec une sphère terrestre sculptée dans le bois de la porte, vous la reconnaîtrez entre mille.

— Cela m'ennuie de le déranger, le pauvre cher homme. N'avez-vous pas remarqué si j'avais ma canne en sortant ?

Mrs. Delmer eut un geste de désespoir comique.

— Ni avant, ni pendant, ni après, monsieur Dickson ! Je ne vous ai même pas vu de toute la soirée. Vous vous êtes enfermé immédiatement avec le professeur dans le petit salon bleu où se trouve le téléphone. Je vous y ai entendu discuter avec entrain, puis monsieur Derrington m'a crié à travers la porte qu'on lui avait rappelé un rendez-vous par téléphone et qu'il partait avec vous.

» Vous m'avez souhaité le bonsoir dans le vestibule sans venir me voir.

— En tout cas, bien que ne vous rendant pas visite, je n'ai pas été impoli au moins, dit Dickson en riant.

— Quant à cela non, mais cela m'a empêché de voir si vous aviez votre canne ou non, répondit la gouvernante avec un soupir de regret.

« Donc, se dit le détective, on m'a parfaitement entendu, mais on ne m'a pas vu... Il faut que Derrington comble cette lacune. »

Il trouva promptement la petite maison à la sphère terrestre, mais il frappa en vain à l'huis, aucun signe de vie ne se manifesta dans la maison.

Finalement une fenêtre voisine s'ouvrit et une voix demanda pourquoi on faisait tant de bruit à une heure où les gens convenables dormaient.

— Il faut que je parle au professeur Derrington, cria Dickson.

Le voisin se pencha hors de sa fenêtre.

— Eh bien ! je crois que vous pourrez frapper longtemps, gentleman, voici plusieurs jours que le professeur ne donne plus signe de vie à quiconque frappe à sa porte. Et son chien hurle parfois si vilainement que c'est à en attraper le frisson. Je vais avertir la police dès demain.

La fenêtre se ferma en un claquement mécontent.

— Diable, murmura le détective, cela se corse bien drôlement. Si je devançais la visite policière promise par le voisin ?

Il essaya son passe-partout dans la serrure et n'eut aucune difficulté à la vaincre.

Aussitôt la porte ouverte, il avança dans un petit hall poussiéreux et malpropre, où luisait la pointe de feu de la veilleuse d'un bec de gaz.

Un frôlement doux se fit entendre, suivi d'un jappement plaintif et un petit carlin noir vint se frotter aux jambes du détective.

Celui-ci tira la chaînette du gaz et une clarté verte jaillit au bout d'un tube de cuivre guilloché. Le chien continuait ses manœuvres amicales.

— Petit, petit, dit doucement le détective, où est ton maître ?

L'intelligent animal sembla comprendre et se mit de nouveau à se plaindre, tout en faisant comprendre au visiteur qu'il devait le suivre dans l'escalier.

Alors Harry Dickson sentit l'odeur fade et écœurante qui stagnait dans l'atmosphère de la demeure.

Le chien le précédait et, arrivé à l'étage, se mit à flairer lourdement sous une porte close.

Le détective l'ouvrit, et recula frappé au visage par un air délétère ; le carlin poussa un cri lugubre et se jeta en avant.

La lampe électrique de Dickson envoya une gerbe blanche dans la pièce, révélant des meubles, des livres épars et puis une forme sombre effondrée au pied du lit.

Le professeur Derrington était là, le visage cireux, les traits amollis, les yeux caves. Une affreuse blessure noire béait sous son menton.

Malgré le froid de la maison, un vol de mouches bleues bourdonnait dans la lumière de la lampe électrique.

La mort de l'infortuné mathématicien devait remonter à quelques jours déjà.

5. Sur le pont de Hammersmith

Harry Dickson récolta, dès le lendemain, les renseignements suivants.

Derrington n'était pas allé au club depuis huit jours.

Néanmoins il avait annoncé la veille sa venue par téléphone, quelques minutes avant que le détective s'informe des noms des membres du club qui étaient présents.

Ayant foi dans la parole du professeur, Mrs. Delmer avait annoncé au détective que celui-ci y serait ainsi que MMr. Sandor et Lommerset.

Malgré lui, le détective dut admirer la froide présence d'esprit de l'ennemi inconnu. Tout avait dû être combiné d'avance avec un calcul de probabilités poussé à son extrême limite.

Pendant que Dickson devait être dirigé vers une captivité mystérieuse, sa présence au club devait avoir été constatée ou devait pouvoir l'être.

Il y avait là une intention manifeste de brouiller les pistes policières, mais cela était-il une raison suffisante à ces étranges manœuvres ?

Harry Dickson en douta. Cependant il eut beau se tarabuster les méninges, il ne trouva pas d'autre raison.

Dans la même matinée il reçut un pli de Scotland Yard :

« Maison en question, dite Bantam House, située en retrait de Chapter Road vers Dudding Hill, en marge d'un terrain vague qui sera un jour ou l'autre exproprié pour le compte d'une compagnie de railway.

« Immeuble inhabité depuis dix-huit mois, si ce n'est par une vieille femme de charge. Appartient à un sujet hollandais, Cornelis van Mylen qui paraissait être un homme de couleur. A quitté l'Angleterre depuis ce temps. La maison n'est ni à vendre ni à louer, son propriétaire ayant déclaré à son avoué, Mr. Belair, de Ludgate, qu'il reviendrait un jour prochain l'occuper de nouveau. Rien de suspect à signaler de ce côté. »

Le détective voulut téléphoner à Mr. Belair, mais il se ravisa aussitôt. Non pas qu'il se méfiât d'un homme d'honneur comme devait l'être Mr. Belair, mais une fuite pouvait se produire, et les projets du détective exigeaient la plus stricte discrétion.

Il arpenta pendant plus d'une heure son cabinet de travail,

s'arrêtant de temps en temps devant la haute glace de la cheminée pour s'examiner.

Puis, il reprenait son va-et-vient, tout en soliloquant.

— Tom Wills va revenir, et ce serait l'homme rêvé pour ce genre de rôle, mais oserai-je le lui confier et le laisser en face d'un ennemi aussi redoutable et aussi subtil ? Non, il faudra payer de ma personne... mais voilà le hic.

Soudain, il se frappa le front et quelques minutes plus tard il avait quitté Baker Street et se dirigeait vers Whitechapel Road.

*

* *

La chambre que Miss Lizzie Bronson occupait dans ce quartier peu estimé était pourtant propre et coquette. La locataire de céans passait justement un plumeau soigneux sur les meubles de bois verni, se livrant à une chasse effrénée au moindre grain de poussière, quand on frappa à la porte.

— Entrez ! cria-t-elle d'une voix retentissante.

On lui obéit et à la vue de celui qui entraient Miss Lizzie laissa choir son plumeau.

— Miséricorde, monsieur Dickson ! Quel vent de malheur vous amène chez moi !

— Mais un très bon vent, je vous assure, ma bonne Lizzie, un vent qui va vous pousser vers une agréable villégiature, vers Paris ou Menton par exemple, avec un chèque suffisamment plantureux pour vous rendre ce voyage agréable.

— Très bien, répondit Miss Bronson sans s'étonner. Je comprends que je dois quitter Londres pour quelque temps, ô sage Harry Dickson. Si vous jugez nécessaire de me donner quelques éclaircissements à ce sujet, ne vous gênez pas.

Harry Dickson la regarda en souriant et il y avait une lueur de joie dans ses yeux perçants.

La femme était relativement jeune encore, grande et maigre, mais solidement charpentée ; une expression de volonté et d'énergie se lisait sur son visage en lame de couteau.

Harry Dickson continua à la détailler avec complaisance.

— Ne vous hâtez pas, monsieur Dickson, j'ai tout le temps pour moi, les affaires sont trop pâles pour me réclamer immédiatement, dit-elle.

— C'est parfait, répondit le détective. Vous êtes infirmière, n'est-ce pas et, comme tant d'autres, sans ouvrage.

— Fichu temps pour nous, grommela la grande fille qui ne détestait pas émailler sa conversation d'une pointe d'argot.

— Puis-je voir votre uniforme ? Oui ? Très bien, passez-le-moi, Miss Lizzie. Et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je m'installerai

pendant cinq minutes devant votre table de toilette.

Lizzie Bronson devait connaître quelque peu Harry Dickson, car elle ne manifesta aucun étonnement. D'une armoire à glace exiguë, elle retira un uniforme d'infirmière parfaitement entretenu, quoiqu'il sentit un peu trop copieusement la naphthaline, et elle le remit au détective. Puis elle s'installa sur une chaise et observa son visiteur.

L'étonnement devait la gagner pourtant, car à plusieurs reprises elle poussa un « miséricorde » retentissant.

En effet, un autre personnage naissait lentement devant le miroir suspendu au-dessus de la toilette de Miss Bronson. À la fin, celle-ci n'y tint plus.

— Voyons est-ce moi Lizzie Bronson, infirmière diplômée de première classe, ou bien est-ce vous, vilain sorcier que vous êtes ?

Harry Dickson rit de bon cœur.

Il venait d'endosser l'uniforme de Lizzie, qui le gênait bien quelque peu aux entournures, mais qui lui seyait parfaitement. L'infirmière n'était-elle pas un colosse dans son genre ? Et il y avait vraiment deux Lizzie Bronson dans la petite chambre de Whitechapel à ce moment.

L'infirmière cligna de l'œil, aussi satisfaite que le détective lui-même.

— Compris, dit-elle. Je me demande quelle canaille ira de ce fait tomber dans vos filets, mais au fond cela ne me regarde pas. Où m'expédiez-vous ?

— Que diriez-vous de la côte d'Azur, disons pour trois semaines !

— Mince de luxe. Et si je préférerais l'Italie une fois pour toutes ?

— L'express pour Vintimille part demain matin à Calais, répondit joyeusement le détective.

— Mille millions de bandes de pansement, s'exclama encore une fois Lizzie quand elle eut vu le montant du chèque que Dickson venait de lui remettre. Certainement, il y aura quelqu'un de pendu à la fin du scénario que vous préparez, monsieur Dickson.

— Je l'espère bien, Miss Lizzie. Voulez-vous me donner la clé de votre chambre, j'en sortirai demain sous les formes séduisantes de Miss Lizzie Bronson, infirmière diplômée de première classe, comme vous le dites.

— All right !

Une solide poignée de main fut échangée entre eux, et ainsi s'acheva leur brève entrevue.

La journée parut longue au détective. Il lui tardait de jouer son nouveau rôle dont il attendait des résultats définitifs.

Il aurait voulu explorer immédiatement Bantam House, sentant que la clé du mystère pourrait bien s'y dissimuler, mais il réfréna ce

désir, par crainte d'éveiller l'attention du redoutable ennemi qu'il devinait embusqué dans l'ombre.

Le soir, Tom Wills revint de Marseille et confirma les nouvelles qu'il avait fait parvenir à son maître.

— C'est singulier, objecta celui-ci, mais dans cette affaire tout semble vouloir affecter des formes bizarres et incompréhensibles.

Il eut une longue conversation avec son élève, qui s'acheva sur cette décision finale du détective :

— Il se peut fort bien que je suffise à la besogne ; mais je ne puis négliger de protéger les arrières de l'armée. Tenez aussi discrètement que vous pourrez Bantam House en vue, entourez-vous d'une escouade de solides agents que Scotland Yard nous prêtera volontiers. Et regardez les cheminées...

— Connu ! riposta Tom Wills en clignant de l'œil.

Et, le lendemain, Harry Dickson entra dans le vif de l'action.

*

* *

— Ah, c'est vous, Miss Bronson ? dit la secrétaire de l'Institut pour infirmières, on ne vous voit pas souvent ici, les affaires vont bien, j'espère ?

— Pensez-vous que je serais ici, si elles allaient bien les affaires et si je roulais en auto dans Piccadilly. Vous en avez de bonnes, Miss Shane !

— Alors que nous vaut le plaisir de vous voir ?

— Le plaisir de me faire entrer dans une place un peu convenable, riposta l'infirmière.

— Je vous inscris sur le registre *ad hoc* Miss Bronson, déclara la secrétaire. J'inscris votre demande d'emploi sous le numéro 1296.

— Miséricorde, s'exclama Lizzie, à moins que la peste ne revienne à Londres, il faudra essayer pendant un an de vivre du fog et de l'eau de la river ! Pas moyen d'obtenir un passe-droit ? minauda-t-elle.

— Pas l'ombre d'un moyen, fut la réponse glaciale.

— Écoutez, Miss Shane, il est vrai que je ne suis plus des plus jeunes, mais j'ose parier mon meilleur uniforme contre une cigarette, que je suis la plus robuste et la plus saine de toutes vos élèves. Donnez-moi un cas de choléra à veiller et je marche dans la combine, tellement je suis certaine de résister !

— Malheureusement pour vous, Miss Bronson et pour votre vaillance, il n'y a pas de choléra dans tout Londres pour le moment, persifla Miss Shane. Que n'allez-vous aux Indes ou en Chine ?

— J'irai au fond de la Tamise, si je ne parviens pas à me caser aujourd'hui, cria l'infirmière, et si cela me vaut une entrevue avec le diable, soyez convaincue, Miss Shane, que je lui dirai un bon mot pour

vous. Adieu !

Elle partit sans se retourner, mais en claquant la porte avec tant de fureur que la vitre dépolie s'étoila.

— Quelle furie ! s'écria Miss Shane, je vais reculer son numéro d'au moins cinquante unités.

Mais soudain elle eut un sourire de sphinx.

— La plus saine et la plus vigoureuse des infirmières, a-t-elle dit...

Elle resta un instant songeuse.

La secrétaire Miss Shane avait une longue figure mince, éclairée par deux yeux jaunes et simiesques aux cils absents, et une affreuse bouche qui s'ouvrit démesurément sur une vaste carie dentaire.

Elle ricana longuement, ce qui ne la rendit pas plus jolie.

— Vous voulez aller chez le diable, Lizzie Bronson, soliloquait-elle, et me recommander à lui. C'est fort bien de votre part, mais si l'on renversait les rôles et que moi je lui fasse un peu vos éloges, oh, la plus vigoureuse et saine des infirmières ?

Miss Shane décrocha le téléphone...

Lizzie Bronson partit dans le froid noir de la City.

Un vent furieux soufflait par les rues et la faisait frissonner sous son mince uniforme de gabardine grise. C'était un temps dur pour les misérables de la métropole. On les voyait battre la semelle devant les institutions charitables où on leur distribuait des croûtons parcimonieux et une lavasse chaude dénommée pompeusement thé au lait. D'autres essayaient de déjeuner de l'odeur des ragoûts des gargotes.

Miss Bronson déambulait par la ville de son pas masculin, faisant de brèves haltes dans divers bureaux de placement d'où elle ressortait chaque fois, la mine de plus en plus sombre.

Vers midi, elle s'arrêta devant un lamentable lunch room de Soho, compta et recompta son argent, et y entra enfin.

Du thé, un kipper et un quignon de pain rassis composèrent son repas.

— Ce sera peut-être le dernier, ricana-t-elle à voix assez haute pour que les voisins l'entendent.

Mais ils ne s'en étonnèrent pas trop. Sans doute nombre d'entre eux se faisaient-ils en ce moment la même réflexion, mais plus discrètement.

Ce ne fut que vers quatre heures de l'après-midi, quand le crépuscule précoce se mit à assombrir les rues, qu'elle tiqua soudain à la vue d'une automobile Chevrolet, qui roulait doucement et dont le conducteur semblait l'observer avec attention. Il avait de grosses lunettes bleues, et le col de sa pelisse était relevé très haut, masquant

son menton et ses joues.

— Ce n'est pas le même numéro, murmura Lizzie, mais qu'importe, il sera sans doute tout aussi faux que celui de l'autre soir.

La nuit venait rapidement, une bruine glacée chassait le monde à l'intérieur des maisons. Les rues se vidaient de passants.

Miss Bronson marchait d'un pas lourd dans Hammersmith Road ; de nouveau, elle avait compté son argent sur le seuil d'un tea room populaire.

Elle s'y était attardée aussi longtemps que possible devant une tasse de thé et un minuscule sandwich.

Aux regards courroucés du waiter, elle devait comprendre **qu'il** était temps qu'elle cédât **sa** place à **la** petite table de marbre pour d'autres clients.

Cette fois-**ci il** y avait une expression de poignant désespoir **sur** son mâle visage, quand elle se retrouva dans **la** rue brumeuse.

Elle ne semblait avoir d'yeux pour personne et pour rien, pas même pour une automobile Chevrolet qui **la** dépassa à faible allure.

De **la** Tamise proche, venait le bruit plaintif des sirènes et **des** sifflets, jetant des cris d'alarme dans le brouillard.

Elle marcha vers le fleuve.

À **la** tête du pont de Hammersmith, l'auto stationnait, abandonnée.

Miss Bronson s'accouda contre les tiges humides d'un garde-fou et se mit à regarder fixement l'eau noire fuyant dans les ténèbres.

Quelques minutes plus tard, elle sentit une présence. Quelqu'un suivait **la** balustrade de fer en **la** frôlant.

— Bonsoir Miss Bronson !

— Le soir ne sera pas bon pour moi, répondit-elle, et puis **qui** êtes-vous ?

Elle jeta un regard revêche sur l'homme qui se tenait à **sa** gauche.

Il était habillé d'une lourde pelisse qui devait lui tenir bien chaud, et son feutre était rabattu sur ses yeux.

— Pas **la** peine que je vous regarde, ricana-t-elle, vous êtes un manteau et un chapeau et **il y a** un homme **là-dedans** que je **ne** reconnais pas. Passez votre chemin, je ne suis pas une **femme** que **l'on** accoste.

— Excusez-moi, Miss Bronson, dit une voix douce dénotant **de** l'éducation et quelque recherche. Je crois vous connaître, et aussi vous apprécier à votre valeur...

— Dans ce cas, sir, essayez donc de prendre froid et de contracter une belle pneumonie que je pourrais soigner.

L'inconnu se mit doucement à rire.

— Désespérée et prête au plongeon final ?

— Il y a en effet de quoi s'amuser énormément, riposta Lizzie. Je pourrais corser votre joie en vous appliquant quelques bonnes gifles sur votre invisible visage, entendez-vous, espèce de mufle ?

— Vous êtes bien la femme que je cherche, dit l'inconnu avec franchise. Si vous ne posez pas trop de questions, j'ai une situation de tout repos à vous offrir sur l'heure.

— En fait de questions, je vous en poserai deux, répliqua l'infirmière, aurai-je assez à manger pour ne pas mourir de faim, et un poêle allumé à ma disposition pour ne pas devoir finir mon existence dans un frigorifère ?

— J'aime votre façon de traiter une affaire, Miss Bronson, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi.

— Très bien, je comptais partir en visite chez le diable, si même vous êtes le diable en personne, je ne pourrais être déçue.

— Voulez-vous m'accompagner, Miss ?

— Tout de suite ! J'espère que dans mon nouveau service, la cuisinière ne sera pas encore couchée.

L'homme se contenta de rire encore une fois et, faisant demi-tour, traversa le pont, suivi par l'infirmière.

Quelques instants plus tard, celle-ci s'installait sur les coussins de l'auto qui démarra en vitesse.

Et, tout comme l'infortunée Betty Marshall, la voiture la conduisit par une banlieue sinistre vers Witlesden Green, lança un quadruple signal devant la porte d'une maison de lugubre apparence.

Une porte s'ouvrit aussitôt.

L'infirmière la franchit.

Le vestibule était long et sombre, étoilé par une petite lampe de couleur. Du fond de la nuit, quelqu'un marcha vers Miss Bronson.

Exactement ce qui était arrivé à Miss Marshall, lorsqu'elle était entrée dans Bantam House.

Mais, à présent, c'était Harry Dickson qui était dans la place.

6. Le mystère de Bantam House

Du fond de la nuit quelqu'un venait.

Lizzie Bronson-Harry Dickson s'était tournée du côté du bruit.

C'était un pas lourd qui s'arrêtait parfois en une halte pénible.

Enfin une forme devint visible et s'interposa entre la lampe et le visiteur.

Harry Dickson aperçut une haute silhouette maigre et courbée, habillée de jupes flottantes et des bras simiesques qui tremblaient.

— Voulez-vous approcher ? demanda une voix ténue et chevrotante.

La pseudo-infirmière obéit et se trouva devant une vieille femme au visage émacié, aux yeux éteints qui semblaient à peine l'entrevoir.

— La cuisine est à gauche, murmura-t-elle, chauffez-vous et mangez un morceau. Après, je vous montrerai votre chambre.

— Et mon malade ? demanda Harry Dickson.

— C'est vrai, il y a un malade, fut la maussade réponse, mais il est tranquille pour le moment, laissez-le. Demain il fera jour et vous pourrez lui donner des soins, si cela vous plaît.

— Certainement que cela me plaira, c'est pour cela que je suis ici !

La vieille branla du chef et lui montra une porte ouverte sur une large place à peine meublée où brûlait un petit feu et qu'éclairait une lampe fumeuse.

— C'est la cuisine sans doute ? demanda l'infirmière.

— La cuisine ? Oui... je vais vous servir.

D'un pas traînard, elle se dirigea vers un placard qu'elle ouvrit en soupirant, en tira un morceau de bœuf froid de très bonne mine, une bouteille d'ale, du pain, du beurre et un bocal de pickles à la moutarde.

La fausse Miss Bronson s'attabla sans autre forme de procès, dévora d'énormes tranches de viande, avala des pickles et vida la bouteille de bière.

— Il n'y a pas d'alcool à la maison, dit la vieille, comme si elle redoutait une demande de la part de la nouvelle venue.

— Vous êtes bien aimable, mais je n'en prends jamais !

— Ah très bien, répondit la servante avec une satisfaction évidente.

— À propos de mon malade, demanda l'infirmière, pouvez-vous me dire le genre de mal qu'il a ?

La vieille haussa ses maigres épaules.

— Ce n'est pas mon affaire. Ne me demandez rien, voulez-vous ? J'entends très mal et je dois faire un effort pour essayer de vous comprendre. Je ne suis pas causeuse et je préfère me taire.

— À bon entendeur... ricana Lizzie Dickson.

— Je vais vous conduire à votre chambre, dit la vieille en prenant la lampe.

Ils gravirent un grand escalier sombre aux marches gémissantes, traversèrent un immense palier aux portes innombrables dont une fut ouverte par la servante avec un geste d'invite.

— Voici donc votre chambre, il y a du feu, de l'eau dans le broc et une lampe que je vais allumer pour vous.

C'était une haute et antique lampe Carcel à huile grasse qui, aussitôt allumée, répandit une douce clarté.

— Bonne nuit ! dit la servante en se retirant.

Harry Dickson l'entendit s'éloigner par les longs corridors, son pas s'éteindre et une porte claquer sur un silence définitif.

Sa première occupation consista à explorer minutieusement les lieux.

Ils ne lui apprirent pas grand-chose.

La chambre était propre et même coquette.

Un lit-alcôve aux draps fins et blancs occupait tout un pan de mur ; une toilette était installée dans un coin ; il y avait une grande table ronde, deux chaises rembourrées et un fauteuil en velours d'Utrecht. Un petit poêle à coke ronronnait dans la cheminée.

Les murs étaient nus et tapissés d'un papier à fleurs très désuet, des tentures en fausse toile de Jouy masquaient la fenêtre.

Un des premiers gestes du détective fut de se diriger vers elle.

De solides volets la fermaient au-dehors, et Harry Dickson s'ingénia en vain à trouver le système d'ouverture.

— C'est dans l'ordre des choses, murmura-t-il.

Une porte s'ouvrait dans le mur en face du lit : elle n'était pas fermée et Harry Dickson poussa plus loin sa reconnaissance.

La porte ouverte, il entra dans une bibliothèque de dimensions restreintes. Il prit sa lampe et la posa sur la table encombrée de livres et de vieilles brochures.

« Voyons le genre de lecture des mystérieux locataires », se dit-il.

Elle ne lui apprit rien.

Les brochures étaient de minces opuscles médicaux aux allures de prospectus, les livres, d'anciens magazines reliés, des bibles sans valeur, quelques traités d'histoire et de sciences naturelles bien

périmés.

Ici aussi, la fenêtre était obturée par d'épaisses draperies bleues, et, en les écartant, le détective se trouva devant les mêmes volets clos à l'extérieur.

Pourtant quelque chose dans l'atmosphère attira son attention : il régnait dans cette pièce un air tiède et agréable, bien qu'il n'y eût ni cheminée ni feu dans la place.

Le détective conclut qu'elle devait emprunter sa chaleur à sa propre chambre à coucher, dont pourtant il avait trouvé la porte close.

Quelqu'un avait donc dû la fermer récemment, quelqu'un qui n'était pas la femme de charge, laquelle était restée à ses côtés pendant toute la durée de son repas.

Harry Dickson laissa errer ses regards.

Une petite table basse était installée auprès d'un sofa en reps olive ; un livre ouvert y était posé sur les mêmes brochures insipides. Une petite lampe à capuchon vert voisinait avec lui.

Le détective jeta un regard sur le bouquin ; c'était un recueil de voyages écrit en néerlandais : *Dans l'Hinterland de Bornéo* par le docteur Vlieger, annotations marginales ethnographiques du docteur Goudstikker de l'université de Leyde.

« Voilà qui est plus intéressant », pensa-t-il.

Comme il reposait le tome, il sentit une douce tiédeur sur sa main, et soudain il toucha le verre de la petite lampe : il était chaud.

— Oho ! murmura-t-il, quelqu'un était donc ici tout à l'heure et s'est débiné à mon approche. Ce n'est pas d'une politesse raffinée : il aurait pu se présenter. Par où est-il sorti ?

La question méritait d'être posée, car pour toute issue il n'y avait que la porte de la chambre à coucher ; or Dickson avait parfaitement vu que la vieille servante avait tourné la clé dans la serrure, au moment d'en ouvrir la porte donnant sur le palier.

— Nous y reviendrons, dit-il.

Il prit la lampe à capuchon vert, l'alluma et la posa sur la grande table, puis il emporta la sienne dans sa chambre à coucher.

— Faisons un bout de toilette, qui s'harmonise avec ma nouvelle situation, monologua-t-il.

Il retira sa gabardine humide, mit un tablier blanc qu'il retira de sa petite valise et coiffa son ample perruque blonde d'un bonnet d'infirmière fort coquet.

Il s'adressait un sourire de félicitation dans la glace minuscule, quand soudain il devint attentif : on marchait dans la bibliothèque.

Un pas très léger et précautionneux.

— Je vais voir s'il y a autre chose à lire que des livres de médecine, dit-il à haute voix, intentionnellement.

Il n'y avait personne dans la bibliothèque ; la lampe continuait

à répandre sa douce lumière tamisée de vert.

Le regard du détective tomba sur la petite table : le livre de géographie n'y était plus.

Il ne laissa rien paraître de son étonnement et commença à explorer minutieusement les rayons. Enfin, un volume de Walter Scott tomba sous sa main.

— Ce n'est pas que ce soit bien amusant, bougonna-t-il, mais cela m'aidera à m'endormir. Voyons ce qu'a fait Ivanhoé, aux temps bénis de sa jeunesse !

Il s'installa sur une chaise, également capitonnée de reps olive, le livre ouvert, et feignit de lire.

En fait, il était aux écoutes du moindre bruit. Rumeurs indéfinissables des nuits de veille et d'attente, craquements des vieilles boiseries, chanson du vent nocturne dans la cheminée de la chambre voisine, grésillement de la mèche de la lampe, fuite rapide d'une souris et son grignotement têtue, friselis de la page tournée...

Tout à coup, il y eut un autre tapage, le bruissement discret d'une étoffe qu'une main était en train de friper.

Harry Dickson leva les yeux de son livre et regarda du côté de la fenêtre : les draperies frissonnaient imperceptiblement et une légère fente noire bâillait au milieu d'elles.

Quelqu'un observait dans l'ombre.

Bien qu'il fût troublé, le détective n'en laissa rien paraître. Il bâilla avec bruit et se remit à rire.

Mais le bruit se précisait à présent ; la fente était devenue plus large.

Et brusquement elle s'ouvrit dans toute sa hauteur.

Une monstruosité parut.

*

* *

Si averti qu'il fût, si prêt à accepter les pires situations, le détective ne put retenir un cri de terreur.

Une créature de cauchemar se tenait dans l'ouverture de la draperie, le couvant d'un regard rouge.

C'était la Mort...

Oui, telle que se la représentent les hommes dans leur épouvante.

Un squelette aux ossements blanchâtres, drapé d'une sorte de suaire d'un blanc gris, d'où émergeait une tête de mort au rictus impitoyable.

L'horrible bouche aux dents luisantes s'ouvrit, surgit une langue noire et racornie, et l'apparition parla :

— Restez tranquille, si vous voulez continuer à vivre.

Harry Dickson s'était levé, prêt à la riposte ; une main

vigoureuse le happa au poignet et il se trouva face à face avec la vieille servante.

Ah ! ce n'était plus la branlante et caduque ruine humaine qui l'avait accueilli tout à l'heure, mais une terrible femelle à la figure sauvage, aux griffes d'acier.

La seconde de stupeur qui suivit fut fatale au détective. En un tour de main, des courroies de cuir l'entourèrent comme **des** serpents, le privèrent de ses mouvements, le livrant au pouvoir des atroces et mystérieux adversaires.

— Tout de suite, Sha... gronda le squelette, il ne faut pas perdre un instant car j'ai bien froid cette nuit !

La femme jeta Dickson sur ses épaules, comme s'il se fût agi d'un sac, et marcha droit sur la draperie.

« J'aurais dû y songer, pensa Harry Dickson, la fenêtre n'en est pas une, mais une porte habilement camouflée. »

C'était le cas, car les volets étaient ouverts et démasquaient un long passage **étoilé** de lampes électriques.

« Ils sont plus modernes par ici, songea le détective. »

On l'emportait comme s'il n'était qu'un mince fardeau pour la maigre haquenée qui s'était chargée de lui.

L'effroyable squelette les précédait d'une démarche sautillante.

Le couloir franchi, ils descendirent un escalier en spirale, puis la marche en palier continua pendant une couple de minutes.

On fit halte devant une porte de fer aux armatures nickelées que la Mort s'empressa d'ouvrir.

— Vite ! j'ai bien froid cette nuit, Sha !

Harry Dickson ferma les yeux, ébloui.

Ils venaient d'entrer dans une salle basse toute blanche, aux murs parfaitement ripolinés, luisant dans la violente lumière de six énormes lampes à globes opalins.

Une large table de marbre blanc occupait le milieu de la pièce.

Le détective frissonna : c'était une table d'opération, comme seules en possèdent quelques cliniques très modernes.

Les mouvements de la vieille femme étaient si rapides, si habiles que Dickson se sentit coucher et ligoter sur cet étal des âges nouveaux, sans avoir pu esquisser un geste de révolte.

Le squelette vivant le couvait de regards lourds et avides.

— Examinez son sang, Sha... elle est vigoureuse et saine ! Malheur à elle si elle est comme les autres ! Ce sera l'eau profonde, mais auparavant elle ira s'asseoir sur le fauteuil de l'étrange douleur, sinon, elle pourrait s'enfuir comme la dernière, et parler...

— Elle n'a pas parlé, riposta la femelle d'une voix rogue, le kriss l'a fait taire, et la folle qui a vu celui qui a manié le kriss est morte aussi, parce qu'il était trop dangereux de le voir.

— Ne parlez pas tant, Sha ! supplia le monstre.

La femme manipulait prestement des seringues et des éprouvettes.

Le détective sentit une douleur aiguë à son cou : on venait de lui faire une profonde prise de sang.

— Alors ? s'impatiente le squelette.

— Un peu de patience, grommela la femme.

Elle avait rejeté ses habits de souillon et endossé une longue blouse d'opérateur d'une blancheur éblouissante.

— Devra-t-elle s'asseoir sur la chaise de l'étrange douleur ? demanda de nouveau l'affreuse créature.

Harry Dickson suivit des yeux ses regards et distingua dans un coin de la pièce un large fauteuil de bois sombre dont les cuivres flambaient à la lumière : c'était la chaise de la mort, une chaise électrique.

Dans sa fatale étreinte, avaient trépassé les autres infirmières, et par une négligence impardonnable les médecins légistes n'avaient rien remarqué !

— Santé parfaite ! annonça tout à coup la vieille.

Le monstre poussa un cri de joie.

— Donnez-m'en une belle pinte, Sha ! Tout de suite, je le veux !

— On y va, mais il faudra ménager le sujet, si vous voulez qu'il dure !

Harry Dickson sentit une nouvelle piqûre plus profonde que la précédente, et soudain un froid immense l'envahit. Son sang fuyait hors de ses artères !

— Cela suffit pour ce soir, dit tout à coup la femelle.

Une grande lassitude s'empara du détective, contre laquelle il eut fort à faire pour réagir.

Il ferma les yeux, mais entre ses paupières mi-closes il entrevit la servante tendre un verre à moitié rempli de son sang au squelette vivant qui s'en empara avec une avidité féroce, et l'avalait comme si c'était le vin le plus généreux.

— Cela me réchauffe, gloussa l'inférieure créature. Vous m'avez donné du sang aujourd'hui, quand me donnerez-vous la chair des autres ?

— Chaque chose en son temps, prince Mirvâ !

Prince Mirvâ ! Harry Dickson avait entendu...

Le terrible tyran javanais de l'Hinterland, que les Hollandais tenaient prisonnier dans une résidence de la côte de Bornéo...

Un peu de lumière commençait à se faire dans son cerveau, mais il était affreusement las, et penser lui était pénible.

Subitement il poussa un soupir et ouvrit les yeux, l'air de sortir

d'un long rêve.

— Où suis-je, gémit-il... ah, oui je me rappelle. Dites donc vous autres... si c'est pour une transfusion de sang, je suis tout à fait d'accord, pourvu que vous y mettiez le prix, mais à quoi bon toute cette comédie ?

— Comédie ! s'exclama la vieille. Elle a raison, glapit le monstre, on lui payera tout ce qu'elle voudra.

— Laissez-moi m'asseoir, supplia la fausse infirmière.

— Ah non pas de ça, ma petite, répondit la femme avec un rire sauvage.

— Je n'ai pas plus de force qu'un lapin, en ce moment, riposta Dickson, à cause de tout ce sang que vous m'avez tiré. Laissez-moi pieds et poings liés, si cela vous chante, mais installez-moi sur une chaise près du feu car j'ai grand froid.

— C'est juste, dit Mirvâ, il faut faire ce qu'elle demande.

Sha obéit à contrecœur.

Quand Harry Dickson fut installé sur une chaise près d'un bon feu de bois qui crépitait dans l'âtre, il laissa errer ses regards.

— Qu'est-ce que vous manigancez, dit-il, en désignant d'un signe de tête des bocal alignés sur un rayon et remplis d'étranges substances.

— De la belle chair vivante, s'écria le monstre squelettique, prise aux plus belles infirmières de Londres, celles qu'on ne retrouve pas dans la Tamise et que Sha s'entend à tenir vivaces dans un bouillon spécial, en attendant qu'il me les colle sur les os, pour faire de nouveau de moi le plus beau prince de la terre !

Sha le regarda avec mécontentement, mais n'osa rien dire.

— Je n'y comprends rien, murmura l'infirmière, mais du moment que vous payez convenablement, ce n'est pas mon affaire.

— Très bien, dit Sha qui semblait s'humaniser devant une telle résignation de sa victime.

— Puis-je fumer ? demanda Harry Dickson.

— Hum... oui, une seule cigarette alors.

— Libérez une minute ma main... oh, la main gauche suffit... mon étui est dans la poche de mon tablier.

— C'est heureux, Miss Bronson, car nous n'avions pas de cigarettes ici.

Harry Dickson aspira deux bouffées de fumée et les rejeta avec dégoût.

— Pouah ! c'est bien mauvais... pourquoi ?

— C'est que vous êtes un peu faible, mais cela passera vite, dit Sha.

Le détective jeta sa cigarette dans le feu et ferma les yeux avec un long soupir.

— Je préférerais dormir, vous pouvez m'attacher de nouveau si cela fait votre affaire.

— Très bien reposez-vous et...

Harry Dickson vit tout à coup les objets chavirer autour de lui, ainsi que les mines soudainement stupéfaites, puis alarmées de Sha et du squelette vivant.

Ils faisaient des gestes lourds, comme s'ils soulevaient des fardeaux extravagants. Le squelette s'effondra sur la table ; la vieille femme tituba et vint rouler aux pieds du détective.

Enfin une formidable fumée se mit à tournoyer au-dessus du feu et se rua en épaisses volutes dans la cheminée.

— Merveilleuses les cigarettes à triple effet ! gronda Dickson : deux premières bouffées de bon tabac, ensuite un formidable souffle anesthésique qui ne s'échappe pas tout à fait par la cheminée et puis, au contact de la flamme, une belle fumée qui reste longtemps sur les toits et que l'on remarque de loin.

» À Tom Wills de faire le reste...

Il glissa au cœur d'épaisses ténèbres.

7. La fin d'un cauchemar

— Seigneur qu'il est laid !

Harry Dickson reconnut la voix de son élève et entrouvrit péniblement les yeux.

Il vit des portes pendant hors de leurs gonds, des lanternes brandies au bout de mains musclées et des uniformes de policemen.

Il n'était plus dans le laboratoire blanc, mais sur le grand palier, dans son costume d'infirmière et sa tête soutenue par Tom Wills.

— Vous revenez à vous, maître ! Savez-vous que nous avons cherché pendant près d'une heure dans cette boîte truquée avant de vous trouver.

Harry Dickson, réconforté par une gorgée de cordial, se releva en gémissant.

À ses pieds, dans la clarté des fanaux, il aperçut deux corps allongés.

La vieille Sha qui dormait encore ainsi que le squelette vivant dont on avait arraché le suaire.

Un tronc brun d'un affreuse maigreur était visible, mais seuls la tête et les bras du monstre étaient squelettiques.

— Qu'est-ce que c'est que ce numéro de chez Barnum ? demanda l'un des inspecteurs.

— Vous dites vrai, répondit le détective. Cette créature est atteinte d'un mal mystérieux, une sorte de lèpre sèche non contagieuse qui sévit dans l'Hinterland de Java et qui, tout en conservant la vie aux corps, les momifie ; parfois la tête et les bras ne conservent que quelques minces muscles translucides qui leur donnent cette affreuse apparence. Cet homme, c'est un prince indigène du nom de Mirvâ...

— Est... était, il faut dire monsieur Dickson, je crois qu'il est mort.

Harry Dickson poussa un cri et se pencha sur le corps immobile.

— L'anesthésique l'a tué, opina Tom Wills.

— Sans doute, surtout après le repas qu'il s'est octroyé, murmura Dickson avec horreur. Ce monstre est véritablement mort d'indigestion !

— Voilà l'autre qui bouge ! cria l'un des agents.

— Attention, l'effet du narcotique se dissipe, mettez-lui le

cabriolet, mes garçons ! ordonna le détective.

La vieille remua, ouvrit les yeux et se dressa à moitié. Immédiatement elle dut comprendre, car une lueur de rage brilla dans ses yeux.

Mais quand la fausse infirmière se débarrassa de son bonnet et de sa perruque, elle poussa un rugissement de fauve.

— Harry Dickson ! Sale bête...

— Tirez-lui les cheveux, Tom, pour lui apprendre à être poli avec le monde ! ricana Harry Dickson.

Puis, comme le jeune homme n'obtempérait pas tout de suite à l'ordre reçu :

— Mais tirez-lui donc les cheveux, petit désobéissant, ne voyez-vous pas qu'elle porte une perruque ?

L'instant suivant Sha découvrait un crâne parfaitement nu.

— Bonsoir, Sir Burland ! railla Harry Dickson.

— Comment ? Sir Burland est mort ! s'écria Tom Wills.

— Jamais de la vie ! Cornelis van Mylen, son sosie, est mort par les soins de ce brave Burland sans doute, qui pouvait désormais se passer de l'ancien propriétaire de Bantam House. Le coup du sosie est une réédition que certains bandits continuent à jouer avec brio ! Mais cela m'a mis la puce à l'oreille.

» Après avoir supprimé le pauvre Derrington, Sir Burland, c'est vous qui êtes venu en son lieu et place à notre club, n'est-il pas vrai ? Je suppose que vous vouliez m'attirer ici pour tripoter quelque peu ma cervelle et rendre à mon club et, surtout, à la société un Harry Dickson amputé de sa volonté qui n'aurait été qu'une pâte malléable entre vos griffes criminelles ?

— On ne peut rien vous cacher ! ricana Burland.

— Oui, continua Dickson, tout devient clair à présent. Sir Burland a rencontré, au cours de ses voyages, le prince Mirvâ, hideusement déformé par la maladie mystérieuse. Mirvâ possédait d'immenses richesses et il en promit à Burland une grande partie, à condition qu'il le guérisse.

» Le savant, car Burland en est un, s'y est employé d'abord sur les lieux..., mais les autorités hollandaises en ont eu vent et l'ont prié de déguerpir au plus vite.

» Pourtant Burland qui était loin d'être riche n'a pas voulu rater une si belle occasion de faire fortune.

» Il a fait évader le prince Mirvâ que les autorités gardaient dans une captivité assez relative, et l'a emmené en Angleterre.

» Il s'est établi à l'insu de tous dans Bantam House sous le nom de Cornelis van Mylen, médecin colonial de déplorable réputation qui avait l'heur ou le malheur de lui ressembler

comme un frère, ou presque.

» Et c'est van Mylen qui a pris sa place à Londres.

— Et qui a tué Miss Marshall ? demanda Tom Wills.

— Je crois plutôt que c'est Burland qui s'en est occupé.

Quand j'ai reçu sa visite, c'était bien lui. Il n'a pas osé pousser l'audace jusqu'à me faire affronter par son sosie, n'ayant confiance qu'en lui-même pour jouer le grand jeu.

» Une fois van Mylen mort, il a réintégré sa place d'infirmier en jupons dans Bantam House, auprès du prince squelette, sous les formes ancillaires de la vieille Sha...

— Mais, demanda Tom Wills, qui était l'homme qui conduisait l'automobile ? Il était petit...

— Et il dissimulait fort habilement son visage, continua Dickson. C'était le prince Mirvâ qui mettait lui-même la main à la pâte. N'oubliez pas que c'était un homme qui avait reçu une éducation parfaite, universitaire même.

» Et Burland ne tenait guère à se charger d'autres complices, bien qu'il dût avoir eu un agent informateur à l'institut des infirmières. Nous aurons bientôt le plaisir de le cueillir sous la forme de Miss Shane.

— Pourquoi ne s'en prenait-il qu'aux infirmières ? demanda encore Tom Wills.

— Il avait pour ainsi dire les malheureuses sous la main, et puis il se pourrait bien qu'il y ait eu là un tantinet de cette manie propre à tous les criminels du genre.

— Je n'ai rien à ajouter, dit Burland. J'ai perdu et serai beau joueur. Je suppose, Dickson, que je serai pendu ?

Il le fut.

TURCKLE-LE-NOIR

1. Cinq dates

Le juge Jenkins s'énervait visiblement.

— Voyons, messieurs, ce sont des contes de nourrice !

— Mereborne était si tranquille ! gémit une voix, et d'autres approuvèrent.

Cette fois-ci, Sir Jenkins se fâcha.

— Mais Mereborne est toujours tranquille et le restera avec l'aide de Dieu et de la justice, permettez-moi de l'affirmer !

— Mais Altwater l'a vu ! répliqua Mr. Sanders.

— Altwater, votre gouvernante, est le modèle des domestiques, Sanders, répliqua Sir Jenkins, mais n'empêche quelle a eu la berlue.

— Et Janning et Sermaid et Mullins, qu'en faites-vous ?

— Toutes des vieilles femmes et des bavardes qui essayent de mettre en action une stupide légende servant à faire peur aux enfants qui ne veulent pas dormir ou manger convenablement leur soupe.

Ils étaient là une demi-douzaine de gros bonnets de la paisible petite cité de Mereborne, proche de Londres, à discuter avec passion.

— Si nous résumons, dit enfin Mr. Greyland, le notaire, nous en arrivons à pouvoir déclarer que diverses domestiques de bonne maison ont vu à la nuit tombante une ombre insolite se profiler sur les stores de l'office. Mais jusqu'ici, ces ombres sont restées des ombres, vaines et inoffensives comme telles. À mon avis, il n'y a pas à s'alarmer outre mesure à ce sujet.

— Qu'en dites-vous, Mr. Dickson ? demanda brusquement le juge.

Il s'était tourné vers un gentleman grand et maigre, à la mine sévère et pensive, qui n'avait pas encore dit un mot jusque-là, se contentant d'écouter attentivement.

Apostrophé par Sir Jenkins, il s'inclina.

— Sur la demande expresse de ces messieurs, j'ai examiné les divers endroits où cette « ombre », comme vous voulez la nommer a fait son apparition, commença-t-il d'une voix un peu monotone, et je dois déclarer que cette apparition fut possible, partout où elle a eu lieu.

— Fut possible ? Que voulez-vous dire, Mr. Dickson ? demanda le juge.

— Chez Mr. Sanders, où elle fut aperçue par la gouvernante Altwater, chez Mr. Greyland où la servante Janning la vit, chez

Messrs. Porkenham et Arrowsmith, où respectivement elle provoqua la crainte des femmes de chambre Sermaid et Mullins, les fenêtres de l'office se trouvent au niveau de la rue, tout près d'un des grands lampadaires électriques de l'éclairage urbain. Toutefois, pour la voir comme elles l'ont vue, l'homme qui la projetait devait se trouver à l'intérieur du jardin.

— Comment savez-vous cela, Mr. Dickson ? demanda un peu agressivement Sir Jinkins.

Le détective perçut la nuance, mais n'en laissa rien paraître.

— Parce que l'ombre d'hier soir, c'était la mienne, répliqua-t-il simplement.

— Eh bien, s'écria Mr. Sanders, vous nous en avez fait une peur !

— Et, continua le détective, pour pouvoir se profiler en ombre chinoise sur les stores de votre office, grâce aux lumières du dehors, j'ai dû me trouver en un endroit déterminé de vos jardins, et à chaque reprise j'ai trouvé quelque chose.

Harry Dickson fouilla dans son portefeuille et en retira plusieurs petites fiches en bois blanc, comme celles que l'on attache aux arbres et aux plantes pour y inscrire leurs noms.

— Sur chacune d'elles se trouve inscrit quelque chose : une date, et rien de plus, déclara-t-il. Je vais vous les citer.

» La fiche trouvée dans le jardin de Mr. Sanders, piquée en terre à l'endroit où a dû se trouver l'intrus, porte la date suivante : 28 octobre 1908.

» Pour le notaire Greyland, c'est le 31 mars 1910.

» Pour Mr. Arrowsmith, le 30 septembre 1909.

» Pour Mr. Porkenham, le 9 novembre 1905.

Il remit précieusement les bouts de bois de côté et regarda les hommes autour de lui.

C'étaient tous des gentlemen d'âge mûr, qui frisaient la soixantaine. Aux paroles du détective, ils n'opposèrent qu'un silence étonné.

Oui, toutes les mines étaient également stupéfaites, et l'on voyait que chacun faisait un effort de mémoire.

Le juge Jinkins, plus mécontent que jamais, leva la main pour demander la parole.

— Ce qui est curieux, c'est que ces fiches ne se soient trouvées que dans des endroits où l'ombre a été visible. En conséquence, les demeures qui sont situées plus loin dans la rue, ou dont les fenêtres ne sont pas trop rapprochées d'une source de lumière communale, n'ont pas reçu sa visite.

— C'est ce qui vous trompe, sir, dit froidement Harry Dickson, seulement les fiches y ont sans doute été posées dans des endroits

moins facilement repérables. Tenez, Sir Jinkins, la vôtre par exemple se trouvait plantée entre deux briques de votre pigeonnier. La voici, elle porte une date plus lointaine : le 2 mai 1898.

Si l'énoncé des dates ne semblait pas avoir produit grand effet sur les autres gentlemen, il n'en fut pas de même pour le juge Jinkins : son visage couperosé et furfuracé prit une teinte livide.

— Quelle plaisanterie ! commença-t-il avec effort.

Mais soudain, il porta ses mains à sa cravate et poussa un cri sourd.

— Vite, de l'eau... du vinaigre ! ordonna le détective, il vient d'être frappé d'une congestion !

— Faut-il mander un médecin, Mr. Dickson ?

Le détective qui s'affairait autour de Sir Jinkins, lui mettant des compresses, lui faisant respirer des sels, accepta d'un air sombre.

— Faites toujours, mais tout sera inutile, le juge se meurt...

À la même minute, un coup sec éclata dans la pièce et un des carreaux de la fenêtre vola en éclats, tandis qu'un objet blanc s'abattait aux pieds du détective.

C'était une pierre entourée d'un feuillet de papier blanc sur lequel quelques mots avaient été tracés à l'encre rouge :

Jinkins a son compte. Jinkins est mort parce qu'il s'est souvenu de la date du 2 mai 1898. Je pose ceci en exemple aux autres.

Turckle-le-Noir.

— Qu'est-ce que Turckle-le-Noir ? demanda à mi-voix le détective.

Ce fut Mr. Sanders qui lui répondit :

— Un personnage de légende, une sorte de croque-mitaine qu'on charge de toutes sortes de châtiments à exécuter. C'est une sorte de vengeur de vieux conte.

Le docteur Tilman était le plus proche voisin de Mr. Jinkins. Appelé à la hâte par un de ces messieurs, il arriva aussitôt, mais ce ne fut que pour corroborer la déclaration du détective.

— Le pauvre Jinkins a été frappé d'une embolie, dit-il tristement, tout est fini.

Une muette consternation saisit l'assemblée.

Harry Dickson fut le premier à reprendre la parole.

— Messieurs, dit-il d'une voix grave, ce qui vient d'arriver ici ne peut être appelé un crime. Une terrible fatalité est entrée en action. Mais un fait est certain, une obscure menace plane sur vous tous, et je crains d'être bon prophète en affirmant qu'elle se précisera bientôt. L'être qui agit dans les ténèbres a parfaitement compris qu'on trouverait la place où il se tenait pour jouer aux ombres chinoises, et il y a laissé ses étranges messages. Ce doit être un homme averti et nanti d'un esprit logique remarquable. Il a prévu que le signe qu'il ferait au

juge Jinkins, homme sanguin et prédisposé à l'embolie cardiaque, aurait pu provoquer sa mort, et il a simplement écouté aux portes ou plutôt aux fenêtres, jusqu'au moment où il a pu vérifier ses prévisions. Cela dénote de sa part une intelligence calculatrice et déductive que je suis obligé d'admirer.

» Que chacun de vous fasse un effort de mémoire.

Quatre paires d'yeux sombres, pleins d'appréhension, se braquèrent sur le détective, mais les bouches restèrent muettes.

— Soit, dit Harry Dickson, nous nous reverrons demain à la même heure, chez Mr. Sanders, si vous le voulez bien.

D'un signe de tête, tout le monde accepta, et l'on se sépara sur de vagues paroles et de brefs bonsoirs.

Harry Dickson resta seul avec le docteur Tilman.

C'était un petit praticien de campagne, à la bonne figure un peu niaise, habillé à la mode des temps passés, et ressemblant quelque peu à Mr. Pickwick, l'immortel personnage de Dickens.

Il roulait de gros yeux effarés, visiblement émotionné par des événements auxquels il ne semblait rien comprendre.

Les deux domestiques du juge Jinkins avaient transporté son cadavre sur le lit de la chambre à coucher et s'apprêtaient à avertir la famille du défunt.

— Vous rédigerez votre rapport chez vous, docteur, dit le détective, et si vous le permettez, je vous accompagnerai, vous pourrez peut-être m'être utile.

— Moi, vraiment ? balbutia le médecin en rougissant, et vous êtes Mr. Harry Dickson, le détective ? Ce sera un grand honneur pour moi, mais quant à vous être utile... je ne suis pas un bien grand homme de science, ajouta-t-il avec un peu d'embarras.

— Oh, qu'à cela ne tienne, je ne pense pas devoir recourir à vos talents professionnels, dont je ne doute pourtant pas, riposta poliment le détective, mais à votre mémoire de vieil habitant de Mereborne.

— Ah, si c'est cela, c'est tout autre chose ! s'écria Mr. Tilman, dont le visage se rasséréna. J'ai aidé pas mal de monde d'ici à voir la lumière du jour, et hélas, fermé les yeux à bien d'autres aussi. Venez donc, Mr. Dickson, il y a un bon feu dans mon salon, et mon rhum est honorable. Venez !

Il prit congé des domestiques, en leur disant avec un peu d'emphase qu'il se faisait un devoir de se tenir à la disposition de la famille et de quiconque désirait avoir des éclaircissements quant au brusque décès du juge, et emmena le détective en lui passant familièrement le bras sous le sien. La maison du docteur se trouvait à cent pas de celle du défunt et leurs jardins étaient contigus.

Il fit entrer le détective dans un petit salon tapissé de papier

jaune et confortablement meublé à l'ancienne mode. Un bon feu brûlait en effet dans la cheminée, et quand le maître de céans eut actionné un antique cordon de sonnette, un vieux domestique se mit aussitôt à ses ordres.

— C'est-il qu'il vous faut votre trousse, docteur ? demanda-t-il. Je vous l'avais bien dit que Mrs. Cunnings aurait son baby encore ce soir.

— C'est ce qui vous trompe, Noggs, répondit le médecin en riant, ce qu'il nous faut, c'est une bouteille de mon bon rhum des îles, celui que j'appelle Trafalgar.

— Il n'en reste guère que six bouteilles ! dit sévèrement le domestique.

— Ce n'est rien, savez-vous qui je traite aujourd'hui ? Harry Dickson !

Le domestique leva les bras au ciel.

— Ce gentleman, c'est Harry Dickson ? Il n'y en a que pour lui dans les journaux ! Ah vraiment... Harry Dickson !

Il regarda le détective comme s'il se fût agi de la bête la plus rare de la création.

— Oui a été assassiné ? demanda-t-il familièrement. A-t-on cambriolé la banque de Samuel Levysen ? J'ai toujours dit que cela arriverait un jour ou l'autre, avec tout ce mauvais monde qui court à présent sous le ciel du Bon Dieu !

— Il faut pardonner cela à Noggs, Mr. Dickson, dit le bon docteur quand son valet se fut éloigné pour aller quérir la prestigieuse bouteille, voici quarante ans qu'il est à mon service, et il est devenu davantage un vieil ami dévoué qu'un domestique, comprenez-vous ?

Harry Dickson dut convenir que le punch que son hôte avait préparé de ses propres mains était parmi les meilleurs qu'on pût boire au monde, et il en était au second verre au moment d'aborder le sujet de l'entretien qu'il désirait avoir avec le docteur Tilman.

— Depuis combien de temps pratiquez-vous à Mereborne, docteur ? demanda-t-il enfin.

— Moi ? Mais depuis toujours ! s'écria Mr. Tilman, c'est-à-dire que j'ai repris ici la succession de mon oncle David Tilman, l'année de ma sortie de l'université de Cambridge.

Il compta sur ses doigts.

— Attendez, j'ai soixante-cinq ans aujourd'hui. J'avais achevé mes études à l'âge de vingt-quatre ans. Il y a donc plus de quarante ans que j'habite cette maison et que je pratique !

— Vous connaissez donc tout le monde dans la commune ?

— Cela va de soi ! Elle n'est pas grande et il n'y a qu'un médecin. D'ailleurs, les gens se portent très bien, et quand le cas est grave, je n'hésite pas à avoir recours à des lumières plus autorisées

que les miennes, en appelant des confrères de Londres à la rescousse.

— Vous connaissiez particulièrement bien votre voisin, Mr. Jinks ?

— Certainement, bien que nous n'eussions aucune relation d'amitié. Comme moi, c'est un célibataire endurci, mais il ne se montra jamais liant. Il avait un peu... hm... ne m'accusez pas de médisance, il avait un peu mauvais caractère, ne frayant avec personne, recevant à peine sa famille qui habite Londres. Je l'ai soigné trois ou quatre fois pour des bobos sans importance.

— Il y a longtemps qu'il est votre voisin ?

— Depuis toujours ! Il est de deux ou trois ans mon aîné. La maison qu'il occupe depuis sa naissance est celle de ses parents.

— Bien, dites-moi... la date suivante vous dit-elle quelque chose : le 2 mai 1898 ?

Le médecin regarda Harry Dickson avec un étonnement comique.

— Certainement non... Voyons tout de même. 1898... C'est bien loin pour ma mémoire. Il y a trente-deux ans de cela, je pratiquais alors depuis quelque neuf ans. Attendez...

Une lueur de triomphe parut derrière les lorgnons cerclés d'or du docteur.

— En 1898... j'ai acheté mon poney Red-Skin... oui, c'est cela, mais je ne pourrais dire si c'était exactement le 2 mai... non, je crois plutôt que c'était au mois de juillet, car il faisait très chaud et...

Harry Dickson eut peine à se retenir de rire devant la naïve bonhomie du brave homme.

— Ce n'est pas cet événement qui m'importe pour l'heure, dit-il, je vous demande plutôt si, vers cette date, quelque chose de grave n'a pas attiré votre attention ?

Mr. Tilman demeura perplexe, mais de nouveau ses lorgnons étincelèrent.

— Je vais consulter mes livres ! s'écria-t-il.

Il ouvrit un secrétaire Empire aux cuivres lustrés et en sortit une foule de cahiers cartonnés qu'il étala avec quelque orgueil.

— J'ai commencé le quarante et unième ! déclara-t-il avec fierté. J'y inscrivis jour par jour les cas que j'ai traités, Mr. Dickson.

Le détective soupira : le mémorial médical du bon docteur n'allait pas lui être d'une grande utilité, mais il se résigna devant tant de bon vouloir.

— Année 1898, annonça solennellement Mr. Tilman, mois de mai... le 2... Ah, nous y voilà : Mrs. Bachelor donne le jour à deux jumeaux bien conditionnés. Mr. Salving – il est mort depuis – se fait une vilaine entaille au poignet en coupant du bois... mais je parviens à arrêter l'hémorragie. Mr. Fielding-Jones me paie mes honoraires, en

retard depuis trois ans... c'était vraiment remarquable, car ce gentilhomme ne payait personne. C'est tout, Mr. Dickson.

Le docteur continua à feuilleter son cahier en secouant la tête ; tout à coup, il s'arrêta à l'une des pages suivantes.

— Ah, si vous m'aviez dit le 10 mai, au lieu du 2, alors j'aurais pu vous apprendre quelque chose qui sort de l'ordinaire, surtout pour Mereborne.

— Dites toujours, docteur.

— Eh bien, le 10 mai, on découvre le cadavre d'une jeune bonne, Margaret Haynes. Fille dévergondée s'il en fût, mais bien jolie rouquine. Elle avait été étranglée, et son corps jeté dans l'étang du parc municipal. J'ai été délégué alors en tant que médecin légiste.

— Le corps était-il dans un état de décomposition avancée ?

— Certainement, et l'autopsie n'a pas été des plus faciles car le cadavre avait séjourné plusieurs jours dans l'eau.

— Combien de jours ?

— Dans mon rapport dont voici la copie, j'ai parlé d'une semaine au moins.

— Ainsi, dit lentement le détective, le crime aurait pu être commis le 2 mai ?

Mr. Tilman se frappa le front.

— C'est juste, je n'y pensais pas !

Il regarda le détective d'un air alarmé.

— Un crime, justes dieux, voilà bien ce que vous cherchiez sans doute, Mr. Dickson. Allez-vous arrêter quelqu'un à Mereborne ?

— Quant à cela, non... D'abord, la prescription légale est acquise depuis bien longtemps, ensuite je crois que Dieu seul pourra désormais punir le coupable.

Mr. Tilman n'accorda pas grande attention à cette parole du détective, se contentant de savoir qu'on n'arrêterait personne et que son village resterait dans sa quiétude coutumière.

— Voulez-vous consulter vos livres, Mr. Tilman, pour voir si les dates suivantes y rappellent quelque chose du même genre ?

Il énuméra les quatre autres, mais les cahiers du brave docteur ne purent révéler aucun forfait.

Après un dernier verre de punch, Harry Dickson prit congé de son aimable hôte. Il regagna à pas lents le petit hôtel modeste mais confortable où il était descendu, prenant seulement les étoiles à témoin de ses paroles murmurées à voix très basse.

— Voici ce que l'inconnu avait à apprendre au juge Jinkins, et pourquoi il est mort. Quelle emprise cette créature mystérieuse possède-t-elle maintenant sur les quatre autres habitants de Mereborne qu'elle a avertis d'une façon identique, et quel but poursuit-elle ? Probablement du chantage... C'est ce que les jours suivants pourront

nous apprendre.

2. Mise en batterie

Immédiatement, rien qu'à voir les visages, Harry Dickson comprit que l'inconnu avait mis ses pièces en batterie.

Chaque visage accusait le souci, comme après une nuit blanche, féconde en sombres méditations.

Ce fut Mr. Sanders qui prit la parole.

C'était un gentleman au visage avenant et sympathique. De bons gros yeux à fleur de tête lui donnaient un petit air puéril ; on voyait qu'il était fort ennuyé d'avoir été choisi comme porte-parole par ses amis.

— Mr. Dickson, commença-t-il après avoir toussé pour s'affermir la voix, Mr. Dickson, l'étrange bonhomme qui se cache sous le nom légendaire de Turckle-le-Noir nous a donné de ses nouvelles, comme vous sembliez l'attendre. Il y va en effet d'un chantage, et même des plus copieux. Voici la lettre que j'ai reçue, elle est d'ailleurs identique à celle reçue par Messrs. Greyland, Arrowsmith et Porkenham, seuls les chiffres diffèrent. Voulez-vous en prendre connaissance ?

Il tendit au détective une enveloppe blanche de format commercial, portant le cachet postal de Mereborne, et contenant une feuille de papier pelure sur laquelle figuraient quelques lignes dactylographiées :

Dear Sir,

Votre compte en banque chez Samuel Levyson s'élève pour l'heure à 12 500 livres. C'est peu, mais je m'en contente. Dès à présent, vous n'y toucherez plus. Je me réserve le droit de l'enlever le jour et par les moyens qui bons me sembleront. Considérez dès à présent cette somme comme ne vous appartenant plus. Si vous deviez passer outre à cet ordre, car c'est un ordre formel de ma part, même en n'y prélevant qu'une livre, que dis-je, un shilling, vous vous exposeriez à de justes représailles de ma part. Et souvenez-vous de la date du 28 octobre 1908.

Sincèrement à vous,

Turckle-le-Noir.

— Pour quel chiffre êtes-vous imposé, Mr. Greyland ? demanda Harry Dickson.

Le notaire, un gros homme rubicond, bas sur pattes, gémit :

— 22 800 livres, Mr. Dickson, mais cet argent appartient en partie à mes clients et pas plus tard qu'aujourd'hui, j'aurais dû

effectuer un paiement de mille livres à ma cliente Mrs. Deywood.

— Vous ne l'avez pas fait ?

Le gros homme secoua la tête.

— J'ai remis cela à demain, car je désirais vous voir auparavant.

— D'où je conclus que vous avez réfléchi quant à la date du 31 mars 1910, monsieur le notaire, dit froidement Harry Dickson, et que vous vous êtes souvenu, et que vous avez peur de Turckle-le-Noir et de ses menaces.

Le tabellion gémit de nouveau mais ne répondit pas, ou plutôt Mr. Porkenham prit la parole pour lui.

— Si Greyland a peur, c'est son affaire, mais moi, je ne crains pas cet hurluberlu. J'ai 35 000 livres en banque chez Levyson, et elles sont à moi et rien qu'à moi, et j'entends en disposer envers et contre tous. Voilà ce que je dis !

Sur son corps énorme, sa petite tête de chimpanzé roulait et grimaçait, tordue par une fureur difficilement contenue.

— Mr. Arrowsmith ? demanda le détective.

Un petit homme fluët et pâle se leva.

— Je ne possède que 6 000 livres en banque chez Samuel Levyson, et le maître chanteur désire en disposer également, dit-il d'une voix aigre.

Harry Dickson resta silencieux pendant plusieurs minutes.

— La banque Levyson semble posséder toute votre confiance, dit-il.

— C'est une des plus vieilles du pays et des plus honorablement connues, répondit Mr. Greyland, elle possède pour plusieurs millions de garantie. Le vieux Levyson lui-même est très riche, ses propriétés seules, qui ne sont pas hypothéquées pour un penny, valent au-delà du million de livres.

— Je voudrais bien voir ce nabab, dit Harry Dickson.

— Nous l'avons pensé, Mr. Dickson, aussi est-il ici, dans la maison de Mr. Sanders, et attend-il votre bon plaisir dans un des salons.

Le détective fit un signe et le banquier fut introduit.

C'était un vieillard simplement mis, à la mine intelligente, peu marqué par le type sémite dont il possédait à peine le nez busqué et les yeux noirs.

— Que pensez-vous de ceci, Mr. Levyson ? demanda le détective.

Le banquier haussa légèrement les épaules.

— Je ne me rends pas bien compte comment le maître chanteur, qui se nomme lui-même Turckle-le-Noir, un nom assez comique, pourrait se faire remettre les sommes appartenant à mes

clients ici présents. Ils devraient signer des chèques que je ne payerais qu'après approbation personnelle de leur part. Il n'y a que Messrs. Greyland et Arrowsmith qui possèdent du numéraire dans un coffre de la cave forte.

— Je comprends pour monsieur le notaire, dit Harry Dickson, mais vous, Mr. Arrowsmith, pourquoi n'avez-vous pas mis votre argent en compte courant ?

Le petit homme fluet rougit.

— Je suis de la vieille école, Mr. Dickson, et la petite fortune déposée chez Mr. Levyson se trouve être en pièces d'or. C'est une sage réserve car je vis de ce que me rapportent plusieurs fermes en plein rendement, ainsi que de trois métairies de bon rapport.

— Et la somme mentionnée par Turckle, donc 6000 livres, est-elle exacte ?

— Tout ce qu'il y a de plus exact ! s'écria Mr. Arrowsmith, et j'étais seul à le savoir !

Mr. Levyson approuva du geste : lui-même ignorait ce que contenait le coffre de son client.

— Bien, dit le détective. Maintenant, j'aurai à vous poser à chacun une question qui pourrait ne pas être agréable. Mr. Levyson peut-il rester ?

Tous approuvèrent.

— Qui de vous est disposé à me dire ce que signifie la date que Turckle-le-Noir lui rappelle si étrangement ?

Un silence pénible tomba à cet instant et Dickson vit les visages se fermer.

Seul Porkenham, brutal et furieux, prit le risque de parler.

— Moi, je n'ai rien à dire ; quant aux autres, ils feront ce qu'ils voudront !

— Parfait, alors je ne m'occupe pas de vous, Mr. Porkenham !

Le gros homme souffla comme un phoque.

— Est-ce à dire que vous laisserez voler mes 35 000 livres ? Quel singulier détective êtes-vous donc, Mr. Dickson ?

— Un détective qui ne travaille que lorsqu'il a la confiance de celui qui le met à la besogne. Et comme vous n'en avez pas, je ne m'occupe pas de vous, tenez-le-vous pour dit. Aux autres maintenant !

Trois têtes se baissèrent, confuses, mais aucune réponse ne vint.

— Entendu, dit lentement le détective en se levant, j'ai bien l'honneur de vous saluer, messieurs !

Mais alors ils se levèrent tous à la fois avec des mines suppliantes – même le grossier Porkenham.

— Non, non, vous n'allez pas nous laisser voler, assassiner peut-être ! Vous ne seriez plus Harry Dickson !

Mr. Levyson intervint en médiateur.

— N'allez pas si vite en besogne, Mr. Dickson, dit-il d'une voix calme, moi aussi j'ai un conseil à vous demander. Mon client ici présent, monsieur le notaire Greyland, doit payer une somme de mille livres ce jour même à Mrs. Deywood. Je lui conseille de le faire, et vous ?

Harry Dickson ne réfléchit pas longtemps, et, plus tard, il dut se le reprocher.

— Pourquoi pas ? dit-il.

Le notaire respira.

Il tira son carnet de chèques de sa poche et y inscrivit un montant, puis il remit le papier au banquier.

— Je suis très heureux que vous pensiez de la sorte, Mr. Dickson, dit-il, et par cet acte, je donne à Mr. Levyson l'ordre de verser ces mille livres entre les mains de ma cliente. Et pour vous prouver que j'ai confiance en vous, ainsi qu'en tous ces gentlemen ici assemblés, je vous dirai que la date du 31 mars 19...

— Qu'est-ce... ?

Le notaire n'avait pas achevé sa déclaration : la lumière électrique venait de s'éteindre brusquement et, en même temps retentissait un coup de feu...

Un cri s'éleva, une brève plainte, et ce fut tout.

— Que personne ne bouge ! cria Harry Dickson.

Il venait d'allumer sa lampe de poche dont le rayon tomba immédiatement sur un corps étendu sur le plancher.

C'était celui du notaire Greyland.

Le détective se précipita vers lui, mais ce fut pour constater que tout secours était désormais inutile car la balle avait frappé le tabellion au milieu du front.

Il y avait des bougies dans les candélabres de la cheminée et Mr. Sanders eut tôt fait de les allumer. Une tremblante clarté illumina bientôt la triste scène.

Harry Dickson faisait du regard le tour de la pièce.

— Mais il n'y a que nous ici présents ! gémit Mr. Levyson.

Pour toute réponse, Harry Dickson montra la fenêtre : elle était entrouverte.

— Pourtant, je l'avais fermée moi-même ! affirma le maître de maison.

Le détective examinait déjà la croisée.

— Voilà du travail habile, dit-il enfin. Pendant que nous parlions, quelqu'un a planté une forte vrille dans le bois et est parvenu à faire tourner doucement l'espagnolette du dehors. La conduite électrique qui amène le courant est sans doute aérienne ?

— Comme partout à Mereborne ! lui répondit-on.

Le détective se pencha au-dehors : la fenêtre, qui était celle d'un salon du rez-de-chaussée, s'ouvrait à un mètre du sol à peine.

— Que ceux qui s'engagent dans le jardin fassent attention, dit-il, il y va de leur vie. Les fils sont apposés au-dessus des fenêtres et ils ont été arrachés à l'aide d'un crochet, les voilà qui pendillent encore...

— Je désire qu'on nous fouille, dit Mr. Levyson, je n'ai aucune arme sur moi...

— Ni moi... ni moi...

— Moi, j'en ai une, et je continuerai à en porter une, jusqu'au moment où je pourrai régler son compte à ce Turckle de malheur, dit sombrement Mr. Porkenham. La voici, vous verrez qu'elle n'a pas servi.

C'était un gros browning dont le chargeur était encore rempli et la première balle toujours présente dans le canon.

Les autres retournaient fébrilement leurs poches, mais Dickson n'y prêta pas grande attention : la fenêtre semblait lui suffire.

Quand un peu de calme fut revenu, le détective prit la parole.

— Messieurs, dit-il, j'étais décidé, devant vos réticences, à ne pas donner suite à cette affaire. Les choses ont changé depuis. Un homme a été tué devant moi, et sans doute le conseil de prélever mille livres de son avoir, conseil que je lui ai donné, n'est pas complètement étranger à sa mort.

» Parlez, dites-moi ce que signifient les dates menaçantes ou ne le faites pas, cela m'est égal. Mais je prends cette affaire à mon propre compte et je m'en occuperai jusqu'à ce que j'y voie clair !

Il attendit encore la venue du coroner et du docteur Tilman pour prêter son concours de témoin à l'enquête inévitable et regagna nuitamment son hôtel d'où, sans retard, il téléphona à son élève Tom Wills, pour le prier de le rejoindre sur l'heure à Mereborne.

*

Tom Wills se mit en devoir d'obéir immédiatement à l'ordre du maître.

Il n'y avait que trente kilomètres de Londres à Mereborne et le jeune homme décida de les faire en moto, car la soirée était claire et douce.

Aussi les franchit-il sans encombre et en un minimum de temps, grâce à la route peu fréquentée.

Les lumières de la petite ville s'éteignaient une à une quand, du haut d'une légère côte, il la vit au loin. Un peu à l'écart, au milieu de son jardin spacieux, l'hôtel du Duc de Wellington gardait ses vitres éclairées.

Tom allait se diriger vers lui, quand soudain son moteur souffla, passa au ralenti et s'arrêta.

« Bah, se dit le jeune homme, ce n'est pas grave, j'en serai

quitte pour couvrir à pied le demi-mille qui me reste à franchir, tout en conduisant ma machine à la main. »

À quelque chose malheur est bon, dit le proverbe, et Tom Wills dut plus tard convenir de sa sagesse, car, sans la panne providentielle, il eût manqué le singulier intermède qui marqua la fin de son voyage.

Il arrivait déjà aux lisières du parc de l'hôtel, quand il vit une ombre se détacher des massifs de fusains et s'avancer en tapinois sur la pelouse.

Tom se blottit derrière une haie et se mit en devoir de l'observer attentivement. L'ombre se mouvait, indécise, paraissant tantôt sur l'écran éclairé des fenêtres basses, et se reculant tantôt précipitamment dans l'obscurité. Elle sembla se décider enfin et s'avança vers le mur.

À la même minute, une autre ombre bondit des fourrés et se jeta sur elle.

Tom Wills entendit un coup sourd, puis un juron.

Il s'élança aussitôt.

Mal lui en prit. Il n'avait pas fait dix pas qu'il s'allongeait à son tour, le nez dans l'herbe : une corde tendue à un pied du sol l'avait pris en traître.

Quand il se releva en maugréant, il vit l'homme terrassé se redresser péniblement, tourner le dos à l'hôtel et s'éloigner.

Mais Tom le rejoignit dare-dare.

— Vous avez fait une vilaine rencontre, sir, dit-il obligeamment, car l'homme était correctement vêtu et possédait quelque distinction.

Ce ne devait pourtant être qu'un vernis d'éducation, car il se détourna avec humeur en grognant.

— Vous vous êtes blessé en tombant ? demanda Tom.

— Mêlez-vous de vos affaires et laissez-moi passer, riposta l'homme d'une voix rauque et méchante.

Tom Wills, froissé d'être si mal récompensé de son obligeance, le prit par le bras et le contraignit à s'arrêter un instant.

— Je désire pourtant vous voir d'un peu plus près, dit-il sèchement en élevant intentionnellement la voix, car il avait aperçu tout à coup une ombre familière se pencher à l'une des fenêtres.

— Et moi, je vous dis de vous en aller ou il vous en cuira ! aboya hargneusement l'autre.

— Holà, que se passe-t-il dans le jardin ? cria une voix.

— C'est vous, Mr. Dickson ? demanda Tom, venez donc par ici.

À ce nom, l'homme se retourna.

— Mr. Dickson, dites-vous, ah, si c'est lui... je venais précisément le voir, mais je ne voulais pas me présenter devant lui dans l'état où je suis. Je saigne du nez comme un porc !

Harry Dickson arrivait à grandes enjambées, tandis que le jardin s'illuminait.

— M. Porkenham ! s'écria le détective en voyant le visiteur nocturne. Que vous est-il arrivé ?... Vous êtes blessé ?

— Pas très fort, j'imagine, grommela le lourdaud, mais ne restons pas dans ce jardin où entre du bien vilain monde. Je ne parle pas de vous, continua-t-il en se tournant vers Tom d'une manière plus polie, mais de cette canaille qui s'est jetée sur moi comme un dogue.

Harry Dickson fit entrer Porkenham et son élève dans le fumoir de l'hôtel, désert à cette heure, et fit servir un cordial qui ragaillardit Mr. Porkenham. Celui-ci avait fait un brin de toilette, bien que, de temps à autre, il dût encore avoir recours à une serviette humide pour tamponner son nez meurtri.

— Ce jeune homme ?... demanda-t-il en jetant un regard interrogatif sur Tom.

— Mon élève, Tom Wills, présenta Harry Dickson ; il n'y a naturellement pas de secret pour lui, c'est mon aide.

— Très bien, je le connais d'ailleurs de nom, répondit Porkenham. Si je n'ai pas été envers lui d'une politesse raffinée, c'est que je le croyais de connivence avec ces brutes qui m'ont mis la figure en marmelade.

Il reprit une forte dose de rhum en y ajoutant aussi peu d'eau que possible, puis reprit la parole.

— J'étais venu vous voir, Mr. Dickson, dit-il avec une rude franchise, pour vous parler de la date du 9 novembre 1905, mais quand j'ai été sur le point d'entrer, le courage m'a fait défaut. Je crois que j'allais me retirer sans rien vous avoir dit, quand soudain quelqu'un a bondi sur moi et m'a frappé en plein visage.

» J'ai vu trente-six chandelles et je suis allé sur le sol... knock-out ! Il va de soi que je ne me doute nullement de l'identité de la sale bête qui m'a jeté à terre... sinon, je n'aurais besoin ni d'un détective ni d'un tribunal pour le lui faire payer !

— Et, dit Harry Dickson, il va de soi également que vous êtes toujours revenu de votre intention première de me dire quelque chose par rapport à cette fameuse date ?

— Je le regrette, mais tout bien réfléchi...

— Je ne vous retiens plus, Mr. Porkenham, dit le détective en se levant, je crains de mon côté de n'avoir plus rien à vous dire.

— Bon, grommela l'homme, ne vous fâchez pas, Mr. Dickson, et sachez que je paierai tout ce qu'il faudra. Vous avez déjà pu apprendre que c'est mon compte en banque qui est le plus élevé.

Harry Dickson avait déjà quitté le fumoir et Tom Wills reconduisit le visiteur qui se retira mi-penaud, mi-furieux.

Quand il se fut éloigné, Tom Wills pensa retrouver son maître

dans le hall de l'hôtel, mais il n'y était pas. Quelques minutes plus tard, il le vit revenir du jardin.

Tom avait déjà été mis suffisamment au courant de la situation par téléphone, aussi demanda-t-il immédiatement l'opinion du détective sur l'étrange agression de tout à l'heure.

— Qui donc s'en est pris au sieur Porkenham ? demanda-t-il.

— C'est bien dommage qu'il ne vous ait pas été possible de le voir, et surtout de mettre la main sur lui, répondit Dickson en riant. Nous aurions pu regagner Baker Street cette nuit même, besogne faite. Mais le bougre est avisé, témoin la corde tendue qui protégeait sa retraite et dont vous avez été la victime.

— Et qui est-ce donc, ce matamore ?

— Qui d'autre que Turckle-le-Noir en personne, mon petit ?

— Tudieu ! s'écria Tom, quelle déveine, je n'ai vu qu'une silhouette, et combien rapide !

— Voici ce que j'ai trouvé sur la pelouse, dit le détective.

Il tendit à Tom un browning de gros calibre.

— Un revolver... c'est probablement cette crosse qui a mis la figure de Mr. Porkenham en piteux état.

— En tout cas, cette arme a déjà son histoire... Examinez-la, une balle manque à son chargeur.

— Et il n'y a pas bien longtemps qu'elle a été tirée, puisque la suie en est encore toute fraîche.

— En effet, dans la soirée, ce revolver a servi dans une maison voisine et la balle qui manque au chargeur se trouve en ce moment dans le crâne du malheureux notaire Greyland !

3. Le coffre-fort de Mr. Arrowsmith

Décidément, Turckle-le-Noir allait vite en besogne. Harry Dickson finissait de passer le rasoir sur ses joues lorsqu'on frappa discrètement à la porte de sa chambre. C'était le domestique de l'hôtel qui venait lui présenter une lettre sur un plateau. Immédiatement, le détective reconnut l'enveloppe commerciale.

— Cet excellent Turckle ! s'exclama le détective, il sait se montrer aussi matinal que nocturne pour les besoins de son obscure cause.

La lettre était soigneusement dactylographiée sur un papier bulle ordinaire :

Cher Mr. Dickson !

Le coffre-fort de Mr. Arrowsmith se trouve dans la cave n° 4 de la banque Samuel Levyson. Il vous serait facile d'obtenir de cet honorable banquier l'autorisation d'y passer la nuit. Mais cela n'aurait rien d'agréable, car elle est froide et un tantinet humide. Je ne vous vois pas voué aux rhumatismes jusqu'à la fin de vos jours. Et puis, rien ne se produirait dans ce cas... et il est de première nécessité que quelque chose se produise dans ce fastueux souterrain. Je puis toutefois vous être utile, et vous pourrez assister à ce Qui doit arriver, sans devoir prévenir ni Mr. Levyson, ni personne.

La cave n° 4 possède une petite prise d'air soigneusement grillagée, par où une souris ne pourrait entrer, mais qui laisse pourtant passage au... regard d'un homme curieux. Soyez donc cet homme, la nuit prochaine. Vous ne serez dérangé par personne, car cette prise d'air s'ouvre dans le mur du jardin qui est désert comme le Sahara. Encore une indication qui vous sera très utile : un visiteur nocturne, un cambrioleur ne pourrait s'éloigner que par la fenêtre du bureau de comptabilité, la seule qui ne possède pas de barreaux, je ne sais trop pourquoi. C'est la dernière du bâtiment et elle donne précisément dans le jardin où vous ferez certainement le guet en compagnie de cet excellent Tom Wills à qui j'adresse mes meilleures salutations.

Sincèrement à vous,

Turckle-le-Noir.

— Eh bien, il ne manque pas de culot, ce croque-mitaine !
s'écria Tom Wills.

— Il a le sens de l'humour, Tom, répondit Harry Dickson.

— Irez-vous ? s'écria le jeune homme.

— C'est en effet mon intention !

— Et si c'était un traquenard ?

— Je ne le pense pas, car il pourrait m'en tendre un plus adroit, et puis nous serons deux pour veiller.

Cette réflexion conquiert immédiatement le jeune homme.

Ils déjeunerent de bon appétit, firent une courte visite au coroner pour les formalités d'usage, et y rencontrèrent les gentlemen de la veille.

Mr. Porkenham leur jeta un bonjour bref et rogue, tandis qu'Arrowsmith et Sanders se détournèrent d'un air confus.

Comme Dickson ne souffla mot des fameuses dates devant l'homme de loi, ils se rassérénèrent et, une fois hors du bureau du greffe, ils s'empressèrent de le remercier.

— Certes, nous avons un secret chacun, Mr. Dickson, dit Sanders, mais il n'est pas de nature à jeter une lumière dans cette affaire. Aussi vous sommes-nous très reconnaissants de voir que vous voulez le respecter.

Harry Dickson se contenta de s'incliner et s'éloigna, les laissant assez perplexes ; chemin faisant, il dit à son élève :

— Ce sont des gens intelligents et je leur sais gré de se conduire comme tels envers moi.

— Que voulez-vous dire, maître ?

— Qu'ils pourraient aisément me raconter chacun un mensonge plus ou moins vraisemblable, et qu'ils me rendent cette justice que je découvrirais leur manque de sincérité. J'aime mieux cela...

Ils passèrent la journée dans Mereborne, parlant à l'un et à l'autre, pour n'aboutir qu'à une suite de renseignements assez pâles.

Feu le notaire Greyland était célibataire et très estimé dans la région ; son honnêteté était proverbiale : que fallait-il de plus à un notaire ? Tout comme lui, Arrowsmith et Sanders n'étaient pas mariés, et si le premier avait une fâcheuse réputation de laderie, Sanders, au contraire, passait pour un bon vivant. Il avait fait fortune ou plutôt s'était acquis une bonne aisance dans un laborieux commerce de peausserie.

Seul Mr. Gerald Porkenham avait convolé en justes noces, mais il était veuf, depuis de longues années. Son fils unique avait quitté la maison pour se marier contre le goût de son père, qui le laissa mourir de misère ainsi que sa femme. Mais, à leur mort, Porkenham s'était chargé de leur enfant, un garçonnet de six ans, à qui il vouait une rude tendresse, tout en ne lui épargnant pas la fêrule. Il avait connu des débuts difficiles et d'ouvrier tanneur était devenu patron, puis

manufacturier. Il avait une belle fortune et possédait la plus grande partie des actions de son ancienne usine mise en société anonyme. Il n'y avait rien à redire quant à la vie privée de ces gens...

— Ce n'est pas bien gras, observa Tom Wills quand, après le lunch, ils récapitulèrent cette glane de renseignements.

— Je ne m'attendais pas à beaucoup plus, confessa son maître. Si le secret des dates était connu de plus d'une personne du village, il serait bientôt devenu celui de Polichinelle, et Turckle-le-Noir n'aurait su qu'en faire. Et seul Turckle-le-Noir, puisque nous sommes obligés de lui donner ce nom, le connaît et les tient.

Dans l'après-midi, Harry Dickson se présenta au bureau de Mr. Levyson.

Le vieux banquier le reçut avec empressement.

— Ces messieurs ont-ils exprimé leur intention de toucher à leurs fonds en banque ? demanda le détective à brûle-pourpoint.

Mr. Levyson secoua son crâne chauve.

— Au contraire, la mort du pauvre Mr. Greyland leur a donné à réfléchir, et admettez qu'il y a de quoi !

» Ils m'ont demandé de leur faire personnellement l'avance des fonds dont ils ont besoin, jusqu'à ce que Turckle-le-Noir soit hors d'état de nuire. Ce à quoi j'ai consenti. Exception faite pourtant pour Mr. Arrowsmith qui ne possède pas un compte en banque chez moi, mais seulement un coffre-fort en location.

— Avez-vous une idée de ce que pourrait être le secret des dates dont nous avons dû parler devant vous, Mr. Levyson ?

Le vieillard prit un air navré.

— Non, Mr. Dickson, et j'en suis fort aise, car si je le savais, je ne vous en dirais rien : moi aussi, j'ai conscience de ce que peut valoir le secret professionnel. Mais pour autant que je connaisse ces messieurs, et cela remonte loin, ce mystère ne peut avoir trait à l'honneur. Je n'ai jamais su qu'ils avaient failli à leurs engagements.

— Vous parlez en tant que financier, Mr. Levyson, dit doucement le détective.

Le banquier rougit légèrement.

— C'est vrai, Mr. Dickson, mais la finance a pris toute ma vie, et de l'autre face de cette vie, je ne connais rien ou presque.

» Cela me donne bien des soucis, allez, Mr. Dickson, reprit-il d'une voix attristée, et j'ai passé une terrible nuit blanche, ce qui ne vaut rien à mon âge. Pour la première fois depuis des années, j'ai dû avoir recours aux soins du brave docteur Tilman qui semble déjà aussi affecté que moi-même du mystère qui plane sur Mereborne, naguère si tranquille, si paisible. C'est bien la première fois que je serai obligé de prendre une de ces maudites drogues pour dormir !

Ils se quittèrent sur une cordiale poignée de main.

Le meurtre de Mr. Greyland avait provoqué une violente émotion dans la petite ville où des bruits de déconfiture circulaient déjà sous l'orme. On n'admettait pas le crime... mais bien le suicide, dû aux difficultés financières. Mais une déclaration faite l'après-midi même par Mr. Levyson selon laquelle les clients de l'étude retrouveraient intégralement leurs fonds apaisa les esprits. Harry Dickson remarqua avec plaisir que le nom de Turckle-le-Noir n'avait pas été livré à la curiosité publique. Les servantes des intéressés avaient dû recevoir des instructions sévères à cet égard et le détective s'en félicita. Pourtant, il ne négligeait pas la source de renseignements que pouvait constituer une valetaille volontiers bavarde, et pour cela, il s'en était remis à Tom Wills. Celui-ci avait été envoyé en mission le jour même, pendant que son maître rendait visite à Mr. Levyson. Il en revint enchanté.

— J'ai conquis la gouvernante de Sanders en un tour de main, dit-il d'un air de triomphe. Cette Altwater est une femme sur le retour qui ne songe qu'au mariage. Je vous supplie de mener rondement cette affaire, maître, sinon elle m'obligera de force à l'épouser.

— Vous en êtes déjà là ? s'écria le détective en riant.

— Pensez donc ! Je connais déjà le montant de ses économies, qui est honorable, j'ose le dire, mais si j'en arrive à l'épouser, je serai contraint de vous quitter, maître, car elle désire que j'entre dans la police officielle, étant donné le traitement fixe et la pension réversible sur la tête de la veuve et des orphelins ! Pas moins, comme dirait le Marseillais ! En me quittant, elle m'a dit de vous présenter ses respects, avec l'espoir que vous serez le parrain de notre premier fils ! Cela s'appelle aller vite en besogne ! Et dire que nous ne différons que de seize ans... une paille !

Harry Dickson rit de bon cœur et demanda si ce flirt à outrance et mené à grande vitesse avait été de quelque utilité à leur enquête.

— Pas beaucoup pour le moment, si ce n'est que j'ai appris que Mr. Sanders a passé la nuit à boire du whisky, ce qui est contraire à ses habitudes, et que depuis deux nuits, il reçoit la tardive visite de Mr. Porkenham.

» Ah oui, j'oubliais... Mr. Arrowsmith est venu également, il a pleuré et Mr. Sanders l'a giflé comme un gamin.

— Aha ! murmura Dickson, ce n'est pas si peu que cela, mon garçon.

— Tant mieux, maître, je craignais de n'avoir fait qu'une mince besogne, mais Altwater m'a invité à un médianoche.

— Médianoche ? Quel terme choisi !

— Un souper fin de minuit, comme dans les grandes familles. Mais Altwater dit que cela se passe toujours dans les romans d'amour dont elle fait sa lecture favorite. Seulement, je suis parvenu à l'éviter

pour cette nuit et à reculer cette petite fête à la nuit prochaine. Cela n'a pas marché tout seul, car elle s'est imaginé que j'avais un rendez-vous galant, cette nuit même, et s'est révélée jalouse comme une tigresse.

» Pour conclure, maître, dépêchez-vous d'arrêter Turckle-le-Noir, ou je serai Tom Wills-le-marié et notamment à la dame Altwater.

— Mr. et Mrs. Tom Wills-Altwater ! Mais c'est un bien beau nom à faire graver sur une carte de visite, mon petit ; j'ai grande envie de laisser courir Turckle, pour le prix de votre bonheur !

En devisant de la sorte, ils avaient passé la soirée et la nuit était venue. L'hôtel du Duc de Wellington était resté plus longtemps ouvert que d'habitude, car de nombreux habitants de Mereborne y venaient prendre un verre, pour y discuter le crime de la veille et aussi dans l'espoir d'entrevoir le fameux détective Harry Dickson – ce en quoi ils avaient été déçus, car le maître s'était fait servir dans sa chambre et avait consigné sa porte.

Il dut pourtant lever cette défense pour le bon Mr. Tilman, qui vint lui rendre une visite de politesse et d'amitié.

— Je ne serais pas venu vous déranger, dit-il, mais Noggs est terriblement curieux et n'aurait pas de repos si je ne pouvais lui raconter quelque chose. Ce brave Noggs, je lui dois bien cela, Mr. Dickson !

Il reposa le verre de vieille fine que le détective lui avait fait servir et demanda d'un air embarrassé :

— Ce n'est pas pour moi, qui ne suis pas curieux pour un sou, mais pour Noggs ; avez-vous trouvé du nouveau, Mr. Dickson ?

Le détective se mit à rire.

— Moins que rien, mon cher docteur, et croyez-moi bien, je ne mens pas. Tout ce que je sais, c'est que vous avez une pratique de plus depuis aujourd'hui.

— Une pratique de plus ? demanda le vieux praticien, ébahi.

— Mais oui, le riche Mr. Levyson !

— C'est vrai, le malheureux n'a pas dormi de toute la nuit dernière. Je lui ai prescrit un peu de véronal, pas beaucoup, car on doit se ménager à notre âge. Il vous a raconté cela ?

— À moi ? Mais non !

Le pauvre homme roula des yeux effarés.

— Vous devinez donc tout ? Vous êtes bien le sorcier moderne, comme dirait Noggs !

— N'en croyez rien, mon cher ami, mais vous gardez bien mal votre secret professionnel en le confiant à ce bavard d'Arrowsmith !

— Arrowsmith ? Le pauvre homme prit une mine confuse. C'est vrai, il était venu me demander un peu de cola ce midi, pour se donner du cran, car la mort du juge Jinkins et ce terrible meurtre lui

avaient mis les nerfs en dentelle, comme il disait lui-même. Alors, je lui ai dit qu'il n'était pas le seul, que Mr. Levysen m'avait supplié de lui épargner une autre nuit blanche et que, pour peu que cette affaire dure, toute ma pharmacie y passerait !

Harry Dickson se mit à rire de bon cœur.

— Allons, tout cela n'est pas si grave, et il est heureux que Mereborne ait encore un bon docteur comme vous, pour lui éviter les crises de nerfs et les insomnies.

Là-dessus, ils prirent congé, ainsi que les meilleurs amis du monde.

Les lumières de l'hôtel venaient de s'éteindre et bientôt celles de la ville suivirent leur exemple. Les conversations continuaient peut-être encore, mais sur l'oreiller, dans les ténèbres épaisses, ou aux maigres clartés des lampes mises en veilleuses. Le clocher compta lentement douze coups.

Ombres parmi les ombres, Harry Dickson et Tom Wills se glissaient hors du jardin de l'hôtel et, par des venelles désertes, gagnaient l'autre côté de la petite cité où se trouvait la banque Levysen.

Sa façade un peu tarabiscotée à l'ancienne mode baignait dans la lueur mate d'un unique réverbère, laissant le jardin dans l'ombre.

Une grille basse l'entourait et les détectives n'eurent aucune peine à la franchir, en mouchant les pointes des courtes hallebardes de fer à l'aide de leurs épais manteaux.

Ils se faufilèrent à travers un hâve massif de viornes et découvrirent vite la petite prise d'air dont la lettre faisait mention.

Tout était sombre et silencieux, les détectives se postèrent dans l'ombre des arbustes prêts à une patiente attente. La montre à cadran lumineux du détective marquait la demie d'une heure.

Une effraie s'envola d'une tour et poussa un long et plaintif cri de chasse.

— Elle aussi ! murmura Tom Wills. Mais aurons-nous autant de chance que cet habile nocturne ?

Harry Dickson ne répondit pas à la philosophique question, mais se contenta de pincer légèrement le bras de son compagnon.

— Chut ! Ecoutez !

Une faible rumeur venait à eux de l'intérieur de l'établissement qu'ils surveillaient. C'était celle d'une porte ouverte avec prudence... puis celle d'une allumette grattée.

Aussitôt, un carré de lumière blonde se dessina dans la muraille à l'endroit de la prise à air.

— Doucement Tom, conseilla le détective en s'approchant en rampant.

S'ils s'étaient attendus à voir quelque chose, ils s'étaient

trompés, car ils ne purent discerner que la lueur tremblotante d'un rat-de-cave et une ombre indécise se mouvant lentement dans sa clarté.

Quelques moments plus tard, un tintement de clés leur parvint, puis un soupir douloureux... enfin un bruit clair, caractéristique entre tous.

— Des pièces d'or qui tintent ! murmura Tom Wills, mais le maître lui posa une main autoritaire sur la bouche.

Ils perçurent nettement le bruit d'un halètement proche, pareil à celui de quelqu'un qui soulève un fardeau trop lourd pour ses forces.

La lumière du rat-de-cave vacilla, s'éloigna ou fut soufflée. La prise d'air redevint noire, une odeur de suif brûlé en monta.

— Approchons-nous de la fenêtre de la comptabilité, dit Harry Dickson à voix basse, mais tenons-nous à quelque distance.

Ils prirent place chacun d'un côté de la fenêtre visée, de façon à ne pouvoir être vus par celui qui l'ouvrirait de l'intérieur.

Un temps relativement long s'écoula. L'effraie revint à son gîte, volant bas dans un vol de velours, alourdi par la proie conquise sur la nuit.

« Sera-ce bientôt notre tour ? », se demanda Tom Wills en pensant à la victoire du rapace.

Comme pour lui donner une réponse, un léger grincement se fit entendre tout contre la fenêtre. Une espagnolette fut manœuvrée avec prudence et un battant s'ouvrit dans l'ombre.

Un choc sourd retentit, suivi d'une courte résonance : un gros sac venait de choir sur le sol, à portée des détectives, puis un autre encore. Ni Harry Dickson, ni Tom Wills ne bougèrent.

Un soupir s'éleva de nouveau à l'intérieur, et une jambe grêle passa par-dessus le rebord de la fenêtre. Une autre jambe...

À ce moment, le détective bondit et saisit à bras-le-corps l'homme qui sortait. Un cri terrible retentit.

— Pour l'amour de Dieu, laissez-moi !

— Au nom de la loi..., commença Dickson.

L'homme fit un effort violent qui le dégagea presque, puis, rapidement, il porta la main à sa bouche. En même temps, un coup affreux, bizarrement étouffé, avait claqué.

— Ciel ! s'écria le détective, puis il cria à Tom : — De la lumière ! Faites vite !

La lampe électrique de Tom Wills jeta un rayon blanc sur une forme qui s'agitait convulsivement sur le sol.

Il vit quelque chose d'horrible, du sang, de la cervelle, un visage tordu qui grimaçait encore faiblement.

— Il s'est tiré une balle dans la bouche, dit sombrement le détective.

— Qui est-ce ? murmura le jeune homme horrifié, car il ne

pouvait mettre un nom sur l'atroce visage mutilé.

— C'est Mr. Arrowsmith, dit Harry Dickson d'une voix sourde, ou plutôt c'était lui, car il vient de mourir.

*

Quand Mr. Levyson, tiré d'un sommeil si chèrement acheté, fut parti, plus triste et plus abattu que jamais, implorant qu'on lui laissât un peu de repos en attendant une nouvelle arrivée du coroner, Harry Dickson se tourna vers Tom Wills.

— Je comptais sur cette arrestation pour élucider sinon tout le mystère, du moins une grande partie, dit-il, mais si j'avais tout prévu, je n'avais pas pensé à cette mort. Mais Turckle-le-Noir grandit singulièrement à mes yeux.

— Aviez-vous prévu qu'Arrowsmith se serait cambriolé lui-même ? demanda Tom Wills, incrédule, car enfin, il n'a fait que vider sont propre coffre.

— Oui, Arrowsmith va demander du cola au docteur Tilman pour se donner du nerf ; il prépare donc quelque chose qui exige de l'énergie de sa part ; en même temps, il apprend que Mr. Levyson a pris une drogue pour dormir... et Mr. Levyson occupe seul les locaux de sa banque. La nuit, la domesticité dort dans des communs éloignés.

— Mais, s'écria Tom Wills, cela n'est pas acceptable ! Arrowsmith n'est venu chez Mr. Tilman que dans l'après-midi et la lettre de Turckle-le-Noir nous a été remise de grand matin.

Harry Dickson secoua la tête d'un air sombre et lointain.

— C'est là le hic, Tom, dit-il sourdement, Turckle-le-Noir a tout prévu ! Tout ! Comme il a prévu la mort de Jinkins et peut-être certain réflexe du notaire Greyland. Cet homme est fort comme le diable !

Tout en parlant, Harry Dickson jouait négligemment avec les pièces d'or qui s'échappaient d'un des sacs éventrés. Soudain, il poussa une exclamation d'extrême surprise.

— Tonnerre ! s'écria-t-il brusquement, cela aussi, Turckle-le-Noir a dû le savoir, et c'est pourquoi il a tout pu prévoir avec une si terrible netteté.

Il laissa tomber une poignée d'or sur les dalles ; elles rendirent un son mat et étrange.

— Vous entendez, Tom ? s'écria-t-il fébrilement, Arrowsmith s'est volé lui-même de peur que l'on sache, et c'est pour cela qu'il est mort. Tout cet or... tout cet or... il n'y avait pas un sou dans le coffre-fort cambriolé : toutes ces pièces sont fausses !

4. Au chant du coq

Les deux détectives rentrèrent tard cette nuit-là. Il serait plus exact de dire qu'ils revinrent tôt à leur hôtel, car une ligne livide démarquait déjà l'horizon.

— Il n'est nul besoin de prendre le chemin des chats pour regagner notre logis, dit Harry Dickson, le soleil sera à peine levé que tout Mereborne connaîtra le nouveau malheur fondu sur elle, et nous n'avons besoin d'aucun incognito.

Ils longèrent la grande allée saupoudrée de sable fin conduisant à travers les jardins de l'hôtel et, peu après, gravirent le petit perron gardé pompeusement par deux lions de pierre.

Tom appuya sur le bouton électrique de la sonnette, mais aucun carillon ne répondit à son appel.

— Voilà qui est amusant, grogna-t-il, la sonnerie ne marche pas. Nous allons devoir ameuter toute la maisonnée, et alors adieu les quelques heures de repos que nous voudrions nous offrir encore !

Il bâilla et s'apprêta à se servir de ses poings en guise de heurtoir, quand il se retourna vers son maître d'un air satisfait.

— Je me suis trompé... je crois en effet que je dors debout et je n'ai pas dû entendre la sonnette. Le garçon d'étage s'amène déjà.

Des pas glissèrent dans le hall de l'hôtel et les verrous de la porte furent tirés par une main paresseuse.

— Eh, vous là-dedans, gronda Tom Wills, vous n'êtes pas pressé, au moins !

La porte s'ouvrit et une voix somnolente répondit dans le noir :

— Excusez, gentlemen, il y a une panne d'électricité qui nous prive de lumière, et qui empêche la sonnerie de marcher. Heureusement que je vous ai entendus venir dans le jardin.

Harry Dickson et Tom entrèrent et s'avancèrent à tâtons à travers le hall.

— Un instant, gentlemen, j'ai une bougie... j'allume.

Les détectives firent halte, se tournant vers la forme sombre du garçon ; au même moment, une large toile à voile s'abattit sur eux.

Surpris par cette attaque imprévue, ils n'eurent pas le temps de songer à la riposte ; une formidable bourrade les envoya rouler à travers le hall et ils dégringolèrent en bas des escaliers de pierre conduisant vers les caves profondes de l'hôtel.

L'agresseur devait avoir admirablement combiné son coup et

tout prévu à l'avance. La porte des souterrains était ouverte, prête à recevoir les captifs. De son côté, l'agresseur se montra d'une habileté infernale.

Harry Dickson se sentit saisir à travers les plis de la toile, ligoter, bâillonner, sans pouvoir opposer la moindre résistance. Le mystérieux ennemi semblait y voir comme en plein jour, et avec Tom Wills, il s'en tira avec moins de peine encore.

Tout cela était allé si vite qu'il n'avait fallu qu'un quart d'heure à peine pour que Dickson et son élève gisent dans un coin de la cave à charbon, ficelés comme des saucissons.

Ils entendirent leur adversaire souffler bruyamment et enfin une faible lueur brilla dans le souterrain. L'homme venait d'allumer un bout de chandelle. Si Harry Dickson avait pensé pouvoir reconnaître son agresseur, il s'était trompé, car il ne voyait qu'une silhouette amorphe, roulée dans un épais manteau noir et s'affairant à une étrange besogne.

À l'aide d'une pelle, il creusa une sorte de fosse dans le grand amas de houille meuble, en travaillant avec une telle habileté qu'il ne faisait presque aucun bruit.

Quand le trou lui parut suffisamment grand, il s'arrêta pour souffler encore.

— Bonjours les flics, dit-il d'une petite voix de fausset, je me présente, je suis Turckle-le-Noir. À la façon dont je vous ai reçus, vous devez comprendre que je n'aime pas vous voir mettre le nez dans mes affaires privées. Grand Dickson, avez-vous jamais pensé aux ressources que peut offrir une cave à charbon et surtout de charbon de mauvaise qualité ? Non... je vais vous le dire. Le temps est relativement doux et l'on brûle fort peu de houille, ensuite on n'en prélève que quelques seaux par jour pour la mélanger à une qualité meilleure. Conclusion : il se passera encore quelque temps avant que vos deux cadavres soient découverts. En tout cas, bien plus qu'il ne m'en faudra pour régler tout ce qu'il me reste à régler.

Il semblait voir à travers les plis de son manteau, car il considérait ses prisonniers réduits à l'impuissance d'un regard critique.

— Hm... pas de sang, murmura-t-il sourdement comme s'il pensait à voix haute, bien qu'un peu de sang de flic ne soit pas de nature à me déplaire. Et en général, j'aime le sang... beaucoup, oui, beaucoup. Mais trêve de réflexions vaines ! Un bon coup de marteau sur le crâne fera mieux l'affaire, et j'ai ce qu'il me faut sous la main.

Il regarda autour de lui, chercha, vit que l'objet convoité ne se trouvait pas à sa portée et grommela des paroles mécontentes.

— Ils l'auront laissé dans l'autre cave... j'y vais.

Les détectives le virent s'éloigner puis entendirent ses pas décroître dans le dédale des souterrains.

Soudain, Harry Dickson eut un frisson de stupeur et aussi d'espoir. Une ombre s'encadra dans la porte, resta un instant immobile, puis se retira. La porte de la cave fut fermée, une clé fut tournée dans la serrure puis enlevée.

Presque aussitôt, les pas de leur agresseur retentirent et s'arrêtèrent devant la porte close.

Un juron retentit et une poigne furieuse ébranla les panneaux.

Mais ils étaient de bois dur et épais et ne cédèrent pas d'un cran, s'opposant en robuste barrière entre les prisonniers et leur bourreau.

— Canaille de Dickson, grinça la voix du bandit invisible, c'est là un de vos tours coutumiers, mais je saurai les déjouer.

Un coup violent fut frappé sur la serrure et la porte tressauta.

Mais au même moment, un fantastique tumulte emplit tout l'hôtel.

Une formidable chute de vaisselle roula comme une cascade, des sonneries retentirent, puis des hurlements :

— Au feu ! Il y a le feu aux caves !

L'homme invisible poussa un rugissement de rage.

— Tu m'échappes, Dickson, mais c'est partie remise !

Des portes claquèrent, des pas coururent dans les escaliers et descendirent à toute vitesse ceux des caves.

— Quelle est cette blague ?

C'était la voix du patron de l'hôtel du Duc de Wellington.

Harry Dickson fit un robuste effort et se roula jusqu'à la porte qu'il bourra de coups de talon.

— Holà ! Il y a quelqu'un là-dedans ? cria l'hôtelier. Et la clé de la porte qui est enlevée ! On me paiera cher cette mauvaise plaisanterie.

De nouveau le marteau, mais ce n'était plus un assassin qui le maniait – seulement un propriétaire d'hôtel nerveux et furieux d'avoir été dérangé de la sorte.

— Seigneur ! s'exclama-t-il en voyant ses deux clients étendus sur le sol. Et cela dans ma maison ! Je suis déshonoré à jamais !

Mais sa joie ne connut pas de bornes quand il vit qu'ils étaient sains et saufs, et surtout quand il apprit que le détective désirait garder le plus profond silence sur l'événement.

Harry Dickson se passa de sommeil cette nuit-là et se livra aussitôt à une enquête. Le garçon d'étage de service de nuit fut trouvé sur son lit de camp, profondément endormi.

— Voici un lascar qui ne fera pas long feu chez moi ! gronda l'hôtelier.

— Vous seriez bien injuste à l'égard de ce pauvre diable, répliqua Harry Dickson. Voyons ce que contient la tasse que je vois à

côté de lui. Hm... du café froid, ce n'est pas ce qui doit l'avoir endormi, au contraire.

Il flaira longuement le contenu.

— Du véronal à bonne dose, murmura-t-il, tout s'explique. Notre agresseur s'est introduit dans l'hôtel, par une entrée de service quelconque, assez tôt dans la nuit, pour surveiller ce garçon et lui verser le soporifique dans sa tasse. Puis il nous a attendus patiemment en prenant la précaution de couper le courant, au moment où il nous a vus ou entendus arriver. C'est un gaillard qui s'entend à combiner ses coups d'avance.

— Turckle-le-Noir n'en fait pas d'autres, opina Tom Wills.

— En effet, répondit pensivement Harry Dickson, mais...

Il n'en dit pas plus long et pinça les lèvres, et au geste, le jeune homme comprit qu'il désirait se réserver sa pensée.

Tom Wills le prit par le bras et lui murmura à l'oreille :

— N'oubliez pas qu'il y a un sauveteur dans l'affaire, créature providentielle aussi inconnue que le bandit qui a failli nous faire passer le goût du pain.

Harry Dickson secoua songeusement la tête.

— Et c'est grâce à son existence que cette histoire commence à me paraître sinon moins compliquée, du moins plus compréhensible.

— Ah, vraiment ? demanda Tom Wills, alléché.

Mais le maître se contenta de lui tapoter les joues.

— Cela suffit pour le moment, mon garçon, j'erre encore dans les ténèbres et la clarté que je commence à entrevoir n'est pas plus forte que celle que salue en ce moment le premier coq qui s'éveille dans la basse-cour de l'hôtel.

Le patron affairé s'était empressé de passer lui-même par les cuisines, pour servir à ses clients un breakfast réconfortant, destiné à dissiper quelque peu leurs récentes émotions.

Tom Wills en était à sa seconde tasse de thé, quand il repoussa soudain son assiette et planta son regard dans celui de son maître.

— C'est bien du véronal qu'on a administré au garçon d'étage cette nuit ?

— Sans aucun doute !

— Si je ne me trompe, cette drogue somnifère n'est délivrée dans les pharmacies que sur prescription médicale ?

— Vous êtes dans le vrai !

— Le docteur Tilman a prescrit cet hypnotique à Mr. Levyson ! s'écria Tom Wills.

Harry Dickson fronça les sourcils.

— C'est parfaitement exact, ce que vous dites là, Tom, répondit-il d'une voix sourde, et ses mains se mirent à pianoter fiévreusement sur la table.

— Et, continua impitoyablement le jeune homme, Mr. Levyson m'a semblé avoir grande hâte de nous quitter cette nuit.

Harry Dickson soupira.

— Soit, dit-il brièvement.

Il se leva, prit son chapeau et son manteau, faisant signe à son élève de le suivre.

— Je présume que nous allons réveiller ce bon Mr. Levyson pour la deuxième fois ? demanda ironiquement Tom Wills, quand ils furent dans la rue.

Harry Dickson garda le silence tout au long du trajet.

Ce fut un domestique qui leur ouvrit la porte du banquier, tout en leur apprenant que son maître se reposait encore.

— Nous l'attendrons, dit le détective en prenant place dans un fauteuil du parloir où ils avaient été introduits.

Mais à peine le domestique se fut-il éloigné, qu'il se dirigea vers la porte qui donnait dans le bureau de Mr. Levyson, l'ouvrit et se mit à parcourir la pièce, suivi par Tom.

Quelques secondes s'écoulèrent et ce dernier poussa une exclamation de triomphe :

— Regardez, maître, des traces de poussière de charbon !

— Par l'enfer ! s'écria le détective, pourvu que nous n'arrivions pas trop tard, Tom !

Soudain, des coups frappés sur une porte remplirent la maison d'un sourd roulement.

Harry Dickson et son élève s'élancèrent dans l'escalier et parcoururent un spacieux palier, transformé en galerie de tableaux.

Au fond d'un couloir, le domestique qui leur avait ouvert heurtait vainement une porte à deux battants.

— M. Levyson ne s'éveille donc pas ? demanda anxieusement le détective en joignant ses appels à ceux du valet de chambre.

Ce dernier se mit à trembler.

— J'espère qu'il ne lui est pas arrivé malheur, gémit-il, il se passe tant de choses depuis quelques jours dans ce patelin jadis si tranquille !

Les derniers coups de Dickson restèrent sans réponse, bien qu'ils eussent été donnés avec une force de battoir.

— Permettez-vous que j'enfonce la porte, Mr. Dickson ? demanda le serviteur.

— Faites ! ordonna le détective.

Deux vigoureuses épaules s'appliquèrent contre le bois qui craqua funèbrement et, enfin, un des battants sauta hors de ses gonds.

Les stores étaient baissés et renforcés par d'épaisses tentures de velours grenat ; mais une minuscule veilleuse à flotteur posait un mince halo de clarté jaune dans toute la pénombre.

Elle tombait sur le lit, sur une tête pâle enfouie dans l'oreiller.

— Il est mort ! s'écria le domestique, effrayé.

— Mort ! fit Tom en un sombre écho.

Un éclat de rire répondit à leur frayeur.

— Nous avons oublié le véronal ! s'écria Dickson dont le visage s'éclaira. Non, Mr. Levyson dort, le Seigneur en soit loué !

— Vous vous attendiez à son suicide, hein, Mr. Dickson ? souffla Tom Wills.

Harry Dickson lui fit une grimace ironique.

— Pas du tout, Tom, mais à son assassinat.

Le jeune homme eut un sursaut de révolte.

— Et par qui, je vous le demande ?

— Mais par l'homme de la cave qui prétend être Turckle-le-Noir !

— Non et non ! s'exclama Tom Wills, le véronal administré au garçon d'étage de l'hôtel...

— ... N'est pas celui prescrit par le docteur Tilman, puisque Mr. Levyson s'en est servi pour son propre usage.

— Et les traces de pas souillés de poussière de charbon n'appartiennent pas à Mr. Levyson ?

— Non, très cher, mais à un individu qui venait probablement assassiner le banquier. Vous avez cru que Mr. Levyson et notre agresseur de cette nuit ne formaient qu'une même personne, n'est-ce pas ?

— Je l'avoue, dit piteusement le jeune homme.

— Tâtez donc les muscles des bras de ce dormeur et dites-moi s'ils sont de force à avoir raison de deux hommes comme nous !

— Alors... qu'attendons-nous pour fouiller la maison, à la recherche de cette horrible canaille qui s'y est introduite ?

— Si cela peut vous être agréable, allez-y, mon petit ; moi, de mon côté, je vais me livrer à quelques recherches.

Tom Wills retrouva son maître en contemplation devant des traces charbonneuses, quand il revint dire quelques minutes plus tard qu'il n'avait rien trouvé de suspect dans tout l'immeuble.

— Je le pensais bien, il y a quelque temps déjà que l'homme inconnu s'est mis hors de portée. Ce qui importe, c'est de savoir exactement quel était son but en s'introduisant dans cette maison.

— Il n'y a pas une demi-heure que vous l'avez dit vous-même : il venait pour attenter aux jours de Mr. Levyson.

— Je ne le crois plus !

— Pourquoi donc ? s'exaspéra le jeune homme.

— Parce qu'il a mis trop de soin pour laisser des traces de charbon !

— Il a donc voulu faire tomber les soupçons sur Mr. Levyson !

— Ne lui en faites pas le reproche : vous les avez eus, vous aussi, Tom !

L'élève baissa la tête devant le regard moqueur du maître.

— Or, ce faisant, il nous a donné, sans le vouloir, un coup de main, dit le détective. Comme il est loin d'être un criminel inintelligent, il a dû se rendre compte que de pareils soupçons n'auraient pu tenir longtemps. Mais le temps qu'ils auraient duré était précieux pour lui : il nous a fait comprendre qu'il désirait avoir quelques heures bien à lui.

— Pour quoi faire, maître ?

— Pour un nouveau forfait à perpétrer, probablement : mais cela, c'est votre affaire, Tom !

— La mienne ? s'étonna le jeune homme, je me demande comment !

— En acceptant l'invitation de la tendre et expéditive Miss Altwater, répondit le détective en lui frappant jovialement l'épaule.

5. Le dîner de Tom Wills

Miss Adelaide Altwater introduisit son cher Tom Wills par la porte de service. Onze heures venaient de sonner et Mereborne, en dépit de toutes ses émotions, dormait du sommeil du juste, pour autant que ce dernier ait le repos plus doux que les canailles – ce qui est peut-être discutable.

Elle l'avait attendu dans le petit couloir des domestiques, revêtue pour la circonstance d'un déshabillé vapoureux, qui trahissait à merveille ses formes opulentes. De fait, la gouvernante de Mr. Sanders était encore du côté ensoleillé de la quarantaine, et par l'artifice du fard, des crayons gras et d'une teinture capillaire de bonne qualité, c'était encore une bien belle femme. Miss Altwater disposait dans la maison de son maître de deux pièces à son usage exclusif : une chambre à coucher et un petit salon. Ce fut dans ce dernier qu'elle reçut celui qu'elle considérait déjà comme un fiancé. Elle avait soigneusement fermé les lourdes draperies de la fenêtre, de manière à empêcher le moindre rayon de lumière de les trahir au-dehors.

Une petite salamandre rougeoyait doucement dans la cheminée, des torsades de cire rose brûlaient d'une mince flamme dans des candélabres en cristal. Sur une nappe damassée, le couvert était mis : quelques beaux cristaux, une argenterie discrète, mais de bon ton.

— Je n'ai qu'un simple dîner froid à t'offrir, mon chéri, minaуда la belle amoureuse, mais qu'importe... ne penses-tu pas comme moi : une chaumière et un cœur ?

« Mince de chaumière ! », se dit Tom en considérant le ravissant décor, qui faisait songer à des amours un peu désuètes, mais fort tendres.

— Aimes-tu le caviar, mon loup ? Il est frais, c'est du Mollosol, il est arrivé aujourd'hui même de Londres. Et un peu de foie gras ? Il vient par avion de Strasbourg. Quant à cette langouste, elle vivait encore il y a trois heures, et ce perdreau, pour être froid, n'en sera pas moins délicieux.

Elle cligna de l'œil vers un seau en argent massif d'où émergeait d'une minuscule banquise de glace blanche le bouchon doré d'un champagne furieusement sec, dont elle annonça l'identité avec quelque orgueil.

— Pommery et Greno. *American Flag*... tu dois l'aimer

éperdument.

« ... Et en fait de cœur, continua mentalement Tom Wills, elle doit se dire qu'on le remplace avantageusement par l'estomac. »

Le premier service fut arrosé d'un Hocheimer vieux auquel Tom Wills fit largement honneur.

Minuit sonna et le jeune homme dut s'avouer que les minutes passaient vite en la douce compagnie de la dame Altwater, et devant un festin aussi choisi.

La bonne chère est traîtresse et le jeune homme, dont les pensées s'enténébraient déjà quelque peu, était loin du maître et de sa mission.

Il piquait d'une fourchette enthousiaste la chair parfumée du perdreau quand, comme en un éclair, la pensée du devoir lui revint.

Il repoussa son assiette.

— Comment, tu ne manges plus ? se lamenta la belle Ada, en posant un magnifique bras nu sur celui de son jeune convive.

— Pardon, chère amie, mais je désire reprendre un peu haleine... puis-je, en attendant, vous demander une grande faveur ?

— Mais comment donc ! s'écria Miss Altwater dont les yeux s'allumèrent.

— Une petite cigarette, rien de plus.

Une lueur de déception, vite refrénée, parut dans les yeux cerclés de khôl de la tendre femme.

— Que veux-tu, mon aimé, des Grey, des Muratti, des Khédives ?

— Rien de tout cela, répliqua Tom, une très ordinaire cibiche de tabac noir.

— Hélas... je n'en ai pas !

— Mais j'en ai, moi, dans la poche de mon manteau. Je l'ai accroché au portemanteau du couloir d'en bas, ce qui est d'ailleurs une imprudence. Le temps d'aller le cueillir et je reviens !

Il s'éclipsa dans une pirouette et descendit l'escalier d'un pas feutré.

Mais il était revenu tout à sa mission de détective.

Rapidement, il fit glisser les verrous de la porte de service et l'entrebâilla.

Une ombre se glissa dans le jardin : le maître était là !

Peu de secondes plus tard, Tom Wills avait repris place à côté de sa fiancée d'un soir et, la conscience en repos, fumait ses âcres cigarettes.

— Et maintenant, buvons à notre prochain mariage ! s'écria joyeusement Miss Altwater en s'emparant de la prestigieuse bouteille.

Le bouchon s'envola dans un bref éclatement, deux coupes s'emplirent d'une liqueur d'or aux mille bulles argentées...

— À l'avenir ! s'écria Tom Wills en levant son verre.

— Et à tout ce qu'il nous réserve ! ajouta la belle Ada Altwater. Une heure sonnait au clocher de Mereborne.

Laissons Tom Wills à ses amours de commande et au Champagne et revenons à Harry Dickson, seul dans la nuit silencieuse.

Il avait poussé la porte ouverte par son élève et se tenait dans l'étroit couloir de l'entrée de service.

Mentalement, il fit un tracé du plan de la maison où il se trouvait.

À sa gauche, un escalier en spirale menait aux cuisines ; en retrait de celles-ci devait se trouver l'autre escalier qui conduisait vers le rez-de-chaussée et les pièces occupées par le maître de céans.

Il descendit les marches et se trouva dans un office large et passablement clair : le lampadaire électrique de la rue, qui avait aidé Turckle-le-Noir à projeter son ombre à l'intérieur, éclairait la grande pièce dallée.

Harry Dickson découvrit aisément le second escalier, qui allait le conduire dans la maison même, et il s'apprêtait à le gravir quand un bruit attira son attention.

C'était celui de quelques pas prudents, aussi peu perceptibles que ceux d'un chatte. Pourtant, ils sonnaient, malgré cette précaution, avec une netteté relative, et semblaient si près du détective que celui-ci songeait déjà à une prompte retraite. Il jeta un vif regard autour de lui.

La cuisine, dans la clarté venant du dehors, ne présentait, hors quelques coins bourrés d'ombre, rien de suspect, et pourtant les pas résonnaient toujours. Harry Dickson en fut fort étonné et un tantinet inquiet, quand il découvrit la solution du mystère : un monte-plats était aménagé dans un des coins de la cheminée et devait communiquer avec la salle à manger de l'étage.

Il n'y avait pas de meilleur tuyau acoustique et le détective en profita sur-le-champ. Il avança la tête dans l'étroit espace et regarda en haut, mais tout y restait sombre ; néanmoins, le bruit des pas devenait plus net. On aurait dit quelqu'un qui se mouvait avec hésitation ou indécision.

« Peut-être dans une attente ? », se demanda Dickson.

Il avait bien deviné, car au loin une porte s'ouvrit et un autre pas, plus furtif, s'avança avec mille précautions.

Le détective se confiait complètement à son ouïe.

Les deux marches reprurent d'emblée, se rapprochant l'une de l'autre.

« Une rencontre », se dit le détective.

Pourtant, aucun bruit de conversation ne lui parvint. Tout, là-haut, devait se passer dans le noir et dans le silence.

Les pas s'étaient tus pendant plus d'un quart d'heure et le détective allait quitter son poste d'observation pour se risquer à l'étage, lorsque le bruit se répéta.

Il était singulièrement complexe.

Aucun mot n'était échangé, mais des meubles furent secoués et les pas se firent plus pesants. Il y eut même une sorte de grognement animal.

Puis une série de piétinements et de secousses, des heurts presque réguliers...

« C'est étrange », se dit Harry Dickson dont les regards interrogeaient en vain l'ombre du monte-plats.

Les heurts devinrent tout à coup plus fébriles, c'était un tapotement rapide et frénétique.

Soudain, Harry Dickson crispa les poings.

— Par tous les diables ! s'écria-t-il en oubliant toute prudence, je n'avais pas songé à cela !

Il bondit comme un fou dans l'escalier, traversa le hall en courant et se jeta contre une double porte dont les battants cédèrent aussitôt.

Le salon où il était entré baignait dans la vague clarté venue du dehors, et Harry Dickson reconnut immédiatement la place où le notaire Greyland avait trouvé la mort. Le détective actionna le commutateur, mais comme il s'y attendait, le courant était coupé.

Il songea à Tom Wills et comprit que quelque chose n'était pas en ordre de ce côté-là non plus : il n'était, en effet, pas admissible que le médianoche du jeune homme se continuât dans l'obscurité complète !

Alors, quelqu'un rauqua funèbrement dans un coin.

Dickson brandit sa lanterne électrique, et se jeta en avant en poussant un cri. Un corps pendillait au plafond, frémissant d'un dernier reste de vie. Tirant son couteau, il coupa la corde et le corps chut par terre.

— Tom ! s'écria-t-il.

Mais ce n'était pas le visage de son élève qui grimaçait dans la mort, un bâillon noir sur la bouche, mais celui de Mr. Sanders.

Le pantin cassé qui gisait à présent sur le parquet ne bougeait plus et le détective vit que tout espoir de sauver encore ce malheureux était vain. Il reposa la tête livide et s'élança aussitôt vers les étages en appelant Tom par son nom.

Aucune réponse ne lui parvint.

— Misérables ! tonna-t-il en s'adressant à des invisibles, si quelque chose lui est arrivé, je vous jure que j'aurai votre peau avant l'aube !

Mais ces terribles menaces aussi restèrent sans riposte.

Une odeur se précisa quand il traversa en courant le hall du premier : l'odeur des lourdes cigarettes de son élève. Puis il vit la lumière. Elle brillait douce et rose aux fentes d'une porte non fermée.

Dans un coquet boudoir, des bougies arrivées à fin de course achevaient de se consumer.

— Tom ! s'écria-t-il avec désespoir.

Cette fois-ci, il y eut une réponse : un puissant ronflement !

Car, dans un confortable fauteuil, le jeune homme dormait à poings fermés, une coupe brisée à ses pieds.

— Dieu soit loué ! s'écria Dickson en saisissant une carafe d'eau glacée qu'il vida sur le visage du dormeur.

Celui-ci grogna, s'étira, puis ouvrit des yeux hagards.

— C'est votre champagne, Ada... pardonnez-moi, balbutia-t-il d'une voix pâteuse.

— Il s'agit bien d'Ada et de vous pardonner, petit imbécile ! cria Harry Dickson, mi-amusé, mi-furieux.

— Diantre, quelle migraine ! se lamenta Tom en essayant de se mettre debout. On a mis une livre de plomb dans ma tête !

— Heureusement que ce plomb-là se dissipe sans faire trop de mal, ricana le détective, il y en a d'un autre genre qui aurait été plus dangereux et dont quelques grammes auraient suffi.

— Ada Altwater ? demanda Tom Wills, où est-elle passée ?

— L'avenir nous l'apprendra, riposta son maître. Tenez, voici le flacon où elle a puisé la drogue qui vous a mis dans cet état. Cela va mieux ?

Le jeune homme venait de s'emparer d'une seconde carafe d'eau et la vidait avec avidité.

— Cela passe... cela va mieux. Que s'est-il passé ?

— De vilaines choses ! Turckle-le-Noir nous a battus une fois de plus, mais cette fois à l'aide d'une complice que nous connaissons : Miss Altwater !

— Eh bien, fiez-vous donc aux femmes, s'écria piteusement Tom Wills, et surtout à celles d'un âge respectable !

Ils redescendirent au rez-de-chaussée et, devant le cadavre de Mr. Sanders, le détective mit son élève au courant des événements de la nuit.

— Comme toujours, tout a été parfaitement prévu par notre adversaire, dit-il. Et je pourrais refaire son propre raisonnement.

» Le fait d'avoir Tom Wills dans la maison même où le nouveau crime devra se perpétrer le prive de la surveillance de Harry Dickson, qui, de son côté, met toute sa confiance en son élève. C'est ce qui s'appelle prendre le taureau par les cornes. On endort le jeune espion et le champ d'action est libre. Mais le gredin ne pense pas qu'avant de prendre sa drogue, Tom Wills ouvre la porte à Harry Dickson.

Le détective se tut et une ombre glissa sur son front.

— Il est vrai que ma présence ici n'a pas empêché le pauvre Sanders de mourir et que je suis arrivé trop tard pour pincer le coupable.

» Mais dès à présent, il tire un boulet derrière lui, en la personne de Miss Ada Altwater, qui devra, je présume, gagner le large et se tenir cachée...

Il avisa un appareil téléphonique dans un coin et se mit immédiatement en rapport avec la police locale.

— C'est vous, constable Simpson ? Ici Harry Dickson ! Ordre de lancer tous vos hommes disponibles sur les routes et d'arrêter Adelaide Altwater, convaincue de complicité de meurtre.

Il y eut un silence étonné à l'autre bout du fil, puis la voix du constable s'éleva.

— Que nous dites-vous, Mr. Dickson ? Mais c'est inouï ! On vient de l'apporter au poste à l'instant même !

— Apporter ?

— Oui... on l'a ramassée sur le trottoir de la grande rue, et nous allions aviser Mr. Sanders avec tous les ménagements possibles...

— Sanders vient d'être assassiné !

Un cri retentit dans le téléphone.

— Mais Miss Altwater aussi a été assassinée ! Un coup de poignard dans le dos, entre les deux omoplates : la mort a dû être instantanée !

Harry Dickson laissa retomber le cornet acoustique.

— Le bandit s'est débarrassé du boulet, gronda-t-il. Ah, pour un homme à précautions, c'en est un !

— Pauvre Ada ! dit tristement Tom Wills, comme elle s'entendait à rendre un intérieur agréable ! Je suis sûr qu'elle aurait pu faire le bonheur d'un époux.

Son maître ne l'écoutait guère, il furetait dans tous les coins, à la recherche d'une piste éventuelle.

— Naturellement, il a pensé que j'allais être vite dans la place, et il a pris toutes les précautions qu'il fallait pour ne laisser aucune trace, grommela-t-il.

Tom le vit s'approcher d'un secrétaire et l'examiner.

— Rétablissez le courant, Tom, ordonna-t-il tout à coup, l'interrupteur se trouve dans le vestibule à côté de cette porte.

La lumière inonda la pièce et Tom Wills s'empessa de jeter un tapis sur la dépouille recroquevillée de Mr. Sanders.

Tout à coup, il entendit son maître pousser un léger sifflement, comme il avait coutume de le faire en face d'une trouvaille d'importance.

— Ce secrétaire a été forcé, dit-il, et voici un tiroir secret qui a

subi le même outrage, mais il est vide, une main voleuse est passée par-là.

Il sonda à la pointe de son couteau une fente dans le bois.

— Approchez la lampe portative qui se trouve sur ce guéridon.

À la lueur projetée dans la fente en question, une autre répondit : celle d'un reflet métallique.

Harry Dickson poussa son couteau plus avant dans l'interstice et deux objets brillants en sortirent.

— Des pièces d'or !

— Fausses ! jubila Harry Dickson.

— Que signifie cela ? demanda Tom Wills.

— Beaucoup de choses, *my boy*... et la principale, c'est que le mystère des dates est sur le point de s'éclaircir !

— Vraiment ?

— Ce secret qui nous semblait quadruple est en définitive unique ! dit Harry Dickson d'un accent de triomphe. Heureusement, il nous reste quelqu'un en vie à qui nous pourrions poser quelques questions. C'est Mr. Porkenham.

Ils retournèrent à leur hôtel après un bref passage au poste de police, où Tom dit un adieu silencieux à la dépouille mortelle de son hôtesse d'un soir. À l'hôtel du Duc de Wellington, une surprise les attendait : Mr. Porkenham les avait fait mander en toute hâte.

*

Ils trouvèrent le docteur Tilman au chevet du gros homme.

Celui-ci, la tête abondamment entourée de linges, geignait sourdement ; sur la table de nuit, un cuvette contenait une eau sanglante.

— Un sale coup, Mr. Dickson, dit le bon docteur, un mauvais coup porté par un objet contondant. Je ne peux pas dire s'il n'y aura pas une fracture à la base du crâne, mais ce n'est pas exclu.

Les deux domestiques de la maison se tenaient craintivement sur le pas de la porte de la chambre du malade.

Le docteur les présenta aux détectives.

— Celui-ci, c'est le maître d'hôtel, Lhomond, et elle, c'est Mullins, la femme de chambre et un peu la bonne à tout faire.

Le maître d'hôtel, un domestique stylé, s'inclina.

— J'ai été éveillé par un coup de sonnette du maître, il pouvait être deux heures. Je l'ai trouvé dans son lit, assis sur son séant tremblant de peur. Lhomond, a-t-il dit, courez chercher Harry Dickson, je suis en danger ! Je me suis éveillé tout à l'heure et l'ombre de Turckle-le-Noir se dessinait sur le store. Appelez Mullins, je veux qu'elle veille sur moi pendant votre absence. Je n'ai fait qu'un bond jusqu'à l'hôtel, mais quand on est allé vous réveiller, on a vu que vous étiez absent, Mr. Dickson. J'ai demandé au patron de vous prier de

venir ici dès votre retour et je suis revenu en courant. Hélas, tout s'était déjà passé.

Miss Mullins se moucha bruyamment et prit la parole à son tour.

— Je m'étais assise dans ce fauteuil à côté du lit de Mr. Porkenham, mais je dois vous dire que je luttai contre le sommeil. Tout à coup, j'ai été tirée de ma torpeur par les cris de mon maître. D'une main tremblante, il désignait la fenêtre : « Elle est revenue, Mullins, l'ombre du maudit ! Il va me régler mon compte comme aux autres. Ecoutez... je veux, si quelque chose m'arrive, qu'on protège le petit Georges... Oh ! n'entendez-vous rien dans l'escalier ? Allez me chercher le petit ! Mais courez donc, satanée femelle, et donnez-moi mon revolver ! » J'ai obéi, mais sa main tremblait si fort que l'arme a roulé sur le plancher. « Allez chercher Georges ! hurlait-il comme un dément. » J'ai couru vers la chambre du petit. Il dormait, le pauvre cher ange, et rien de fâcheux ne lui était heureusement arrivé. J'hésitais à l'éveiller quand j'ai entendu un grand cri en bas. Je suis retournée en courant vers la chambre de mon maître. Il était tombé à moitié hors du lit, et sa tête était rouge de sang ! Je me suis mise à hurler ; heureusement, Lhomond revenait déjà, car il n'y a pas loin d'ici à l'hôtel du Duc de Wellington.

» Il a donné les premiers soins à Mr. Porkenham tandis que, de mon côté, j'allais quérir le docteur Tilman.

Harry Dickson souleva le store : la fenêtre était ouverte, elle s'ouvrait à faible hauteur du sol : un homme agile pouvait en atteindre le rebord, par un redressement des poignets.

— Je devrai questionner le blessé, dit-il.

Le docteur Tilman secoua la tête.

— Impossible, Mr. Dickson, je crains qu'il ne retrouve pas la parole de sitôt, et s'il le fait, bien des jours se passeront encore.

Le mystère de Turckle-le-Noir s'épaississait au moment où Harry Dickson croyait entrevoir une lueur dans les ténèbres.

6. Figures de cire

Alors l'affaire marqua cet arrêt, ce point mort qui arrive tôt ou tard dans une enquête criminelle.

Plusieurs jours s'étaient écoulés dans une quasi-inactivité pour Harry Dickson et son élève.

Malgré les bons soins du docteur Tilman, l'état du vieux Porkenham restait stationnaire. Il bégayait des mots sans suite et restait des heures entières, immobile, les yeux fixés dans le vague.

Le docteur dut prescrire une pénombre continuelle dans la chambre et aussi peu de visites que possible.

— Il n'y a pas de danger immédiat, affirmait-il, mais je dois ordonner le repos absolu. Laissez-lui la paix, s'il y a quelque chose au monde qui le guérira, c'est bien cela ; je suis de la bonne vieille école, moi !

C'était la fête annuelle de Mereborne. À cette occasion, des forains avaient dressé leurs tentes sur une des places publiques, en l'occurrence une sorte de terrain vague en marge de la grand-route. Deux stands de tir à la carabine, un manège à vapeur, trois fritures, quelques jeux de hasard aux primes multicolores.

La plus grande attraction était certes le musée de cire de Mr. Gibbons où étaient exposés, grandeur nature, quelques hommes célèbres et des bandits notoires, artistement modelés dans de la cire. Moyennant un petit supplément, on avait le droit d'entrée au cabinet des horreurs, dénommé pompeusement Musée médical, interdit aux personnes de moins de seize ans.

Mr. Gibbons, en bon homme d'affaires, avait tenu à présenter au public de Mereborne un sujet tout nouveau et bien de nature à intéresser les habitants. C'était Turckle-le-Noir.

Certes, Mr. Gibbons ne s'était pas mis en frais d'imagination pour le créer. Il en avait fait une sorte de géant à mufle de brute, habillé à l'américaine, un véritable gangster ou kidnapper, cher aux faits divers du jour.

Il l'avait installé dans la salle d'honneur à côté des géants de cire : la grande Maritza-la-Tyrolienne ; Mourzouk-le-Mandchou et Paphnus, le plus grand hussard du monde.

Le Show Gibbons se donnait des airs de musée. Complètement en planches, avec de hautes fenêtres cintrées, subdivisé en spacieuses salles, il en avait bien un peu les allures.

En général, Gibbons faisait de bonnes recettes, mais Mereborne ne semblait guère priser beaucoup les fastes forains et, exception faite pour une éphémère curiosité à l'adresse de Turckle-le-Noir, les autochtones reçurent le musée de cire avec une parfaite indifférence.

Ce jour-là était gris et triste. Une petite pluie tombait, un vent froid soulevait parfois un pan de tente et faisait cliqueter les pipes en terre des tirs à la carabine. L'après-midi tourna vite au crépuscule et, dès quatre heures, quelques forains allumèrent les quinquets sur les estrades désertes. Des fenêtres de l'hôtel du Duc de Wellington, Harry Dickson suivait des yeux la marche désenchantée des rares visiteurs de la foire. Il vit un fusilier de la marine faire des cartons sous l'œil admiratif de quelques gamins ; puis une famille de ruraux s'offrir un tour au manège des chevaux de bois. Les limonaires jouaient à grands renforts de xylophones et de cymbales, devant les perrons de bois vides ; les faiseurs de boniment s'égosillaient en vain, pour un groupe de morveux sans le sou.

Un couple attira son attention : c'était une gouvernante en bonnet de tulle promenant un garçonnet à longues boucles rousses, vêtu d'un petit complet bleu. L'enfant s'arrêta devant les affiches violemment colorées du musée Gibbons, manifestant son envie d'aller voir les beautés promises à l'intérieur.

— Voilà Mullins qui promène Mr. Georges, se dit le détective.

La servante ne voulait rien entendre et déjà entraînait le gamin furibond, quand le fusilier marin intervint.

Mullins avait bonne mine, le marin était beau garçon, ils semblaient faits pour s'entendre.

De loin, Harry Dickson observait leur manège en souriant : l'amoureux offrait les entrées à la bonne et à son jeune maître.

L'offre devait être tentante, aussi Mullins ne résista-t-elle que pour la forme. Lentement, ils gravirent les larges marches de bois peint de l'estrade, prirent des tickets, à une dame grognonne se morfondant dans une cage de verre, et disparurent à l'intérieur du musée.

— Ils vont faire une visite de politesse à Turckle-le-Noir, dit Tom Wills, qui avait suivi la scène aux côtés de son maître.

— Venez ! dit brusquement le détective.

Il n'aurait pu dire au juste quel sentiment avait dicté son geste ; tout ce qu'il aurait osé prétendre plus tard, c'est qu'il avait perçu un de ces mystérieux signes avant-coureurs qui avaient présidé quelquefois à ses meilleures réussites, au cours de sa carrière.

Ils traversèrent l'esplanade d'un pas accéléré, contournèrent le manège dont les chevaux tournaient à vide, étriers pendants, et gravirent le perron du Show Gibbons.

Sur une immense affiche grossièrement peinturlurée, la figure

géante de Turckle-le-noir semblait leur adresser une moqueuse grimace.

— Six pence de supplément pour entrer au cabinet d'histoire naturelle, présenta la caissière d'un ton las. Vous y verrez les victimes de Jack-the-Ripper, l'exécution de Guy Fawkes, le supplice des femmes d'Henri VIII, toutes les maladies secrètes, ainsi que les plus graves opérations chirurgicales...

Harry Dickson et Tom soulevèrent la crasseuse draperie de velours rouge et se trouvèrent face à face avec une suite royale en tenue de grand gala.

Le musée était désert et il commençait à y faire sombre en dépit des hautes fenêtres. Dans le fond de la salle, au milieu d'atrocités rendues indéfinissables par l'éloignement, ils entendirent Mullins pousser de petits cris d'horreur.

— Ils ont dû laisser le petit seul ! se dit immédiatement le détective, et un sentiment d'angoisse lui serra le cœur. Dans la salle voisine, n'entendait-il pas un bruit étouffé de pas, des trépignements, comme une révolte d'enfant ?

— Restez ici, Tom, et arrêtez quiconque essaye de passer ! ordonna-t-il en s'élançant vers la pièce d'où lui semblaient venir les rumeurs.

C'était la salle des géants de cire ; repoussant d'une main fébrile la draperie écarlate qui en masquait l'entrée, il fit quelques pas en avant.

Les géants étaient là : Maritza-la-Tyrolienne ; Mourzouk-le-Mandchou, Paphnus-le-Hussard, mais ils n'étaient que trois... Turckle-le-Noir avait disparu.

Disparu ? Non... mais Harry Dickson resta figé de stupeur par l'incroyable scène qui se passait sous ses yeux.

Turckle-le-Noir, au mufler de bête, dans son correct costume américain, tenait le petit Georges dans une de ses griffes robustes, tandis que de l'autre, il lui appliquait un bâillon sur la bouche.

Au bruit que le détective avait fait en entrant, la singulière créature se retourna. Harry Dickson vit un lourd masque de cire aux yeux morts, des membres de colosse, mais *qui vivaient*.

Il y eut une seconde d'immobilité de part et d'autre, mais le détective avait immédiatement tiré son revolver.

— Rendez-vous ! cria-t-il.

Turckle-le-Noir se baissa imperceptiblement et, tout à coup, soulevant le pauvre, il le lança de toutes ses forces aux pieds de Dickson, où il s'écrasa avec un terrible bruit mat, sans une plainte. En même temps, le revolver cracha par trois fois...

Le monstre poussa un rauquement singulier, tourna les talons et s'enfuit.

Déjà Tom Wills, Mullins et le soldat de marine accouraient.

— Occupez-vous de l'enfant, cria le détective, je crains que ce ne soit grave !

Il s'élança à travers le musée obscur mais qui s'emplissait de bruit, de cris et de courses du personnel et même d'habitants venus à la hâte.

Autour du petit Georges, les gens se rassemblèrent : il ne bougeait plus, ses yeux étaient clos, un filet de sang lui coulait lentement du front, poissant ses pauvres boucles rousses.

Avec effroi, Tom se pencha sur la petite poitrine : le cœur avait cessé de battre.

— Allez chercher le docteur Tilman ! hurla Tom.

Poussant un cri perçant, Mullins s'évanouit dans les bras du marin.

Entre-temps, Harry Dickson circulait comme un fou parmi les masques de cire aux grimaces figées, mais nulle part Turckle-le-Noir n'était visible. Pourtant, le musée Gibbons n'était pas immense...

Mais soudain, un brusque vent coulis le fit se retourner : un fluide glacé lui soufflait dans la nuque, d'une des parois du fond.

— Ah ! gronda-t-il, voici le trou par où la bête s'est enfuie !

La paroi de toile peinte avait été fendue d'un coup de couteau dans toute sa hauteur et laissait filtrer le vent.

Harry Dickson souleva un des pans de l'étoffe déchirée et regarda au-dehors. Il avait vue sur la lisière du terrain vague : des massifs d'arbustes et de mélèzes encore verts, continuaient jusqu'aux maisons prochaines.

Il resta longtemps à les examiner et puis une étrange expression se peignit sur son visage.

— Parfait ! dit-il d'un ton dur, je sais à présent... Votre règne est fini, Turckle-le-Noir !

Il allait se frotter les mains dans un geste d'ultime satisfaction, lorsqu'il sentit une matière gluante y adhérer : elles étaient rouges de sang. Se tournant vers la toile fendue, il en vit les bords tachés et ricana.

— La bête est marquée, gronda-t-il.

Quand il retourna dans le musée qui s'était rempli dans l'intervalle d'une foule émue et crieuse, le docteur Tilman, pâle et chancelant, s'avança vers lui :

— Pauvre petit, murmura-t-il en tremblant.

— C'est donc si grave, docteur ? s'exclama Harry Dickson.

— Il est mort sur le coup, Mr. Dickson, sa petite tête a été fracassée par cette immonde bête !

— Immonde bête ! fit Dickson en écho.

Mais il surmonta son émotion et lança d'une voix forte.

— Que tout le monde sorte !

Il laissa poser le petit cadavre de Georges sur une civière que l'on emporta, puis, les bras croisés, il resta à contempler la flaque de sang qui luisait à l'endroit où le pauvre était tombé.

— Du sang... toujours du sang ! l'entendit murmurer Tom Wills.

Soudain, celui-ci vit les yeux de son maître s'agrandir et, suivant leur direction du regard, il le surprit considérant avec stupéfaction une autre flaque rouge.

— Vous avez touché le but ! s'écria le jeune homme.

— Oui, répondit le détective d'une voix mal assurée, oui, mais le bandit ne se trouvait pas à cet endroit !

Tirant son mouchoir de sa poche, il le trempa dans le terrible liquide et l'examina attentivement. Alors Tom Wills vit encore que sa physionomie passait par toutes les phases de la stupeur.

— Trois traces de sang, murmura-t-il. Et ce sont trois personnes différentes qui l'ont perdu !

Tom Wills le dévisageait, à demi éberlué.

— Que voulez-vous dire, maître ?

Harry Dickson ne l'écoutait pas, il continuait à parler d'une voix que l'émotion étranglait quelque peu.

— Trois personnes différentes, dont une est morte sous nos yeux et dont les deux autres vont mourir.

Il fit une pause.

— Mais l'une d'elle mourra par la main du bourreau de Londres ! dit-il solennellement.

7. Turckle-le-Noir

— Il nous faut faire une visite à Mr. Porkenham, Tom, dit le détective, quand ils eurent quitté le musée et rempli quelques rapides formalités judiciaires.

Ils sonnèrent à la maison de maître, triste et obscure et dont seule l'office présentait une fenêtre éclairée.

— Mon pauvre maître est bien mal en point, gémit Lhomond qui leur ouvrit.

— Je désire pourtant le voir ! signifia le détective.

— Nous lui avons parlé de Georges, mais il n'a pas paru comprendre, il nous a regardés avec hébétude, puis il a fermé les yeux en gémissant. Il semble beaucoup souffrir. Mr. Dickson.

— Je regrette, mais je désire le voir à l'instant. Je n'ai pas besoin de votre présence, Lhomond.

Le ton n'admettait aucune réplique et le maître d'hôtel s'inclina en silence. Une lampe brûlait en veilleuse au chevet du malade qui ne parut pas se rendre compte que quelqu'un s'était introduit dans la chambre.

Harry Dickson prit une chaise et s'installa à côté du lit.

— Mr. Porkenham ! dit-il à voix basse.

Le gros homme ne bougea pas, son souffle était court et fiévreux.

— Le petit Georges est mort ! continua Dickson.

Mr. Porkenham n'avait rien entendu.

— Turckle-le-Noir l'a tué !

Un peu de vie parut revenir chez le patient. Il répéta d'une voix sourde :

— Turckle-le-Noir ! Il nous aura tous !

— Oui ! dit Dickson à voix haute.

On n'entendit plus que la respiration rocailleuse de Mr. Porkenham.

Le détective se leva et joua négligemment avec le cordon qui commandait l'allumage du lustre.

— Ce soir même, j'aurai arrêté le bandit ! dit-il.

En même temps, il tira le cordon d'un coup sec et des lampes s'allumèrent au plafond. Une vive lumière se répandit dans la pièce, et Harry Dickson vit les yeux terrifiés de Mr. Porkenham braqués sur lui.

— Je vois que vous me comprenez, Mr. Porkenham, dit-il à

voix basse, aussi je vais le répéter encore une fois : je vais arrêter le monstre qui a semé la terreur dans Mereborne à grand renfort de crimes.

— Turckle-le-Noir ! grommela le blessé dont les yeux s'éteignirent de nouveau.

Harry Dickson secoua la tête et son regard se fit dur et sombre.

— Vous souffrez toujours de la tête, Mr. Porkenham ?

— Tête ! répéta mécaniquement le malade.

— Et de l'épaule ?

Sans ménagements, le détective lui allongea un coup sec sur l'épaule gauche et Mr. Porkenham poussa un cri aigu.

— Vraiment ? Ce n'est donc plus seulement de la tête ? Attention, Tom !

Harry Dickson venait de jeter un cri d'alarme et, en même temps, il se jeta de tout son poids sur Mr. Porkenham qu'il étreignit violemment.

Un revolver tomba sur le plancher.

— Il est devenu fou ! s'écria Tom Wills.

— Croyez-vous ?

Le détective ricanait sauvagement.

— Fou, lui ? Il n'a jamais été plus lucide !

Il se releva lentement et alors, Tom Wills vit un bien curieux spectacle. Les mains de Mr. Porkenham étaient sorties des couvertures et s'étaient jointes sur la courtepoinle : quelque chose de brillant les unissait. Mr. Porkenham portait les menottes !

— Oh, maître ! s'écria le jeune homme, que veut dire ceci ?

— Que j'accuse Gerald Porkenham des crimes dont suit l'énumération : fabrication et émission de fausse monnaie, meurtre sur la personne de Greyland, sur celle de Sanders, sur celle de sa maîtresse Adelaide Altwater, sur celle de son propre petit-fils Georges et enfin de tentative d'homicide sur celles de Harry Dickson et de Tom Wills.

Il se tourna vers Porkenham dont les yeux brillaient d'une fureur rouge.

— Au nom de Sa Majesté, je vous arrête, Gerald Porkenham, et je vous préviens que tout ce que vous direz pourra servir contre vous.

Porkenham se contenta de lancer un seul mot :

— Fait !

*

Quand ils eurent assisté au transport du coupable dans la prison communale et mis les autorités au courant, la nuit était fort avancée.

— Daignerez-vous me donner quelques explications maintenant, maître, demanda Tom Wills, car ce dénouement a été tellement imprévu et foudroyant.

— J'aurais mauvaise grâce à ne pas le faire, répondit le détective, et je m'exécute sur-le-champ.

» Considérez les dates de menace, Tom, et observez que celle de Porkenham est la plus lointaine : le 9 novembre 1905. C'est le jour où la Banque d'Angleterre découvre qu'une grande quantité de fausses pièces d'or sont mises en circulation. Elles sont admirablement contrefaites, et l'on ne parvient à découvrir leur non-valeur que longtemps après leur fabrication. Pourquoi ? Parce que le métal employé subit alors une certaine altération qui le rend suspect, mais entre-temps, les pièces ont circulé et les faussaires sont hors de portée.

» Les autres dates s'échelonnent.

» Savez-vous ce que j'ai appris à leur sujet ? C'est que, vers cette époque, ceux à qui elles se rapportent se débattent dans des difficultés financières.

» Ils s'en tirent pourtant remarquablement vite parce qu'ils acceptent à ce moment de s'associer à Porkenham pour mettre la mornifle en circulation.

» Le quadruple secret n'en forme donc qu'un seul.

» Nous arrivons maintenant à la menace de Turckle-le-Noir.

» Tous en sont effrayés, ils se voient devant la catastrophe finale. Greyland, qui est peut-être le plus honnête d'entre ces forbans et que les autres considèrent comme tel, commence par se rebiffer contre les ordres du mystérieux maître chanteur. Au moment où il se trouve dans le salon de Sanders, il m'adresse la parole. Porkenham craint-il qu'il parle ? Sans doute. À la fenêtre, quelqu'un écoute, c'est probablement Miss Altwater : elle arrache le fil conducteur du courant électrique et l'ombre se fait. Notez que le fait d'accomplir ce geste de l'extérieur constitue un véritable chef-d'œuvre : de cette façon, personne ne pensera à une complicité intérieure.

» Or, Porkenham a tout prévu : la fenêtre ouverte, le trou de vrille à la hauteur de l'espagnolette...

» Il tire ! Greyland s'écroule, muet à jamais.

» Porkenham me tend un revolver chargé qui n'a pas servi : il joue le grand jeu et je m'y laisse prendre car, moi aussi, je crois que le crime est venu du dehors. La terreur s'est abattue sur les anciens alliés.

» Arrowsmith, esprit mesquin et peureux, n'a pas osé mettre toute la monnaie fausse en circulation, il en a caché une grande partie dans son coffre-fort. Il craint une perquisition et nuitamment, l'enlève de la banque ; surpris par nous, il se tue. Porkenham en est bien aise, cela lui épargne une nouvelle exécution, somme toute désagréable. Reste Sanders.

» Celui-ci a dû faire des confidences à sa gouvernante Altwater, qui s'empresse d'avertir son amant Porkenham. La mort de Sanders est

décidée et vous savez comment tout s'est déroulé. Mais Porkenham se rendait bien compte qu'Altwater allait devenir gênante, qu'elle pourrait être retrouvée ; aussi ne survécut-elle que peu de temps à son crime.

» Nous savons – et comment ! – de quelle façon le bandit a tâché de nous supprimer à notre tour, car il commençait à nous craindre.

» L'affaire du petit Georges est plus complexe.

» Nous devons remonter d'abord à la pseudo-agression de Porkenham. Ce n'était qu'une comédie : quand, sur son ordre, Mullins se fut éloignée, il s'est cogné fortement la tête contre le mur et cela lui a valu sans doute une bonne entaille dans le cuir chevelu. La faible science du docteur Tilman a fait le reste. Mais les longues journées passées au lit lui ont inspiré des idées plus singulières et plus terribles encore. Il fallait pour toujours éloigner le soupçon de lui.

» Il avait dû apprendre par les conversations des domestiques la présentation de Turckle-le-Noir dans le *Show Gibbons*. Il n'y a guère qu'un bout de terrain vague qui sépare le musée nomade de la maison du criminel. Il pouvait le franchir sans être vu, même en plein jour, sous le couvert des arbustes, qui sont très épais, et des mélèzes, toujours verts. De nuit, il s'introduit dans la tente, examine la figure de cire, voit qu'il lui sera facile de s'affubler du masque et du costume en un tour de main.

» Cet après-midi, il voit de sa fenêtre Mullins et le petit se promener sur le champ de foire. Vêtu aussi sommairement que possible, il se glisse hors de la maison, entre par une ouverture rapidement pratiquée dans le show et s'y fie au hasard, après s'être vivement transformé en Turckle-le-Noir. Quel est son but ? Tuer Georges ? Je ne le crois pas, il aura voulu l'emporter, l'étourdir et le cacher dans un massif du jardin.

» Revenu à lui, l'enfant aurait parlé de l'incroyable aggression dont il aurait été victime. Mais ici, une autre hypothèse intervient et je crois bien que c'est la bonne : au moment où il s'empare du petit, son masque glisse un peu...

» L'enfant le reconnaît. Il commence à l'étrangler ! Car il y a des traces de strangulation sur le petit cou... J'arrive, il le lance contre le sol avec une telle force qu'indubitablement, il doit lui rompre les membres.

» Voilà l'histoire des crimes de Porkenham.

— Mais la mort brusque de Jinkins ? demanda Tom.

— Cela, c'est une autre histoire, mon garçon, répondit le détective.

— En tout cas, vous avez pincé Turckle-le-Noir et il sera pendu !

— Pas du tout, mon cher Tom !
— Comment ? s'écria Tom Wills, abasourdi.
— Je dis : pas du tout, mon cher Tom, parce que Porkenham n'est pas Turckle-le-Noir !

*

— Allons voir notre ami le docteur Tilman, avait dit Harry Dickson. Bien que l'heure soit tardive, je suis certain qu'il nous attend avec impatience.

Ils sonnèrent à la porte de la petite maison du médecin et presque aussitôt, Noggs leur ouvrit.

— Comment va le docteur ? demanda Harry Dickson.

— Pas bien Mr. Dickson, répondit le brave garçon d'une voix étranglée, ménégez-le.

— Soyez tranquille, mon bon Noggs, dit le détective en lui serrant les mains, et sachez que si jamais je puis faire quelque chose pour vous, j'en serai toujours très heureux... très heureux, entendez-vous ?

Le domestique s'inclina et serra la main tendue du détective.

— Le docteur est au lit, je présume ?

— Oui, Mr. Dickson, mais il est éveillé, car il vous attend. Il était déjà très inquiet parce qu'à son goût, vous tardiez trop.

Les détectives furent introduits dans une chambre à coucher des plus simples. Le docteur Tilman, à moitié dressé dans son lit, lisait dans ses fameux carnets, à la clarté d'une antique lampe Carcel.

— Bonne nuit, Mr. Dickson, vous vous êtes fait attendre.

La voix était faible, mais fort distincte.

— Ne vous fatiguez pas trop, cher ami, supplia Harry Dickson.

— Ce qui doit être dit doit être dit, répondit solennellement le docteur, et je prie Dieu de me donner la force et le temps de le faire.

Il déposa les cahiers et fit signe aux visiteurs de s'approcher.

Noggs entraînait, porteur d'un plateau avec des verres de grog.

— Le vieux rhum des Iles, dit le docteur Tilman, celui qu'on servait sur la table de la gracieuse reine Victoria... ce sont les dernières bouteilles, mais il aura duré jusqu'à mon terme !

Harry Dickson le regarda avec tristesse et le vieillard perçut ce regard.

— Ne me plaignez pas, Mr. Dickson, je m'en vais content... en bon ouvrier dont la tâche est achevée.

Il prit son temps pour respirer profondément et reprit :

— Ainsi, vous avez vu... je le savais d'ailleurs et je savais aussi que vous auriez trouvé peu après. La vie m'a appris à prévoir les actes d'autrui, car ceux-ci s'enchaînent et ne se trouvent pas isolés dans le temps. Je ne serais pas étonné que vos réflexions devant les trois taches de sang aient été de ce genre : du sang de trois hommes

différents, tous trois promis à la mort.

Tom Wills poussa un cri de surprise.

— Mais c'est vrai ce qu'il dit, le docteur !

Le médecin sourit et lui fit un signe un peu moqueur de la main.

— Et, continua-t-il, la troisième tache vous a amené, Dickson, à découvrir Turckle-le-Noir !

— En effet, répondit le détective.

Tom Wills se tourna vers son maître d'un air mécontent.

— Vous voyez bien que Porkenham est Turckle-le-Noir.

Le geste du docteur Tilman se fit plus railleur.

— Pas du tout, Mr. Wills, Turckle-le-Noir, c'est moi !

— Non ! cria le jeune homme.

— Si, dit doucement le maître.

Le docteur hocha gravement la tête.

— Instruisez votre jeune élève, Mr. Dickson, conseilla-t-il.

— Vous avez dû voir, Tom, que j'ai trempé mon mouchoir dans la troisième flaque de sang, et que j'ai manifesté quelque émotion : ce sang ne venait pas de jaillir d'une blessure, mais bien d'être vomi. C'était pourtant du sang artériel, mais portant déjà la terrible marque des cardiaques sans espoir. L'homme qui venait de le perdre aurait dû s'effondrer sur le coup, à moins d'être un personnage d'une rare prévoyance, disposant immédiatement des palliatifs nécessaires pour prolonger quelque peu sa vie... un médecin, par exemple. Et, continua Dickson, en même temps un homme qui venait d'éprouver une émotion profonde, celle que pouvait lui donner ainsi le spectacle d'un fait qu'il n'avait pas prévu !

— Oui, s'écria le docteur, je n'avais pas vu l'horrible fin du petit Georges, sinon, de mes propres mains, j'aurais exécuté l'infâme Porkenham.

» À mon tour d'éclairer votre lanterne, bien que je pense que celle de Mr. Dickson soit déjà bien garnie de luminaire...

» Revenons aux dates qui furent longtemps si mystérieuses pour vous.

Ici le médecin fit une nouvelle pause, pour reprendre d'une voix devenue soudain très grave :

— Le 2 mai 1898, la jeune fille Margaret Haynes fut assassinée par Jinkins.

» C'est-à-dire qu'au cours d'une atroce scène de débauche, il l'étrangla dans un accès de delirium tremens. À ce festin tragique assistaient Greyland, Sanders, Arrowsmith et Porkenham... et aucun d'eux ne fit un geste ni pour sauver ni pour venger la malheureuse.

Le vieillard soupira et un étrange feu se mit à briller dans ses yeux.

— Margaret Haynes avait une mauvaise conduite, soit... mais elle était jolie, et son éducation avait été faussée. Tombée en de bonnes mains, elle aurait pu retourner sur le bon chemin, dans les mains d'un brave homme de mari. Eh bien, messieurs, malgré tout, moi, je voulais devenir cet époux, car je l'aimais !... Je ne découvris pas tout de suite le coupable et ses complices, il s'en fallut même de beaucoup... Des années après seulement, après de patientes recherches, des espionnages sans nombre, la lumière se fit.

» À ce moment, le crime était couvert par la prescription légale !

» Certes, j'aurais pu livrer ces gens au déshonneur, mais aurais-je même réussi ? Des preuves flagrantes me manquaient, les coupables étaient riches et puissants. Je préparai ma vengeance, longuement, la savourant... mais j'avoue aussi qu'il y eut des moments où je voulais la laisser aux mains du Juge Suprême. Mes recherches, pourtant, m'avaient fait découvrir bien d'autres choses, notamment la nouvelle alliance que Porkenham et ses amis – le juge Jinkins excepté – avaient réalisée dans un nouveau crime : la fabrication de fausse monnaie. J'aurais pu les faire envoyer au bagne, mais ma sentence avait déjà été prononcée : je les avais condamnés à mort.

» Tant de peines, Mr. Dickson, avaient considérablement affaibli mon cœur, et voici que je découvrais qu'un terrible mal cardiaque allait bientôt avoir raison de mes jours. Allais-je descendre dans la tombe sans avoir vengé ma pauvre Margaret ? Non !

» Je choisis le nom d'un croque-mitaine local, présenté par la légende comme un terrible mais naïf redresseur de torts, et je parus en ombre chinoise aux fenêtres que vous connaissez.

» J'avais tout prévu... oui, Mr. Dickson, tout !

» En tant que médecin, je savais que l'arrivée d'une missive menaçante, du genre de celle que reçut le cardiaque Jinkins, allait le tuer ! Ce qui fut ! Je savais que Porkenham n'allait pas reculer devant le meurtre, dès qu'il aurait vu un de ses anciens complices sombrer dans la terreur. J'avais compris qu'Arrowsmith allait vider son propre coffre à la banque Levyson, coffre gorgé de fausse monnaie, quitte à mettre tout sur le compte du complaisant Turckle-le-Noir.

— Vous oubliez un point, docteur, dit doucement Dickson. Quand Porkenham, le jour de la venue de Tom Wills, s'est approché de ma fenêtre pour me tuer, quelqu'un l'a jeté par terre et lui a arraché son revolver, sans le punir davantage, parce que Tom arrivait à la rescousse.

» Quand nous étions emprisonnés dans la cave à charbon, un sauveur inconnu a surgi à la minute suprême...

Le docteur branla la tête.

— Quand j'ai appris que vous alliez vous occuper de cette

affaire, j'ai compris que tôt ou tard Porkenham allait essayer de vous supprimer. Je me suis vu obligé d'attacher un gardien à vos pas. Ce fut Noggs, c'est un brave garçon, courageux et intelligent.

— Je le savais, répondit Harry Dickson, et jamais je ne l'oublierai !

— Mais, murmura Tom Wills, Turckle-le-Noir n'a commis aucun crime... il n'a fait que les prévoir.

Comme pour répondre à cette parole, Harry Dickson tendit les deux mains au docteur Tilman.

— Votre mémoire me sera toujours chère, docteur ! dit-il d'une voix violemment émue.

Le docteur sourit.

— Mes jours sont comptés, vous le savez, mais je m'en vais heureux. J'ai légué ma petite fortune à Noggs. Je m'en vais heureux, je le répète, auprès de Margaret que le Bon Dieu doit avoir déjà pardonnée.

» Reprenez donc du punch, mes amis, et que nos adieux ne soient entachés d'aucun regret. Et j'en prendrai moi-même, de ce merveilleux rhum des Iles. À la vôtre, mes amis très chers...

— À Turckle-le-Noir ! dirent les deux détectives tout bas, mais des larmes brouillaient leurs yeux qui essayaient de sourire.

FIN

LES YEUX DE LA LUNE

1. Le meurtre de Miss Hyams

— Je ne dis pas... je ne dis pas... la chose a parfois réussi. Dans les romans policiers..., je ne dis pas, mais dans la réalité. Enfin, chaque fois que l'occasion se présente, on tente l'expérience.

Le vieux photographe de la police parcourait, d'une petite démarche précipitée de souris, la chambre obscure, tout en longueur, qu'on lui avait aménagée sous les combles de Scotland Yard.

Une ampoule rouge trouait l'obscurité, mais ne donnait aucune clarté. C'était à peine si elle frangeait de pourpre les angles de quelques objets et les profils des personnes présentes.

Elles étaient trois : le photographe Needle, le surintendant Goodfield et le célèbre détective Harry Dickson.

Ce dernier était seul à prêter une oreille complaisante aux protestations du vieux bonhomme qui s'affairait autour des cuvettes plates, vérifiant la densité d'un bain, surveillant le développement d'une plaque.

Goodfield, qui s'ennuyait visiblement, prit la parole à son tour :

— Avez-vous vu l'expérience réussir, Mr. Dickson ?

— Par deux fois, mais sans toutefois révéler l'image de l'assassin.

» La rétine du mort, traitée par l'appareil spécial que manie en ce moment notre camarade Needle, nous fournit une plaque fort curieuse : la chambre du mort, plusieurs des objets entourant le cadavre, le tout vu sous un angle raccourci, des plus grotesques. Mais aucune silhouette humaine, plus que probablement parce que l'assassin devait avoir quitté sa victime quelque temps avant la mort de celle-ci.

— C'est plausible, observa Goodfield. Le fait est que, lorsque l'ingénieur opticien Morrison présenta sa découverte à la Justice anglaise, il y a une vingtaine d'années, ce fut une rude émotion pour le Yard.

» Pensez donc : le mort gardant sur la rétine la dernière vision de la vie ! C'était la clarté sur bien des crimes. Hélas ! la réalité ne répondit pas à l'attente. Il fallait un difficile concours de circonstances pour que l'expérience puisse réussir.

Goodfield considéra le dur profil de son compagnon, silhouetté en écarlate dans l'obscurité de la chambre noire.

— Pourquoi, Mr. Dickson, croyez-vous obtenir un résultat dans l'affaire de Miss Hyams ?

— Avez-vous vu les yeux de la morte, Goodfield ? demanda le détective sans répondre directement à la question posée.

— Certainement, et leur expression d'évidente terreur ne m'a pas échappé.

— Et l'iris de l'œil ?

Goodfield toussa d'un air embarrassé.

— Hm..., l'iris de l'œil, dites-vous ? Oui, oui, je comprends parfaitement..., mais je n'ai pas très bien observé, je l'avoue.

— Contraction pénible, dit sèchement le détective.

— Ah, vraiment ?

— Vraiment ! Oh ! oui, vraiment, Goodfield, et cette contraction pénible me fait croire qu'une forte clarté fut projetée sur Miss Hyams au moment de son passage de vie à trépas. Une forte lumière, comprenez-vous ?

— Certainement ! s'écria joyeusement le policier du Yard. Une clarté qui aurait pu impressionner la rétine de la victime, puisque la rétine humaine n'est en somme qu'une plaque photographique.

Tout à coup, Mr. Needle se mit à pousser une série d'exclamations allant du glapisement au gloussement, du soupir au rire.

— Qu'avez-vous à vous trémousser, vieux babouin ? s'écria Goodfield.

— Il y a qu'il y a quelque chose ! jubila le photographe.

Et il se mit à réciter une vieille fable française, en la modifiant quelque peu à sa façon :

Il y a, dit le dindon, que je vois bien quelque chose.

Mais je ne sais pour quelle cause !

Et il poursuivit :

— Alors, messieurs, il faudra allumer ma lanterne. Et, ne vous en déplaie, ce sera celle de Drummond, qui agrandit puissamment les objets exposés devant ses miroirs paraboliques. C'est une belle invention, allez... Mais il faudra vous armer de quelque patience encore.

Cette patience, que le lecteur aura à partager avec le surintendant de Scotland Yard et avec le détective, nous la lui rendrons moins pénible en racontant les faits qui précédèrent la curieuse expérience.

Dans une rue solitaire de Cheapside, au décor tout provincial, le révérend Randall avait ouvert une église, son église.

Adhérent au sévère culte wesleyen, il n'avait guère tardé à le

trouver trop peu austère encore et, grâce à un legs important, il était parvenu à fonder son propre temple, que les fidèles appelaient « Randall-Church ».

La race anglo-saxonne prête une attention toute particulière à toute nouvelle secte culturelle naissant sur son sol, et la plus burlesque est assurée de posséder bientôt ses fidèles. Tel fut le cas pour Randall et son nouveau schisme.

La Randall-Church connut des jours de gloire, surtout parmi les fanatiques et les ultra-puritains. Elle connut d'autres legs encore et, riche, elle devint estimée.

Le bâtiment était grand et sombre : une importante chapelle conventuelle, abandonnée depuis un demi-siècle et qui, désaffectée, gardait toutes les apparences d'une église, avec ses fenêtres gothiques, ses vitraux colorés, ses hauts piliers de pierre grise, son jubé, ses galeries.

Le révérend Randall ne s'était donné aucune peine pour lui rendre sa splendeur d'antan, car il lui fallait, avant tout, un temple hautain et sévère, où rien ne devait rappeler les condamnables fastes du dehors.

La Randall-Church s'ouvrait dès potron-minet. Le desservant, Mr. Wurdee, allumait deux ou trois becs de gaz à la flamme sifflante et dans la nuit la plus noire, l'église n'avait jamais plus puissant luminaire.

Un matin d'octobre, alors qu'il faisait particulièrement sombre et brumeux, qu'un froid précoce clouait les plus zélés fidèles eux-mêmes dans leurs lits ou auprès de leurs feux, il n'y avait pas beaucoup de monde dans Randall-Church.

Mr. Wurdee ne se souvenait que de six ou sept ombres fuyantes ayant pris place sur les bancs proches de la nef centrale.

Comme tous les matins, le révérend Randall vint lire les prières d'usage. Il avait composé un rituel spécial, fort différent de celui des autres temples protestants. Régulièrement, il commençait par un ou deux psaumes du roi David et terminait par l'une ou l'autre parabole.

Ce jour-là, le clergyman souffrait d'une atteinte de grippe, que lui valait une rechute de la malaria contractée jadis aux colonies. Il écourta donc quelque peu ses pieux exercices.

Fermant sa bible, il donna le signal du départ et ordonna à Mr. Wurdee de fermer le temple jusqu'à dix heures du matin.

Mr. Randall et les fidèles partis, Mr. Wurdee fit un rapide tour de l'église pour voir si, d'aventure, un rôdeur n'y était pas demeuré caché.

Comme il passait par la nef latérale gauche, il crut voir une forme accroupie contre un des piliers.

Seule la nef médiane était éclairée en ces heures de très

minime affluence ; le desservant ne distingua donc qu'une ombre, sans pouvoir dire si c'était un homme ou une femme.

— Holà ! fit-il en grossissant sa voix. On ferme ! Vous pourrez revenir à dix heures !

Mais la forme ne bougea pas.

Mr. Wurdee, qui n'était pas un foudre de guerre, se dirigea vers le poêle et s'empara du tisonnier, longue et lourde barre de fonte, puis il alluma un bec de gaz qui éclaira vaguement la nef de gauche.

Il vit alors qu'il s'agissait d'une femme tout de noir vêtue et qui se tenait adossée contre le pilier, la tête un peu renversée, les yeux fixes.

Cela rendit courage à Wurdee, et il s'approcha de l'inconnue.

— Voyons, madame... Etes-vous malade ? demanda-t-il d'une voix inquiète.

Il n'obtint aucune réponse, mais une nouvelle approche, de quelques pas, lui permit de reconnaître la femme.

C'était une des fidèles de l'église, Miss Bertha Hyams, respectable personne entre deux âges, habitant le quartier où elle tenait, avec sa sœur Rosalinde, une petite mercerie fort chichement achalandée.

Mr. Wurdee, tout en n'étant ni intelligent ni perspicace, possédait assez d'expérience de la vie pour voir que quelque chose ne tournait pas rond.

Il toucha Miss Hyams à l'épaule, geste qui suffit pour la faire s'écrouler tout de son long sur les dalles bleues.

— Grand Dieu..., elle est morte ! s'écria Wurdee, et il se hâta de quitter l'église pour aller quérir du secours dans le voisinage.

Ce secours se présenta sous les espèces de deux marchandes des quatre-saisons, d'une crieuse de journaux et d'un agent de police qui venait de quitter son poste de nuit. Ce fut ce dernier qui fit les premières constatations.

Miss Hyams avait été assommée à l'aide d'un objet très lourd qui lui avait fait une vilaine blessure au crâne. Le policier y vit les causes de la mort et rédigea son rapport dans ce sens.

Pourtant, l'examen médical devait modifier cette opinion primitive : la blessure, tout en mettant les jours de la malheureuse en danger, n'avait pu causer une mort aussi prompte. Une embolie avait achevé la victime.

— On dirait, avait conclu le médecin légiste, que, même après le coup reçu à la tête, Miss Hyams a gardé assez de lucidité pour assister à une scène se déroulant devant elle, scène à ce point terrifiante *qu'elle en est morte de peur*.

— Ah ! avait dit Goodfield, qui assistait le docteur, voilà quelque chose de nature à intéresser mon bon ami Harry Dickson. Si je

téléphonaïs à Baker Street ? Je lui dois bien cela !

— D'accord, avait répondu le médecin légiste. Le cas est curieux, surtout si l'on considère que la mort de Miss Hyams doit remonter plus avant dans la nuit, disons vers une ou deux heures du matin. Que pouvait-elle faire à cette heure dans Randall-Church, je me le demande ?

Voilà où en était l'enquête, au moment où nous avons trouvé Dickson et Goodfield dans l'atelier du photographe.

Dans le fond de la longue pièce sombre, Needle se démenait avec fièvre.

De temps à autre, on voyait passer sa courte silhouette devant la grosse ampoule rouge. Des cuvettes agitées rendaient un son clair. Un appareil de séchage électrique se mit à bourdonner comme un gros frelon.

— Quelques minutes encore, Messieurs, glapit le petit photographe.

— Voyez-vous quelque chose, Needle ? demanda Goodfield.

— Hm..., non ; c'est-à-dire... si. Le fond de la plaque est tout noir, mais il y a deux points blancs. En positif, cela donnera un fond blanc et deux points noirs. Tout à l'heure, la lanterne de Drummond nous en dira davantage. Cela a quelque régularité de forme. Patience !... Non, Goodfield, il ne faut pas allumer de cigarette. J'ai un ouvrage très délicat en train, et la flamme de votre briquet suffirait pour me voiler quelques clichés encore impressionnables, dont j'attends merveille. Et puis, il y a trop de matières inflammables ici.

— Satané singe de photographe ! bougonna Goodfield en remettant son briquet en poche. Assisterez-vous aux interrogatoires de cet après-midi, mon cher Dickson ? Je crois que cela aura quelque intérêt pour vous. Ces gens de la Randall-Church sont de bien drôles de numéros !

— Que savez-vous des sœurs Hyams et de leur magasin de Cheapside ? demanda le détective.

— Peuh ! ce n'est pas de ce côté-là que vous allez découvrir des indices.

» Il y a des années que les deux sœurs se sont établies ici ; elles ont repris à leur compte une vieille mercerie qui périclitait à ravir. Je crois qu'elles ont quelque fortune. Ce sont – pour la malheureuse Miss Bertha, je dois dire « c'était » – de grandes femmes tristes et peu causantes. Très pieuses, je dirai même bigotes. Je ne les crois pas avares, car elles passent pour faire un peu de bien autour d'elles. Elles fréquentent assidûment l'église du docteur Randall, à l'exclusion de toute autre, mais Bertha qui est morte, était sans contredit la plus fidèle. Il faudra pousser une pointe jusqu'à leur magasin, vous qui aimez situer ce que vous appelez une atmosphère. C'est d'un sombre

et d'un triste à vous procurer une incurable neurasthénie.

— Très bien. Je ne manquerai pas de suivre votre bon conseil, mon cher Goodfield. Parlez-moi de Randall, si vous le pouvez.

— D'aucuns disent que c'est un saint. Il est riche, mais il vit en anachorète. Il est assez généreux pour les pauvres, surtout s'ils fréquentent son temple. Par contre, il est très regardant pour son personnel : le premier sacristain Wurdee, le vieux macaque que vous avez vu, ce matin, larmoyer chez le coroner ; l'aide-sacristain Price, qui tient boutique de friandises pour les gosses et a une plaisante tête de clown ; et le petit domestique Nutts, pensionnaire des enfants trouvés du quartier, vaurien, chapardeur et hypocrite. Vous aurez naturellement l'occasion de voir tous ces phénomènes d'un peu plus près au cours de l'enquête. Personnellement, j'ai mon idée...

— Ah, vraiment ?

— Et je ne veux pas en faire un mystère, ajouta malicieusement Goodfield.

» Un rôdeur s'est caché la nuit dans l'église, histoire de ne pas coucher à l'auberge de la belle étoile, où le chauffage est mal réglé en ces froides nuits d'octobre. Il a assommé Miss Hyams pour la dépouiller.

— Soit. Mais que faisait-elle, la nuit, dans une église aux portes rigoureusement closes, elle qui n'avait pas à compter avec l'hôtel de la belle étoile ?

Goodfield se gratta le menton.

— C'est vrai, je ne pensais pas à cela... à moins que le médecin légiste se soit trompé dans son estimation de l'heure, ce qui est possible.

— Le médecin légiste en question est Mendsay et il n'est pas de ceux qui se trompent facilement, répliqua Harry Dickson.

— C'est encore vrai, convint le surintendant, je crois que je ferais bien d'abandonner mon idée première en attendant que vous en ayez une, Mr. Dickson.

Needle grommelait des mots sans suite :

— Cela irait-il... ? Non, je suis certain que non. Et puis, sait-on jamais ?... Je crois plutôt qu'il y aura quelque chose de tangible. On verra... On ne verra pas... Après tout, ce n'est pas mes oignons. Laissons cela à des Harry Dickson. Bon... Voilà que cela sèche trop vite à présent. Un moment de patience encore, messieurs.

— A propos, Mr. Dickson, reprit Goodfield, avez-vous déjà lu le rapport du docteur Mendsay. Je crois que non.

— En effet, mais je crois en connaître les grands traits.

— Oui, mais pas les petits !

— Que voulez-vous dire, Good ?

— Voilà : aux doigts de la main gauche de la morte, Mendsay a

découvert de petites égratignures, qui semblent avoir été causées par de très légers éclats de verre.

— C'est en effet très plausible, Goodfield.

— Comment ? Pourquoi cela serait-il plausible ?

— Parce que ces éclats de verre, je les ai dans ma poche, dit Harry Dickson en réprimant un sourire.

— Vous êtes un type étourdissant ! Expliquez-moi comment vous avez ces babioles en votre possession, Dickson-le-sorcier.

— Simplement pour avoir regardé, plus attentivement que vos policiers, à l'endroit où gisait le cadavre de Miss Hyams. J'ai repéré deux fins éclats de verre... Un verre fragile et très clair, comme celui d'une petite ampoule électrique par exemple.

— Ah !... Au fond, cela ne nous apprend rien.

— Vous le dites très bien, Good mon vieux, cela ne nous apprend rien... pour le moment. Souffrez que j'ajoute cette sage restriction.

— Vous savez, continua Goodfield sur un ton légèrement agressif, cela sent à dix pas la méthode de votre vieux maître Sherlock Holmes : de la cendre de tabac, une allumette brûlée, un cheveu, un peu de boue tombée d'une bottine, tout cela trouvé fort à propos et conduisant infailliblement jusqu'au criminel. Non, Mr. Dickson, papa Goodfield n'ajoute plus trop foi à ces niaiseries.

— Va pour niaiseries, mais elles ne le sont que tout au début de l'enquête. Après, elles prennent souvent des dimensions formidables, une importance immense. Nous verrons bien, Goodfield !

Needle cria, de loin :

— J'apprête l'appareil de Drummond... Diable ! Il me faut d'abord tendre l'écran que j'ai enroulé hier. Encore quelques instants, messieurs, et ce sera tout ou rien.

— Pourquoi ne pas ouvrir des paris ? railla Goodfield. Qui dit non et qui dit oui ? Moi, je veux bien y aller d'une demi-couronne.

On entendit Needle attacher hâtivement son écran de toile blanche sur la muraille.

— Qui prend des places pour le cinéma ? plaisanta-t-il.

Une lumière d'une grande intensité, fusa entre deux crayons de charbon et de craie. Des miroirs paraboliques furent avancés et reculés, des ronds de clarté voltigèrent sur la toile blanche, puis disparurent.

Needle réglait la lanterne Drummond, qui non seulement agrandit les plaques, mais projette dans tous leurs détails les objets présentés devant un de ses foyers.

C'était une plaque sombre et floue que le photographe présentait maintenant devant un puissant miroir concave.

Sur l'écran ne parut qu'une immense flaque d'ombre semblable

à celle d'un étang à la nuit close. Needle maugréa.

— Cela ne veut rien dire. C'est du noir et encore du noir... Les deux points blancs au sujet desquels je me promettais monts et merveilles ne semblent être que des bavures. Voilà ce que l'on gagne à vouloir trouver par force quelque chose de nouveau et d'extraordinaire.

Tout en grommelant, il avait mieux réglé son appareil. Sur l'écran, l'ombre devint moins confuse : un objet gros comme un tronc d'arbre scindait en deux le champ de la vision.

— Un des piliers de pierre du temple ! s'écria soudain Harry Dickson. L'expérience n'a pas complètement échoué !

Il avançait des mains fébriles vers le projecteur.

— Allons, Needle, supplia-t-il, montrez de quoi vous êtes capable ! Votre lanterne doit pouvoir encore faire mieux.

Mais il n'était pas nécessaire de supplier ni d'encourager le petit photographe, dont les joues luisaient de fièvre.

— Attendez ! Je change les miroirs, j'écarte les foyers... Ah ! Le pilier devient plus précis... Voilà le flanc d'un lutrin... C'est tout. Mais que diable sont devenues mes deux taches blanches ?

Il fit pivoter une lentille mobile, poussa du doigt le curseur d'un rhéostat. Les formes se déplacèrent sur l'écran.

— Voilà mes folles blancheurs ! s'écria Needle. Ah ! cette fois, je les tiens et je ne les lâche plus. Attention, messieurs. Je fais donner la grande lentille.

De nouveau, les formes sur la toile changèrent de dimensions : le pilier devint une grosse masse fuligineuse qui semblait vouloir s'avancer dans la pièce. Deux petits cercles, blancs comme des ampoules, apparurent alors à hauteur de visage, et Needle s'écria :

— Je ne sais ce que c'est, mais ces objets ne doivent pas être de dimensions considérables, quand on les compare à l'immense masse du pilier. Ils ne sont pas très éloignés et doivent s'être trouvés à peu près sur le plan de la colonne de pierre. Attention... J'accentue... Toutes les lentilles donnent, à présent.

Les blancheurs circulaires semblaient avancer, en grandissant, jusqu'au premier plan de l'écran...

Au même moment, Goodfield et Harry Dickson poussèrent une exclamation terrifiée, tandis que Needle, dans un geste de folle frayeur, donnait une brusque secousse à sa lanterne de projection.

Un bruit de verre cassé retentit, et l'écran se vida.

— Maladroit que je suis ! hurla Needle, désespéré.

Mais tous trois avaient vu : dans l'ombre, deux yeux épouvantables, emplis d'une effroyable cruauté, venaient de s'allumer. Un affreux regard de tigre s'était fixé sur eux, pendant une brève seconde, du fond des ténèbres.

La plaque n'existait plus, mais avant de se briser, elle avait révélé son étrange et redoutable secret : celui de l'épouvante qui avait tué Miss Bertha Hyams.

2. Etranges visages

Le conseil de fabrique de la Randall-Church se réunit peu après le lunch, en présence du coroner, de Goodfield et Harry Dickson.

Devant une longue table étroite, tendue de vert, des gentlemen à mine compassée avaient pris place. Ils avaient l'air maussade et distant, et le mécontentement de voir leur sanctuaire souillé, à la fois par un crime, et une enquête policière se lisait sur leurs austères visages.

Le révérend Randall, un homme long et maigre, aux yeux enflammés, se leva et prononça une courte allocution.

Si le temple avait été profané, c'était une chose déplorable mais si elle était la volonté de Dieu, il n'y avait qu'à s'incliner. Si la volonté de Dieu était que le coupable soit livré à la justice séculière, le révérend Randall et ses fidèles s'inclinaient, mais il fallait laisser agir la puissance divine et ne pas la devancer par une recherche impie.

Tous approuvèrent, à l'exception naturellement des délégués de la justice.

— Pourtant, mes frères, conclut Mr. Randall, nous répondrons de notre mieux aux questions que l'autorité reconnue se plaira à nous poser, et nous l'aiderons de notre mieux, de nos pauvres lumières terrestres, tout en regrettant qu'elle ne se contente pas de celles qu'il plaira au Ciel d'envoyer... Je suis à votre disposition, messieurs de Scotland Yard.

Et, ayant dit, il prit une pose de martyr, les yeux levés vers le plafond bas et enfumé de la sacristie.

Le coroner était un homme balourd, aux yeux d'alose. Il taquina la pointe de son crayon, ne sachant évidemment pas comment débiter. Il fut très heureux d'entendre Goodfield prendre la parole à sa place.

— Voulez-vous me dire, Mr. Randall, qui a quitté en dernier lieu votre église, hier soir, et qui y était entré le premier ce matin.

— Certainement, Wurdee. Cela fait partie de son service.

Wurdee se leva. C'était un homme triste, souffrant du foie, d'une humeur éternellement chagrine.

— C'est moi, en effet, sir. Hier soir, à la lumière du gaz, j'ai fait le tour de notre église, et n'y ai rien remarqué de suspect. Puis j'ai fermé la porte à double tour. Il était huit heures du soir. Il faisait froid et sombre. Ce matin...

Goodfield l'arrêta d'un geste.

— Inutile de refaire le récit de la découverte du crime, que nous connaissons déjà. Le coroner ne désire pas prolonger cette séance outre mesure.

Le coroner approuva avec plus d'énergie qu'on n'en aurait attendue d'un pareil homme, lourd et indifférent.

— Vous aviez l'habitude de passer quelques instants, chaque soir, chez les sœurs Hyams, je crois. Y étiez-vous hier ?

Wurdee coula un regard craintif vers son supérieur, le révérend Randall.

— J'y étais, sir.

Randall se tourna brusquement vers lui.

— Il me semblait avoir défendu les familiarités trop assidues entre les fidèles et le personnel de mon église, sacristain Wurdee. Vous serez puni !

Le pauvre homme baissa une tête honteuse.

— Je suis un homme solitaire, sir, implora-t-il, et ma maison est noire et triste. Les demoiselles Hyams, qui savaient à quel point je suis malade, me faisaient boire chaque soir de la tisane chaude.

Mr. Randall jeta un regard désespéré au plafond, comme pour prendre le Ciel à témoin d'une pareille impiété : un sacristain buvant de la tisane chaude au lieu d'accepter joyeusement l'épreuve de son mal ! Et les marguilliers présents, composant leurs visages sur le sien, prirent une même attitude offensée.

— Tout à l'heure, quand ces messieurs auront fini leur besogne, le conseil statuera sur les sanctions à prendre à votre égard, Wurdee, dit le pasteur.

Le malheureux sacristain n'en menait pas large et regardait d'un air implorant toutes ces figures fermées et hostiles...

Goodfield coupa court à son supplice en reprenant son interrogatoire.

— Miss Bertha était-elle présente, lors de votre visite, Mr. Wurdee ?

— C'est elle qui me versa ma tisane, sir.

— Etes-vous resté longtemps chez elle ?

— Une demi-heure, sir. A neuf heures, j'étais déjà chez moi, dans Lawrence Street, qui est à quelques pas de la mercerie des demoiselles Hyams.

— A neuf heures, Mr. Wurdee était dans Fenchurch Street, qui est un peu plus loin ! dit soudain une voix flûtée.

Tous se retournèrent vers un homme de haute taille, au visage blême et aux yeux faibles, qui ricanait dans un coin.

— Price ! s'écria Mr. Randall, vous venez d'accuser de mensonge flagrant Wurdee, qui est votre supérieur hiérarchique.

Expliquez-vous !

Le sacristain-assistant ne se fit pas prier.

Il coula un regard fielleux vers son supérieur, visiblement atterré par la révélation, et il commença à parler avec volubilité.

— Avec l'autorisation spéciale du révérend Randall, je tiens boutique dans Ring Street. Ma clientèle n'est pas nombreuse, mais je m'en contente. Se contenter de ce que l'on a est une vertu, et j'entends pratiquer la vertu sous toutes les formes. Je ne vends que de la bonne marchandise, car tromper le client est un péché grave et je ne veux pas verser dans le péché, qui est l'œuvre de Satan. Je me fournis chez Brewster, dans Aldgate, et je vais chercher mes fournitures moi-même après la fermeture de mon magasin. C'est ainsi que j'ai vu Mr. Wurdee courir dans Fenchurch Street.

— Courir ? demanda Harry Dickson prenant pour la première fois la parole. Vous dites bien courir, Mr. Price ?

— Oui, sir, j'ai dit courir, car Mr. Wurdee courait !

— Quelle abomination ! s'exclama Mr. Randall. Mon propre sacristain qui court le soir dans la rue, comme un malfaiteur !

— C'est ce que je me suis dit, s'écria Mr. Price. Mon révérend, vous me prenez les mots de la bouche. Je me suis dit : « Voilà Mr. Wurdee qui court comme un malfaiteur poursuivi par la police ! »

Mr. Randall allait se confondre en de nouvelles diatribes contre son infortuné sacristain, mais Goodfield, impatienté, lui coupa la parole d'un geste.

— Pourquoi couriez-vous, Mr. Wurdee ? demanda-t-il.

L'interpellé baissa la tête et garda le silence.

— Vous entendez, Wurdee ! s'écria Mr. Randall. A mon tour, je vous ordonne de répondre à la question de ce gentleman de la police : pourquoi couriez-vous ?

Une bizarre lueur s'alluma dans les yeux ternes du pauvre rat d'église.

— Je vous demande humblement pardon, mon révérend, mais je ne puis répondre !

— Oh ! se lamenta le pasteur, entendez-vous cela ? Mon propre sacristain qui se permet de me refuser une réponse !

— Mr. Wurdee, dit Goodfield sèchement, je réitère, ma question. Pourquoi... ?

Le sacristain leva la tête. Son maintien de tout à l'heure humble et repentant avait changé. Il riposta avec une sombre fierté :

— Inutile de me tourmenter, sir. Je ne puis répondre à cette question, et je refuse de le faire !

— Wurdee, vous ne faites plus partie du temple ! s'écria Mr. Randall. Je vous chasse ! Mr. Price y prendra votre place pour prix de sa franchise.

Une joie immense inonda les traits flétris du funambulesque Mr. Price.

— Je tâcherai d'être digne de cet honneur, mon révérend, balbutia-t-il.

Mr. Randall bouillait littéralement de colère contre son ex-sacristain.

— Qu'attendez-vous, messieurs de la justice, pour arrêter ce suppôt de Satan ?

Goodfield haussa les épaules.

— Aucune loi anglaise ne défend à un citoyen de courir dans Fenchurch Street à neuf heures du soir, dit-il ironiquement, et en tant que représentant de la justice, je ne puis rien retenir contre Mr. Wurdee. Mais je le conjure de prêter aide et assistance à cette justice, qui est celle de son pays.

Mr. Wurdee lui lança un regard reconnaissant.

— Je ferai de mon mieux, sir, tout en ne pouvant répondre à la question que vous venez de me poser. Mais je vous jure que ce qui me faisait courir n'avait rien à voir avec le meurtre de Miss Hyams.

— Soit, je veux bien le croire pour le moment, se résigna Goodfield. A présent, Mr. Wurdee, je vais faire appel à vos souvenirs de la veille. N'avez-vous rien remarqué d'insolite chez les demoiselles Hyams ?

— Insolite ? Non, pas du tout. La tisane était parfaite, comme tous les jours, et ces demoiselles également serviables et convenables avec moi. Il est vrai que..., mais c'est si peu de chose...

— Dites toujours.

— Miss Rosalinde essayait un chapeau rose devant la glace !

Goodfield sourit et haussa les épaules, mais Mr. Randall poussa un cri de colère et frappa la table du poing.

— Un chapeau rose ! Alors que j'ai défendu à mes fidèles de porter des vêtements de couleur ! Je n'admets que le noir et le gris.

— C'était sans doute à l'intention d'une cliente, dit Goodfield d'un ton conciliant.

— Les clientes des demoiselles Hyams sont toutes des fidèles du temple, et elles ne contreviennent pas à ce que leur ordonne leur pasteur, fut la hautaine réponse du révérend Randall.

Harry Dickson prit la parole pour la seconde fois. Il se tourna vers le maître du temple en prenant un ton déférent.

— Je crois, mon révérend, qu'il y avait peu de monde ce matin dans l'église. Pourriez-vous me dire le nom des fidèles qui assistaient à votre service matinal, je vous prie ?

Le pasteur se recueillit quelques secondes.

— Ils étaient six ou sept tout au plus, si ma vue et ma mémoire me sont fidèles : Mrs. Slatters, Miss Aberdeen, Miss Chickenbox, Mrs.

Lammle, Mr. Flams, Mr. Booth, Mr. Appleby... Je crois que c'est tout.

Une petite voix grêle retentit :

— Mon révérend, vous oubliez le marguillier Gunnesbury !

— Nutts ! s'exclama Mr. Randall. Que faites-vous ici ?

Le domestique, un pâle petit voyou à la tignasse rousse, poussa son nez pointu par une porte entrebâillée et dit d'une voix pleurarde :

— Je balayais la pièce voisine, mon révérend, et vous parliez à voix si haute que je n'ai pu m'empêcher de tout entendre. Alors, j'ai voulu aider votre mémoire qui me paraissait en défaut.

Mr. Randall se tourna vers un homme grand et gras, qui occupait l'autre bout de la table et dont la mine dénotait la confusion.

— Votre place, Gunnesbury, était au lutrin numéro trois. Comment se fait-il que je ne vous aie pas aperçu ? demanda sévèrement le pasteur.

Le visage du gros homme s'empourpra.

— Excusez-moi, révérend Randall, mais je ne croyais pas mal faire. Je voulais me recueillir dans le silence et la solitude, et j'ai préféré m'asseoir sur un des bancs reculés du temple.

— Et la discipline, qu'en faites-vous, monsieur ? s'écria Mr. Randall. La place des marguilliers est fixe dans le temple, et je ne permets pas qu'ils en changent sans mon autorisation expresse. Pour vous punir, vous ferez un don de cinq shillings pour les pauvres de la paroisse.

Mr. Gunnesbury s'inclina.

Goodfield se tourna vers lui à son tour.

— Quelle place occupiez-vous donc pendant le service, Mr. Gunnesbury ?

— J'étais assis dans la nef droite, tout au fond, dit précipitamment le marguillier.

De nouveau, la petite porte s'entrebâilla et la tête de Nutts réapparut.

— L'honorable marguillier se trompe, dit-il d'une voix acide, où perçait une pointe de malice. Il était installé dans la nef de gauche.

— La gauche ? balbutia Gunnesbury. Vraiment ? Ce n'est pas impossible. Tout à mes dévotions, je ne m'en suis sans doute pas aperçu.

— Le corps de Miss Hyams gisait dans la nef latérale gauche, dit Goodfield. Ne l'avez-vous pas vu, Mr. Gunnesbury ?

Le marguillier secoua vivement ses lourdes bajoues.

— Je vous jure que non, sir !

— Où étiez-vous assis ?

— Derrière le premier pilier de pierre, sir.

Goodfield se tourna vers la petite porte.

— Approchez, Nutts !

Nutts n'attendait que cet appel. Preste comme un écureuil, il bondit dans la sacristie et se planta devant la table verte.

— Je jure de dire toute la vérité et rien que la vérité ! clama-t-il d'un air important. Où est la bible, que j'y pose un baiser ?

— Vous n'êtes pas ici à Old Bailey, Nutts, dit Goodfield en réprimant difficilement une forte envie de rire, mais je tiens compte de vos bonnes dispositions et de votre soif de vérité. Dites-moi... vous devez avoir entendu ce que disait l'honorable Mr. Gunnesbury ?

— Il a dit vrai, répondit Nutts. Il était assis derrière le premier pilier.

— Ah, vous voyez bien ! s'écria le marguillier, dont le visage se rasséréna.

— Oui, mais, continua le gamin, il a été assis également derrière le deuxième pilier, je le jure !

— Gunnesbury, s'écria Mr. Randall, que signifient ces coupables réticences ?

Le gros homme perdait visiblement contenance.

— Ai-je vraiment été assis derrière le deuxième pilier ? balbutia-t-il. C'est encore possible. J'ai dû changer de place... Mais je jure que je n'ai rien vu.

Harry Dickson prit tout à coup le parti du pauvre marguillier.

— Cela aussi est plausible, messieurs, dit-il. Il faisait sombre dans l'église, et aucune lumière n'était allumée dans les nefs latérales. Or, le corps de Miss Hyams était allongé derrière le troisième pilier. Mr. Gunnesbury peut parfaitement ne pas l'avoir vu.

Gunnesbury, visiblement soulagé par cette intervention si opportune, souffla bruyamment.

— Et puis, cria Nutts d'une voix haut perchée, Mr. Gunnesbury n'aurait pu se tenir dans la nef droite, sans y être aperçu par l'honorable marguillier Swinebread.

Un gentleman noiraud, porteur de lunettes à monture d'or, qui occupait la chaise voisine de celle de Gunnesbury, sursauta comme s'il venait d'être piqué par un aspic.

— Petit mécréant ! rugit-il en tendant un poing maigre et pileux vers le bavard Nutts.

— Comment, Swinebread, vous aussi ! s'écria Mr. Randall d'une voix lourde de reproches. Vous, l'homme le plus austère, le plus juste de la paroisse !

— Et quand cela serait ? répondit agressivement le marguillier velu. La nef droite de l'église n'est pas une place défendue dans le temple, j'imagine ?

— Et la discipline, marguillier Swinebread ? demanda plaintivement le pasteur. Votre place était au lutrin numéro quatre.

— Je prie où je veux, répliqua l'irascible Swinebread en

s'échauffant, et si j'ai enfreint les règles d'une discipline que je n'approuve pas toujours, révérend Randall, je suis prêt à verser cinq shillings aux pauvres de la paroisse tout comme mon collègue Gunnesbury, ici présent, bien qu'il y ait moins de raisons pour moi d'être questionné par les gens de la police.

— En effet, concéda Goodfield. Je crois que Mr. Swinebread ne pourrait rien nous apprendre au sujet de la mort de Miss Hyams, puisqu'il occupait dans le temple la place la plus éloignée du lieu où gisait le cadavre.

— Bien dit ! approuva le marguillier. Et maintenant, je propose une punition exemplaire pour Nutts, afin de lui apprendre à se mêler de ce qui ne le regarde pas !

— Mais j'aide la justice de mon pays ! protesta le gamin.

— Vous espionnez lâchement, vilement vos supérieurs, maudit morveux ! tonna Mr. Swinebread. Et, comme vous appartenez aux enfants assistés, que l'on vous a confié à notre garde exclusive pendant vos heures de service chez nous, nous avons haute et basse juridiction sur votre misérable personne. Je propose que Nutts reçoive des mains de Price, six coups de garcette, puisque c'est notre droit de lui infliger cette punition.

Nutts se mit à se lamenter, puis à pousser de hauts cris.

Goodfield exigea le silence.

— Messieurs, dit-il, vous arrangez vos petites affaires comme bon vous semble. Toutefois, je vous supplie de vous montrer magnanimes envers cet enfant qui a voulu rendre service à la cause de la justice.

— Oui nous espionne ! tonna Mr. Swinebread.

— Et qui vient de nous prouver qu'il y a des menteurs parmi vous ! intervint tout à coup une voix forte.

Etonnés, et peut-être un peu effrayés aussi, tous les assistants se tournèrent du côté d'où venait la voix. Ils virent Harry Dickson, qui les regardait d'un air dur et sévère.

— A mon tour de vous poser une question, Swinebread, dit sans aménité le détective. Quand, tout à l'heure, vous avez entendu votre pasteur énumérer les noms des gens présents à l'église, pourquoi n'avez-vous pas pris la parole pour dire que vous y étiez ? Pourquoi jouez-vous au cachottier en présence des délégués de la justice ? Répondez, ou je demande au surintendant Goodfield de délivrer un mandat d'arrêt à votre nom.

Une stupeur morne plana un instant devant cette attitude énergique et menaçante. Mr. Swinebread s'effondra littéralement.

— Je... n'ai... rien... à... répondre, dit-il avec effort.

— Je pourrais vous faire arrêter sur-le-champ, Swinebread, mais je n'en ferai rien, parce que votre silence n'a rien à voir avec le

crime de l'autre nuit, *je le sais*. Mais ce que je sais aussi, c'est que vous êtes un individu indigne d'appartenir à un temple en tant que marguillier. Révérend Randall, je vous demande, je prends sur moi de vous demander plutôt, le renvoi immédiat du sieur Swinebread.

— Mais..., balbutia le pasteur ahuri, je ne sais si je dois me rendre à ce... désir...

— Désir ? C'est presque un ordre, bien que je n'aie pas à vous en donner, Mr. Randall. Mais demandez donc à ce lascar, s'il ose se prétendre digne d'appartenir au conseil de votre église. Parlez, Swinebread !

Le noiraud tremblait comme une feuille. Toute sa morgue avait disparu.

— Je m'en vais, oui... Je m'en vais, murmura-t-il d'une voix éteinte.

— Halte !

Le révérend Randall venait de se dresser de toute sa hauteur, ses yeux sombres jetant des flammes. Son regard écrasa Swinebread anéanti.

— Marguillier Swinebread, dit-il d'une voix forte, justifiez-vous. Si vous ne le faites pas sur l'heure, je croirai ce que vient de dire ce gentleman. Dans ce cas, vous seriez un être indigne de mon église, et je vous chasserais honteusement du temple !

Swinebread se leva, les mains frémissantes.

— Je m'en vais... Oui, je m'en vais..., bégayait-il.

— Alors, vous acceptez l'opprobre ? cria le pasteur. Soit ! Vous n'êtes plus des nôtres. Je vous chasse de mon église, brebis galeuse, mouton noir. Allez-vous-en ! Nutts, ouvrez-lui la porte et faites-le sortir !

— Certainement, certainement, mon révérend, s'empressa le gamin, jubilant.

Swinebread fila comme un chien sous l'averse. Mais à peine eut-il fait quelques pas hors de la sacristie, Nutts lui tenant compagnie, qu'il se mit à crier avec fureur :

— Nutts m'a donné un coup de pied !

— menteur ! hurla le gavroche. Il a menti vilainement, mon révérend. Je lui ai donné deux coups de pied !

C'est sur ce burlesque intermède que se termina l'interrogatoire dans la sacristie où, vraiment, les policiers n'avaient plus rien à apprendre.

Une fois dans la rue, Goodfield demanda :

— Comment vous y êtes-vous pris, Dickson, pour faire exécuter ce vilain homme qui a nom Swinebread ?

Le détective se mit à rire.

— Parce que j'avais deviné la raison de sa présence clandestine

à l'église, Goodfield, répondit-il avec bonne humeur. Et Swinebread ne tenait pas à me la voir révéler devant tout le monde.

— Peut-on savoir ?

— Certainement, mon vieux Good. Avez-vous remarqué que cet étrange marguillier feuilletait avec une attention évidente la petite bible de poche qu'il gardait sur les genoux ?

— En effet. Mais quelle importance ?

— J'y viens : ce n'était pas une bible, Goodfield !

— Ah !... Mais encore ?

— C'était un sale petit volume venant de France. Présenté sous la forme d'un livre religieux, il contient de fait une littérature douteuse. Un individu qui s'en délecte ne doit pas avoir grand souci de la morale.

— Cela n'a rien à voir, à mon avis, avec sa présence matinale dans le temple.

— C'est ce qui vous trompe ! Swinebread avait fait du temple du bon Mr. Randall, le lieu de rendez-vous de ses tristes et coupables amours avec une des ouailles du pasteur. Gageons que c'est Miss Chickenbox car, à l'énoncé de son nom, j'ai vu tiquer sa vilaine figure !

— Harry Dickson reste Harry Dickson ! s'écria joyeusement Goodfield. Malheureusement, nous n'avons pas entendu grand-chose d'intéressant, en ce qui concerne l'affaire qui nous occupe du moins.

— C'est ce qui vous trompe, Goodfield, riposta gravement le détective.

— Vous voulez parler des réticences du marguillier Gunnesbury sans doute ?

— Pas le moins du monde. Pour le moment, je n'y attache pas encore grande importance ; plus tard, nous verrons peut-être.

— Alors ? demanda Goodfield, interloqué.

— Le chapeau de Miss Rosalinde Hyams, mon brave ami. L'inattendu chapeau rose !

3. Le chapeau rose

A deux cents pas de Randall-Church, dans une ruelle torve, sans air et sans lumière, de Cheapside, s'ouvrait la boutique des sœurs Hyams.

C'était une maison haute et étroite, datant de la fin du XVII^e siècle, dont la façade restaurée à des époques différentes présentait un curieux amalgame d'architectures. Une paire de ciseaux, découpée dans une feuille de zinc et passée au blanc terni par l'oxyde, servait d'enseigne à la mercerie. Une unique fenêtre basse, aux carreaux verdis, faisait office de vitrine et composait le plus minable étalage qu'on pût imaginer.

Quelques bobines de fil jauni traînaient dans des boîtes de carton poussiéreuses ; des sachets d'aiguilles se tachaient de la rouille de leur contenu. Dans des bocaux de verre à peine translucide s'entassaient des rondelles de ruban fané, de maigres pelotes de laine défraîchie. Des régimes de boutons, d'une mode défunte depuis des lustres, se piquaient sur des cartes graisseuses. Une pile d'étoffes sombres et déteintes servait de toile de fond à cet étalage désuet et morose qui ne devait, que par miracle, éveiller le désir d'un acheteur.

Une pancarte, écrite à la main, annonçait au passant que la maison se chargeait de repriser les gants et de placer des domestiques dans des familles pieuses. Quelques objets de piété jonchaient les rayons latéraux, voisinant avec de petites bouteilles d'une parfumerie surannée et avec des pains de savon aux couleurs passées.

Harry Dickson et Goodfield arrivaient devant la maison, alors qu'une main posait une lampe à pétrole en verre épais sur le comptoir.

L'intérieur de la boutique leur apparut baigné d'une lumière rougeâtre qui la rendait plus lugubre encore.

Ils virent le comptoir de bois, peint en noir et hérissé d'une pile d'étoffes plus mornes encore que leurs sœurs de l'étalage.

Le long des murs, d'un brun ocré, s'étagait une théorie de planches à peine équarries formant des rayons maigrement garnis de fournitures.

Ils virent une longue main blanche passer un linge sur le bois poli du comptoir, puis une manche de lustrine sombre, un corsage garni de passementeries luisantes et noires, et enfin la tache claire d'un visage.

Ils poussèrent la porte, dont la sonnette se mit à tinter à toute

volée.

Une femme très grande et très maigre, aux yeux noirs et fixes, aux cheveux plats coiffés en bandeaux, s'inclina devant eux sans un mot de bienvenue.

— Miss Rosalinde Hyams ? demanda Goodfield, le chapeau à la main.

— En personne, répondit une voix sans timbre. Ces messieurs sont sans doute de la police. Je les attendais. Veuillez passer au salon, je vous prie.

L'arrière-boutique, qui s'ouvrait sur le magasin, y prenant jour à travers une unique cloison vitrée, avait été dotée du nom prétentieux de salon.

De fait, cette pièce était exigüe et quelques meubles suffisaient à la remplir tout en lui donnant l'air d'être encombrée : une table ronde, couverte d'une nappe en toile cirée, deux fauteuils de tapisserie, deux chaises en bambou, un prie-dieu et un petit poêle à coke.

Une lampe à mèche plate brûlait sur la cheminée, devant une glace au tain piqué, flanquée de deux images pieuses.

— Prenez place, messieurs !

Miss Rosalinde Hyams avait les mêmes traits placides et ternes que sa sœur défunte. Son nez fin et coupant se chaussait de lunettes à monture de corne blonde ; sa bouche avait un pli amer et résigné. Elle reniflait sans grâce, comme une personne enrhumée ou qui avait beaucoup pleuré.

— Je regrette, Miss Rosalinde, commença Goodfield, de devoir raviver votre douleur. Le coroner vous a déjà posé quelques questions, ce matin. Elles étaient, à mon avis, bien suffisantes. Vous ne savez rien de tout ce qui a trait au meurtre de votre sœur. Daignez toutefois répondre à quelques autres questions encore. Cela uniquement dans le but d'éclairer la justice et de venger la mort de votre pauvre sœur.

Goodfield, visiblement satisfait de la belle tirade qu'il avait préparée, se tut en se frottant les mains.

— Allez-y, monsieur, dit Miss Hyams d'une voix lasse.

— A quelle heure avez-vous fermé votre magasin, hier soir ?

— Exactement à huit heures trente, après le départ de Mr. Wurdee. Vous devez le savoir, sir.

— En effet, excusez-moi. Vous vous êtes mises toutes deux au lit quelque temps après, j'imagine ?

Un peu de rouge parut aux joues de la dévote, qui devait juger la question inconvenante.

— A neuf heures, sir, dit-elle sèchement. Nous avons pris une tasse de thé, et puis nous avons fait ensemble les prières du soir.

— Vous ne dormez pas dans la même chambre ?

Le rouge s'accroissait ; les mains blanches frémissaient.

— Non, sir. Ma sœur cadette, Bertha, dormait au second, tandis que j'occupe la chambre du premier étage.

— Vous ne l'avez pas entendue quitter la maison, durant la nuit ?

La maigre poitrine de Miss Rosalinde Hyams se souleva.

— Non, monsieur ! dit-elle d'une voix coupante.

— Et le matin, pour aller au service de Randall-Church ?

— Non plus ! Ma pauvre sœur était très matinale. Elle se levait régulièrement avant cinq heures, se rendait au service et ne venait me réveiller qu'à sept heures, quand le déjeuner était prêt. Moi-même, j'allais au service de huit heures.

— Je crois que le coroner a trouvé le lit de Miss Bertha défait ?

— Puisque vous le savez, à quoi bon me demander ce détail si intime ?

— Quand donc le marguillier Gunnesbury est-il venu ici pour la dernière fois ?

C'était Harry Dickson qui venait de jeter brusquement cette question dans l'entretien qui menaçait de languir.

Miss Hyams bondit sur sa chaise, pressant ses blanches mains sur son cœur.

— Oh !... Que voulez-vous dire ?

— Je ne veux rien dire, Miss Hyams, mais j'aimerais que vous répondiez à ma question, dit poliment le détective.

— Il... ne vient jamais ici ! murmura la mercière, défaillante.

— Ainsi c'est vous qui fumez du tabac d'Ecosse ? Curieuse habitude pour une dame comme vous, Miss Rosalinde.

La commerçante renifla longuement et les verres de ses lunettes s'embruèrent.

— Je suis à votre discrétion, messieurs, dit-elle d'une voix sourde. C'est vrai, Mr. le marguillier vient parfois nous rendre visite, mais on ne lui permet pas de fumer ici.

— Ce qui ne l'empêche pas de laisser des grains de tabac sur votre fauteuil, qui porte d'ailleurs la trace d'un habitué de poids, continua Dickson, bonhomme. Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat, rassurez-vous, miss. A quelle heure était-il ici, hier soir ?

— A... onze heures, monsieur...

— Et votre sœur a été assassinée vers minuit ! s'écria Goodfield.

Miss Rosalinde eut un mouvement de tête énergique.

— Je vous jure que je ne l'ai pas vue partir, et Mr. Gunnesbury non plus !

— Et le marguillier est parti ? encouragea Harry Dickson.

— Vers minuit environ.

Miss Rosalinde joignit les mains.

— Gunnesbury est un honnête homme, messieurs. Ses intentions sont pures. Il est célibataire... Je crois bien qu'il veut m'épouser, mais je n'entends pas me marier, jamais !

Harry Dickson se leva.

— Mon ami Goodfield n'avait pas l'intention de vous poser de plus amples questions, Miss. Nous vous souhaitons bien le bonsoir ! Tiens... où donc ai-je posé mon chapeau ? Sur le comptoir en entrant ? Mais non, il n'y est pas... Ah ! pardon, il est tombé derrière... Maladroit que je suis.

Ils se retrouvèrent dans la rue brumeuse, faiblement éclairée par un unique réverbère à flamme rousse. Un jeune voyou, qui rôdait aux alentours, les regarda passer en ricanant.

— Faut-il montrer le chemin à ces messieurs ? gouailla-t-il. Buckingham Palace est au chaud, à gauche dans la ruelle ! J'attends que le duc de Gloucester sorte pour lui faire un pas de conduite !

— Sale canaille ! gronda Goodfield. J'ai grande envie de lui faire passer la nuit au poste le plus proche.

— N'en faites rien, Good ! s'écria Harry Dickson en éclatant de rire. Vous nous joueriez un sale tour en faisant cela. Il est vrai qu'il a une bonne tête !

— Qui ? Ce vaurien ? ronchonna le policier.

— Mais non... mon brave élève Tom Wills. Vous ne l'avez donc pas reconnu ?

Goodfield jura et regarda son célèbre ami avec des yeux stupéfaits.

— Ah ça ! par exemple !

— Et il vient de nous apprendre quelque chose de bien important !

— Ah non..., il nous a débité une stupide plaisanterie.

— Pas du tout. Il nous a appris que la maison des mercières possède une porte de sortie, bien cachée, sur la ruelle de gauche et qu'il attend la sortie de la dame de céans à cet endroit !

— Par mes galons, Dickson, vous êtes un habile gaillard ! avoua Goodfield.

— J'aime vous l'entendre dire, Good. Mais pressons le pas. Nous allons prendre le thé chez moi, dans Baker Street. Je suppose que Tom nous en laissera le temps.

Le thé fut accompagné de quelques plantureux sandwiches, que tailla la bonne Mrs. Crown, et suivi par deux solides grogs.

Le téléphone sonna. Harry Dickson s'empara de l'écouteur.

— Allô !... C'est vous, Tom ?

— Oui, maître. Le chapeau rose s'est mis à l'air. Il se promène dans Houndsditch, et tourne dans Bull Street à présent. Je prendrai

volontiers un verre aux *Trois Drapeaux*. A la revoyure !

La communication fut coupée.

— Les *Trois Drapeaux*, avez-vous entendu, Goodfield ? demanda Harry Dickson au policier de Scotland Yard à qui il avait passé le second écouteur.

— Une sale boîte à filles et à chenapans ! grommela Goodfield.

Harry Dickson avait ouvert sa garde-robe et considérait d'un œil critique les nombreux costumes qui la remplissaient.

— Un complet de grosse laine bleue, une casquette avec deux doigts de galon dédoré, un tricot ad hoc, deux petits anneaux d'or dans les lobes de l'oreille et une barbe en collier... Quel beau patron de péniche vous ferez, Good. Pour ma part, je me contenterai de cette vareuse un peu usée, de ce bonnet alpin posé sur des cheveux roux, d'une petite moustache coupée court et de ces bottes. Jamais marinier n'aura eu plus beau garçon de cabine comme compagnon de débauche. Vite, endossons ces frasques !

Peu de temps après, les deux hommes s'adressaient mutuellement des grimaces satisfaites dans la grande glace du salon.

— Nous ne descendrons pas, Goodfield, dit Harry Dickson. Nous monterons au grenier, au contraire. Par le chemin des chats, nous gagnerons une fenêtre en tabatière, toujours providentiellement ouverte, et nous sortirons par la boutique du crémier, un excellent homme dont Scotland Yard estime les services.

— Entendu ! fit Goodfield en clignant de l'œil.

Comme ils longeaient une large gouttière, le surintendant demanda :

— Vous croyez donc qu'on nous surveille ?

— Croire ? J'en suis certain, puisque la lumière reste allumée dans mon cabinet de travail et que Mrs. Crown a mis en marche cette utile mécanique qui projette de temps à autre mon ombre sur les stores ! C'est un vieux truc, auquel les espions se laissent toujours prendre.

— Qui donc nous surveillerait, à votre avis ?

— Une vieille connaissance : le bon Mr. Gunnesbury !

— Lui ? Et pourquoi ? Et comment ?

— Pourquoi ? C'est encore à prouver, mais je suppose qu'il agit pour le compte d'une certaine dame de ses rêves. Comment ? Il nous a suivis tout le long du chemin menant à Baker Street.

— Comment a-t-il pu être averti ?

— Rien n'est plus simple ! Il se trouvait dans la maison de la mercière.

— Et vous n'avez rien dit ! Nous aurions pu l'arrêter !

— Pour quoi faire ? Et pour quel motif ? Comme meurtrier de Miss Bertha ? Vous auriez eu fort à faire pour le prouver.

— Comment avez-vous su qu'il était là, tout près de nous ?

— Je crois qu'il est très difficile d'empêcher un fumeur de tirer de temps à autre une bouffée de sa pipe, Goodfield !

— Mâtin ! Vous avez de nouveau trouvé, sacré Dickson. Mais que venait-il faire chez la mercière ?

— C'est un amoureux, Good, et il faut beaucoup pardonner à ce genre de malade.

— Mais pourquoi Miss Rosalinde voudrait-elle nous espionner ?

— Quel déluge de questions ! Heureusement, la réponse est aisée : Miss Rosalinde Hyams ne veut nullement nous espionner !

— Je n'y comprends plus rien, Dickson. Que veut-elle alors ?

— Simplement être débarrassée de ce fâcheux, Good ! Je suppose qu'elle avait d'autres chats à fouetter ce soir. Rien ne lui a été plus aisé que de dire au bonhomme, qui nous écoutait derrière quelque porte, avec une angoisse grandissante :

» — Gunnesbury, vous voyez bien que ces gens vous veulent du mal. Regardez où ils vont, ce qu'ils font et ne les lâchez pas d'une semelle cette nuit !

» Le conseil a dû être suivi avec reconnaissance. Tenez, Goodfield, je suis à peu près certain que l'honorable marguillier ne se doute même pas de l'existence de la porte clandestine, dans la ruelle, et surtout pas...

— Surtout pas... ? répéta le policier.

— De l'équipée d'un certain chapeau rose, équipée nocturne qu'il nous faudra vivre avec lui cette nuit !

Ils avaient atteint la rue. En se retournant, Goodfield vit au loin une grande ombre lourdaude, blottie sous un porche, face aux fenêtres du détective.

Le feu d'une grosse pipe brasillait par moments.

— C'est bon, le tabac d'Ecosse, gouilla Harry Dickson, et en tout cas cela aide à passer une nuit blanche à regarder, dans la pluie et le vent, une ombre mécanique se profiler d'heure en heure sur l'écran éclairé d'un store...

*

Houndsditch bruissait d'une vie turbulente et crapuleuse.

Des matelots en bordée passaient d'un trottoir à l'autre en s'injuriant ou en s'invitant mutuellement à de plus copieuses libations encore.

Des filles fardées, les jupes luisant de pluie collées sur leurs hanches maigres, arpentaient les rues d'une démarche faussement alanguie, hélant les hommes de leurs voix rauques.

— On nous offre un gin, Gov'nor ?

Toutes portaient, comme un bonnet d'uniforme, le fameux chapeau rose, insigne de leur déchéance et de leur triste métier de phalènes.

— Regardez bien les chapeaux, Goodfield, et surtout les visages qui sont dessous, conseilla Harry Dickson.

Le policier eut un geste de désespoir comique.

— Alors j'en ai jusqu'à demain ! se lamenta-t-il.

Tout à coup, un jeune coureur de rues leur tomba presque dans les bras. Il se recula et se mit à les apostropher avec bonne humeur.

— Vous avez failli me défoncer le bide, ventres de goudron. Cela vaut bien un verre aux *Trois Drapeaux*, hein ? Allez-y, mes petits pères, le duc de Gloucester vient d'y arriver avec sa suite !

— Toi, mon petit monsieur, répliqua Dickson avec colère, je te conseille d'aller faire tes prières à l'église avant de t'en prendre à moi !

— J'y cours ! glapit le voyou en se défilant prudemment.

Il ne faut pas grand-chose pour provoquer un attroupement dans Houndsditch et les quartiers louches environnants. Les brèves ripostes s'étaient donc échangées au milieu d'une foule vite accourue, mais tout aussi vite déçue en voyant que la prise de bec ne tournait pas en rixe.

Les détectives, eux, avaient compris : Tom Wills venait de leur apprendre que quelqu'un se trouvait dans la taverne des *Trois Drapeaux*, de bien douteuse réputation.

La vaste salle basse du bar était remplie d'un monde interlope : filles publiques, marlous et souteneurs, apaches à la recherche d'un coup à faire, marins en goguette, êtres sans nom, mais sentant le crime à dix pas.

Harry Dickson et son compagnon se frayèrent un chemin à travers cette jungle humaine, pour finir par se caser à une table crasseuse où un garçon malpropre leur servit un alcool détestable en leur donnant grossièrement l'ordre de payer immédiatement.

Des yeux, Harry Dickson fit lentement le tour de la pièce.

— Il n'y a pas de connaissances n'est-ce pas ? demanda Goodfield.

Le détective prit quelque temps avant de répondre.

— Au comptoir, il y a un type dont je connais la bobine.

Bobine ! Goodfield comprit.

Il fallait prendre garde aux moindres mots, car ils pouvaient tomber dans des oreilles ennemies. Bobine : cela lui rappelait la triste boutique de Cheapside.

Et, soudain, il la vit.

Un manteau de laine brune était ouvert sur sa robe largement décolletée. Des fards audacieux lui faisaient un visage de fille

plaisante, les plis amers de sa bouche avaient disparu comme par magie, et les yeux, débarrassés de leurs lunettes, brillaient d'une vie fiévreuse.

Des hommes s'empressaient autour d'elle, lui entouraient la taille de leurs bras avides, l'embrassaient à même la bouche. Qui aurait pu reconnaître, en cette belle ribaude, la mercière du Cheapside, revêche, dévote et sempiternellement vêtue de noir ?

Les bandeaux plats avaient fait place à une sombre et luxuriante chevelure, sur laquelle se posait de guingois un affreux et voyant chapeau rose, insigne de l'impudeur et de la basse orgie de Londres !

— Reconnaissez-vous ceux qui lui tiennent compagnie ? demanda Goodfield à voix basse à son ami.

Harry Dickson eut un signe affirmatif : il les connaissait bien.

Il y avait là Big Crab, Shangai Jack, Little Snake, London Tower... surnoms bien pittoresques si nous traduisons : Gros Crabe, John de Shanghai, Petit Serpent, Tour de Londres. Tous gentlemen de la basse pègre de la métropole, ayant acquis une renommée notoire dans le monde de la cambriole.

— Belle compagnie ! bougonna Goodfield en sourdine. Cela sent à dix pas le coup qui se prépare. Je n'ai jamais vu autant de spécialistes du genre réunis comme ce soir.

Harry Dickson, les sourcils froncés, considérait fixement son verre de gin. Les choses se compliquaient autour de lui... Il y avait plus encore : le visage de Rosalinde Hyams lui sembla soudain moins inconnu.

Il se rapprocha de son compagnon et lui dit aussi doucement que possible :

— Good, mon vieux, le nom de Muriel Granner ne vous rappelle-t-il rien ?

— La fantomatique Muriel, cette redoutable souris d'hôtel qu'on aurait mieux fait de surnommer « anguille d'hôtel », tellement elle était habile à nous filer entre les doigts ? Une sale bête en tout cas, et qui ne reculait devant rien, pas même devant un beau crime ne laissant pas de traces.

— Regardez Miss Rosalinde Hyams, regardez-la donc bien.

Goodfield obéit et Dickson le sentit s'agiter à ses côtés.

— Oh ! voilà qui est trop fort, gémit sourdement le policier du Yard.

Soudain, Harry Dickson sentit la grande menace planer : les yeux de la singulière mercière venaient de s'attacher aux siens, ne les quittant plus et il y lut une redoutable lueur de triomphe.

4. Minuit dans Randall-Church

— Je vous conseille d'aller prier à l'église, avait dit le maître.

Tom Wills avait compris. Il flâna pendant quelque temps encore dans Houndsditch, se prit de querelle avec quelques filles ivres, pour faire mine de filer doux et de prendre le large à l'arrivée de leurs protecteurs. En réalité, il quittait le quartier pour celui de Cheapside, plus sombre et moins bruyant. Il commençait à se faire tard. Les rues s'endormaient dans la brume nocturne venue de la River. Tom négligea la ruelle des sœurs Hyams, qui ne devait abriter aucune présence pour l'heure, et traversa le sordide dédale de venelles tributaires de Ring Street.

Il adressa une grimace de vieille connaissance à la boutique de Mr. Price, à la pieuse enseigne du *Bon Samaritain*. Une faible clarté de veilleuse luisait derrière le store baissé de l'unique fenêtre de l'étage.

Mr. Price, monté en grade, devait y faire des rêves dorés à souhait.

Une fois hors de Ring Street, Tom traversa une place triangulaire, où se mouraient les derniers ormes d'un vieux mail, et dont le sommet était occupé au nord-est par la triste bâtisse aux briques noircies de Randall-Church.

Il faisait ce soir-là un grand vent qui semblait vouloir mettre en bûchettes les ruines des pauvres ormes de l'esplanade.

Tom courut s'abriter sous le porche du temple, mais il semblait vraiment que tous les souffles du nord s'y étaient donnés rendez-vous, et qu'il y fût comme fourvoyé dans la caverne d'Eole lui-même.

Le long du temple courait une sinueuse ruelle, bordée de hauts murs aveugles, dont celui du fond clôturait le jardin du prieuré, l'austère demeure du révérend Randall.

Comme Tom Wills s'approchait de la porte d'entrée, il entendit une rumeur suspecte à l'intérieur. N'entendait-il pas une voix angoissée qui criait « au voleur » ? Perplexe, il s'arrêta, ne sachant trop que faire, quand cette porte fut ouverte ; le pasteur Randall, en sévère toilette de nuit et bonnet de coton, parut sur le seuil, où le vent souffla la flamme de la chandelle qu'il brandissait à bout de bras.

— Police ! Police ! criait le révérend d'une voix enrouée.

Tom Wills ne portait certes pas une tenue faite pour inspirer confiance à un gentleman qui implore à grands cris l'aide de la police, par une nuit de bitume et de purée de pois, mais il était homme de

ressources.

D'un mouvement preste, il enleva ses rouflaquettes postiches, les fit disparaître sous sa casquette, se composa une petite mine futée, innocente, et accourut.

— Mon révérend ! Qu'y a-t-il, mon révérend ? Puis-je vous être bon à quelque chose ? Je suis l'ami de votre domestique Nutts !

— Dieu soit loué ! gémit Mr. Randall. Allez donc me chercher un agent de police, jeune homme. Il y a des voleurs dans ma maison.

Tom Wills prit une mine consternée.

— Il y a juste deux minutes que le bobby de faction à l'angle de Ring Street a quitté son poste pour prendre celui de son collègue de Fenchurch Street, mon révérend, et il ne sera remplacé que dans une heure. Si je dois courir jusqu'au poste de police le plus proche, les voleurs auront le temps nécessaire pour piller votre maison et même pour vous assassiner.

Mr. Randall frémit à cette terrible conjecture.

— Que faire ? Que faire ? sanglota-t-il.

— Je suis fort, et je n'ai pas peur, dit Tom Wills d'une voix résolue. Donnez-moi un tisonnier et je donnerai une belle leçon au voleur qui se permet de pénétrer dans la maison d'un saint homme comme vous !

— Merci, jeune homme, dit le révérend. Quel bonheur de voir que le Seigneur a daigné entendre mon appel, en m'envoyant un jeune homme vertueux pour me défendre contre les noirs desseins des suppôts de Satan ! Il y a un tisonnier qui pend à la grille du poêle de ce corridor. Mais ne répandez pas inutilement le sang, jeune homme, même si c'est celui d'un homme rallié au crime !

Il avait rallumé sa chandelle et une clarté tremblotante éclaira un immense hall dallé, aux lambris de chêne noir.

— Où est le voleur, mon révérend ? s'enquit Tom Wills en brandissant son arme.

— J'allais finir ma dernière prière du soir, celle que je récite dans l'obscurité, avant de m'endormir, quand j'entendis le bruit d'une fenêtre battant dans le vent, expliqua le pasteur en se serrant peureusement contre son providentiel protecteur. Je redoutai un inutile bris de vitres et je me levai. Comme je traversais le palier, j'entendis du bruit dans mon cabinet de toilette. J'allais en ouvrir la porte, quand je vis tout à coup qu'un rayon de lumière passait à travers le trou de la serrure. J'y appliquai l'œil, et que vis-je, à ma terreur indignée ? Un homme sombre, qui fouillait d'une main impie dans ma garde-robe.

— Voyez-vous qu'il vous ait chipé votre redingote ? opina Tom d'une voix où le brave pasteur ne détecta certes aucune ironie.

— Sans doute, dit-il, ce serait très grave, car voler les habits

d'un clergyman, c'est se rendre doublement coupable de forfaiture. Au premier moment, mon intention fut d'entrer dans la chambre et de me jeter sur le voleur, mais je suis un homme de paix et, si j'ai entrepris la lutte contre les esprits impurs de la nuit, ma pauvre force physique ne me permettrait pas de lutter avec les hommes nocturnes qui pourraient les incarner. Je fermai prudemment à clé la porte du cabinet de toilette, et je me glissai en tapinois dans le jardin de la cure. Là, je vis dressée contre le mur, une échelle dont les derniers échelons atteignaient la fenêtre de la chambre du crime. Sans faire de bruit, je la couchai par terre, et je courus à la porte pour appeler au secours : le Ciel vous envoya vers moi, digne jeune homme, dont j'ignore encore le nom.

— Je m'appelle Smith, mentit effrontément Tom Wills, tout comme mon père et mon grand-père. Maintenant, mon révérend, allons confondre votre vilain bonhomme de cambrieleur.

Ils montèrent doucement à l'étage, mais ils l'avaient à peine atteint, qu'ils s'arrêtèrent stupéfaits : une voix larmoyante s'élevait de l'autre côté de la porte close.

— Seigneur ! Me voici bien puni de mon audace ! Les démons de la nuit ont enlevé l'échelle, et je devrai rester ici à attendre le jour et la honte !

— Oh ! murmura le pasteur, cette voix... Mais je la connais !

Tom Wills l'avait déjà devancé et, d'une main preste il avait tourné la clé dans la serrure. Une petite chambre nue lui apparut, éclairée par une lanterne sourde posée sur un coin de la cheminée. Contre une penderie en bois blanc, dont la porte était entrebâillée, un homme se tenait dans une pose d'affliction extrême.

Comme Wills et le pasteur entraient il se couvrit le visage de ses mains.

— Mon révérend ! cria-t-il d'une voix lamentable, livrez-moi à la police ! Que l'on me traîne devant la cour d'Old Bailey, qu'on m'y juge comme un malfaiteur, car j'ai péché lourdement. J'en aurai certainement pour dix années de travaux forcés, mais je n'aurai pas assez de toute ma vie pour me repentir !

— Wurdee ! s'écria le pasteur. Malheureux homme, que faites-vous ici ?

L'ex-sacristain ne répondit pas. Il continua à geindre et à demander qu'on le livrât à la police.

— Wurdee ! dit sévèrement Mr. Randall. Depuis cet après-midi, je sais que vous êtes un menteur et un homme aux desseins inconnus et coupables ; à présent, je sais que vous êtes un voleur !

— Non ! s'écria l'ex-sacristain. Je ne suis pas un voleur !

— Vraiment ? demanda non sans ironie le révérend. Que faites-vous chez moi alors ? Vous venez voler mes vêtements !

— Non, répéta Wurdee avec un sombre désespoir. Mon révérend, faites-moi arrêter par la police, mais je ne répondrai à aucune question, ni aux vôtres, ni à celles des détectives de Scotland Yard.

— Malheureux ! fit tristement le pasteur. Le démon vous possède.

Il parut réfléchir, puis demanda soudain :

— Wurdee ! N'êtes-vous pas venu ici la nuit dernière également ! J'ai vu l'échelle dressée contre le mur, mais je n'y ai attaché aucune importance. Ne mentez pas, je vous en supplie, ne chargez pas votre pauvre âme d'un nouveau péché, Wurdee.

L'ex-sacristain baissa la tête.

— Oui, mon révérend, j'étais ici la nuit dernière, mais je ne vous ai rien volé.

— Mais pourquoi ? Répondez donc, malheureux homme que vous êtes ?

Wurdee continuait à secouer la tête avec obstination.

Tout à coup, Mr. Randall se tourna vers Tom Wills.

— Jeune homme, dit-il, d'une voix forte, voulez-vous vous associer à une bonne œuvre ?

— Je ne demande pas mieux, mon révérend, répondit Tom un peu étonné de cette proposition inattendue.

— Ne parlez à personne de ce que vous avez vu et entendu cette nuit, pour que ce pécheur n'aille pas moisir sur la paille humide des cachots. Je le livre au châtiment du remords, à celui de sa propre conscience.

— Et, demanda Tom malicieusement, vous ne voulez pas, mon révérend, que je lui donne un petit acompte avec ce tisonnier, histoire d'imprimer un souvenir un peu durable dans sa coupable mémoire ?

— N'en faites rien, jeune homme. Le Seigneur a dit : « Qui manie le glaive périra par le glaive. » Le droit de châtier n'est pas de ce monde.

— Alors, il peut partir ? demanda Wills.

— Immédiatement !

— Ouste, caltez, vilain homme ! hurla Tom en levant son tisonnier.

Wurdee n'attendit pas plus longtemps et fila comme un rat dans l'ombre.

— Bonne nuit, mon révérend... Oh pardon, pour un peu, j'allais emporter votre tisonnier, et vous auriez été volé quand même !

Tom sortit à temps pour voir Wurdee tourner en courant le coin de la venelle et disparaître dans l'obscurité.

Mais il était bien décidé à ne pas perdre le bénéfice de sa nuit et il se lança immédiatement à la poursuite du sacristain félon.

— Ah ! si le maître avait été là, murmura-t-il tout en courant, il aurait eu tôt fait de découvrir les bizarres desseins de ce rat d'église si mystérieux. Mais moi, je n'y vois pas grand-chose, ce qui n'est pas une raison pour laisser Wurdee se défilier.

Il y avait un peu de brume. Arrivé sur l'esplanade des ormes, Tom Wills ne trouva plus trace du fugitif, évanoui dans le brouillard.

Il en était encore à s'orienter pour voir quelle direction il prendrait, quand un bruit de pas pressés, bien que feutrés, attira son attention.

Seul un misérable réverbère à lumignon fumeux éclairait le porche de l'église, mais sa pauvre clarté suffit au jeune homme pour voir émerger de la nuit une ombre déjà bien connue : celle de Wurdee.

L'ex-sacristain avait simplement fait en courant le tour du temple et, à présent, il faisait halte contre la porte d'entrée.

Tom se laissa tomber à quatre pattes et s'approcha en rampant, profitant de l'ombre des ormes pour masquer son avance.

Wurdee fouillait ses poches et, soudain, Tom le vit en sortir un gros objet luisant, qu'il regardait d'un air de doute.

Après quelques instants d'hésitation, le sacristain se dirigea vers la porte en brandissant l'objet.

— Une clé, murmura Tom, déçu. La clé de l'église... Ce n'est que cela. Mais ce qui serait intéressant de savoir c'est ce que Wurdee vient faire dans le temple, aux approches de minuit ! Je donnerais gros pour pouvoir le suivre. Mais comment faire ?

Les esprits de la nuit devaient être favorables aux desseins du jeune détective. Wurdee tournait la clé dans la serrure, mais celle-ci semblait opposer une forte résistance.

Tom Wills assista aux vains efforts de l'ex-sacristain. Il le vit chercher désespérément dans sa poche, puis sur le sol, et s'éloigner un peu du porche, suivre le mur du temple, le nez baissé, cherchant toujours.

Tom n'avait que cinq ou six yards à franchir pour atteindre la porte : le brouillard s'épaississait sur le vieux mail. Le jeune homme s'élança... Il saisit avidement l'anneau de la clé, qui résista encore, puis céda : la porte s'ouvrit. Tom Wills était à l'intérieur.

Il refermait doucement le lourd battant de chêne, quand il entendit Wurdee revenir, s'escrimer de nouveau contre la clé, et réussir enfin à entrer lui aussi.

Tom comprit que le sacristain, dont la poigne était moins solide que la sienne, avait cherché sur le sol un objet capable de faire office de barre afin de forcer la clé à tourner dans la serrure.

Dans le temple, l'obscurité était complète ; Tom n'aurait pu voir à un pouce de son visage. Il entendait la respiration pénible et saccadée de Wurdee.

Brusquement, le bruit d'une allumette frottée le fit reculer. Il rencontra la masse froide d'un pilier de granit et se dissimula derrière.

Une lumière blonde palpita un instant, révélant la sombre silhouette de Wurdee. Puis une odeur d'huile s'éleva et un rond de clarté troua les ténèbres : l'ex-sacristain venait d'allumer une lampe sourde.

Cela fait, il prit quelque temps pour respirer, et Tom vit que la main qui tenait la lanterne tremblait fébrilement.

Enfin Wurdee se mit en marche, quittant la nef centrale pour se diriger vers celle de gauche. La luciole de la lampe permettait à Tom de le suivre aisément à travers la nuit opaque.

Wurdee s'avavançait lentement, comme avec crainte ; il dépassa les deux piliers centraux et, enfin, atteignit celui au pied duquel on avait trouvé le cadavre de Miss Bertha Hyams. Tom vit la silhouette de l'ex-sacristain se pencher et, tout à coup, il perçut un bruit de sanglots étouffés. Mr. Wurdee pleurait.

Cette étrange fin d'une équipée mystérieuse entre toutes, était bien de nature à décevoir un garçon d'action comme l'était l'élève de Harry Dickson.

Il avait suivi à pas de loup le singulier personnage, et à présent, il considérait, stupéfait, sa lamentable silhouette effondrée de douleur.

Il en était encore à formuler des conjectures, regrettant de nouveau l'absence du maître, quand un nouveau bruit le fit tressaillir : on ouvrait avec précaution la porte de la rue.

Wurdee, lui aussi, devait avoir entendu, car d'une main rapide, il saisit sa lanterne et en souffla la flamme.

La porte s'était refermée doucement ; du fond de l'ombre, quelqu'un s'avavançait en tapinois ; puis un rayon de lumière, celle d'une lampe plus perfectionnée, un petit fanal électrique de poche, se mit à courir le long des dalles du temple.

Tom Wills porta la main à son revolver.

Une forme lourde et malhabile s'avavançait entre les bancs, les heurtant par moments, pour reprendre, peu après sa marche gauche et pesante.

A quelques pas de lui, Wills devinait la présence de Wurdee, aux aguets tout comme lui.

L'inconnu se dirigeait à présent vers la nef de gauche, après avoir traversé celle du centre. On ne voyait que le pinceau très mince de sa torche électrique effleurant les pauvres meubles d'église. Par instants, un dossier de banc, un flanc de lutrin, le fût d'un pilier de granit sortaient de l'ombre pour y retomber ensuite au gré de la clarté errante.

La lumière était très proche à présent, et soudain elle tomba en

plein sur le visage exsangue et angoissé de Mr. Wurdee.

Celui-ci poussa un cri et leva des mains suppliantes, mais l'intrus ne semblait guère en mener plus large que l'ex-sacristain, car sa torche se mit à trembler fébrilement, puis elle lui tomba des mains, sans toutefois se briser.

Mais sa lumière venait de l'éclairer lui-même en plein, et dans le rayon électrique parut le visage hagard de... Mr. Gunnesbury !

— Wurdee !

— Gunnesbury !

Les deux noms furent lancés en même temps, avec une égale expression de stupeur effrayée. Le marguillier reprit le premier ses esprits.

— Que faites-vous ici, Wurdee ? balbutia le gros homme.

— Et vous, Mr. Gunnesbury ? fut la riposte acerbe.

— Vous n'appartenez plus au temple, Wurdee, dit Mr. Gunnesbury en hésitant.

Alors le ci-devant sacristain eut une réponse qui interloqua fort le jeune détective, aux écoutes de ce singulier entretien.

— Rassurez-vous, monsieur le marguillier, *je n'ai pas de savon noir, moi.*

L'effet de ces singulières paroles fut foudroyant : Mr. Gunnesbury balbutia, perdit contenance, prêt à pleurer.

— Je garderai votre secret, Wurdee, finit-il par dire d'une voix plaintive.

— Et moi le vôtre, Mr. Gunnesbury, répondit poliment l'ancien sacristain. Je ne vous en ai jamais voulu ; chacun de nous connaît ses péchés, et s'en repentira à son heure.

Cela allait tourner au cours de morale, quand soudain la face des choses changea de nouveau.

Un bruit sourd s'élevait du côté de la porte. On entendait des heurts brusques quoique assourdis et volontairement voilés. Le bois cria, les gonds grincèrent, quelque chose comme un déclic très sec se fit entendre.

Tom Wills ne s'y méprit pas : on forçait l'entrée de l'église.

Le bruit s'amplifia un instant et la porte céda.

La clarté du réverbère de la rue glissa un instant à l'intérieur du temple, puis fut comme soufflée par la fermeture de l'huis violé.

En même temps, Mr. Gunnesbury avait éteint sa torche électrique, et Tom Wills, qui n'aurait eu qu'à étendre la main pour toucher les deux hommes, les entendit respirer comme des gens en proie à une folle terreur.

Un bruit de pas multiples encore que feutrés et précautionneux résonna puis une voix commanda :

— De la lumière, mais qu'elle ne tombe pas sur les fenêtres,

qu'on la dirige contre le sol. Il y a d'ailleurs beaucoup de brouillard. Tu les tiens, hein, London Tower, et toi, Jack ?

— On les tient, t'en fais, pas, Murr ! répondirent à l'unisson deux voix rauques.

Les faisceaux lumineux de trois fortes torches électriques s'écrasèrent contre le sol en y imprimant de grands cercles clairs, dont le reflet faisait surgir des ténèbres des jambes, des pantalons, puis une jupe de femme.

A l'estimation de Tom Wills, ceux qui venaient d'entrer devaient être au moins une demi-douzaine, mais on ne voyait d'eux que des formes mutilées par les ténèbres.

Il entendit Wurdee et Gunnesbury – qui devaient être aussi déroutés que lui-même, et sans doute bien plus épouvantés – souffler péniblement.

A un bruit de glissement, il conclut qu'ils venaient d'opérer un mouvement tournant et que, pour l'instant, ils s'étaient mis à l'abri derrière le gros pilier tragique.

Tom Wills suivit leur exemple en se blottissant derrière l'autre colonne.

— C'est là qu'elle était, dit tout à coup une voix de femme. Nous n'y trouverons sans doute rien du tout, mais comme le malin des malins est parmi nous, il le fera, lui, avant que l'on ne lui fasse passer le goût du pain. Little Snake, pique-lui donc les fesses avec ton surin, pour le rendre bavard.

Le groupe, arrivé devant le pilier qui cachait les deux rats d'église, avait fait halte. Les lumières se confondirent sur les pierres grises et suintantes de la colonne.

— Vas-y, Snake ! cria la femme.

Un cri de souffrance retentit.

Et aussitôt Tom Wills sursauta d'horreur.

La voix reprit, dure et menaçante :

— Parlez donc, grand Harry Dickson, quel est le mystère de cet endroit ? S'il y a quelqu'un au monde qui le sait, c'est vous ! Parlez vite, nos instants sont précieux ! Sinon, Snake vous entaillera la peau encore davantage, mon grand détective !

Tom Wills leva son revolver et visa une forme vague qui sortait de l'ombre d'un mouvement de félin.

C'est à cette minute que la chose d'épouvante, incompréhensible entre toutes arriva soudainement.

Des hurlements horribles s'élevèrent.

Ce n'était pas Harry Dickson qui criait, mais toute une multitude.

Dans la lumière reflétée, le jeune homme vit soudain quelque chose d'indistinct mais d'affreux, jaillir du fond de la nuit.

Deux, trois, peut-être dix bras énormes, plus noirs que les ténèbres elles-mêmes, battirent l'air à hauteur de la voûte, tandis que deux yeux énormes d'une cruauté indicible surgissaient en avant.

Un choc sourd se fit entendre, suivi d'une immense plainte, puis les hurlements reprirent, et le jeune homme vit une sorte d'étrange toile d'araignée tomber sur les formes humaines assemblées, les jeter pêle-mêle l'une contre l'autre, les arracher du sol, les enlever dans une parabole fantastique...

Tout à coup, après un sourd grondement, ce fut le silence et la nuit.

Randall-Church était vide autour de Tom Wills.

La nuit cependant n'était pas complète ; une seule lueur persistait au ras des dalles bleues, celle d'une des torches brûlant encore après la formidable et mystérieuse agression.

Elle continuait à briller en éclairant le pied du grand pilier de pierre, ainsi que deux formes étendues dans deux flaques luisantes qui s'étendaient et se confondaient lentement.

Wurdee et Gunnesbury étaient là, unis dans une mort affreuse : le crâne brisé.

Tom Wills, sidéré, n'osait pas approcher. Il croyait à chaque instant voir surgir les deux yeux du tigre et la colossale toile d'araignée.

Il ne pouvait détacher son regard des deux cadavres. Ils étaient là, baignant dans leur sang, et dans leurs yeux se lisait la même terreur abjecte, qui hantait le dernier regard de Miss Bertha Hyams.

Brusquement, le sang du jeune homme se figea dans ses veines ; quelqu'un glissait le long des dalles, s'approchait doucement...

Faisant un violent effort pour surmonter son émotion et sa peur grandissante, Tom Wills prit son revolver et le braqua vers les ténèbres.

— Pas de revolver, mais un couteau !

Le jeune homme se mit à trembler.

— J'ai les poignets liés, coupez-moi vite ces cordes.

Tom Wills s'élança, le soleil dans l'âme.

Harry Dickson était là, rampant le long des dalles, élevant vers lui ses mains entravées. Minuit sonnait.

5. Réglisse !

— Goodfield est parmi eux !

L'aube mettait une clarté terne et sale aux fenêtres du home de Baker Street, où personne n'avait dormi.

Des millions de cheminées pleuraient sur la City leur suie et leurs fumées, dont la pluie et le brouillard s'emparaient avidement.

— Goodfield est parmi eux !

— Oui donc, *eux* ? demanda Tom Wills.

— Une redoutable bande de cambrioleurs, conduite par cette fieffée coquine de Muriel Granner, dont nous avons fait la connaissance sous la curieuse apparence de Miss Rosalinde Hyams.

— Que veut-elle, cette Rosalinde de malheur, ou plutôt cette Muriel que le diable emporte ? s'écria Tom Wills.

— Et je crois qu'il l'a emportée, Tom, répondit le maître. Malheureusement, il a pris en même temps notre ami Goodfield, ce que je ne puis lui permettre, sinon je lui aurais volontiers laissé le bénéfice de sa capture.

Harry Dickson raconta alors son odyssée de la veille.

Lorsque Muriel Granner, alias Rosalinde Hyams, avait levé les yeux sur lui, il avait compris que la partie était compromise.

La lumière électrique fut brusquement éteinte dans la taverne des *Trois Drapeaux* et Dickson et Goodfield se sentirent agrippés solidement, puis emportés dans l'ombre.

Quand on refit de la lumière, ce fut dans quelque pièce reculée du bouge, où Muriel et sa bande d'aigrefins tenaient un rapide conseil.

— On les supprimera après disait la femme. Dickson est un malin et il peut nous être utile. Il trouvera le secret de Randall-Church, que nous cherchons en vain.

— A condition que Stickforth ne le trouve pas avant nous ! gronda Shanghai Jack.

Harry Dickson dressa l'oreille.

Stickforth ! Brand Stickforth, le grand forban américain, que toutes les polices du monde recherchaient vainement ! Brand Stickforth que réclamait la potence de Londres, la guillotine de France, la chaise électrique de Sing-Sing, le garrot de Madrid, et nombre de geôles européennes et américaines pour des crimes sans nombre ! L'être infernal qui pillait, tuait, incendiait impunément depuis tantôt dix ans, dans toutes les parties du globe !

— Stickforth ? gronda London Tower, un effrayant bandit aux mains de tueur. Pour moi, si vous voulez connaître mon opinion ; il n'existe pas : c'est un mythe inventé par la police !

— Des blagues ! coupa Muriel Granner. Il existe, je l'ai vu ! Mais qui peut se vanter de connaître son visage ? Il n'en a pas, ou plutôt il en a cent ! Et moi, je devine sa main sournoise et solitaire dans cette affaire !

— Si Muriel le dit, c'est que c'est vrai, intervint Big Crab, un autre géant bas sur pattes et dont les mains avaient toujours l'air de chercher un cou à serrer, une poitrine à broyer, un crâne à écraser.

— Aidez-nous, mon petit Dickson, ricana Little Snake, un petit voyou à gueule verte et aux yeux de chat, on vous laissera Stickforth comme récompense.

— On connaît cela, susurra Shanghai Jack, il aura Stickforth et nous également !

Harry Dickson ne répondit pas.

— On verra sur les lieux mêmes, décida Muriel Granner. Cette idiote de Bertha a voulu opérer pour son propre compte et elle en est bien punie, mais ce faisant, elle a éveillé les soupçons. Nous n'avons pas une heure à perdre.

Dickson et Goodfield avaient été étroitement liés. On les fit passer par un dédale de courettes et de lopins de terrain vague, pour arriver enfin dans une rue obscure, où stationnait une camionnette automobile.

La bande et les deux prisonniers s'y engouffrèrent et la voiture prit le chemin de Randall-Church. Une fois à l'intérieur du temple, on ôta le bâillon qui serrait la bouche du détective. Tom connaissait le reste.

— Comment avez-vous pu vous échapper, maître ? demanda Tom Wills.

— En réfléchissant, Tom.

— Comment... en réfléchissant ? s'étonna le jeune homme.

Harry Dickson sourit.

— J'ai l'habitude de lever les yeux au ciel. Dans le cas présent, ce ciel était la voûte du temple. Soudain, je vis le filet...

— La toile d'araignée ?

— Qui était un filet à mailles de fer ; je me jetai sur le sol et je ne fus pas de la capture générale. Mais malheureusement, Goodfield en fut.

— Mais..., commença Tom Wills.

— Je vous vois venir, Tom, vous allez me demander d'où venait ce filet infernal. Je n'en sais rien. Peut-être qu'en faisant démolir pierre par pierre Randall-Church, j'arriverais à le savoir, mais cela demanderait un temps énorme qui coûterait sans doute la vie à

un brave ami. Il faut chercher ailleurs.

— Où donc, maître ?

— Je n'en sais rien..., dit tristement le détective. Jamais affaire ne fut plus obscure, plus abracadabrante.

Tom fit à son tour le récit de son aventure nocturne.

A mesure qu'il parlait, le visage du maître parut s'éclaircir.

— Vous avez trouvé pas mal de choses, Tom, dit-il enfin.

— Trouvé, moi ? Mais je n'ai rien découvert du tout ! protesta son élève.

— D'abord, vous venez de prouver l'innocence de deux hommes qui auraient pu passer pour suspects dans l'affaire du meurtre de Miss Hyams.

— Mais jamais de la vie !

— Vous êtes trop modeste, mon petit ; écoutez plutôt. Les deux innocents en la matière, ce sont les infortunés Wurdee et Gunnesbury ; bien qu'ils ne fussent pas sans péché, comme dirait Mr. Randall, ils ne méritaient pas une aussi terrible punition que celle qui leur échet cette nuit.

— Je me demande ce qui vient prouver leur innocence ? riposta Tom, incrédule.

— Plusieurs choses, dont quelques-unes observées par vous-même, Tom. N'oubliez pas que Mr. Wurdee *courait* dans Fenchurch Street ! Pourquoi ? Après quelqu'un, et ce quelqu'un, c'était Miss Bertha Hyams.

» Miss Bertha Hyams, à qui Mr. Wurdee faisait la cour chaque soir en buvant sa tisane chaude ! Cette chaste dame accueillait volontiers les hommages enflammés du sacristain, dans un but certainement intéressé. Lequel ? Mais celui *de se procurer la clé du temple* que détenait Mr. Wurdee ! Et le soir qui précéda le meurtre, elle était parvenue à s'en emparer ! Mais Mr. Wurdee s'en était aperçu ! A-t-il eu vent de quelque ténébreuse intention de la part de la dame de ses rêves ? Tout porte à le croire...

» Il courait dans Fenchurch Street derrière Miss Bertha, qui parvint pourtant à se soustraire à cette poursuite.

» Mr. Wurdee était avant tout un sacristain honnête, à cheval sur la question de son devoir. Il lui fallait pouvoir entrer le premier dans son église, comme tous les matins, surtout qu'il pressentait quelque incursion coupable. Que fit-il ? Songez à l'échelle, Tom !

» Il entra de nuit dans la demeure du pasteur Randall, y vola la clé, en prit une empreinte et remit la nuit même la clé à sa place après avoir ouvert la porte de l'église et l'avoir laissée entrebâillée.

» Tout son temps disponible, il a dû le passer hier à fabriquer la nouvelle clé, mais ce ne devait pas être un fameux serrurier, car lorsqu'il l'essaya, le soir même, elle ne fonctionnait pas. Il retourna

chez Randall pour reprendre la bonne clé et refaire une empreinte... Seulement, il fut pris.

» Il essaya alors d'utiliser celle qu'il avait si malhabilement façonnée. Votre poigne, Tom, l'y aida, car votre bonne étoile vous fit réussir là où il avait échoué. Nous savons qu'une fois qu'une fausse clé prend dans une serrure, celle-ci semble s'y adapter presque immédiatement. A ce propos, vous pourriez vous étonner qu'une femme résolue comme Bertha Hyams, qui devait avoir bien d'autres tours dans son sac, n'ait pas pu se procurer une fausse clé d'une manière plus aisée. A quoi je répondrais que ces clés antiques sont diablement compliquées et que leurs serrures résistent autrement au bloc de cire que leurs sœurs plus modernes.

» Cette nuit, Wurdee – qui était aussi pieux qu'amoureux –, est venu s'agenouiller à l'endroit où mourut sa chère Bertha. Peut-être caressait-il aussi de vagues idées de recherche et de vengeance ? Mais nous ne le saurons jamais...

» Arrivons maintenant à Mr. Gunnesbury. Souvenez-vous de la phrase qui le décontenança si fort, Tom, et où il était question de *savon noir*.

» Si, à l'aube de la nuit tragique, Mr. Gunnesbury se cachait derrière les piliers de la nef gauche, c'est qu'à ces colonnes *se trouvent attachés des troncs* où les fidèles déposent leurs oboles. Et le marguillier, qui aimait faire des cadeaux à sa fiancée Miss Rosalinde, volait les aumônes en introduisant dans les troncs, une baguette copieusement garnie de savon noir !

» Or, Mr. Gunnesbury a vu le cadavre de Miss Bertha, *parce qu'il y a un tronc attaché au pilier tragique*. Mais il a vu aussi la clé qui était tombée de la main de l'infortunée. Et il s'en empara, pour pouvoir désormais perpétrer ses larcins à la faveur de la nuit. C'est pour cela qu'il quitta son poste de guet dans Baker Street et qu'il s'introduisit cette nuit dans l'église !

— Ah ! murmura Tom Wills, et ils y sont morts tous les deux, tout comme Miss Hyams, et j'ai vu les yeux, maître, les terribles yeux...

Harry Dickson bourra sa pipe et ne souffla mot.

Le déjeuner qu'apporta Mrs. Crown fut expédié en silence, puis le détective s'enferma dans sa bibliothèque où Tom Wills l'entendit remuer des volumes et des papiers sans nombre.

Après avoir avalé sur le pouce un morceau de viande froide et un verre de vin, Harry Dickson retourna à son travail. Une heure après, il revint en coup de vent au salon où Tom Wills lisait distraitemment les journaux.

— Chapeaux et manteaux ! ordonna le maître d'une voix brève.

Une fois dans la rue, il héla un taxi et se fit conduire à Leadenhall Street. Tom l'accompagnait.

A l'angle de cette populeuse artère de Bishopsgate Street, s'ouvre une rue sans nom qui se termine par une petite place circulaire, ombragée lors des saisons généreuses par des tilleuls.

Pour l'heure, ce n'était qu'un cloaque de boue et de feuilles mortes où picoraient quelques passereaux désenchantés.

Harry Dickson considéra les mornes bâtisses et avisa une maison de style ancien, dont la porte s'ornait d'un écriteau passé : *Archives*. Il sonna.

Tout un temps s'écoula avant que des pas traînants n'éveillent les échos d'un vaste corridor, puis un judas s'ouvrit dans la porte et un visage broussailleux s'encadra dans la petite ouverture.

— L'entrée aux archives n'est pas permise au public ! glapit une voix sans aménité. Passez votre chemin, gentlemen !

— Police ! dit brièvement Harry Dickson.

— Tout le monde pourrait en dire autant ! riposta la voix. Que voulez-vous ? Avez-vous une autorisation ?

— Les archives de Leadenhall dépendent du British Muséum, je crois, riposta le détective. Vous êtes, je pense, Mr. Muss ? Ouvrez donc, c'est Sir Brassing lui-même qui m'envoie.

L'homme marmotta des paroles peu amènes, mais déverrouilla néanmoins la lourde porte. Un vieillard habillé d'une longue houppelande miteuse les accueillit d'un air fort revêché.

— Il n'y a donc plus moyen de travailler en paix ici ? glapit-il. Il y a un mois à peine que j'ai été dérangé déjà par un individu de votre trempe !... Enfin, puisque vous y êtes, entrez et dites-moi vite ce que vous voulez de moi. Ne me faites pas perdre de temps, j'achève un important mémoire pour la section lapidaire du British Muséum ; je m'étonne que Sir Brassing ne vous l'ait pas dit.

Tout en rechignant, l'irascible vieillard les avait précédés au long d'un haut et obscur corridor, vers une pièce encombrée de livres, de papiers et de pierres sculptées. On se serait cru dans un étrange capharnaüm qui ressemblait autant à un cabinet d'études, qu'à des ruines médiévales. Les lieux étaient jonchés de pierres grises, de gravats, de briques sculptées, de moellons armoriés.

— Je désire vous poser quelques questions, Mr. Muss, commença le détective, notamment au sujet de Randall-Church.

Le vieillard se frappa le front.

— Que lui veut-on à cette cambuse ? Il y a un mois, un quidam m'a posé la même question et je l'ai renvoyé avec indignation. Je ne sais ce qui me retient de faire de même avec vous. Randall-Church est une bâtisse sans style, d'une valeur dérisoire. Si vous étiez un entrepreneur de démolitions, et que vous veniez m'annoncer que vous

comptez abattre cette cahute jusqu'à la dernière pierre, je vous considérerais comme un ami très cher.

— Si mes informations sont exactes, cette église est tout ce qui reste d'une ancienne communauté religieuse, disparue depuis plus de deux siècles : les moines bleus.

Mr. Muss sursauta.

— Vos informations sont fausses ! Ces moines bleus, c'est de la légende ! Oui, oui, je sais qu'on en parle dans certains livres, mais ce sont des romans, oui, des romans à six pence et non des livres de science ! Je vous ai tout dit !

Harry Dickson observait l'homme avec curiosité. Il n'échappait pas à son attention que celui-ci tremblait et que des gouttes de sueur perlaient à ses tempes pileuses, tandis qu'il avait du mal à tenir ses lunettes en équilibre sur son nez.

— Allons, Mr. Muss, dit Harry Dickson d'un ton conciliant, ne vous énervez pas, *je ne travaille que dans votre intérêt.*

— Dans mon intérêt ! s'écria l'archiviste. Mon intérêt, c'est d'être laissé en paix par des gêneurs de votre espèce.

— Les moines bleus, continua imperturbablement le détective, étaient des religieux félon et impies !

— Mensonges ! s'écria Mr. Muss horrifié.

— C'étaient des sélénites..., autrement dit des adorateurs de la Lune !

Le teint de Mr. Muss, de pâle qu'il était, devint crayeux.

— C'est indigne, ce que vous dites là ! cria-t-il. Si je n'étais un faible vieillard, je vous frapperais de mon poing sur votre bouche calomniatrice !

— Malheureusement, Mr. Muss, leur secret fut perdu, car ils avaient un secret que la légende, car je veux bien admettre que c'est une légende, appelait « les yeux de la lune ».

L'archiviste se leva... Il tremblait comme un buisson dans le vent.

— Homme insensé, s'écria-t-il, dans quel mauvais livre avez-vous lu de pareilles billevesées ?

Sa voix était incertaine. Son corps s'agitait sous l'emprise d'une émotion indicible.

— Dans aucun livre, dit froidement Harry Dickson.

Mr. Muss s'effondra littéralement.

— Alors, que savez-vous..., que savez-vous... balbutia-t-il.

Soudain, un changement s'opéra en lui, si violent d'ailleurs que Dickson en fut réellement stupéfait, sinon effrayé.

L'archiviste se calma et se mit à défaire lentement sa houppe ; son visage était devenu effrayant à voir.

— Voilà ce qu'il m'a fait, dit-il d'une voix horrible à entendre.

Dickson et Tom Wills reculèrent épouvantés : la poitrine du vieillard n'était plus qu'une vaste et immonde plaie !

— Oui, hurla l'archiviste, *il*, celui qui est venu ici, il y a un mois, m'a posé les mêmes questions que vous. Et voici le résultat des tortures qu'il m'a infligées ! Il m'a brûlé le corps avec des fers ardents ! Et je n'ai pas répondu ! Faites-moi subir les mêmes supplices et je ne répondrai pas davantage ! Il ne m'a pas tué parce qu'il espère toujours que je parlerai, mais je saurai souffrir plus encore s'il le faut ! Il pourra m'arracher les entrailles ! Il pourra me faire rôtir à petit feu, comme il l'a déjà fait ! Mais le secret des moines bleus, je le garderai !

Il se jeta à genoux et leva ses yeux révoltés vers le ciel verdi qu'on voyait à travers les petits vitraux sales.

— Ô ma mère la Lune, je suis sur terre votre dernier serviteur, mais je ne vous trahirai pas ! Je veux mourir de la belle mort du martyr pour pouvoir vivre éternellement dans votre paradis bleu, celui des dieux perdus et celui des âmes d'élites ! Mais aucun humain n'éteindra vos yeux, personne n'aveuglera les yeux de la lune, je vous le jure !

— Fou ! gronda Harry Dickson, mais quel fou !

Il prit le vieux dément par les épaules, le força à se lever et à s'asseoir, puis il lui prit les mains.

— Ecoutez, Muss, je ne viens pas vous voler un secret, je viens chercher l'homme qui vous a torturé pour le conduire à la potence, la seule place qui lui convienne encore. Vous garderez votre secret, mais livrez-moi l'homme. Je suis Harry Dickson, entendez-vous, Harry Dickson !

Une lueur étrange s'alluma dans les yeux du savant.

— Harry Dickson ! balbutia-t-il. Oh... Harry Dickson... Oui, oui, je commence à comprendre.

On voyait qu'un étrange combat se livrait en lui.

— Ainsi, si je comprends bien, murmura-t-il un peu calmé, vous ferez pendre mon bourreau, celui qui veut voler le secret magnifique, et pourtant vous ne violerez jamais ce mystère..., celui des moines... bleus, celui des yeux de la Lune ?

— Jamais ! s'écria le détective.

— Alors..., dit l'archiviste.

Il parut réfléchir profondément.

— Il sera pendu ?

— Je vous l'affirme !

— Pendu... mort ! cria le bonhomme, une joie effrayante dans ses yeux glauques.

— Oui, mort, mort, cent mille fois mort !

— Pourquoi ne serait-il pas livré aux tortures, à des supplices sans fin qui font crier la chair et qui plaisent à la mère Lune, terrible

mais juste ?

— Pour lui, pour cet homme, dit Harry Dickson, la pensée qu'il disparaîtra ignominieusement de la terre sera bien le pire des supplices.

— Je comprends, dit lentement Muss, oui, je commence à vous comprendre.

De nouveau plana un long et lourd silence.

— Je vais vous dire..., commença l'archiviste.

Harry Dickson se pencha vers la bouche qui s'ouvrait pour la formidable confidence.

— Je vais vous...

Alors, passa une rafale brûlante. Dans un cri aigu, Mr. Muss bascula sur sa chaise.

— Tirez ! Tirez ! hurla Harry Dickson en se levant d'un bond.

Il vit une porte ouverte à sa gauche, porte qu'il ne se souvenait pas d'avoir vue dans la pièce, et dans l'éloignement d'un couloir une forme qui fuyait.

Deux flammes rouges éclaboussèrent l'ombre et une vocifération de douleur retentit.

— Je l'ai touché ! cria Tom Wills.

Mais comme il se jetait en avant, il buta contre un mur de lourdes pierres : un nouveau passage secret de la vieille maison venait de se fermer entre lui et le subtil agresseur.

Il revint tout penaud vers son maître.

— Il y a du sang sur le sol, dit-il, mais le bandit a pris le large ; quand nous aurons trouvé par où il a passé, il sera loin.

Harry Dickson, le front sombre, acquiesça. Il se pencha sur le vieillard.

— Rien à faire, dit-il, le forban a bien visé. Stickforth est d'ailleurs un tireur hors ligne. Voyez, il se meurt.

Mr. Muss faisait des gestes désespérés, du sang lui coulait abondamment par la bouche, mais on voyait qu'il voulait dire un mot ultime.

— Parlez, parlez, Mr. Muss, implora le détective, vous serez vengé, je vous le jure !

Alors le mot suprême, le dernier mot de cette vie vint, bizarre, falot, ridicule :

— Réglisse !

6. Le secret des moines bleus

— Mr. Dickson, il y a au salon un jeune garnement qui refuse de s'en aller sans vous avoir vu. Si je le mets à la porte, a-t-il dit, il ira se jeter tout droit dans la Tamise. Mais auparavant, il vous écrira une lettre pour me faire congédier ! Que dites-vous d'une pareille insolence ?

C'est ainsi que la bonne Mrs. Crown reçut son maître lorsqu'il revint des archives de Leadenhall.

— Où est-il ? demanda le détective.

— Dans le parloir, mais j'ai monté la garde devant la porte avec mon balai, pour le recevoir comme il le faut au cas où il manigancerait quelque vilaine chose, ce qu'il fait certainement.

— Conduisez-le à mon bureau ! ordonna Harry Dickson.

Une minute plus tard, il entendit crier dans le hall.

— Aïe, vilaine sorcière, je dirai à votre maître, ce bon Mr. Dickson, que vous m'avez battu avec votre balai. Il vous jettera à la porte sans vous payer vos gages !

Malgré ses préoccupations, Harry Dickson se mit à rire.

— Je crois reconnaître cet organe pleurard et révolté, dit-il. Je crois que Mr. Nutts en personne nous fait l'honneur d'une visite.

Ce fut en effet le petit domestique de Randall-Church, qui se présenta sur le seuil de la porte en reniflant d'un air indigné.

— Mr. Dickson, s'écria-t-il, rendez-moi justice ! Je viens ici pour prêter mon concours estimé à la justice de mon pays, et cette femelle, cette épouse de Satan m'a battu... Oui, j'en ai le corps tout meurtri ! J'exige des dommages et intérêts !

— Que j'évalue à une demi-couronne, dit gravement le détective, et que je vous paie immédiatement...

— Pour la retenir sur les gages de la femme à Satan ! acheva Mr. Nutts, fort satisfait de cette entrée en matière.

— Et maintenant, Mr. Nutts, demanda Dickson, qu'avez-vous à m'apprendre ?

Nutts prit un air important.

— Je viens porter plainte contre quelqu'un, dit-il.

— Ah ? Et contre qui, je vous prie ? Et de quel chef ?

— Contre le sacristain Price ! Il martyrise un pauvre chat. Je suis certain qu'il se livre à la vivisection des animaux domestiques, ce qui est punissable.

Harry Dickson jeta un regard courroucé au gamin.

— Si c'est pour me dire cela, garnement ! commença-t-il en lui montrant la porte.

Mais Nutts prit un air suppliant.

— Ah ! Mr. Dickson, si vous aviez entendu les plaintes de la bête dans la petite boutique de Ring Street ! Ah, je jure qu'il doit se passer de vilaines choses de ce genre dans les caves de Mr. Price !

— Les caves de Mr. Price ? demanda le détective.

— Vous ne le saviez pas ? Eh bien, les caves de sa boutique sont immenses et si noires qu'on en frémirait. Un jour que je suis allé dans la boutique pour lui acheter des bonbons et des gommages, je n'ai trouvé personne, mais dans sa cuisine, où j'étais entré sans mauvaise intention, j'ai vu une porte ouverte et un escalier qui descendait dans une cave sans fond. On aurait dit un gouffre comme on en voit au cinéma.

Harry Dickson était devenu singulièrement attentif aux paroles du jeune homme.

— Mr. Price est-il chez lui ? demanda-t-il.

Nutts prit un air malin et sournois.

— Chez lui ? Ce cachottier qui allume une veilleuse dans sa chambre à coucher, pour faire croire qu'il est dans son dodo ? Je vous dis qu'il n'y est pas, et qu'il doit être occupé à boire dans quelque méchante taverne où ne fréquentent que des suppôts de Satan.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela, Mr. Nutts ?

— Ben, voilà... l'autre jour, quand il m'a battu, j'ai filé de chez nous, la nuit, avec une grosse pierre. Et je l'ai jetée dans les vitres de sa chambre... Croyez-vous qu'il a mis la tête à la fenêtre pour crier au secours ? Non ! Et pourtant j'ai attendu longtemps avec une seconde pierre que je voulais lui lancer à la tête, dès qu'il aurait mis le nez dehors. Mr. Price est un homme plein de dissimulation.

— Venez, Tom, dit brusquement le maître. Quant à vous, Mr. Nutts, voici une couronne tout entière, mais il est inutile de parler à quiconque de votre visite ici.

Nutts sortit en jubilant, réconcilié avec la vie, mais non avec Mrs. Crown, qu'il traita, en passant par le hall, de vieille chouette à la manque.

Sous une pluie battante, Harry Dickson et son élève gagnèrent Cheapside désert et triste. Sous le porche de Randall-Church se morfondait un agent de faction. Le détective le reconnut.

— Ah ! c'est vous, Harms. Quelle est votre consigne ?

L'agent haussa des épaules lasses.

— Aucune, je suis ici et j'y reste jusqu'à ce qu'on vienne me relever.

— Bon, dans ce cas je vous en donnerai une, moi. Arrêtez toute

personne qui sort de cette église...

— Mais il n'y a personne, Mr. Dickson !

— Faites ce que je vous dis... et si la personne fait mine de s'enfuir, n'hésitez pas à lui envoyer du plomb dans l'aile.

Les yeux du policier brillèrent.

— Vraiment ! Tant mieux, Mr. Dickson ! Je ferai comme vous le dites... Il pourrait y avoir de l'avancement à la clé !

Les deux détectives contournèrent la sombre masse de l'église et arrivèrent bientôt dans la solitaire et venteuse Ring Street. Au coin d'un enclos abandonné, une pauvre boutique se morfondait, volets clos ; à l'étage, une petite lumière brillait à l'unique fenêtre, dont le carreau cassé avait été hâtivement remplacé par une feuille de carton.

— Frappons-nous à la porte ? demanda Tom Wills.

Mais le jeune homme fut saisi par le changement qui venait de s'opérer soudainement dans l'expression du visage du maître.

On n'aurait pu dire s'il jubilait ou s'il était furieux, tant des émotions diverses se suivaient à courts intervalles sur ses traits.

— Frappons-nous ? répéta Tom Wills.

Pour toute réponse, le détective le prit par le bras et le poussa doucement vers la porte de la boutique.

— Sentez..., gronda-t-il. Reniflez, aspirez l'air.

— Eh ! cela sent la confiserie à bon marché, le sucre d'orge, l'anis...

— Continuez votre énumération, riposta le détective avec un peu d'impatience.

— Le caramel brûlé, la menthe, la réglisse...

Mais Tom lui-même venait de lancer ce mot, de le crier presque à haute voix :

— Réglisse !

— Le dernier mot de l'infortuné Mr. Muss qui, dans son esprit mourant, devait dépeindre son étrange et implacable bourreau, dit Harry Dickson.

Le détective fit une pause, le regard fixé sur la porte close.

— Nous ne frapperons pas, car il ne nous serait pas ouvert, dit-il avec un sourire amer. Nous entrerons sans l'aide de personne, en nous attendant à accéder à une contrée pleine d'embûches.

Tom Wills avait saisi le bec-de-cane et le tournait : aucun verrou ne retenait la porte qui s'ouvrit.

— C'est trop facile ! s'écria-t-il, méfiant.

— Non, mon garçon, cela signifie uniquement que l'on attendait notre arrivée ici.

— Oui donc..., Mr. Price ?

Harry Dickson haussa les épaules.

— Mais non, Stickforth ! Et qui d'autre que lui ? Je suppose

même qu'il nous cède le terrain, ou bien qu'il a gagné la partie. Car ce forban n'accepte jamais une lutte ouverte, c'est un bandit intelligent et rusé, mais il aime beaucoup se battre derrière de solides remparts, si les circonstances veulent qu'il se batte.

— Ainsi, le doux Mr. Price et le formidable Stickforth ne feraient qu'une seule et même personne ? demanda Tom Wills.

Chose étrange, Harry Dickson ne répondit pas par l'affirmative.

— Tom, murmura-t-il, c'est tellement fantastique... tellement inouï que, même à vous, je n'oserais pas dévoiler ma pensée !

Ils étaient entrés dans la petite confiserie, où tout témoignait d'un départ précipité.

Harry Dickson, qui avait bravement allumé l'unique bec de gaz, regardait ce désordre en hochant la tête.

— Non..., *lui* ne se serait jamais arrêté à des détails aussi infimes, murmura-t-il. Il ne se serait pas soucié d'emporter le dernier sou du tiroir-caisse, par exemple.

La porte dont avait parlé Nutts était ouverte, découvrant l'escalier qui menait vers des caves profondes. Elles étaient éclairées et une flèche tracée à la craie indiquait une direction. Un peu plus loin, des mots avaient été inscrits sur la muraille : *Harry Dickson road* : Le chemin de Harry Dickson !

De nouveau, le détective secoua la tête.

— Cela ressemble aux forfanteries d'un Stickforth, et pourtant il y a une nuance qui ne me le rappelle pas, balbutia-t-il.

Les caves étaient spacieuses et éclairées, à intervalles réguliers, par de robustes lampes à pétrole. Les flèches se répétaient, elles aussi, par intervalles.

— Je crois que nous sommes à présent sous Randall-Church, dit Tom Wills.

Ils étaient au milieu d'une large crypte, aux piliers trapus ; l'air y était lourd et fétide.

— Quelqu'un se plaint là-bas ! s'écria soudain le jeune homme.

Déjà son maître le devançait vers un recoin éclairé par une chandelle de suif fichée dans un arceau rouillé.

— Goodfield ! s'écria le détective.

— Présent, répondit une voix faible.

Enchaîné à la muraille basse, pâle, le visage souillé de poussière, mais ayant pourtant la force de leur sourire encore, le surintendant de Scotland Yard les voyait accourir vers lui.

— Dickson, murmura-t-il lorsque ses chaînes furent tombées, voici donc la fin d'un cauchemar. Je crois qu'il n'a pas eu l'intention de me laisser mourir, mais comme il en voulait aux autres ! Allez donc voir dans la cave voisine.

Une triple rangée de flèches indiquait l'endroit.

Le couloir souterrain faisait un coude, et quand les détectives l'eurent franchi, ils se trouvèrent dans une deuxième crypte brillamment illuminée par une demi-douzaine de lampes.

Mais quel spectacle d'abomination les attendait là !

Muriel Granner et ses sinistres comparses étaient présents, debout contre la muraille, dans une immobilité effrayante.

Aussi habitué qu'il fût aux visions d'horreur, Harry Dickson ne put réprimer un terrible frisson.

Tous ces escarpes n'avaient dû mourir qu'après de longues et horribles tortures. Les orbites, privées de leurs globes oculaires, béaient, vides et sanglantes ; des muscles étaient mis à nu dans une odieuse couleur de brique, des tendons avaient été sectionnés avec un raffinement abominable.

Le détective détourna ses regards, mais ils furent aussitôt sollicités par une nouvelle vision d'épouvante.

Un être immense barrait le fond de la cave dans toute sa hauteur : c'était une sorte de poulpe monstrueux au formidable crâne lunaire.

Cette affreuse mécanique, (c'en était une, assurément), possédait un tel semblant de vie mauvaise que les détectives hésitèrent un instant à s'en approcher.

Pourtant, Harry Dickson surmonta bientôt son dégoût et après l'avoir sommairement examinée, il déclara :

— Voilà donc le secret des moines bleus, ou plutôt un de leurs secrets. Actionnée dans les souterrains par un mécanisme raffiné, cette hideuse idole devait monter vertigineusement vers les hauteurs, effrayer les bizarres fidèles du temple impie, si elle ne les tuait pas. Bertha Hyams en fut la première victime, Wurdee et Gunnesbury les autres, du moins à notre époque moderne.

Soudain, Tom Wills poussa un cri de surprise.

— Mais les yeux de la bête..., ces yeux effrayants n'y sont plus !

Harry Dickson se donna une tape sur le front.

— Tom, mon garçon, vous venez de découvrir le véritable secret des moines bleus, celui qui a exigé de si formidables holocaustes humains.

A ce moment, le bruit lointain d'un coup de feu retentit, suivi par le strident appel d'un sifflet de police.

*

Goodfield, réconforté par une bonne gorgée de vieux rhum, suivit ses amis qui refaisaient en courant le chemin inverse ; ils sortirent de l'étrange confiserie et s'élancèrent vers le porche de

Randall-Church.

Ils y trouvèrent l'agent Harms époussetant son uniforme souillé de boue et grognant de multiples jurons à l'adresse d'un absent.

— J'ai pourtant fait ce que j'ai pu, messieurs, dit-il, penaud. Jugez par vous-mêmes. Je me tenais caché sous le porche, quand j'entendis soudain des pas furtifs à l'intérieur du temple. La porte s'ouvrit avec précaution et un homme poussa sa vilaine tête dehors. Je vis qu'il hésitait à sortir et alors, je décidai de brusquer les événements. Je bondis sur lui et je le pris par le cou, puis d'un mouvement violent, je le tirai vers moi. La porte de l'église se ferma derrière lui et il poussa un véritable cri de désespoir.

— Rendez-vous, criai-je, et notez bien que tout ce que vous direz sera retenu contre vous ! Ah ouiche ! D'un croc-en-jambe, il m'envoya rouler sur le parvis et se mit à courir comme un lièvre. Je tirai... Je crois que j'ai touché le but car il a crié. N'empêche qu'il a continué à filer dans la direction de l'Embankment.

— Harms, dit gravement Dickson, vous avez bien travaillé et votre prochain avancement ne fait pas de doute : en jetant le bonhomme à la rue, en le mettant hors de cette église maudite, il y a des chances que vous nous ayez sauvé la vie à tous trois ! Le bandit nous avait probablement tendu un traquenard à l'intérieur des caves. Le surintendant Goodfield va vous tenir compagnie, à moins que vous ne veuilliez éveiller des voisins complaisants pour lui faire du thé, dont il a le plus grand besoin. Tom, suivez-moi !

Ils se mirent à courir dans la direction du fleuve, mais ils n'avaient pas fait cent pas qu'une petite ombre se dressa devant eux : c'était Nutts.

— Je vous ai vus. Vous entriez dans la boutique de Price, dit-il d'un trait, en reprenant haleine. Puis j'ai entendu un bruit de lutte du côté de l'église et j'ai vu le sacristain courir comme un fou. Il trébuchait et semblait avoir grand mal, car il pleurait comme un enfant en gémissant qu'il était flambé. Je crois que l'agent lui a mis une balle dans la peau.

— Où est-il ? demanda Harry Dickson.

— Du côté de Black-Friars Bridge, sur le quai des Castleliners.

Le grand pont à arches brillait de toutes ses fortes lampes, enjambant dans une ligne de lumière le fleuve sombre.

Des cargos noirs et silencieux étaient à l'amarre.

Tout à coup, une forme se détacha de l'ombre d'un hangar et s'approcha à pas de loup d'un des navires.

— Price ! murmura Tom Wills, je crois qu'il voudrait s'embarquer comme passager clandestin.

L'homme souffrait visiblement ; il se tenait plié en deux et murmurait des plaintes.

Protégé par l'ombre, le détective se glissa derrière lui.

Price semblait indécis. Le cargo, un vieux steamer mixte à mâture verguée, ne lui disait pas grand-chose.

Une main robuste s'abattant sur son épaule mit fin à son hésitation.

— Fini de rire, Price ! tonna la voix de Harry Dickson, tandis que le détective levait son revolver à la hauteur du front du sacristain.

Celui-ci eut une mine effrayée, mais il se résigna assez vite à son sort.

— Il me suffit d'une balle dans la peau, murmura-t-il, rengainez votre rigolo, Harry Dickson.

— Vous n'êtes pas fort en arithmétique, Price, ricana le détective, c'est deux balles qu'il faut dire. La première, qui ne vous fit pas grand mal, fut tirée par Tom Wills, le jour où vous avez supprimé le vieil archiviste de Leadenhall.

A ce moment, la lune parut entre deux nuages.

— Bonjour, madame la Lune, s'écria Harry Dickson. Cette dame est bien trop loin pour qu'on lui vole les yeux, Price !

— Hein, que dites-vous ? s'écria le sacristain visiblement désespéré.

— Fouillez-le, Tom, ordonna Harry Dickson, et donnez-moi les deux curieuses pierres qu'il doit avoir quelque part dans ses poches.

Le jeune homme obéit, et bientôt, il retira d'une poche intérieure du captif un mouchoir roulé en boule, contenant deux globes durs.

Il déplia la toile blanche et poussa un cri de frayeur.

Deux yeux épouvantables luisaient dans le creux de sa main !

Harry Dickson dut les lui prendre, faute de quoi ils auraient roulé dans le fleuve.

— Le voici, le secret des moines bleus : deux fantastiques diamants taillés de cette étrange manière... Au moindre reflet, ils s'allumaient de la façon la plus effrayante. Tudieu... quelle fortune !

Price prit un air morne et las.

— Perdu ! murmura-t-il.

Harry Dickson lui jeta un regard qui n'était pas dépourvu d'admiration.

— Mon pauvre Price, dit-il, quel dommage que vous ayez mis au service du crime des facultés si réelles ! Car là où Stickforth, le plus madré bandit de la terre, échoua, vous, le sacristain de Randall-Church, avez réussi !

— Comment ! s'écria Tom Wills. Price n'est donc pas Stickforth ?

Harry Dickson partit d'un immense éclat de rire.

— Mais non ! Price, c'est Price, et il ne fut jamais autre chose

qu'un boutiquier de Cheapside et un sacristain-adjoint. Non seulement, il trompa l'adroit Stickforth, mais il le tua proprement. Car Stickforth et Mr. Muss étaient une seule et même personne !

Epilogue

A l'enquête qui suivit l'affaire compliquée de Randall-Church, Harry Dickson fournit les explications suivantes.

— Le fameux bandit américain Stickforth, qui était un homme savant et lettré, docteur de plusieurs universités réputées, connaît l'existence de deux diamants énormes, acquis dans les siècles derniers par les moines impies de Londres, les sélénites, adorateurs de la lune, également appelés les moines bleus.

» Des recherches lui permettent de croire que ces fabuleuses pierres sont encore cachées dans quelque souterrain secret de Randall-Church.

» Il vient à Londres et recherche l'archiviste Muss. Très vite, il découvre que le vieux savant n'est qu'imparfaitement au courant dudit secret, mais également qu'il s'opposera énergiquement à toute fouille dans ses chères archives.

» Supprimer le vieux solitaire et prendre sa place n'est qu'un jeu d'enfant pour le forban.

» Mais il lui faut des complices. Il s'abouche avec la bande de Muriel Granner.

» A son tour, la bande Granner s'adjoint un complice en la personne de l'aide-sacristain, qui est au courant de l'existence des cryptes secrètes, puisqu'elles s'ouvrent dans sa propre maison !

» Nous nous trouvons alors devant un curieux effet de psychologie criminelle.

» Tout le monde désire faire bande à part : la bande Granner groupée autour de Muriel, la propre sœur de Muriel, et Price... Le seul bien intentionné en la matière, c'est le grand Stickforth lui-même.

» Un voleur craint l'autre, et nous les voyons tous essayer de travailler pour leur compte personnel.

» Mais Price est le plus fort. Il voit une certaine nuit Bertha Hyams s'approcher du pilier truqué et s'imagine qu'elle connaît le secret des caves.

» Faire jouer l'odieux et effrayant mécanisme lunaire n'est qu'un jeu pour lui.

» L'infortunée est tuée sur le coup.

» Price sème les débris d'une ampoule de lampe de poche autour du cadavre et lui fait même quelques menues écorchures. Pourquoi ? Excès de précautions, pour faire croire à une présence

humaine et criminelle pendant ou après cette mort. Cela sent plutôt la méthode de Stickforth, souvent tout en détails.

» Mais à ce moment, Price ne sait pas encore où se trouvent les deux diamants.

» Le jour où nous sommes chez le faux Muss, il écoute notre entretien et assiste à la magistrale comédie que nous joue le bandit américain.

» Sa résolution est vite prise : il profitera de la situation, non seulement pour se défaire de son maître et complice Stickforth, mais pour nous diriger vers une des plus belles fausses pistes qu'on puisse imaginer.

» Notez qu'il s'est déjà rendu maître, la veille, de toute la bande de Muriel Granner et de Goodfield.

» Il avait entendu Stickforth parler de soi-disant tortures appliquées par un bourreau inconnu, ce qui prouve que le forban attendait notre visite et s'y était préparé. Mais Price en profite aussitôt pour faire périr ses anciens complices en d'identiques supplices ; il est convaincu que, de la sorte, nous reconnâtrons la main du bourreau fantôme ou celle de Stickforth. Il épargne Goodfield, pour donner plus de poids encore à cette idée, car il n'ignore pas que l'Américain eut, dans sa carrière, certains gestes de gentleman.

» Un étrange hasard – je n'ose croire que ce fut la propre recherche du sacristain criminel – lui fit découvrir au dernier moment le grand secret : les deux pierres formaient les yeux du monstre métallique !

» Il s'en empare... Mais alors, il regrette de ne pas m'avoir supprimé moi aussi, car il me suppose homme à le prendre. Sa belle mise en scène de la cave mystérieuse allait pouvoir servir de traquenard pour Harry Dickson et ses amis. Par une dernière précaution, il quitte un instant l'église pour voir si tout est tranquille dehors. Mais il avait compté sans l'agent Harms !

Les fameuses pierres furent évaluées un prix énorme et pourtant elles ne firent jamais la gloire d'un musée britannique. On connaît l'instabilité de ces carbones purs. Ils éclatèrent en poussière dans l'écrin qui les renfermait et qui avait été déposé dans les caves blindées du British Muséum. Quand Price apprit le triste sort de ce trouble trésor, il éclata en sanglots et murmura :

— Et dire que c'est pour cela que j'ai perdu ma belle situation à Randall-Church, où j'étais déjà passé sacristain en titre ! Ah, comme il faut peu de chose à un honnête homme pour devenir un affreux criminel !

Il mourut le même jour à l'infirmerie de la prison, des suites de ses blessures.

L'ILE DE MONSIEUR ROCAMIR

1. On vend une île !

A l'étude de Messrs. Brixton et Poultry, hommes de loi agissant pour le compte de l'Etat, on s'occupe fort en cette journée de juillet.

L'affaire n'est pas une de celles qui se traitent tous les jours. On vendra notamment une île aux enchères. De fait, l'île Croll n'est qu'un îlot, aux confins de l'Atlantique et du canal St. Georges. Seules les bonnes cartes marines l'indiquent, tant elle paraît négligeable.

Néanmoins, le Gouvernement britannique en demande un bien haut prix : cent mille livres. Pour l'acquérir il faudrait être un Crésus. Aussi Messrs Brixton et Poultry n'ont-ils pas grand espoir de trouver un acheteur. Ils ont loué une petite salle de vente dans Grays Inn Road, tout proche de leur étude.

Elle s'emplit lentement de curieux, mais rien que de curieux.

Ce n'est certes pas ce petit bourgeois placide qui achètera l'île Croll, ni la rougeaude maritorne, sa voisine, qui attend l'heure de la mise aux enchères en croquant des pommes et des noix, ni le petit voyou de Shadwell qui hurle qu'il lui faut au moins l'Australie avant d'émettre une offre raisonnable.

Dix heures ! Un remous se produit dans la foule : Mr. Poultry, assisté de son premier clerc, Mr. Mutton, se frayent un chemin à travers les curieux et escaladent la minable estrade.

Mr. Prescott, le commissaire-priseur, un vieillard rubicond et hilare, les salue militairement en portant la main à son bonnet grec garni d'une floche verte. Il brandit son marteau d'ivoire et époussette les sièges douteux qu'il avance à ces messieurs.

Mr. Mutton chausse la formidable aubergine de son nez de puissantes bécilles, laisse choir sur la table au tapis vert un énorme dossier d'où jaillit un nuage de poussière et tousse pour s'éclaircir la voix.

— Par ordre du Trésor... commence-t-il.

Un silence attentif tombe dans la salle.

Mr. Mutton lit quelques vagues et rapides formules d'usage, puis il indique une latitude et une longitude précises. Enfin suit une description de l'île Croll : environ un mille carré de rochers rouges, une plage de sable fin, d'une longueur de trois cents yards, se prêtant pour la construction de villas et d'hôtels.

— Cela au moins, c'est intéressant, crie le gosse de Shadwell. Pour ma part j'y construis un palace, si les enchères ne montent pas

au-delà de six pence.

— A l'intérieur des terres, continue imperturbablement Mr. Mutton, il y a une mare d'eau douce qui attire en automne un grand nombre de canards et d'échassiers migrateurs. Dans les dunes nichent des lapins sauvages ; rien ne pourrait mieux convenir à un amateur de chasse.

— Peuh ! du lapin ! persifle le gavroche. Et les crocodiles ? Dites, m'sieu, y a-t-il des crocodiles ?

— Il n'y a ni crocodiles ni animaux malfaisants dans l'île Croll ! déclare majestueusement le premier clerc.

— Au nord-est, précise Mr. Mutton, il y a un magnifique bois de hêtres pourpres et de sapinettes, d'environ quatre hectares de superficie sans compter le taillis. A l'extrême-pointe sud, il y a une petite île...

— La rawette ! hurle le gamin. L'Etat fait bonne mesure de l'acheteur. Hip ! Hip ! Hurrah ! pour l'Angleterre.

— ... une petite île qui appartiendra au domaine. Un phare y a été construit.

Le bourgeois de Londres lève le doigt comme un élève à l'école.

— Je voudrais savoir, dit-il gravement, si l'entretien de ce phare incombe à l'éventuel acheteur.

— Non, sir, répond Mr. Mutton, Croll-Tower est virtuellement abandonné et ne doit plus servir aux besoins de la navigation.

— Ça, c'est du bénéfice net, clame l'enfant terrible. Je crois que je suis preneur à un prix raisonnable.

— Le sous-sol, déclare Mr. Mutton, est de sable et d'argile rouge.

— Juste ce qu'il faut pour une mine d'or, affirme l'enfant de Shadwell.

Mr. Mutton dépose ses papiers et fait signe à Mr. Prescott de commencer son office. Le commissaire-priseur allume une bougie.

— Vive l'éclairage, crie le gosse. Au moins on y voit clair à présent. Si j'achète l'île, il me faut la bougie en prime pour la mettre dans le phare !

— Cent mille livres ! gronde Mr. Prescott d'une voix caverneuse.

Pas de réponse. Mr. Poultry hausse ses maigres épaules ; il s'y attendait.

— Descendez jusqu'à soixante-quinze mille, Prescott, dit-il à mi-voix.

— Quatre-vingt dix mille !

— Quatre-vingt mille !

— Soixante-quinze... Ladies et gentlemen, on ne va pas en dessous.

Mr. Poultry va lever la séance et Mr. Mutton essuie déjà sa plume sur son veston élimé de bureaucrate, quand une voix s'élève.

— Je prends à soixante-quinze mille livres.

— Est-ce une blague ? crie Mr. Mutton.

— Non, sir, veuillez demander des références à la Midland-Bank.

Mon nom est Rocamir... Oui, Eliphas Rocamir.

— C'est plus beau que Nelson ! crie le gavroche.

— Téléphonez à la Midland, Mutton, ordonne Mr. Poultry en voyant s'approcher, avec une réelle stupeur, l'acheteur de l'île Croll.

C'est un bonhomme tout en bedaine, bas sur pattes, le crâne et les joues luisantes. Il porte un simple demi-saison jaunâtre et son chapeau melon, qu'il tient respectueusement à la main, est vieux et bosselé.

— Permettez, sir, dit le sollicitor qui, pour se donner une contenance, se met à feuilleter son ample dossier.

Deux minutes après, Mr. Mutton est de retour, les joues enflammées : il se penche vers son maître et lui glisse à l'oreille.

— Il vaut cinq millions de livres à la seule Midland-Bank, ce nabot ! Vérifiez bien ses papiers d'identité, patron.

Comme si Mr. Rocamir n'attendait que cela, il exhibe un portefeuille graisseux, d'où il tire quelques papiers malpropres ainsi qu'un carnet de chèques.

Mr. Poultry s'incline, une lueur de respect dans ses yeux pâles.

— Tout est parfaitement en ordre, monsieur Rocamir, dit-il.

Puis, ayant pris plus amplement connaissance des papiers, il demande :

— Vous êtes Français, monsieur Rocamir ?

— Naturalisé Anglais, répond le petit homme.

Il n'y a rien à redire : les papiers de naturalisation sont en ordre eux aussi.

La salle se vide sur un signe de Mr. Poultry, car le public n'a plus rien à y faire, et Mr. Prescott, le commissaire-priseur, contresigne l'acte de vente provisoire de l'île Croll.

— Puis-je vous demander de passer à notre étude, monsieur Rocamir ? dit Mr. Poultry. Nous y serons plus à l'aise pour terminer cette affaire.

— C'est loin ? demande l'acheteur. Je n'ai pas de voiture.

— A deux pas, sir !

— Tant mieux. Je déteste marcher.

Mr. Poultry respecte les préférences d'un client aussi riche que Mr. Rocamir, et il murmure qu'il est bien heureux de lui montrer le chemin, un chemin si court et si aisé !

Bientôt ils sont installés dans le bureau des hommes de loi, et le nouveau propriétaire y fait la connaissance de Mr. Brixton en personne, ce qui n'est pas un mince honneur.

Quand les dernières signatures ont été échangées et qu'il a remis

un chèque bien en ordre, Rocamir demande :

— Je crois que l'île Croll est inhabitée ?

— Absolument, sir. Le dernier habitant de l'île était le gardien en titre du phare. Il est parti dès que Croll-Tower a été désaffectée par ordre du ministère de la Marine.

— C'est parfait, répond Mr. Rocamir en se frottant les mains.

En général, on n'est pas curieux dans les bureaux de Messrs. Brixton et Poultry, surtout quand on se trouve devant d'aussi fastueux clients, mais Mr. Poultry ne peut s'empêcher de dire :

— Ne m'accusez pas d'indiscrétion, monsieur Rocamir, mais que pensez-vous donc aller faire dans cette île déserte.

— L'habiter ! répond laconiquement le petit homme.

— Avec un personnel choisi, j' imagine ?

— Pas du tout, sir... Tout seul !

— Seul ! s'écrie Mr. Poultry. Seul !

— Mais oui, pour pouvoir y fumer ma pipe à l'aise, ne pas entendre crier les journaux, ne pas recevoir la visite des commissionnaires en vins, ne pas devoir répondre à des appels téléphoniques, ni recevoir de correspondance. Tout seul, monsieur... Ah ! la belle vie.

Les renseignements qui arrivèrent plus tard à l'étude de Grays Inn Road attestèrent que Mr. Eliphas Rocamir, oiseau venu de France il y avait vingt ans, s'était établi épicier dans une rue sans richesse de Battersea, y avait vécu honnêtement et pauvrement d'une terne vie de célibataire, s'y était fait naturaliser Anglais, n'avait jamais été inquiété par la police, avait toujours payé ses taxes, n'avait pas contracté de dettes, jusqu'au jour tout proche où il venait d'hériter de toute la fortune d'un sien oncle, planteur à Bornéo : plusieurs millions de livres sterling !

Mais, à ce moment, Mr. Rocamir avait déjà rejoint l'île Croll et personne n'entendait plus parler de lui.

A l'étude de Messrs. Brixton et Poultry, on s'occupa d'autre chose, on y vendit des maisons et des terres, des fermes et des châteaux, mais plus d'île perdue, inhabitée, par ordre du Trésor.

2. Les confidences de Mrs. Gill

Harry Dickson, le célèbre détective, regardait d'un œil amusé la pétillante petite personne qui se tenait devant lui.

— Je suis Nelly Gill, ou plutôt Pétronille Gill. J'habite Alcon Street, dans Battersea. Cela ne vous dit rien, monsieur Dickson ?

Le détective secoua pensivement la tête : décidément, Alcon Street ne lui rappelait aucun souvenir.

— Au coin d'Alcon Street, continua la dame, habitait Mr. Rocamir, ce vieux fou qui hérita d'une fortune et s'acheta une île.

Elle avait prononcé « ce vieux fou » comme on aurait dit « ce grand gosse », sans intention péjorative. Dickson la regarda mieux. Quelque chose lui plaisait dans cette petite femme boulotte, ayant dépassé largement la quarantaine, à la mise un peu ridicule.

Elle avait parlé de Rocamir en hochant tristement la tête, et ses yeux bleus étaient devenus humides.

— S'il y a un homme sur la terre qui a été rendu malheureux par la faveur de la fortune, c'est bien Eliphas, continua-t-elle. Jadis c'était un homme tranquille et aimable, ne vivant que pour son commerce, honnête jusqu'à friser le ridicule.

» J'étais sa plus proche voisine, car dans la maison contiguë, je tiens une petite papeterie qui ne marcha pas mal grâce à Dieu.

» Deux fois par semaine, le jeudi et le samedi, il venait prendre le thé chez moi. Je ne lui rendais qu'une fois cette politesse en venant chez lui le mardi, et le dimanche soir nous jouions aux dames en mangeant des pâtisseries, dont nous étions tous deux également friands.

— Fiancés ? hasarda Harry Dickson.

Mrs. Gill rougit et baissa vertueusement les yeux.

— Les gens l'ont dit, mais il ne fut jamais ouvertement question de fiançailles entre nous, monsieur Dickson. Pourtant, s'il m'avait fait l'honneur de demander ma main, je vous jure que je l'aurais accepté avec joie et fierté, car Eliphas Rocamir est un homme dont une femme aurait le droit d'être fière ! Hélas... cette maudite fortune...

Elle s'essuya les yeux avec un mouchoir de fine toile et reprit :

— Il a tout fait pour le cacher. Je puis vous dire que cet argent lui faisait peur, et qu'il aurait volontiers continué à vivre de son commerce, à petit feu, au lieu de mener la vie à grandes brides.

» Mais le monde a su, lui... Et, aussitôt, les quémandeurs

d'envahir sa modeste boutique, le courrier d'arriver, non par lettres, mais par demi-tonnes de lettres !

» Alors Eliphas lut l'annonce de Messrs. Brixton et Poultry et... il acheta une île ! Oui, une île pour lui tout seul, et il s'y fixa !

— Je me souviens, dit le détective. L'île Croll, en effet...

— Qu'un tremblement de terre l'engloutisse ! s'écria Mrs. Gill.

Mais elle se reprit aussitôt en disant qu'il ne faudrait pas que ce soit à un moment où Mr. Rocamir s'y trouve.

L'entretien amusait Dickson, mais il menaçait de s'éterniser, surtout que la visiteuse n'avait pas encore soufflé mot du but de sa visite.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il tout à coup.

Mrs. Gill eut un signe de dénégation.

— Pour moi... non, mais bien pour Mr. Rocamir sans doute. Il y a quelque chose qui m'inquiète, monsieur Dickson : c'est même beaucoup plus que de l'inquiétude.

Elle prit un air mystérieux et grave.

— Vous ne vous moquerez pas de moi, monsieur Dickson ? supplia-t-elle.

Harry Dickson la rassura.

— Voici, Mr. Rocamir et moi avons une même peur des cambrioleurs, et à cet effet nous avons fait établir une sonnerie électrique reliant nos deux chambres. En cas d'alerte, l'un pouvait appeler l'autre.

» Eh bien, monsieur Dickson, la sonnette a fonctionné hier soir !

Le détective se mit à rire.

— Un court-circuit est tout indiqué pour expliquer ce mystère, dit-il de bonne humeur.

Mrs. Gill hocha la tête d'un air de doute.

— Non, monsieur Dickson, et vous allez savoir immédiatement pourquoi. Nous avons, dans le temps, Eliphas et moi, prévu cette possibilité de dérangement à la sonnette électrique ; aussi avons-nous établi le petit code que voici :

« Une brève sonnerie : bonne nuit, tout va bien !

» Deux coups : vous n'avez besoin de rien ?

» Un coup répondait par l'affirmative, ce qui signifiait également : j'aimerais vous voir.

» Deux coups, c'était la négative. Ce signe n'était que celui d'une bonne entente, faite pour nous faire oublier notre double solitude.

» Trois sonneries espacées, suivies d'un coup bref, c'était l'alerte.

» Jugez de ma stupeur, monsieur Dickson, en entendant hier soir, vers dix heures, au moment où je me mettais au lit, retentir la sonnerie d'alarme.

» Je crus Eliphas revenu et aussitôt je lançai l'appel : « avez-vous

besoin de quelque chose ? » La réponse vint aussitôt : « oui. »

Mrs. Gill se tut un moment et rougit plus fortement que tout à l'heure.

— Nos petits jardins communiquaient par une porte pratiquée dans le mur mitoyen.

» Mr. Rocamir m'avait laissé la clef de cette porte. Aussi m'en suis-je servie hier, sans arrière-pensée.

» Je mis vivement mon manteau, passai de mon jardin dans le sien et entrai par la buanderie. Cette pièce est toujours fermée au verrou, mais par un carreau cassé on passe aisément la main pour saisir les targettes et pénétrer dans la maison.

» Celle-ci était silencieuse : j'appelai... pas de réponse.

» Pour être une femme, je ne suis pas une faible créature et l'idée seule qu'Eliphas pouvait être revenu, et qu'il avait peut-être des ennuis, me donna du courage. Je montai à l'étage en renouvelant mon appel, qui resta également sans réponse.

» La chambre de Mr. Rocamir, où se trouve le bouton de sonnette, était vide, et rien n'y attestait un récent passage. Ce fut à ce moment seulement que la peur s'empara de moi. Je descendis les escaliers en courant et regagnai ma maison où je m'enfermai à triple tour. Par trois fois, au cours de la nuit, car je ne pouvais dormir, je lançai mon double appel, auquel il ne fut plus répondu. Pour moi, Mr. Rocamir court un danger. Lequel ? Je l'ignore. Et dans ce cas il ne nous reste à nous, pauvres gens ignorants, qu'une chose à faire : consulter Harry Dickson. Le reste est son affaire.

Le détective sourit à cette naïve manifestation de confiance.

— Madame Gill, dit-il après une brève réflexion, ne pressentez-vous pas que cet appel pourrait se reproduire ce soir même ?

— Vous lisez dans ma pensée, monsieur Dickson ! s'écria la commerçante.

— Je serai chez vous ce soir, à neuf heures et demie. Il fait sombre alors et personne ne doit me voir entrer. Laissez votre porte entrebâillée et attendez-moi dans votre magasin, sans faire de lumière.

— C'est merveilleux ! s'écria la dame. Je vais enfin pouvoir être tranquillisée. Quant à vos honoraires, monsieur le détective, j'ai le plaisir de vous apprendre que je suis loin d'être dépourvue de moyens. Je saurai reconnaître vos services.

— Nous parlerons de cela bien plus tard, conclut Harry Dickson en prenant congé d'elle sur le seuil de son cabinet de travail.

Resté seul, Harry Dickson fit venir son élève Tom Wills.

— Obtenez-moi immédiatement une communication téléphonique avec le poste côtier de Lands End, ordonna-t-il.

Il l'obtint au bout d'une heure et eut la chance d'avoir à l'autre bout du fil une de ses vieilles connaissances, le lieutenant de vaisseau

Derwent, commandant du poste.

— Derwent, dit Harry Dickson, vous êtes un homme puissant, disposant des ondes et des voix de l'espace.

» Dites-moi, y a-t-il un de vos stationnaires au large, croisant dans les parages de l'île Croll ?

— Vous avez de la chance, old Dickson, il y en a trois pour l'heure. Le *Quentin*, le *Panter* et le *Monmouth*. A ce moment, le *Panter* est le plus près de l'île.

— Dispose-t-il de la T.S.F. ?

— Naturellement, et même d'un excellent poste de radiophonie installé à son bord à titre d'expérience. Dans une demi-heure tout au plus, vous pourrez converser téléphoniquement de votre bureau avec Lewisham, le commandant du *Panter*, comme si ce digne marin se trouvait dans la cabine téléphonique au coin de Baker Street.

— All right, mon vieil ami. Vous comblez tous mes désirs.

Trois quarts d'heure plus tard, du beau milieu de Canal St. Georges, le commandant Lewisham était en communication avec Harry Dickson.

— Savez-vous quelque chose au sujet de l'original qui habite l'île Croll, commandant ? demanda le détective.

— Peu de chose, monsieur Dickson. Il a fait bâtir un cottage sur la côte ouest. Comme il n'a pas dû regarder à la dépense, cette demeure y a été édiflée en une huitaine. Après quoi les ouvriers sont partis à bord d'un bateau de Liverpool. Tous les huit jours, un cutter de la côte des Cornouailles vient le ravitailler, ce qui se fait en une couple d'heures. Après quoi il met les voiles.

— Vous êtes-vous éloigné des parages de l'île Croll ces derniers jours ? demanda Harry Dickson.

— Par un hasard extraordinaire, non. Voici huit jours que nous croisons entre l'Irlande et Lands End, pour une histoire de fraude d'armes. Je n'ai rien vu dans l'île, si ce n'est la courte silhouette du solitaire, Mr. Rocamir, chassant le canard sur la plage. Attendez un moment, monsieur Dickson, je crois qu'il y a du nouveau. Ne quittez pas l'appareil.

Il y eut un silence de quelques minutes, qui semblèrent fort longues au détective. A la fin, la voix du commandant s'éleva de nouveau de l'autre bout du fil.

Elle tremblait légèrement.

— Savez-vous ce qui arrive, monsieur Dickson ? cria-t-il. Nous sommes en ce moment en vue de l'île Croll. Eh bien, on vient d'y allumer le phare !

» C'est contre les règles... C'est absolument défendu par le code maritime.

» Ce phare ne doit pas fonctionner. Je crois que je vais devoir

commander un débarquement dans l'île Croll, pour voir ce qui s'y passe.

— Pourriez-vous me tenir au courant, commandant ?

— Je ne demande pas mieux, mais il faudra patienter au moins deux heures, jusqu'à ce que l'opération soit terminée et la communication rétablie entre nous.

— All right !

— Curieuse histoire, hein ? fit Tom Wills qui avait écouté aux côtés de son maître cette conversation mi-terrienne, mi-marine.

— Certes, certes ! affirma le détective en se frottant les mains. Voilà qui nous promet quelque diversion dans la suite, parfois bien monotone, des causes criminelles.

Pendant les deux heures qui suivirent, Harry Dickson arpenta fiévreusement son cabinet de travail en long et en large.

L'appel du large ne vint que longtemps après les deux heures annoncées.

La voix inquiète du commandant Lewisham s'informa.

— Monsieur Dickson ?

— Lui-même.

— Ici le commandant Lewisham, à bord du *Panter*. C'est inconcevable ! Vous devriez vous occuper de la chose, monsieur Dickson ! Mes hommes ont débarqué et ont fouillé complètement l'île. Il n'y a personne, pas même Mr. Rocamir. Nous avons exploré le cottage, dont la porte avait été laissée ouverte.

» Or, les lampes du phare étaient toutes allumées et le système d'horlogerie fonctionnait : trois occultations à la minute – ce qui est de nature à le faire confondre avec un phare tout proche. Voyez donc quelles possibilités de naufrage peuvent en résulter !

» J'ai fait éteindre les lumières. À peine mes hommes avaient-ils regagné leur bord, que le phare s'alluma de nouveau, mais cette fois-ci sans mouvement tournant, ce qui peut à nouveau le faire confondre avec un feu fixe voisin. Or, monsieur Dickson, c'est la marée haute en ce moment et Croll-Tower n'est plus accessible par la voie de terre, dont l'unique bande est complètement noyée, tandis que du côté de la mer ce serait une périlleuse aventure.

» D'ailleurs, nous sommes en mesure de repérer la moindre barque qui s'en approcherait. J'ai demandé à mes chefs de Lands End la permission d'éteindre ce maudit lumignon à l'aide de mon canon de chasse. On n'a pu m'y autoriser.

» L'île Croll est une propriété privée régie par des lois exceptionnelles. Il paraît même qu'en y débarquant j'y commis un abus de pouvoir, mais j'en prends toute la responsabilité.

— Très bien, commandant, répliqua Harry Dickson. Dites-moi si un homme ayant l'intention de se cacher n'aurait pu échapper à

l'attention de vos marins ?

— Je veux bien l'admettre pour l'île elle-même, monsieur Dickson, les bois par exemple, bien qu'ils eussent été battus dans tous les sens. Mais dans cette vieille tour de phare, nenni ! N'oubliez pas que les recherches furent conduites par un de mes officiers, Lew Redmond, un ancien de l'Intelligence Service !

— Je connais Redmond, répondit le détective. C'est un officier qui connaît son métier, et je suis convaincu comme vous, commandant, qu'il n'aurait pas laissé échapper son homme, si homme il y avait eu ! Qu'allez-vous faire ?

— Suivre les instructions qui viennent de m'être transmises et qui me plaisent assez : je reste à croiser dans les parages de l'île. D'un autre côté, l'avis *Quentin* vient d'être alerté et s'avance à toute vapeur vers nous.

» Nous serons deux pour tenir à l'œil la fameuse île Croll !

— Il n'est pas impossible que je vienne faire un tour par là un de ces jours, dit Harry Dickson.

— Vous serez le bienvenu. Secouez donc un peu les dormeurs du ministère de la Marine pour obtenir de plus grands pouvoirs, pour mettre cet îlot du diable à la raison !

— Je n'y manquerai pas ! promit le détective.

La communication fut coupée.

— J'ai lancé un coup de sifflet à un taxi en maraude, annonça Tom Wills comme son maître déposait le récepteur téléphonique. Le voici qui se range contre le trottoir. Nous avons tout juste le temps d'être à l'heure à Battersea, dans Alcon Street.

L'auto roula à travers les rues obscurcies par les premières pluies de septembre.

Une fois au-delà de Battersea Bridge, les rues devinrent ternes et de moins en moins populeuses. Une ville de petits bourgeois s'endormait déjà, pour épargner le luminaire. Les tavernes aux trop rares clients économisaient, elles aussi, le gaz et l'électricité.

— Surveillez la rue, Tom, dit Harry Dickson comme ils descendaient à l'un des angles d'Alcon Street. Si d'aventure vous voyez quelque chose de suspect, n'hésitez pas à prendre la filature, après avoir laissé derrière vous les signes d'usage pour que je puisse vous suivre en cas de besoin.

— Entendu, maître, répondit le jeune homme. Je vois là, à quelques pas de l'épicerie et de la papeterie de dame Gill, un porche qui se prête fort bien à l'attente et à la surveillance.

Harry Dickson quitta Tom et traversa la rue, pour trouver un moment après la porte de la papeterie entrebâillée.

Une odeur d'encre et de vernis l'accueillit, puis une petite main grassouillette prit la sienne dans l'ombre.

— Je n'ai pas allumé le gaz, monsieur Dickson, suite à vos ordres, dit la voix de Mrs. Gill. Je ferme la porte au verrou et je vous conduis à l'étage.

Une faible clarté venue du dehors les aida à traverser l'étroit corridor et à gravir l'escalier, roide comme un sentier de montagne.

Comme Mrs. Gill ouvrait la porte de sa chambre, Harry Dickson lui vit faire un geste vers la table de nuit.

— Non, murmura le détective en retenant sa main, pas même de veilleuse.

» L'ombre, l'obscurité, et rien qu'elles !

— Que craignez-vous donc, monsieur Dickson ? demanda la papetière.

La question prenait le détective au dépourvu.

— Je ne sais, répondit-il à voix basse. Peut-être rien, peut-être tout.

Vraiment la réponse ne l'engageait à rien, tellement elle était sibylline, mais elle suffit à faire frissonner Mrs. Nelly Gill.

— Pauvre Eli, gémit-elle doucement en comprimant les battements de son ample poitrine, pourquoi n'est-il pas resté le brave et simple épicier de jadis ? Ah ! monsieur Dickson, l'argent ne fait pas toujours le bonheur.

L'heure n'était pas aux réflexions philosophiques et Harry Dickson n'avait nulle envie de continuer sur ce terrain.

Il suivit d'un œil attentif la lente marche des aiguilles lumineuses sur le cadran de sa montre-bracelet.

La petite indiquait dix heures, la grande s'avancait vers le chiffre douze.

— Ainsi ce fut exactement à dix heures, hier soir, que la sonnette tinta ? demanda-t-il, histoire de rompre le silence qui devenait pesant.

— Oui... et... et... dans le temps nous échangeions le signal de bonsoir assez régulièrement à cette heure.

Dix heures, indiqua la montre, et dans la maison une pendule marqua les coups d'une voix argentine.

— Dix heures... l'heure... murmura machinalement Mrs. Gill.

Comme si la sonnette n'avait attendu que cela, elle se mit à tinter avec frénésie... une fois, deux fois, trois fois !

— Le signal d'alarme ! gémit Mrs. Gill, mon Dieu, monsieur Dickson, si Eli était mort et que ce soit son fantôme qui...

— Sornettes ! gronda le détective. Suivez-moi vite au jardin.

Il avait allumé sa torche électrique et courait aussi vite que possible de l'une à l'autre des maisons, passant par de petites pièces obscures et encombrées de meubles désuets, foulant la maigre pelouse d'un jardin emprisonné entre de hauts murs, regrettant de n'avoir pas

choisi un poste d'attente plus proche encore de la chambre de Mr. Rocamir.

Mrs. Gill le suivait en soufflant comme un phoque. La rapide allure du détective n'était pas de celles qu'elle pouvait adopter impunément.

— C'est la chambre du premier étage, haleta-t-elle, celle qui s'ouvre sur le jardin. Le salon donne sur la rue... Mon Dieu, monsieur Dickson, la porte en est ouverte, et pourtant je l'avais bien fermée hier.

Dans la lumière de la torche électrique, la chambre se montra à Dickson comme elle était apparue la veille à Mrs. Gill : banale et propre.

Un lit de sangles dans un coin, une petite armoire à glace, des chaises à dossier droit, anguleuses à souhait. Une glace tavelée sur la cheminée, flanquée de deux motifs ornementaux, vulgaires et ridicules.

C'étaient deux statuettes en zinc doré, représentant l'une un sagittaire antique, l'autre un vague Antinoüs dans une pose avantageuse.

Leurs ombres grotesques évoluèrent sur le mur d'en face dans la clarté projetée. A part ces vilaines silhouettes, la chambre était sans mystère.

Sans ?... Non, car soudain la lumière tombant sur le plancher découvrit une forme étendue.

Mrs. Gill, qui la vit en même temps que Harry Dickson, poussa un hurlement de terreur et de désespoir.

— Eli ! Ils ont tué mon Eli...

Mais elle cessa aussitôt de crier.

— Mais ce n'est pas lui, murmura-t-elle. Non, monsieur Dickson, cet homme mort n'est pas Mr. Rocamir.

Le détective tenait le visage convulsé du cadavre dans le cercle lumineux de sa lampe. Mrs. Nelly Gill qui le contemplait à ses côtés, murmura :

— Que fait cette grosse mouche à côté de son oreille ? Chassez-la donc, monsieur Dickson. Je ne le pourrais faire moi-même.

Mais le détective ne bougeait pas.

— Une mouche, cela, gronda-t-il, en effet et une bien vilaine ! C'est une de ces atroces petites flèches empoisonnées que certains sauvages lancent à l'aide de sarbacanes. Empoisonnées à l'aide de curare et, parfois de venins plus terribles encore, leur piquûre signifie la mort immédiate pour la victime.

— Connaissez-vous cet homme, monsieur Dickson ?

— Attendez, il me semble que oui... Ce visage est déjà déformé par le poison et la courte mais affreuse agonie. Pourtant...

Harry Dickson hésita encore, puis il déclara d'une voix sombre :

— C'est Mr. Mutton, premier clerc de l'étude Brixton et Poultry, dans Grays Inn Road.

3. L'homme qui allait être pendu

Une fois revenu dans la rue, Harry Dickson enregistra un signe de Tom Wills.

Son élève avait dû commencer une filature qui conduisait vers la River.

Les signes se répétaient sur Battersea Bridge et longeaient le fleuve. Enfin, le détective ramassa un petit étui bronzé qu'il connaissait bien. Il contenait un bout de papier hâtivement déchiré d'un carnet et ne portant qu'une brève indication : Paternoster Row.

Quand Harry Dickson arriva audit endroit, il le trouva en proie à une excitation caractéristique. De nombreuses fenêtres étaient encore éclairées ; une animation peu ordinaire y régnait malgré l'heure tardive. A la mine des nombreux noctambules on voyait qu'ils ne se coucheraient pas de sitôt.

Le détective savait ce que cela signifiait : à l'aube, quelqu'un serait pendu dans la prison de Newgate, dont il voyait les sombres murailles devant lui, plus noires que la nuit, à peine piquées de la livide clarté de deux réverbères à gaz.

Harry Dickson regardait autour de lui, quand il se sentit tiré par la manche.

Tom Wills était à ses côtés.

— Quoi de neuf, mon garçon ?

— C'est pour le moins étrange, maître, répondit le jeune homme. Comme vous étiez dans la maison, deux hommes que je n'avais pas vu venir passèrent soudain devant le porche où je m'abritais.

» Ils regardèrent l'épicerie et se mirent à rire doucement.

» Le commerce de détail ne porte pas bonheur, dit l'un d'eux. Voici le numéro un qui aura bientôt son compte, et le numéro deux verra le sien réglé avant cinq heures trente. »

— Cinq heures trente, murmura le détective. C'est l'heure des exécutions capitales.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, continua son élève. J'ai suivi les deux individus sans trop de peine : ils semblaient ne se méfier de rien. A un certain moment j'entendis l'un d'eux dire à voix assez haute : « Inutile de presser le pas. Nous serons toujours assez tôt dans Paternoster Row ». Alors j'ai griffonné le billet que vous avez dû trouver.

— Où sont ces hommes ?

— Ils sont entrés dans la prison de Newgate !

— Ah... les reconnaîtriez-vous ?

Tom Wills hésita.

— Je n'ai pu voir leurs visages. Le brouillard était assez dense, et ils portaient les collets de leurs manteaux relevés. Ils étaient grands et l'un d'eux très maigre. Leur langage était distingué.

— Y a-t-il longtemps qu'ils sont entrés ? demanda le détective.

— Il y aura bientôt une heure, maître.

— Bien, nous allons voir... Venez !

Harry Dickson sonna à la sombre porte ; au bout d'un temps qui lui parut bien long, un judas s'entrouvrit et une voix rogue demanda :

— Qui est là et que voulez-vous ?

— Voir le directeur de service !

— On n'entre pas comme cela ici, ricana la voix. Qui êtes-vous ?

— Annoncez Harry Dickson !

— Ah ! fit la voix qui se nuança de respect. Fallait le dire plus tôt, sir !

La porte s'ouvrit à grands renforts de clefs tournées et de verrous glissés, et dans la pauvre clarté d'un corps de garde, la haute et puissante silhouette d'un gardien apparut.

— Veuillez patienter un moment, sir, dit l'homme. Mr. Mitchell, le directeur adjoint de service, vous recevra bientôt ; il est en ce moment en tournée dans l'établissement. Les prisonniers doivent avoir eu vent de l'exécution de tout à l'heure et cela les énerve particulièrement. Alors il a fallu organiser des tournées supplémentaires.

Le gardien s'éclipsa, laissant les détectives seuls dans le triste petit réduit qui lui servait de bureau.

Des papiers étaient épars sur la table de bois noir : les formules qui allaient être affichées bientôt, signées par le directeur du pénitencier et du médecin de service, attestant que le condamné à mort Théobald Crummle avait cessé de vivre et qu'ainsi justice avait été faite.

— Crummle, murmura Harry Dickson... Oh, c'est étrange, Tom ! Crummle, c'est l'épicier tragique de Barbicane, qui assassina sa femme et sa servante et s'enfuit en mettant le feu à son magasin.

— Cela ferait *deux épiciers* à qui l'on aurait réglé leur compte, aux dires des deux mystérieux bonshommes, observa Tom Wills.

— En effet. C'est pour le moins bizarre. Mais voici le directeur je crois...

Mr. Mitchell, un homme jeune encore, à la mine éveillée, fit son entrée dans le corps de garde en saluant à la ronde.

— Monsieur Dickson ! s'écria-t-il, en tendant une main cordiale. Venez-vous jeter une dernière clarté dans l'affaire Crummle, qui aura

bientôt son dénouement, comme vous devez le savoir.

— Y a-t-il encore une clarté à projeter dans cette affaire ? s'enquit le détective. Il me semble que les preuves de culpabilité étaient pourtant formelles contre Théobald Crummle.

— Je n'en disconviens pas, monsieur Dickson, mais n'oubliez pas que l'accusé n'a voulu présenter aucune défense, alors qu'il aurait pu facilement nier. Depuis sa détention, il n'a plus ouvert la bouche, bien que du témoignage de ses voisins ce fut un homme volontiers bavard et fort honorable.

— Oui, je me souviens à présent. On n'a pu trouver aucun motif à ce double meurtre. Crummle ne fut jugé que sur la foi des sanglantes empreintes digitales qu'il laissa sur l'arme du crime, un vulgaire couteau à découper si je ne me trompe.

— C'est bien cela, monsieur Dickson, approuva le directeur adjoint. Maintenant, veuillez me dire ce qu'il y a à votre service...

— Voudriez-vous me confier l'identité des deux gentlemen qui se sont présentés à la prison, il y a une heure environ. Si mes suppositions sont bonnes, ils ont dû demander à être introduits auprès du condamné.

— Deux gentlemen ? s'écria Mr. Mitchell. Dites-vous vrai ? Je ne suis pas au courant, mais je dois vous avouer que je ne suis de service que depuis une demi-heure. Avant cela, il était assuré par le chef surveillant Barsky. Attendez, j'appelle le gardien de l'entrée.

Le gardien qui avait introduit Harry Dickson et son élève attendait respectueusement dans le couloir, et il accourut à l'appel de son supérieur.

— Barsky vous a-t-il autorisé à introduire deux gentlemen, il y a une heure, surveillant Gamp ? demanda Mr. Mitchell.

— C'est la vérité, monsieur le directeur. Ils étaient munis d'un laissez-passer du ministère de l'Intérieur. Mr. Barsky les a accompagnés sur-le-champ et je crois qu'ils se sont dirigés vers l'aile D.

— Où se trouve la cellule de Crummle, murmura Mr. Mitchell. C'est absolument contre les règles, mais nous allons voir. Venez, monsieur Dickson !

Le fonctionnaire paraissait inquiet et courait plutôt qu'il ne marchait le long des sinistres corridors.

Ils atteignirent le centre de la geôle.

Dans un haut kiosque vitré qui dominait les cinq immenses couloirs longés par des galeries de fer, sur lesquelles s'ouvraient les cellules, un gardien se tenait, l'œil attentif à tout ce qui pourrait survenir.

— Holà, Dayer ! cria Mr. Mitchell. Où est Barsky en ce moment ?

L'homme salua militairement.

— Il a passé la consigne à Sykes, le gardien-chef de nuit, fut la réponse.

— L'avez-vous vu passer en compagnie de deux gentlemen, il y a une heure ?

— Oui, sir, ils se sont dirigés vers l'aile. Une fois arrivés au coude de l'ancienne infirmerie, je les ai perdus de vue.

— Vite, souffla le directeur à l'adresse d'Harry Dickson, j'ai dans l'idée que quelque chose d'anormal se passe ou s'est passé.

Ils traversèrent le couloir, et tournèrent un angle : un nouveau corridor se trouvait devant eux, moins considérable que les grandes galeries.

— Dire que les cellules fortes, où l'on enferme les condamnés à mort, échappent en se trouvant dans une galerie latérale, à la surveillance du gardien du centre, marmotta le directeur. C'est une grande erreur.

Tout à coup il poussa un cri de terreur.

Un homme en uniforme de gardien sommeillait sur une chaise.

— Sykes ! Que signifie cette attitude ?

Un puissant ronflement répondit à son indignation.

Harry Dickson s'était déjà approché du dormeur et constata d'une voix brève :

— Endormi ! Un bon jet de chloroforme dûment pulvérisé a fait l'affaire.

— Allons voir immédiatement ce qui se passe dans la cellule de Crummle ! s'écria Mr. Mitchell, en proie à un véritable affolement.

Ils s'arrêtèrent devant une lourde porte bardée de fer ; le directeur souleva une planchette obturant un judas grillé.

— Il n'y a pas de lumière ! s'écria-t-il. Et pourtant les règlements sont formels ! les condamnés à mort ne doivent jamais être laissés dans l'obscurité !

Il tourna un commutateur installé à l'extérieur de la cellule, aucune lumière ne se fit à l'intérieur.

— La lampe a été dévissée ou cassée ! gémit-il. Il m'est interdit d'entrer sans plusieurs témoins réglementaires, mais je passe outre dans ce cas.

Il prit son passe-partout et ouvrit la lourde porte. Harry Dickson braqua sa lanterne dans le petit réduit où un homme attendait la mort.

Cet homme était étendu sur sa couchette basse, les jambes entravées par de fines mais solides chaînes d'acier, les mains passées dans un cabriolet.

— Dieu merci, il dort, murmura Mitchell.

— Non, dit Harry Dickson, il est mort !

— Hein ?... Seigneur, vous dites vrai !

Un petit trou rond à la tempe gauche du condamné laissait couler sur les couvertures grises un mince filet de sang.

— Un coup de revolver, constata le détective, probablement tiré à l'aide d'un silencieux...

Il fit du regard une rapide inspection.

— Le coup a été tiré par le judas, de l'extérieur, dit-il. Regardez, Mr. Mitchell, il y a quelques traces noires sur le bois, dues à de la poudre qui n'a pas brûlé. C'est du beau travail en la matière, et du travail audacieusement accompli.

— Mais qui a fait cela ? s'écria le directeur. Oh ! j'en aurai le cœur net. Je soumettrai tout le monde à un interrogatoire serré...

— Pour apprendre que les deux gentlemen avaient deux épaisses barbes noires et que leurs papiers d'introduction étaient faux, répondit amèrement Dickson.

Soudain, il se frappa le front.

— Monsieur le directeur, demanda-t-il, à quelle heure était fixée l'exécution de Théobald Crummle ?

— A cinq heures trente, monsieur Dickson.

— Nous y voilà, riposta Harry Dickson. Mon cher Tom, que disaient les hommes dans la rue, à propos d'une certaine heure ?

— Ils disaient : « avant cinq heures trente... »

— Halte ! Notez le mot *avant* !

Une cloche sonna au loin.

— Un appel urgent, dit le directeur.

Quelques secondes plus tard, on entendit battre des portes, puis un bruit de pas pressés. Du fond du corridor un employé accourut, brandissant un papier.

— Monsieur le directeur, monsieur le directeur !

— Ici ! Qu'y a-t-il donc ?

— Une dépêche urgente du ministre de la Justice : par ordre de Sa Majesté, le condamné à mort Crummle vient d'être gracié et sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité !

— Mon doux Jésus ! s'écria Mr. Mitchell.

— Ah ! dit lentement Harry Dickson, voici donc toutes les explications à la fois.

— Comment, que voulez-vous prétendre, monsieur Dickson ? demanda le directeur ahuri.

— Je vais vous expliquer pourquoi Crummle a été tué. Il devait mourir de la main du bourreau à cinq heures trente. Or les deux inconnus ont appris que sa grâce venait d'être signée, et ils lui ont réglé son compte *avant*.

» Il fallait donc que, pour une raison ou l'autre, cet homme mourût !

— Laquelle ? s'écria Tom Wills.

— Voilà une question qu'on pose plus vite qu'on ne peut y répondre, dit Harry Dickson en croisant les bras sur la poitrine. Et cette réponse, il n'y a qu'un seul homme qui, pour l'heure, pourrait la donner.

— Qui donc, monsieur Dickson ? demanda Mr. Mitchell.

— Monsieur Rocamir !

4. La troisième épicerie

Le télégramme de Lands End arriva le matin même.

Rocamir n'est pas dans l'île Croll. — Ile complètement déserte — Phare reste éteint — Lewisham.

Harry Dickson froissa rêveusement le papier bleuté.

— Je m'attendais à cela, dit-il simplement.

Il passa un temps relativement long à arpenter son cabinet de travail, ainsi qu'il en avait l'habitude aux heures de grande perplexité.

Au fur et à mesure que le temps passait, d'autres renseignements lui parvenaient, d'aucuns venant immédiatement de Scotland Yard.

L'un d'eux attestait que Mr. Mutton était un employé modèle et que Brixton et Poultry déploraient fortement sa perte.

C'était un homme de mœurs sévères, célibataire endurci, très économe, possédant peu de relations. Il n'allait guère au café ; parfois il allait prendre une tasse de thé dans un bar de tempérants de Marylebone où il habitait.

L'adresse du défunt était indiquée au bas de la fiche administrative :

Molyneux Street, chez la veuve Abott, logeuse.

— Allons-y, décida Harry Dickson en faisant signe à son élève de le suivre.

Molyneux Street était une rue bourgeoise, aux façades cossues. Les temps durs avaient mis certains habitants dans l'obligation de sous-louer leurs immeubles, et c'est ainsi que Mrs. Abott, veuve d'un officier de marine, comptait Mr. Mutton parmi ses locataires.

C'était une dame loquace qui ne demandait pas mieux que de donner tous les renseignements que lui suggérerait sa mémoire, et peut-être même son imagination, « à ces messieurs de la police ».

— Oui, raconta-t-elle sans que Harry Dickson eût grand-peine à l'y contraindre, oui, monsieur le détective, j'avais en effet observé que depuis tantôt un mois, Mr. Mutton n'était plus le même. Figurez-vous que jusqu'alors je faisais son petit ménage, moyennant un léger supplément, et voici que tout à coup je ne pouvais plus donner un coup de balai à sa chambre ! Il ne m'en confiait même plus les clefs !

— Je suppose que vous en possédez les doubles, comme c'est d'ailleurs de règle, madame Abott, dit Harry Dickson en souriant.

— C'est vrai, monsieur le détective. N'empêche que je ne m'en suis jamais servi pour m'introduire dans son appartement. Les désirs

de mes clients sont des ordres !

— Je suppose que vous ne voyez aucun inconvénient à me les confier pour quelques minutes ? demanda Harry Dickson.

— Nullement, nullement ! s'empressa la logeuse. Je suis trop contente de pouvoir être agréable à la justice de mon pays.

Elle mit un empressement louable à aller quérir lesdites clefs, ce qui ne lui demanda guère de temps, et elle invita les détectives à la suivre au troisième étage, où se trouvait la chambre de feu Mr. Mutton.

C'était une pièce agréable et spacieuse, meublée avec goût, dont les deux fenêtres s'ouvraient sur un large balcon d'où la vue portait jusque dans St. John Street.

Harry Dickson regarda en connaisseur les livres qui ornaient l'ample bibliothèque. C'étaient des ouvrages de haute tenue littéraire, quelques tomes de droit civil, des publications scientifiques et d'histoire générale.

— Mr. Mutton prenait-il ses repas chez lui ? demanda-t-il tout à coup.

— Jamais, monsieur le détective. Il avait horreur des relents de cuisine et c'est parce que je ne fais que louer des chambres, sans donner de pension, qu'il a choisi ma maison, répondit la veuve. Il prenait ordinairement ses repas dans un restaurant très bien fréquenté, bien que modeste, de Seymour Street, qui est tout proche.

— Alors voici qui est pour le moins singulier, dit le détective.

Et il indiqua du doigt une copieuse pile de conserves de toutes sortes : bœuf en boîte, homards, sardines, « pickles, confitures, biscuits, fruits en conserve, thons et harengs marinés.

— Ça, c'est fort ! s'écria Mrs. Abott. D'autant plus que Mr. Mutton m'a confié jadis qu'il avait choisi le restaurant de Seymour Street parce qu'on n'y servait que de la nourriture fraîche, et jamais de conserves.

Harry Dickson ouvrit un placard : un monde de boîtes multicolores apparut.

— Encore ! s'écria la logeuse. C'est incroyable !

— Pourtant aucune boîte n'a été entamée, murmura Harry Dickson songeur.

— Voici un paquet qui n'est même pas défait, dit soudain Tom Wills.

Le détective se tourna vivement vers lui.

— Le papier porte-t-il l'adresse d'un fournisseur ?

Tom secoua la tête.

— Aucune, maître. C'est du vulgaire papier brun d'épicier.

Il entendit son maître murmurer à voix basse :

— ... d'épicier... sans doute...

Mais le détective redressa la tête.

— Et la ficelle ?

Tom poussa un cri de jubilation.

La ficelle était en fibre et une adresse se trouvait imprimée sur sa longueur, tel que le veut l'emballage moderne.

— Larssen, Hanbury Street, 33b, lut-il.

— Mr. Mutton se fournissait dans une épicerie bien lointaine, dit-il. Hanbury est dans Mile End.

— Alors qu'il y a de si bonnes maisons dans le voisinage ! déplora la veuve.

La chambre du défunt n'avait plus rien à leur apprendre et les détectives prirent congé de Mrs. Abott, qui ne les quitta que sur des protestations réitérées de dévouement.

Dans St. John Street, Harry Dickson avisa un taxi en maraude et se fit conduire dans Mile End, où ils descendirent au coin de Hanbury Street.

Le numéro 33b n'était pas loin ; la maison se trouvait à l'angle d'un petit enclos ouvrier aux maisons vidées pour la plupart par mesure d'hygiène.

C'était une maison tout en hauteur, dont les fenêtres des étages étaient suffisamment malpropres pour se passer de rideaux. On ne distinguait d'eux que de vagues loques grises.

Mais les étalages, composés de deux assez larges vitrines n'étaient pas visibles, car de puissants volets les obturaient.

Harry Dickson frappa à la porte, elle aussi pourvue de volets de bois brun.

Aucune réponse ne vint de l'intérieur, mais du fond de l'enclos une voix de femme leur cria :

— Larssen n'est pas là, ce grigou que le diable confonde ! Voilà une heure que je frappe à sa sale porte pour qu'il me donne ma farine d'avoine !

— L'avez-vous vu partir, madame ? demanda le détective.

Une virago dépoitraillée, coiffée d'un immense chapeau de paille noire, sortit d'une des affreuses masures ; le titre de « madame » dut l'humaniser quelque peu, car elle esquissa un horrible sourire de sa bouche édentée.

— Non, gentlemen, je ne l'ai pas vu, car Mrs. O'Doggan ne passe pas son temps à espionner ses voisins, même s'ils sont ladres et cousins de Satan comme ce Larssen – qu'il aille rôtir en enfer – j'espère que vous êtes de la police et que vous venez le chercher pour le mener pendre !

Ce flot de paroles eût été difficile à endiguer si une autre bonne femme n'eût paru sur son seuil, qui renchérit aussitôt sur les qualités négatives du sieur Larssen.

— Un sale pou ! Un bandit spolieur du pauvre monde ! N'achetez rien chez lui, Gov'nor, sinon vous mourrez empoisonné avant la fin de la semaine !

— Voilà, dit Harry Dickson en s'éloignant, nous connaissons notre homme. Mais nous ferons connaissance avec son home ce soir même, Tom.

Ils retournèrent à Baker Street pour y prendre place devant un lunch bien gagné, mais ils s'y heurtèrent à leur ami Goodfield, superintendant de Scotland Yard, accompagné d'un fonctionnaire qui avait bien soucieuse mine.

— Je suis Mr. Jellesby, secrétaire général au ministère de l'Intérieur, se présenta ledit fonctionnaire. Ce matin, monsieur Dickson, le directeur adjoint Mittchell nous a fait part du bref entretien qu'il eut avec vous, suite à la mort mystérieuse du condamné gracié Théobald Crummle. Le ministre en personne me charge de vous dire qu'il serait très heureux de vous voir vous occuper de cette affaire. Il m'a dit qu'on s'inquiète au sujet du sieur Rocamir, mais sans me fournir d'autre explication.

Harry Dickson approuva d'un signe de tête.

— Rocamir ! bougonna Goodfield. Il n'y en a plus que pour lui, depuis quelques jours. Mes hommes ne voient que lui ! ils l'aperçoivent et il s'éclipse. Est-il fait de fumée, ce diable d'épicier multimillionnaire ? Au fait, de quoi l'accuse-t-on ? De rien, que je sache, et pourtant je viens de recevoir un ordre formel du Yard : « Recherchez Rocamir, adjoignez-vous à tout prix Harry Dickson, mais il nous faut Rocamir ! »

— De qui émane l'ordre reçu au Yard ? demanda Harry Dickson.

— Ça, dit Goodfield en faisant un geste évasif, ça... c'est beaucoup me demander, mon cher Dickson. Je n'en sais rien, mais l'ordre est de ceux qu'on doit enregistrer sans réplique.

Harry Dickson réfléchit quelques instants.

— Peu importe, dit-il enfin. Mais moi aussi j'ai mes raisons pour rechercher Rocamir, alors, Goodfield, alors, monsieur Jellesby, *je marche*, comme on dit en français.

Quand le fonctionnaire du ministère fut parti, le policier fut invité à prendre part au copieux lunch que Mrs. Crown servit à ses maîtres.

— Connaissez-vous un épicier du nom de Larssen, dans Hanbury ? demanda Harry Dickson en passant un plat de grillades à son vieux camarade Goodfield.

Le superintendant déposa sa fourchette d'un air excédé.

— Encore un épicier ! Ces gens ne veulent donc pas se contenter de vendre de la chandelle et de l'huile d'olives ? La peste soit de ces mercantis ! Voilà que vous me parlez de Larssen à présent, un vilain

bonhomme qui connut déjà quelques prisons de Londres, pour un tas de fripouilleries, et ce matin une souillon de Bermondsey est venue me dire que son maître, un épicier de Tanner Street, manquait à l'appel.

— Racontez-moi cela, Good, demanda Harry Dickson.

Le policier haussa les épaules.

— Ce n'est pas bien intéressant. Mais puisque vous y tenez je m'exécute, et ce ne sera pas bien long.

» Dans Tanner Street habite un épicier, vendeur à la petite semaine, du nom de Dreyfuz. Il se fait aider dans son commerce par une petite servante, à qui il ne ménage pas la besogne à ce qu'il paraît. Ce matin, la bonniche est venue m'apprendre que son maître avait disparu en emportant tout ce qu'il y avait d'argent dans la maison, y compris les économies de la jeune femme.

» Elle ne regrette pas tant son maître, mais fortement ses économies. Aussi m'a-t-elle demandé de retrouver seulement ces dernières.

Harry Dickson prit son carnet et fit une rapide annotation.

— Une question sur Crummle, l'homme qu'on gracia et qu'on exécuta tout de même. Était-il bien Anglais ?

— Oui, naturalisé. Il était d'origine polonaise et s'appelait de son vrai nom Crumolwski. Depuis, il a arrangé ce patronyme à la sauce anglaise.

— Ce qui fait, conclut le détective en prenant des notes, que Rocamir est de naissance française, que Crummle est Polonais d'origine, que Larssen est né au Danemark si je ne me trompe et que Dreyfuz...

— ... est Autrichien, acheva Goodfield.

— Curieux, hein, mon vieux Goodfield. Tous ces *épiciers*, chez qui quelque chose se passe, sont *étrangers* !

— Par tous les diables, Dickson, que voulez-vous dire ? s'écria Goodfield interloqué.

— Je ne veux rien dire, mais je constate, répondit le détective.

Il continua à manger en silence et quand, en guise de dessert, Mrs. Crown servit un soufflé aux ananas et des liqueurs, il se hâta visiblement de finir le repas.

— Je vais vous imposer une besogne de bénédictin cet après-midi, Good, dit-il. Il faudrait me faire dresser par vos services une liste aussi complète que possible des épiciers de la City, d'origine étrangère, ou naturalisés anglais.

Goodfield fit un signe d'assentiment, mais grogna quand même :

— De quoi se mêlent-ils à présent, ces maudits marchands de farine à la livre. Des épiciers, c'est en général des gens qui aiment mener leur petit train-train de vie.

Il se hâta d'avaler un verre de brandy, en refusa un second et fila

à toute vitesse vers son bureau, après avoir donné rendez-vous au détective et à son élève pour neuf heures du soir.

— Vous allez voir, Tom, dit Harry Dickson en souriant d'un air mystérieux, que notre brave Goodfield ne pourra jamais attendre jusqu'à cette heure pour nous donner de ses nouvelles et surtout des nouvelles de nos amis... les épiciers !

Il fut bon prophète, car le dernier coup de six heures sonnait au cartel du salon de Baker Street, quand le téléphone se mit en branle.

— Voilà Goodfield ! s'écria Tom Wills.

C'était lui, mais dans un état d'excitation extrême.

— Harry Dickson, clama le cher homme, j'y perds mon latin ! Je ne sais si ma liste est complète, mais d'ores et déjà je puis vous annoncer quelque chose d'ahurissant : sur vingt-huit de mes commerçants se trouvant dans les conditions par vous énoncées, donc des étrangers, ou naturalisés anglais, douze ont disparu depuis hier !

— Bah, répondit Harry Dickson, nous les retrouverons bien. En attendant, soyez exact à votre rendez-vous de ce soir, Goodfield.

— Et quel sera le programme, si je puis me permettre cette indiscretion ? demanda le policier du Yard.

— Une visite à une épicerie, mon vieux !

Le superintendant poussa un gémissement de désespoir.

— Encore ! Mais cela devient une hantise ! Il me semble que je vis dans une atmosphère étouffante de vinaigre, de sucre candi et de moutarde ! hurla-t-il.

— A ce soir ! conclut Dickson en riant.

Le soir vint, un véritable soir d'aventures londoniennes.

Vers huit heures, l'averse s'était mise à tomber, balayant les rues, chassant les passants vers leur home ou vers les tavernes les plus proches.

Harry Dickson se frottait les mains.

— Le temps se met de la partie, Tom, annonça-t-il d'un air satisfait. De cette façon nous n'aurons à craindre aucune curiosité intempestive des dames de Hanbury, qu'une belle soirée aurait pu retenir fort tard sur le seuil de leurs portes.

— C'est vrai, maître. Mais qu'allons-nous faire au juste chez Larssen ?

— Lui rendre visite, Tom, d'ailleurs parfaitement officielle, puisque notre ami Goodfield aura un mandat de perquisition en poche. Mais, autant que faire se peut, je désire qu'elle se passe dans un bel incognito.

Goodfield arriva à l'heure militaire, trempé comme une soupe. Il était visiblement soucieux.

— Ce démon de Jellesby du ministère occupe le téléphone de Scotland Yard à lui tout seul, se plaignit-il amèrement. Il leur faut

Rocamir. Pourquoi ? Je n'en sais rien ! Mais le vieux Goodfield n'est pas aussi bête que son bonnet.

» Les vingt millions de livres y sont pour quelque chose. Vingt millions, Dickson, l'Etat en devient malade ! Je crois qu'on a fait marcher le câble, et la réponse ne fut pas douteuse : le versement a été fait par une banque d'Amsterdam, sur ordre de sa filiale à Sourabaya. Le fameux oncle de Bornéo était un singulier particulier du nom de Gayard, ayant habité le hinterland de ce pays mystérieux entre tous. Il y aurait découvert des gisements d'or et de pierreries d'une richesse fantastique, qu'il aurait exploité presque en silence pendant vingt ans, se constituant cette fortune de Crésus moderne dans l'unique but de la laisser à son neveu, épicier dans Battersea, neveu qu'il n'avait jamais vu de sa vie !

» Je suppose que le Gouvernement, à court d'espèces sonnantes, à d'autres îles perdues à lui vendre !

Harry Dickson ne répondit pas et se contenta de sourire.

Peu d'instants après, tous trois longeaient le trottoir de Baker Street sous une pluie battante et luttant contre un violent vent d'ouest, qui les prenait de côté.

Un taxi les déposa dans Hanbury, désert et lugubre.

— Il y a une petite maison ouvrière, inhabitée à souhait, dont le mur de cour est mitoyen avec celui de Larssen, dit le détective. Une partie d'escalade n'a rien pour vous effrayer, n'est-il pas vrai, Goodfield ? demanda-t-il d'un air innocent tout en lorgnant la corpulence de son ami.

— Tom me fera la courte échelle, répondit du tac au tac le policier.

L'escalade ne leur demanda pas un bien grand effort, car le mur en question avait à peine une hauteur d'homme.

Une fois dans le jardin de Larssen, le détective se dirigea vers la porte vitrée de la cuisine, dont il mit en éclats un des carreaux.

Un tour d'espagnolette, et tous les trois pénétrèrent à l'intérieur.

— Nous voici dans la place, dit Harry Dickson en allumant sa lampe.

— Tonnerre, si je m'attendais à cela !

La pierre d'évier qui venait d'apparaître en pleine lumière, était tachée de sang et une serviette souillée de maculatures suspectes gisait à terre.

— Ce serait-il suicidé ? demanda Goodfield.

— Pour s'essuyer les mains après, n'est-ce pas ? ricana Harry Dickson. Pas de crainte, Good', nos amis les épiciers ne mettent pas si vite fin à leurs précieux jours. Allons voir ce que cette cambuse cache de vilain.

— Départ précipité, grogna-t-il une minute plus tard en voyant

les tiroirs ouverts et des effets d'habillement épars sur les meubles.

Le magasin ne révélait rien d'insolite, si ce n'est une bouteille de whisky largement entamée et au goulot brisé, posée sur le comptoir.

— Quelqu'un a dû se presser pour boire, ou pour se donner du nerf, observa Goodfield à mi-voix.

— Bien raisonné, mon vieil ami, riposta Harry Dickson.

Mais Tom Wills, qui fourrageait dans un coin, poussa une exclamation.

— Une fausse barbe noire ! s'écria-t-il.

Harry Dickson lui arracha littéralement le postiche des mains.

— La colle fraîche y adhère encore, constata-t-il fiévreusement. Elle a donc servi récemment, disons la nuit dernière.

— Pour entrer dans la prison de Newgate ! s'écria Tom Wills.

— En effet !

— Donc, conclut le jeune homme, Larssen était un de ces mystérieux visiteurs nocturnes. Il devait s'y connaître dans les habitudes de la geôle, puisqu'il y fit plusieurs séjours, aux dires de Goodfield. Je me demande où peut être l'autre.

Harry Dickson avait ouvert la porte d'une petite pièce contiguë, faisant office de bureau.

— Le voici, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme.

Un cadavre était étendu en travers du plancher : celui d'un homme long et maigre, habillé d'un long manteau noir à pèlerine.

— C'est l'autre ! s'écria Tom Wills. Je le reconnais à sa taille, à son manteau, à sa maigreur.

La lumière de la torche électrique tombait en plein sur le visage souillé de sang, car le malheureux avait été assommé d'un coup de hachette. Une épaisse barbe noire masquait le bas du visage.

— Fausse ? demanda Goodfield.

— Sans aucun doute. Faites-en vous-même l'expérience, Goodfield.

D'un coup sec le policier arracha le postiche.

Un triple cri de surprise et d'horreur suivit ce geste.

Le corps, devant eux, était celui de Mr. Poultry, sollicitor dans Grays Inn Road, le principal intermédiaire dans la vente de l'île Croll au sieur Rocamir !

5. L'homme traqué

Le long de la Tamise, à hauteur des docks, un homme marche comme un fou.

Le moindre bruit le fait frissonner. La fuite d'un rat le fait bondir.

Il profite des moindres recoins d'ombre.

Un garde-quai déambule devant lui d'une démarche lasse. Aussitôt il se jette derrière un amas de futailles vides et attend, haletant, que le surveillant se soit éloigné.

Plus loin, ce sont deux pauvres rôdeurs, bêtes farouches et aux aguets comme lui. Ils devraient être frères dans la peur, et pourtant l'homme les redoute et les évite avec angoisse.

Bon, ce ne sont plus que des ombres parmi les ombres... L'homme respire et reprend sa route incertaine.

Ses vêtements, bien que de bonne coupe, sont fripés et sales. Il a dû dormir à la belle étoile ou dans des endroits innommables, pour être crotté de la sorte.

Ainsi, il arrive jusqu'aux confins du quartier de Soho.

L'heure est tardive et le temps affreux. Pourtant quelques tavernes sont encore ouvertes et leurs fenêtres luisent dans la nuit.

L'homme pose convulsivement les deux mains sur son ventre, le comprimant d'un geste caractéristique : il a faim.

Une odeur de viande grillée le fait presque défaillir ; elle provient d'une gargote proche d'où s'échappe un bruit de friture et de verres entrechoqués.

Devant la porte il hésite, mais la faim semble être la plus forte. D'un élan désespéré il franchit l'espace qui le sépare du restaurant et, peureusement, en entrouvre la porte.

Ce qu'il voit doit le rassurer : il n'y a en effet que deux consommateurs qui s'attardent encore autour d'une table maigrement servie.

Le patron, un bon gros, lève sa lourde tête endormie derrière son comptoir et souhaite en bâillant le bonsoir au client.

— Que puis-je vous servir, Gov'nor ?

— Peu importe... Quelque chose de chaud si cela vous convient.

— Du gigot de mouton ? Il est excellent ! Des haricots verts ? Du pudding ? Une bonne pinte d'ale par dessus.

— Oui, murmure l'affamé, donnez-moi tout cela.

Un copieux plat lui est servi, et il l'attaque avec un appétit féroce.

— Heureux qu'il mange à la carte, ricane doucement le patron, sinon il serait capable de ruiner mon établissement. Quel ogre !

L'homme redemande du gigot, puis du fromage.

Repu, il souffle comme un phoque, puis il appelle le patron.

— Voulez-vous vous payer avec cela, murmure-t-il en tirant une bague d'or fin de son annulaire gauche.

Le patron fait la grimace, mais l'affaire lui paraît tentante.

— C'est bien pour vous faire plaisir, sir... Enfin, tout le monde peut se trouver dans l'ennui et j'ai toujours aimé rendre service à la clientèle. Je crains qu'on ne m'en donne pas grand-chose pour cette babiole, voyons... un verre de bon whisky et une demi-couronne par-dessus le marché et je conclus l'affaire.

L'homme accepte d'un signe de tête, empoche la pièce d'argent et vide son verre d'alcool d'un trait.

Et la rue retrouve, sous la pluie battante, dans le vent furieux de minuit, Mr. Rocamir, propriétaire d'une île et de vingt millions de livres sterling !

Un dernier bus passe. Rocamir lit sur sa pancarte : *Battersea Bridge*.

Il hésite... Mais une voiture est vide ! il se décide.

D'un bond, il prend place sur un strapontin à côté du wattman et la lourde machine s'ébranle.

Arrivé au pont de Battersea, le conducteur grogne d'une voix endormie :

— Il faut descendre, gentleman. On ne va pas plus loin. On remise...

Mais Mr. Rocamir foule déjà l'asphalte humide et s'enfonce dans le quartier, fort désert à cette heure.

On dirait que le solide repas qu'il vient de faire, ainsi que l'alcool ingurgité, lui ont donné plus de courage ; du moins il marche d'une façon plus délibérée, sa tête est moins basse, tout son maintien est plus assuré.

A l'angle d'Alcon Street, il perd pourtant de sa belle prestance, il hésite, relève davantage le collet de son manteau trempé.

Le voici en face de sa maison.

Les volets en sont clos : c'est une demeure désormais morte.

Mr. Rocamir soupire, comme s'il pensait aux jours heureux et sans histoire qu'il a vécus là-bas.

Il n'y a pas un chat dans la rue ; l'épicier millionnaire semble prendre une résolution désespérée ; il traverse la rue, il va atteindre la porte.

Un coup de feu claque et le chapeau de Mr. Rocamir reçoit une

chiquenaude.

Poussant un cri de terreur et de désespérance, le pauvre homme se met à courir. L'ombre de la nuit l'engloutit.

Tout en détalant, l'épicier retire son chapeau et le regarde avec une douleur stupéfiée :

— Ce n'est plus un chapeau, mais une écumoire, sanglote-t-il. Voici la troisième balle que l'on m'y envoie depuis deux jours. Il faut que j'y aille !

Comme si cette résolution venait de lui remettre un peu de vaillance au cœur, il s'avance vers la City, traverse le fleuve, ne s'attardant plus à des feintes et des volte-face dictées par la peur. Il marche, il marche toujours le long des rues sinistres qui lentement s'emplissent du « fog » jaunâtre de la River.

Le voici traversant Grays Inn Road et sonnant à une porte.

*

A ce même moment, le téléphone tinta dans le bureau de Harry Dickson.

Le détective était encore au travail et ce travail ne semblait pas avancer à son gré, car il le ponctuait de rudes bouffées de fumée de tabac, lancées avec violence au plafond.

— Allô ! appela-t-il d'un ton excédé qui prévoyait déjà le renvoi du fâcheux.

— Monsieur Dickson, demanda une voix traînarde, vous cherchez Mr. Rocamir, si je ne me trompe ? Eh bien ! vous le trouverez chez Mr. Brixton. Salut !

Une minute, le détective hésita. Demanderait-il à Mr. Brixton la confirmation de cette étrange nouvelle, également par téléphone ?

Il décida de n'en rien faire. Après tout, il n'en était pas à une nuit blanche près.

Il n'y avait pas bien loin jusqu'à Grays Inn Road. Pourtant, il écourta encore le chemin en prenant un taxi qui stationnait au coin d'Oxford Street.

A travers les volets roulants de l'étude, il vit un filet de lumière et à deux reprises il sonna à la porte.

— Qui est là ? demanda une voix basse à travers le battant.

— Police ! dit Dickson. Ouvrez vite, il y a du danger !

Ce fut Mr. Brixton lui-même qui ouvrit. Il était pâle et las et tremblait comme une feuille. Il n'y avait pas longtemps que Scotland Yard lui avait appris la mort de son compagnon et ami Poultry.

— Monsieur Dickson, murmura-t-il en reconnaissant le visiteur tardif, ne pourriez-vous remettre votre visite à demain, même aux premières heures ?

Mais le détective était déjà entré.

— Rocamir est ici, dit-il d'une voix basse mais nette et formelle.

— En effet, murmura l'homme de loi, mais sur l'honneur je lui ai promis...

Harry Dickson ne l'écoutait plus. Il l'écarta doucement et poussa une porte entrebâillée sur un filet de clarté.

Une simple lampe portative éclairait un salon, mais dans la lumière une silhouette se profila que Dickson reconnut.

— Monsieur Rocamir ! dit-il.

L'homme sursauta et fit un geste de défense.

Mais le détective le fit doucement se rasseoir.

— Inutile, monsieur Rocamir, je ne vous veux pas de mal, mais seulement parler avec vous. Ah, oui, s'il est un homme avec qui je veux m'expliquer c'est bien avec vous.

L'épicier fit un geste d'immense lassitude.

— Que me voulez-vous ? dit-il d'une voix sourde. Je suis un homme traqué par les démons.

— Qu'êtes-vous venu faire ici ? demanda Dickson.

Mr. Brixton avait repris sa place de l'autre côté de la table et ses regards lourds allaient du détective au propriétaire de l'île Croll.

— Voulez-vous boire quelque chose, monsieur Rocamir ? Cela vous remettra un peu.

Rocamir accepta avec reconnaissance ; bien qu'il eût des habitudes de grande sobriété, il avala coup sur coup deux grands verres de whisky, comme s'il se fût agi de l'eau pure des fontaines.

— Ma vie est finie, murmura-t-il, mais auparavant...

Il fit une pause et son regard évita de s'arrêter sur un des deux hommes qui l'écoutaient.

— Je crois, dit-il enfin en montrant Dickson du doigt, que ce gentleman est de la police ? Elle ne peut rien contre moi, car pour l'heure elle ne trouverait rien à me reprocher. Un homme peut avoir des habitudes bizarres et incompréhensibles du reste des mortels, sans devoir pour cela être inquiété par la justice et ses délégués. Pourtant...

Il repuisa un peu de force dans la bouteille de liqueur.

— Pourtant, continua-t-il, je désirerais parler avant qu'une quatrième balle ne m'atteigne.

— Hein ? s'écria Mr. Brixton. Une quatrième balle ? Que voulez-vous dire, sir ?

Avec un sourire amer, Rocamir montra son chapeau.

— Pour peu qu'elle porte un peu plus bas, je recevrai mon exeat sur terre, dit-il tristement.

— D'où vous sont venus ces coups ? demanda Harry Dickson.

Rocamir hocha la tête.

— Il se peut que tout à l'heure vous le compreniez, déclara-t-il.

Ah ! dire que j'étais fait pour mener une vie paisible, à bien servir ma clientèle, à ne vendre que de la bonne marchandise. Je ne suis pas un homme compliqué.

Il semblait plutôt parler à soi-même qu'à la compagnie, qu'il feignait ne pas voir, car ses regards se fixaient obstinément sur la table.

— Ecoutez, dit-il, je vais parler...

Il s'arrêta et coula un regard effrayé vers la fenêtre.

— N'ai-je pas entendu quelqu'un ?

Harry Dickson tourna la tête. Lui aussi avait perçu un bruit léger venant du premier salon, plongé dans l'obscurité.

Dans la rue il avait déjà remarqué que les volets étaient mal joints et laissaient filtrer un peu de lumière. A présent, en regardant attentivement, il se rendit compte qu'une des fentes venait d'être élargie du dehors.

Il fit un geste pour exhorter les autres à la prudence, mais ce geste arriva trop tard.

Une vitre de la fenêtre se fêla soudain avec un bruit sec et une poussée de gaz brûlants fondit dans la pièce. Une détonation assourdie éclata en même temps.

Il entendit Mr. Rocamir pousser un cri d'agonie.

— La quatrième balle... pas manqué... son but.

Puis le gros homme roula sur le parquet.

— Mille diables ! s'écria le détective en s'élançant vers lui pour le soutenir. Mais il comprit qu'il arrivait trop tard.

Mr. Rocamir, atteint d'une balle dans la tête, râlait.

Mr. Rocamir ! s'écria Dickson. Parlez... Je vous en conjure, dites quelque chose... Un mot seulement !

— Epiciers, murmura le mourant, mauvais thé... île Croll. Poum !...

Ce fut tout Mr. Rocamir était parti avec son secret pour le grand inconnu, et si jugé il devait être, ce ne serait plus que par le Grand Juge final, dont la justice est infinie.

Harry Dickson s'élança alors dans la rue, sans grand espoir il est vrai.

Comme il s'y attendait, elle était déserte, en proie au vent et à la pluie.

Il retourna au salon, enjamba le corps immobile de l'épicier et s'empara du téléphone portatif qu'il avait aperçu sur le guéridon.

— Scotland Yard ? Ici Dickson. Rocamir a été tué chez Mr. Brixton dans Grays Inn Road. Envoyez les inspecteurs d'usage. Avertissez Goodfield si possible. Je reste sur les lieux.

— Demandez-leur d'apporter quelques petits gâteaux, dit une voix empressée à côté de lui.

Le détective se retourna, ahuri.

Le notaire Brixton se tenait debout près de la table en lui souriant d'un air niais et en se passant une langue gourmande sur les lèvres.

— A la crème ! Dites bien à la crème, mon cher ami, de la belle crème blanche, non, non, pas rose, cela me rappellerait la couleur du sang et j'en ai déjà trop vu. S'ils m'en apportent beaucoup, je donnerai un bon pourboire au porteur. Mais que l'on ne me fasse plus attendre !

Mr. Brixton était devenu fou !

6. Tristesse et joie de Mrs. Nelly Gill

La presse s'était déjà emparée des événements de la veille. Certes, on n'y parlait pas encore des épiciers disparus comme d'une chose faisant partie de cette inexplicable affaire. Mais la mort de Mr. Poultry, la folie de Mr. Brixton et, enfin, la fin tragique du richissime Mr. Rocamir emplissaient déjà les colonnes des quotidiens de sensationnelle copie.

La visite que Dickson attendait se fit vers le soir, celle de Mrs. Gill.

Elle portait un manteau noir de confection, acheté dans le premier magasin venu et qui, certes, ne l'avantageait pas.

Son visage rougi par la couperose était à présent enflammé par les larmes.

Elle reniflait sans élégance et sa sacoche était bourrée de mouchoirs de rechange, dont elle se servait sans relâche.

— Monsieur Dickson ! s'écria-t-elle. On m'a tué Eliphas !

Le détective murmura quelques paroles de condoléances à l'adresse de cette femme qui aurait pu être la veuve du défunt et qui n'était à présent qu'une amoureuse à jamais éplorée.

— Je suppose, madame Gill, que vous n'avez aucun soupçon quant au coupable ?

— Je me demande qui aurait pu en vouloir à un homme aussi bon qu'Eliphas ?

» Je me demande... Oh ! Monsieur Dickson, je me pose mille questions à présent, les unes plus saugrenues que les autres. Pourquoi l'achat de cette île par un homme qui connaissait la mer à peine de nom et qui n'avait qu'une seule et unique traversée à son actif, celle qui l'amena en Angleterre, il y a bien des années ? Pourquoi ce retour à Londres ? Pourquoi sa pauvreté, car il paraît qu'il était crotté comme un barbet et qu'il n'avait que quelques sous en poche, lui, l'homme qui aurait pu signer le plus important chèque d'Angleterre ?

Harry Dickson approuva.

— Autant de questions que je pourrais poser moi-même, madame Gill, sans les faire suivre de réponses précises.

— Vous me direz, monsieur Dickson, continua la papetière, qu'il faut chercher à qui profite le crime. Eh bien, il ne profite à ma connaissance, qu'à une seule personne !

Elle fit une pause et une lueur de triomphe parut dans ses yeux,

malgré leurs larmes.

— Et cette personne c'est moi, monsieur Dickson !

— Vous, madame Gill ?

— Oui, monsieur. Je viens de chez le notaire Greyson qui s'occupait des affaires de feu Mr. Rocamir. Il vient de me lire son testament. Il est court et bref et il m'institue son unique légataire !

— Comment, s'écria le détective, vous héritez de vingt millions de livres ?

— Exactement dix-neuf millions six cent vingt-cinq livres, monsieur Dickson !

Harry Dickson garda un moment le silence, frappé par l'énormité du fait. Ce fut Mrs. Gill qui reprit la parole d'une voix posée.

— Cela ne m'a pas fait grand-chose. Quant à la somme, c'est trop grand pour moi, voyez-vous. Je n'ai aucune idée de ce que peut être un million. Mais son intention dernière m'est chère entre toutes.

Ici les larmes intervinrent, et Mrs. Nelly Gill donna libre cours à son chagrin.

— Une petite vie calme, monsieur Dickson, nos deux commerces réunis, ainsi que nos économies... Mais non, cette fastueuse fortune qui, à mon idée, est à l'origine des malheurs d'Eliphas... Mon pauvre cher Eli...

Elle changea un des mouchoirs trempés de pleurs et reprit :

— Maître Greyson n'a pas dû être discret, car je n'ose plus rentrer chez moi : une dizaine de journalistes sont installés devant ma porte. Il y en a qui ont apporté leur dîner dans une serviette de cuir, dans l'intention de ne pas lever le camp avant de m'avoir interviewée comme ils disent. C'est la richesse et la misère qui commencent à la fois.

Harry Dickson ne put se défendre d'un geste de pitié pour cette femme dont les vœux de bonheur ne se dirigeaient pas vers les richesses, mais vers une douce quiétude, un intérieur, un bel amour à petit feu.

— Je viens encore une fois implorer votre assistance, dit-elle à voix basse, car je sais que vos services s'achètent difficilement. Je suis prête à vous signer un chèque en blanc pour retrouver les auteurs de ce crime affreux entre tous, monsieur Dickson. J'ai d'ailleurs mon idée à ce sujet...

— Je l'écouterai volontiers, Mrs. Gill, sans même parler d'argent.

— Je voudrais que vous vous rendiez dans l'île Croll ! s'écria-t-elle. Ne me demandez pas la raison de mon désir, je ne pourrais la donner, mais je sens que cette île joue un rôle dans la lamentable destinée de mon cher Eli !

» Oui, Mr Dickson, je le sens !

— Ici nos idées concordent, madame, répondit le détective. Je

m'apprêtais en effet à partir pour l'île Croll !

Le visage de la nouvelle millionnaire exprima la joie la plus complète.

— Oh, monsieur Dickson... Vous allez trouver... Vous allez venger mon Eli... Il le faut d'ailleurs, car je ne pourrais accepter ce formidable legs que si cette vengeance n'est chose accomplie. N'épargnez rien. Rien, entendez-vous ? Je partagerai avec joie la moitié de cette étrange fortune avec vous ou avec ceux qui m'aideraient dans cette tâche !

— Votre intervention financière n'est pas même nécessaire, madame Gill, dit Harry Dickson. Nous connaissons notre devoir en cette affaire.

— Tant mieux, monsieur Dickson. Voilà ce que j'appelle parler, déclara la commerçante, qui se rassérénait peu à peu.

— Qu'allez-vous faire à présent, madame ? Je suppose que le commerce de la papeterie est devenu désormais sans intérêt pour vous...

— J'ai assisté au martyre d'Eli, dès que sa prodigieuse fortune fut connue, fut la réponse. Je ne veux pas qu'il en soit de même avec moi. Je vais voyager un peu, incognito comme disent les grands de la terre.

— C'est une décision fort sage en vérité !

Ils n'avaient plus rien à se dire. Harry Dickson se leva, mais Mrs. Gill s'attardait encore, hésitant visiblement à poser une dernière question. Elle s'y décida enfin.

— Avez-vous une idée quant à la présence de Mr. Mutton dans la maison d'Eli, et quant à sa singulière mort ? demanda-t-elle.

Harry Dickson secoua la tête.

— A vrai dire, non, madame. Nous sommes encore devant un ensemble de faits dont on ne connaît pas la coordination, bien qu'à mon avis elle existe, et comment ! Il est rare que j'aie des idées préconçues, et si j'en ai, je tâche de leur trouver une base. Tel n'est pas encore le cas ici.

— Eh, bien, moi...

Elle hésita de nouveau.

— Dites ce que vous pensez, madame, encouragea le détective. Je ne fais jamais fi d'une opinion.

— Mutton est venu pour... voler, tout simplement.

— Pourquoi ce soupçon pour le moins saugrenu ?

— Parce que Brixton et Poultry n'étaient pas en bonne posture, à ce qu'il m'a été dit, déclara triomphalement l'héritière. Ils ont traité l'affaire de la vente de l'île Croll. Ils ont dû être renseignés de ce fait sur l'état de fortune de mon pauvre Eli. Pour moi ils sont pour quelque chose dans tout ceci.

Harry Dickson garda le silence et son front se rembrunit.

— Un détective ne raisonnerait pas mieux que vous, madame, dit-il enfin, mais...

— Mais ?...

— Non... Excusez-moi. Une idée passagère m'était venue. Elle est sans importance !

A son tour, Mrs. Nelly Gill se leva pour prendre congé.

— Songez à tout ce que je vous ai dit, monsieur Dickson, je compte revenir à Londres d'ici un mois. Au revoir, et vengez mon Eli !

Quand elle fut partie, Harry Dickson resta longtemps songeur puis, tout seul, il reprit sa phrase interrompue.

— Mais... personne n'existe plus pour faciliter les recherches de ce côté.

» Mutton est mort, Poultry est mort, Brixton est fou.

Il décrocha le téléphone et forma le numéro d'appel au rotary.

— La division financière de Scotland Yard ? Ici Harry Dickson. Pouvez-vous me donner quelques renseignements quant à l'étude Brixton et Poultry, dans Grays Inn Road ? J'entends au point de vue de sa situation financière du moment.

La réponse ne se fit guère attendre :

— Très faible bien qu'honnête, tout au moins pour l'heure. Ils semblent avoir perdu beaucoup d'argent dans de récentes spéculations. Pourtant, nous croyons qu'il n'y aura aucun client de lésé.

— Mrs. Gill est bien renseignée, murmura Dickson, le front sombre. Mais c'est là sans doute l'apanage des gens furieusement riches, même s'ils ne le sont que depuis un quart d'heure.

*

— Encore une expédition nocturne, maître ? demanda Tom Wills en voyant que le détective se munissait de quelques outils particuliers à ce genre d'aventures.

» Où irons-nous ? Sans doute dans quelque autre épicerie abandonnée, où l'on trouvera un notaire ou un clerc de notaire assassiné ?

— Non, nous allons nous contenter d'une ordinaire papeterie...

— Celle de Mrs. Gill ? Il nous suffira de sonner à sa porte d'entrée, j'imagine, pour qu'on nous laisse entrer ?

— Détrompez-vous, Tom. Notre nouvelle multimillionnaire, qui serait une milliardaire sur le continent, a pris ce soir le train pour Douvres, et sans aucun doute elle vogue à présent vers les douces rives de France, loin de la gent tenace des reporters londoniens !

— Très bien, conclut Tom en endossant son imperméable.

Ils eurent la satisfaction de trouver Alcon Street déserte, vide de journalistes trompés dans leur vaine attente.

La serrure de la porte d'entrée du magasin ne présentait aucune complication, et les deux détectives retrouvèrent la pesante atmosphère de jadis, sentant l'encre et la poussière.

Harry Dickson ne s'attarda pas au rez-de-chaussée, mais monta immédiatement à l'étage et s'installa dans un fauteuil de la chambre à coucher de Mrs. Nelly Gill. Négligemment, il alluma sa pipe.

— Que faut-il faire, maître ? demanda Tom interloqué par l'attitude délibérée du célèbre détective.

— Prendre cette chaise, mon garçon, qui est d'ailleurs fort agréablement rembourrée, et allumer une cigarette en attendant.

— Attendre quoi ?

— Le coup de dix heures... Ce qui signifie : encore dix minutes de patience.

— Soit, dit Tom, résigné à ne pas en demander plus long, et il se mit à griller cigarette sur cigarette, tout en trouvant ces minutes bien longues.

Enfin le détective tira sa montre de sa poche et surveilla la marche des aiguilles sur le cadran.

— Trente secondes, Tom... Vingt encore... Cinq... Et d'une... Voilà !

Une sonnerie éclata à leurs côtés.

Harry Dickson se mit à rire.

— Un bonsoir posthume de feu Mr. Rocamir, ricana-t-il. Allons souhaiter la bonne nuit à son fantôme.

Il descendit sans se presser, mais il fit un crochet par le magasin.

Dans un tiroir il prit une feuille de carton et de la ficelle, puis il fixa la feuille au bout d'une longue canne métrique qu'il tira d'un coin.

Quelques secondes plus tard, ils entraient par le jardin dans l'épicerie de Mr. Rocamir et montaient immédiatement à l'étage.

— Attention à l'assassin, dit Harry Dickson à voix haute.

— Vous blaguez ! s'écria Tom Wills en poussant la porte de la chambre à coucher de l'épicier défunt.

Mais la main du maître le retint avec force.

— Tudieu, je ne plaisante pas, gronda le détective. Je vous dis qu'il y a un assassin dans la pièce, et un fameux encore. Jugez par vous-même, petit imprudent que vous êtes.

Subjugué par ces paroles énergiques, Tom se recula derrière son maître.

Celui-ci se mit à avancer avec prudence dans la chambre, tout en étendant devant lui, comme un bouclier, la feuille de carton fixée sur la tige de bois.

Un petit coup sec se fit entendre.

— Là ! s'écria Harry Dickson. La bête a frappé son coup. Faites de la lumière, Tom, et regardez ceci !

Le jeune homme alluma sa lampe, dont le rayon tomba en plein sur le carré de papier dur : une petite touffe de poils était plantée dans son centre.

Tom étendit la main, mais son maître l'écarta.

— Doucement, my boy, car ceci c'est la mort, et bien une des plus foudroyantes qui existe. Si le pauvre Mutton pouvait parler encore, il en témoignerait.

» En attendant, sa mort parle pour lui, car une fléchette identique mit fin aux jours de ce pauvre diable, aux desseins encore inconnus.

— Mais qui l'a donc tirée, cette flèche ? s'écria le jeune homme.

— Celui-là ! dit Harry Dickson.

Il étendit sa canne vers la cheminée en montrant l'arc de métal que tenait la figurine : il contenait des projectiles de rechange !

En effet, trois épines empoisonnées, minuscules, quasi invisibles, garnissaient encore le fil d'archal de l'arc.

— Une des lames de plancher commandait le mouvement, déclara Dickson en pesant sur l'une d'elles.

En effet, du côté de la cheminée, un déclic se fit entendre.

— Mais la sonnerie ? demanda Tom Wills.

— Un système d'horlogerie, mon garçon, rien de plus. Le voici d'ailleurs, dissimulé dans cette même cheminée.

— Vous ne l'aviez donc pas découvert lors de votre première visite ?

— Inutile... Je savais qu'il existait, mais c'est une chose dont nous parlerons plus tard. A présent, rien ne nous retient à Londres !

— Qu'allons-nous faire ?

— Retrouver ces chers épiciers, diantre. Ils me manquent vraiment depuis trop longtemps !

7. Le massacre des épiciers

La tempête grondait sur l'Atlantique et le canal St. Georges se montrait sous l'aspect redoutable d'une mer en furie, hérissée de vagues turbulentes.

Les stationnaires avaient dû regagner leur base, et nul n'aurait osé songer à gagner, à travers la tourmente, l'île Croll, plus sombre et plus solitaire que jamais.

Pourtant, un petit yacht, à voilure réduite, mais muni d'un robuste moteur à essence, s'était éloigné au crépuscule de la côte anglaise et se dirigeait, piloté par des mains expertes, vers les rivages désolés de l'îlot.

Deux hommes vêtus de lourds cirés, le suroît serré sur la tête, étaient à son bord et se tenaient près de la barre qui recevait de furieux coups de lame de côté.

— Ce que nous embarquons de l'eau, maître ! grogna le plus jeune des deux hommes. N'aurait-il pas mieux valu venir de jour dans ces parages ?

— Au contraire, Tom. Je bénis cette tempête, elle sert nos fins. Il nous faut atteindre l'île à la faveur de ces ténèbres tourmentées. Le service côtier m'a signalé une petite anse très bien abritée à l'est.

» Notre bateau s'y tiendra très bien et, ce qui sera mieux encore, il pourra s'y cacher comme un écolier pris en faute. C'est tout ce qu'il nous faut pour l'heure !

Un énorme paquet de mer accourant par le travers coupa leur entretien et fit concentrer leur double attention sur la manœuvre de l'embarcation.

Le ciel était bas et noir et paraissait peser sur les vagues mêmes.

Le petit yacht semblait escalader des montagnes liquides puis, le moment suivant, plonger au sein des gouffres les plus obscurs.

Harry Dickson, s'abritant les yeux de sa main droite, la gauche à la barre, scrutait la furieuse nuit marine.

Une longue ligne blanche parut, comme supportée par les vagues noires.

— Les brisants de la côte est de l'île Croll, murmura le détective. Ils sont dangereux et pourtant nous aurons à les affronter, ou presque. Ah !... enfin...

— Quoi donc ? cria Tom en élevant la voix au-dessus de celle des éléments en colère.

— Remarquez cette brisure noire dans cette longue blancheur, Tom, fut la réponse. C'est notre havre de salut : un goulet qui n'a pas trente yards de largeur.

» Mais il nous suffira, le tout est de pouvoir nous faufiler là-dedans. Je crains que cela n'aille pas tout seul.

Ils naviguaient tous feux éteints, et les seules lueurs qui trouaient la nuit formidable étaient la laiteuse clarté des crêtes des vagues et la ligne phosphorescente des brisants d'en face.

Mais Harry Dickson grogna, satisfait.

— Il n'y a pas de meilleur phare pour le moment, déclara-t-il.

Le moteur donnait à plein rendement. De temps en temps, comme l'avant du yacht piquait le nez dans la plume, l'hélice battait l'air à vide avec un bruit strident et sinistre.

Le moment d'après, le bateau plongeant de la poupe, elle se remettait à brasser l'eau avec un grondement assourdi.

— Tout va bien, tout va bien, murmurait Harry Dickson, mais le plus dur est encore à venir !

Les brisants se rapprochaient lentement. Déjà on entendait leur rumeur rageuse et aiguë, entrecoupée de sourds coups de bélier.

L'anse se présentait par le travers de tribord.

— La barre à bâbord toute ! commanda Harry Dickson, qui se précipita à l'avant, laissant à Tom le soin de la direction et s'armant lui-même d'une longue gaffe à grappin.

Le yacht prit une forte bande et embarqua une demi-tonne d'eau salée, mais un habile coup de gouvernail le redressa aussitôt.

— Prenez l'écope, Tom, hurla le détective, et videz-moi autant d'eau que possible. Nous risquons de racler les fonds par ici.

Tom se mit à écoper avec fureur, et la barque, s'allégeant petit à petit, retrouva son équilibre premier.

L'anse noire se présentait par le devant. Harry Dickson frissonna : c'était le salut ou la mort à bref délai. Un jeu de pile ou face.

— Que le moteur donne tout ce qu'il peut ! hurla-t-il.

Du pied, son élève actionna l'accélérateur.

Le moteur rugit comme pris de folie subite, et le yacht fit un bond énorme, comme s'il voulait prendre son envol vers les nuées basses.

Soudain la fureur grondante des brisants les entoura, le bateau tourna comme un toton dans l'eau furieuse. Balancines rompues, le gui courut sur tribord, fauchant l'air avec un bruit aigre.

Mais les pilotes étaient des marins consommés : la barre fila comme une flèche vers le bord opposé et derechef l'esquif se trouva d'aplomb, lançant une folle ruade à une haute lame accourue par l'arrière.

Un torrent d'eau salée frappa les hommes dans le dos et Tom tomba à genoux, mais sans lâcher le gouvernail.

— Une minute encore, haleta le détective, quelques secondes...

Le yacht fila comme une flèche, déchirant l'air et l'eau.

Et soudain ce fut la grande détente : la passe dangereuse venait d'être franchie. Comme un boulet, l'océan avait lancé sa proie dans les eaux abritées de l'anse minuscule.

— Ouf ! fit Harry Dickson. Un bon coup de rhum, Tom, mon garçon ; nous ne l'avons jamais mieux mérité.

Une ample gourde passa de main en main.

— Faites marcher le moteur au ralenti, ordonna Harry Dickson. Un quart de mille à l'intérieur, nous allons trouver un mur de roche qui vaut le meilleur et le plus sûr quai de Lower-Pool.

Une houle courte et hachée agitait les eaux du petit havre, mais ce n'était qu'une caresse en comparaison de la mer démontée que les hommes venaient de vaincre.

Harry Dickson fit un rapide sondage à l'aide de sa gaffe.

— Fond de rocaille et de sable, constata-t-il. Notre ancre prendra à merveille là-dedans. Et puis je pense que, par surcroît, nous trouverons bien à fixer une amarre à la terre ferme.

Il en fut ainsi, car une courte mais trapue aiguille de roche se présenta en guise de pylône d'attache.

— En place repos ! fit Tom Wills quand ils eurent mis pied à terre.

— Nenni, my boy, répliqua le maître en riant, une autre tâche nous attend et ce n'est pas la plus aisée. Il nous faut pénétrer dans l'île qui manque encore d'éclairage.

» Il y a quelques fondrières à cet endroit et, dit-on, des sables mouvants.

» Mieux vaut tomber par dessus bord en pleine mer de la Sonde, aux endroits des abysses, que de mettre le pied sur ces terres incertaines.

Ils marchèrent l'un derrière l'autre, dans la nuit de bitume et de poix, posant le pied avec mille précautions, se rejetant en arrière à la moindre défaillance du sol.

Tout à coup, Harry Dickson fit halte.

Un murmure têtu et caractéristique venait jusqu'à eux du fond d'une lande déserte, elle aussi en proie à l'obscurité la plus épaisse.

— Les arbres ! murmura le détective. Dieu soit loué ! Eux au moins se tiennent debout sur un sol sans trahison. Obliquez à droite, Tom.

Ils foulèrent de courtes bruyères et les chardons bleus égratignèrent féroce­ment leurs mollets à travers l'étoffe épaisse des leggings.

— Bientôt ils se heurtèrent à la masse fuligineuse des taillis et, quelques minutes plus tard, le bois sauveur se dressait devant eux.

Harry Dickson étendit les mains et sentit le tronc rugueux d'un grand pin maritime.

— Voici un terrain aussi sec qu'on pourrait le désirer par ce temps, dit-il d'un ton satisfait. Nous allons camper ici. Si le jour nous surprend, nous serons suffisamment à l'abri des regards derrière les taillis voisins.

— Des regards, demanda Tom Wills. Il y en aura donc ?

— Des foules, riposta le maître en riant doucement.

Il défit sa couverture qu'il portait roulée sur l'épaule, invita son élève à suivre son exemple, exigea une dernière gorgée de rhum, croqua un biscuit que l'eau de mer n'avait pas trop trempé et souhaita un bref bonsoir. Bientôt sa respiration se fit régulière... Il s'était endormi.

Mais Tom, que la dure couche n'invitait pas précisément au repos, ne pouvait trouver le sommeil. Il resta étendu au pied de l'arbre, les yeux grands ouverts dans la nuit qu'il scrutait vainement, écoutant la lointaine fureur de l'océan et la lugubre plainte des arbres dans le vent.

Vaincu par la fatigue, il allait doucement, lui aussi, glisser sur la pente du sommeil, quand un bruit bizarre le retrouva complètement réveillé.

C'étaient des voix confuses, mais infiniment lointaines, puis un bruit de marches et de contremarches, elles aussi fortement assourdies et comme feutrées. Histoire de chercher leur direction, il colla son oreille contre le sol et la rumeur devint plus précise.

Pour le coup, il n'y tint plus et réveilla son maître.

— Eh bien, grogna le détective, qu'y a-t-il ? Le feu est-il à la cuisine de Mrs. Crown, par hasard ?

— Il s'agit bien de cela, riposta le jeune homme piqué par tant d'insouciance. Ecoutez donc vous-même, maître !

En bâillant, Harry Dickson obéit.

— Eh bien ! que voulez-vous ? demanda-t-il enfin.

— On parle, on marche !

— Je n'en disconviens pas !

— On dirait que cela se passe sous terre !

— J'en suis bien convaincu, Tom. Et maintenant, laissez-moi dormir !

— Ah ça ! par exemple, c'est tout ce que cela vous fait ? s'écria Tom Wills indigné autant que surpris.

— Mais il n'en peut être autrement, mon petit, et puis... et puis... demain il fera jour. Dormez en paix et laissez faire ceux qui prennent plaisir à causer et à marcher sous la terre. Demain il fera

jour, je le répète !

Cela dit, le détective prit une position plus confortable et s'endormit sur-le-champ. Furieux et déçu, Tom Wills décida de veiller pour deux.

Dix minutes plus tard, il ronflait.

*

— Maître !

— Chut... Taisez-vous donc, petit imprudent !

Tom Wills se dressa sur son séant en se frottant les yeux ; son maître n'était pas à ses côtés, mais à quelques pas de là, allongé à plat ventre, regardant attentivement entre deux gros plants de buissons épineux.

— Que voyez-vous ? demanda curieusement le jeune homme, oubliant tout son ressentiment de la nuit.

— Rien encore. Une dune de sable me barre la vue, mais cela ne peut guère durer. « Ils » vont venir à découvert. Que le vent saute et vous entendrez.

Comme si le vent n'avait attendu que cela, il sauta.

Et en même temps, Tom Wills sentit son cœur se serrer affreusement.

Du fond de la grande plaine balayée par les souffles du large, un concert déchirant lui parvenait : c'étaient des plaintes, des jurons, des supplications véhémentes.

Il voulut se lever mais son maître, se retournant brusquement, le saisit par un pan de son ciré et le força à s'allonger à ses côtés.

— Voulez-vous partager le sort désespéré de ceux que vous allez voir, malheureux ? gronda-t-il d'une voix furieuse.

— Qui donc, maître ? haleta le jeune homme.

— Regardez !

Une longue file d'hommes venait de déboucher de derrière la dune lointaine.

Ils marchaient l'un derrière l'autre en faisant des gestes lamentables.

Les uns se serraient les tempes entre leurs mains tremblantes, les autres brandissaient des poings frénétiques dans une même direction.

Et en même temps, en une rafale de douleur et de rage, une véritable Babel éclata sur une plaine hantée.

Dans toutes les langues du monde ces inconnus suppliaient, criaient, vociféraient. On distinguait des bribes d'allemand, de français, de russe, et presque tous les mots disaient la même chose.

— Non, non, pas cela... Pitié... Nous serons vos esclaves ! Traîtres ! Bandits ! Assassins ! Ne nous faites plus avancer !

Pourtant ils marchaient toujours sous la poussée d'une menace invisible.

— Passez-moi les jumelles marines, Tom, ordonna le détective à voix basse.

Il s'empara de l'instrument d'optique et grogna :

— C'est bien cela !

— Qui sont ces malheureux ? demanda Tom.

— Comptez-les !

— Onze !

— Par conséquent un de moins que ne l'a dit Goodfield !

Une lumière se fit jour pour Tom Wills.

— Ce sont les épiciers disparus ! Mais que font-ils ?

Les événements se chargèrent de lui répondre sur-le-champ.

Soudain on vit les hommes chanceler, étendre les bras, s'agripper l'un à l'autre en poussant des hurlements de démente.

— Ils s'enlisent ! gronda Harry Dickson d'une voix sombre.

En effet, trois ou quatre d'entre eux s'enfoncèrent brusquement jusqu'aux hanches dans les sables mouvants.

Ceux qui formaient l'arrière-train du groupe se retournèrent et essayèrent de gagner la terre ferme.

Mais, aussitôt, un staccato fiévreux éclata du côté des rochers rouges qui bordaient la plaine tragique, et deux des fuyards roulèrent sur le sol, où ils restèrent sans mouvement.

Les autres se mirent à hurler de plus belle, aux prises avec les sables meurtriers dans lequel ils s'enfonçaient rapidement.

Tom voulut s'élancer et, de nouveau, le maître le retint.

— Que voulez-vous faire ?

— Aller au secours de ces infortunés, promis à une mort certaine !

— Pour vous enliser à votre tour ou tomber sous les balles de cette mitrailleuse ? Ce serait de la folie. Et puis, pour terrible que soit le sort de ces hommes, croyez-moi, ce n'est qu'un châtiment, bien que ceux qui le leur infligent soient aussi criminels, si pas plus, qu'eux tous !

La tragédie tirait à sa fin. Souvent, l'enlissement est lent, mais les sables mouvants de l'île Croll ne semblaient pas vouloir exiger une agonie interminable de leurs proies. Ils les engloutissaient rapidement.

Dix minutes après la rafale de la mitrailleuse, trois têtes émergeaient encore, hurlantes... et tout à coup ce fut le silence.

La plaine avait repris sa tranquillité première et, à la surface des sables mortels, il ne resta pas plus de trace que sur celle d'une eau calme.

— Revolver au poing, Tom, ordonna le détective, et tâchons d'atteindre les rochers que voilà ! Si vous voyez quelqu'un, tirez sans

la moindre sommation !

Ils durent s'avancer en rampant, mais ils surent si bien se servir de l'abri des taillis qu'ils parvinrent à la ligne de rochers rouges sans l'ombre d'une anicroche.

— A présent, il nous faut faire attention, murmura le détective. Il y a une anfractuosité devant nous. C'est là que la mitrailleuse invisible et impitoyable doit être dissimulée, si elle y est encore.

Ils glissèrent comme des ombres par un étroit couloir rocheux. Devant eux, les rochers s'évasaient un peu.

— Apprêtez votre revolver, Tom !

Le jeune homme passa lentement la tête par-dessus un rebord de la pierre, mais aussitôt il la retira.

— L'homme est assis là, à côté de sa mitrailleuse, dit-il.

Harry Dickson s'avança à son tour et vit.

Vivement, il passa son revolver par-dessus le mur de roche, visa et tira.

L'homme ne bougea pas.

Les deux détectives s'élancèrent vers lui.

— Une balle dans la tête ! s'écria Tom Wills. Il est mort.

— Deux balles, répliqua sombrement Harry Dickson. L'ouvrage a été fait avant nous, mon garçon.

Il regarda fixement le cadavre et dit simplement :

— Larssen ! Les douze épiciers de Londres sont au complet dans la mort...

8. La résurrection de Mr. Rocamir

Deux heures plus tard, ayant regagné le sous-bois, Harry Dickson et Tom Wills se réconfortèrent à l'aide de biscuits, de viande fumée et de quelques gorgées de rhum.

Tout en mangeant, le détective laissait errer ses regards autour de lui.

Tom le vit soudain rejeter un biscuit entamé, se redresser et s'avancer vers un des arbres qui les entouraient.

— Les manches à air du monde végétal, ricana-t-il en désignant une rangée de saules nains.

Son élève le regarda d'un air interrogateur.

— Aspirez fortement l'air, jeune homme, dit le maître.

Tom obéit et aussitôt fronça le sourcil.

— Cela sent... Voyons, on croirait se trouver dans un entrepôt de thé !

— Du mauvais thé, appuya Harry Dickson.

— Je ne trouve pas. Il sent même fort bon !

— Ce ne fut pas l'avis de Mr. Rocamir en mourant, riposta le maître, car ces derniers mots furent « mauvais thé ».

— Que viennent faire ces arbres là-dedans ?

— Les vieux saules sont presque toujours creux comme des clarinettes, remarqua Dickson en riant sous cape.

Tom Wills ne fit qu'un bond vers les arbres et se mit à courir de l'un à l'autre, et à chaque saule visité, il poussait des cris de surprise.

— Creux ! Creux ! haletait-il. Et en voici un qui n'a ni plus ni moins qu'une échelle dans le ventre.

— Attendez, petit, dit le détective en voyant que son élève s'apprêtait à descendre par cet escalier d'un nouveau genre. N'oubliez pas qu'il y a encore quelqu'un dans l'île !

— Qui cela, maître ?

— Celui qui tua Larssen en notre lieu et place !

Cela rendit le jeune homme plus circonspect et il laissa le détective prendre les devants, lampe et revolver braqués.

Quand ils furent au bas de l'échelle, qui ne s'enfonçait pas trop loin dans le sol, le secret de l'île Croll leur fut révélé.

Ils se trouvaient dans une large grotte, encombrée d'un nombre incalculable de gros ballots de thé.

— Il y en a pour une fortune ! s'exclama Tom Wills.

— De quoi empoisonner une nation ! riposta durement Dickson.

— Comment ? Que dites-vous ?

— Que cette denrée doit être abominablement droguée, déclara le détective.

— Pourquoi cela ? s'étonna Tom.

— On nous apprendra à notre retour à Londres ce que contenaient certains paquets trouvés chez Larssen et qui n'étaient pas destinés à une vente immédiate. Oui, après les paroles étranges de Mr. Rocamir, paroles qui furent les dernières de sa vie, j'ai fait prélever quelques échantillons de cette denrée chez Larssen, et même chez les autres épiciers disparus.

Ils firent le tour de la grotte, qui s'étendait en longueur et en largeur sous le bois de l'île et, en partie, sous les rochers du nord-ouest.

Mais ils ne trouvèrent nulle trace de présences humaines.

Harry Dickson redevenait plus sombre et plus soucieux à mesure que le jour avançait.

De temps à autre, il sortait du couvert des arbres pour regarder l'horizon de la mer. Mais chaque fois il revenait sous bois, n'ayant aperçu que la vastitude océane, vide et menaçante.

— J'avais espéré que le *Panter* se serait montré, murmura-t-il d'un air ennuyé. Il ne faut pas que les abords de l'île restent sans surveillance.

Mais la nuit vint et le flot resta désert.

Tom, qui fut le dernier à aller en vigie, revint tout à coup en courant vers son maître.

— Monsieur Dickson ! cria-t-il. Le phare est allumé !

— Diantre, voilà qui complique les choses ! Il faut pourtant que nous y allions au plus vite... Par tous les diables, la marée est haute !

— Le bateau ! suggéra Tom.

— Il le faut bien !

Ils partirent au pas de course vers l'anse et arrivèrent près de leur yacht, tranquillement amarré au quai naturel des roches.

Tom lança le moteur...

Il souffla, haleta, se tut...

— On dirait qu'il manque d'essence...

Il se pencha sur le réservoir et, aussitôt, poussa une exclamation de colère.

— On a vidé notre essence ! Il ne nous en reste plus une goutte !

Harry Dickson poussa un juron.

— N'importe ! Le vent est bon. Mettons à la voile... Dans une heure nous pourrions doubler le promontoire et prendre pied sur les rochers du phare.

On fit quelques épissures aux balancines rompues ; la toile se

gonfla à la dure brise et le yacht fila sur les vagues.

Heureusement le temps, pour être encore dur, n'était pas à la tempête comme la veille et le yacht se révéla un fin voilier.

Comme l'avait annoncé le détective, une heure plus tard ils s'approchaient du phare.

La haute et sombre tour se dressait au-dessus de la mer, dardant au loin son pinceau lumineux allumé par une main inconnue.

— Restez au large du rocher, Tom, ordonna Harry Dickson, et louvoyez légèrement au sud pour rester dans le lit du vent.

Le yacht s'approchait presque à fleur de roc et Harry Dickson sauta.

Il faillit manquer son but, son pied effleura la vague qui accourait, prête à le happer, mais il s'agrippa à un gros bloc de pierre et, un moment plus tard, il sautait de roche en roche et atteignait le pied du phare.

Le portillon était ouvert : Harry Dickson vit devant lui le haut cylindre creux dont les marches tournaient en spirale, et dont les premières étaient moussues et poisseuses, revêtues de gros goémons verts.

Le vent élevait une voix plaintive à l'intérieur de l'immense tube sonore. Il s'enflait en sautes de brusque colère, pour s'éteindre un moment après en une clameur de souffrance presque humaine.

D'en haut, le reflet tombait sur l'escalier. Il était triste et rougeâtre. Harry Dickson monta.

Le vent, ainsi que le feutre des varechs et des mousses humides, étouffait le bruit de ses pas ; de longues algues apportées par le large pendaient, collées aux parois comme des serpents morts.

Il vit les petites chambres, qui avaient dû servir d'habitation aux vieillards de jadis, ouvertes sur les paliers.

Elles étaient désertes et envahies de cryptogames livides souillés de fientes de mouettes ; par une fenêtre crevée, un oiseau de mer s'envola en poussant un cri sauvage.

Il atteignit enfin la chambre des feux.

Elle était vide de toute présence ; seul le feu brûlait.

La lampe, à quadruple mèche ronde, alimentée de pétrole, paraissait avoir été entretenue avec soin.

Harry Dickson s'arrêta, songeur, devant elle.

La chambre ronde était tout en vitres. Seulement du côté de la terre, elle était obturée en partie par une tôle noire, mangée de rouille rouge.

Quel était le mystère de ce feu ?

Il n'y avait pas d'allumette sur le sol de pierre grise ; un tapis de fientes d'oiseaux de mer feutraient une partie des dalles.

Nulle trace de pas !

Une petite porte bâillait sur la mer ; elle s'ouvrait sur un balcon circulaire faisant le tour du sommet de l'édifice. Dickson s'y aventura et, après l'atmosphère lourde d'huile, de fumée et de moisissure de l'intérieur, il aspira la brise marine avec délices.

En dessous de lui il vit, dans la trouble lueur de la tour, les flots verts hérissés d'écume et, minuscule, la barque que Tom Wills, nain ridiculement petit, manœuvrait dans le vent.

L'agression fut soudaine.

Le détective se penchait sur la rambarde de fer quand une forme fondit sur lui, le prit à la gorge et, avec une force surhumaine, le fit basculer.

Harry Dickson poussa un cri déchirant et fit un effort terrible pour reprendre son équilibre, mais il sentait le centre de gravité de son corps se déplacer lentement vers l'abîme. Quelques secondes encore et ce serait la chute finale sur les rochers en bas.

Il entendit vaguement Tom crier d'épouvante, puis le claquement lointain de coups de feu.

Pourtant la lutte durait, et l'adversaire inconnu devait sentir que le détective gardait une chance de reprendre le dessus.

Sa tactique changea, sa main glissa vers la gorge du détective et se mit à la serrer avec fureur.

A ce moment, ils arrivaient tout en luttant dans le rayon lumineux du phare et Dickson vit son ennemi en pleine lumière.

Il vit un être petit, trapu, revêtu d'un ciré jaune et d'un suroît : une grosse figure convulsée par une rage surhumaine.

— Monsieur Rocamir ! dit-il.

— Revenu d'entre les morts ! rugit le monstrueux nabot.

C'était la fin. Les idées du détective se brouillèrent.

Tout à coup il vit passer quelque chose devant la lumière : une tige grêle brandie avec vigueur.

Il entendit un coup sourd et un hurlement de souffrance, puis une petite main nerveuse le saisit et l'attira.

Il perdit connaissance.

Quand il ouvrit les yeux, il vit Tom Wills penché anxieusement sur lui.

— Maître ! s'écria le jeune homme en fondant en larmes. J'ai cru que tout était fini !

— Il a la vie dure, dit une voix gouailleuse derrière lui.

Etonné, le détective se retourna et vit un petit bonhomme qui le regardait en ricanant.

— Mon nom est Bob Smutts et je suis de Wapping, le plus aristocratique quartier de Londres, se présenta le gamin. J'étais présent quand Messrs. Brixton et Poultry vendirent l'île à Sa Seigneurie Rocamir et, depuis, je suis entré à leur service.

— Pour quoi faire ? demanda Harry Dickson d'une voix faible.

— Pour allumer le phare dans l'île Croll sans me laisser voir, ce qui n'est pas difficile pour un homme comme moi, haut comme un chat et plat comme une limande. On n'a pas idée comme on peut bien se cacher dans une tour pareille, même quand tout un équipage de navire de guerre y vient à votre recherche !

— Mais pourquoi allumer ce maudit phare ? demanda Tom Wills.

— Ce ne sont pas mes oignons, mais ceux de mes maîtres, répliqua le gavroche. Il paraît que cela devait attirer l'attention de navires de l'Etat sur cette damnée pierraille que voici et embêter d'autres gaillards qui y venaient.

Harry Dickson sourit et tendit la main à Bob Smutts.

— Je comprends tout à présent, murmura-t-il. Pauvres Messrs. Brixton, Poultry et Mutton... Ah ! les braves gens !

— En attendant, je n'ai pas tapé assez fort sur la tête du particulier qui voulait vous faire passer le goût du pain, Gov'nor, s'exclama Bob, car le voilà qui s'éloigne dans son petit canot à moteur ! Teuf, teuf, teuf !

En effet, une barque à moteur s'éloignait rapidement du rivage.

Harry Dickson lui jeta un regard étrange.

— Au revoir... monsieur Rocamir ! dit-il d'une voix où l'ironie était revenue.

*

Le *Panter* arriva vers l'aube, recueillit Dickson, Wills et Smutts et se dépêcha de les conduire vers Lands End.

Un avion de la base navale les prit aussitôt à son bord et, trois heures plus tard, les déposait sains et saufs à Croydon.

De là, une rapide automobile rendit Harry Dickson et Tom Wills au doux home de Baker Street.

Avant de prendre le moindre repos, Harry Dickson donna quelques rapides coups de téléphone ; puis il feuilleta l'indicateur des chemins de fer.

— Le rapide de Liverpool entre à quatre heures en gare, dit-il, et la Midland Bank ne ferme ses guichets qu'à cinq heures et demie. Donc plus de temps qu'il ne nous en faut.

Tom Wills ne perdit pas de temps à le questionner, mais il vit aux regards de son maître que l'heure du triomphe final allait sonner.

A cinq heures précises, le téléphone tinta. Dickson décrocha.

— La Midland Bank ? Très bien. Faites ce que je vous ai dit. Dans dix minutes je suis chez vous.

Une auto attendait depuis une heure devant la porte et, sur un

signe du détective, elle démarra en vitesse.

Dix minutes plus tard, Harry Dickson et Tom Wills s'engouffraient sous le porche de la Midland Bank.

Un employé vint à leur rencontre et salua.

— Au guichet 22, dit-il simplement.

Harry Dickson remercia du geste et traversa la salle des guichets.

Une dame se tenait devant l'un d'eux, donnant des signes d'évidente impatience.

— Je me plaindrai au directeur de cette lenteur, glapissait-elle, et je vous retire ma clientèle.

Elle portait un linge blanc autour du front et semblait malade.

— Vous voyez que je tiens à peine debout, et vous me faites attendre ! se plaignit-elle amèrement.

— Bonjour, madame Gill ! s'écria le détective. Déjà de retour ?

Elle se retourna vivement.

— Oui, monsieur Dickson. La peur du mal de mer m'a donné une migraine folle et j'ai changé d'idée.

— Je vais vous aider à trouver un sanatorium digne de vous, madame Veuve Larssen, tonna tout à coup le détective. Et, pour commencer, je vous arrête, au nom de Sa Majesté !

9. La fin d'une incroyable équipée

Quand une affaire était finie, c'est-à-dire le coupable livré à la justice des hommes, Harry Dickson s'en désintéressait aussitôt ; c'est ce que nous avons répété plusieurs fois à son propos.

Parfois, le grand détective consent à donner quelques explications à ses familiers. Et, comme le lecteur a pu le constater également à plusieurs reprises, ces explications sont rapides et non dépourvues de sécheresse, tant le célèbre vengeur est pressé de courir vers d'autres aventures policières.

Dans le cas de l'île de Mr. Rocamir, nous lui laissons la parole devant Goodfield, Tom Wills et Mr. Jellesby, du ministère de l'Intérieur.

— L'affaire qui vient de se terminer, déclara Harry Dickson, se divise en plusieurs parties distinctes et seulement reliées entre elles par les événements.

» D'abord, il y a une nation jeune et orgueilleuse, une puissance de demain, disposant de forces et d'argent, mais encore guidée par des utopies et des rêves de folle hégémonie. Je ne cite pas son nom, car elle n'est pas tout à fait ennemie de l'Angleterre. D'ailleurs, il me serait bien difficile de prouver que c'est elle qui a crédité cette terrible affaire.

» Il y a quelques années arriva en Angleterre un homme du nom de Rocamir. Il avait joué un certain rôle politique dans son pays, mais s'y était brouillé avec la justice. Il arriva chez nous, se fit naturaliser et... oublier.

» Ladite nation mit un certain moment la main sur lui et l'enrôla dans le nombre de ses espions. Mr. Rocamir acquit du grade et devint un chef.

» Sous ses ordres se trouvaient d'autres gens du même acabit et... des confrères, des épiciers, tous étrangers il faut le dire.

» La nation en question prévoyait une guerre mondiale à bref délai, dans laquelle elle ne serait pas rangée du côté de la Grande-Bretagne. Son génie infernal et même quelque peu romantique lui inspira un mode d'extermination d'ailleurs aussi effroyable que raffiné.

» Le thé intoxiqué ! Le thé agent colporteur de bactéries et de microbes virulents, résistants à la température de l'ébullition ! Le thé,

boisson nationale de l'Angleterre ! Déjà, ils avaient leurs agents dans la place de Londres, et déjà ils avaient un dépôt immense dans l'île Croll, déserte et abandonnée.

» Mais voici que le Gouvernement eut l'idée saugrenue de mettre cette île en vente. Ladite nation s'affole : il faut user des grands moyens.

» Rocamir, leur agent secret principal, devient archimillionnaire et achète l'île Croll. Tout est sauvé. Vous m'objecterez ceci : pourquoi une somme aussi fabuleuse doit-elle échoir en héritage à l'épicier d'Alcon Street ?

» Parce que seul un homme à qui échoit une fortune insensée pouvait se permettre une telle fantaisie. Nos ennemis de demain sont des psychologues avertis.

» Mais ils sont aussi gens à précautions et ils ont mis Mr. Rocamir sous la surveillance d'un de ses lieutenants, le digne Larssen.

» Celui-ci ne trouve rien de mieux que d'intéresser sa femme à son jeu et d'en faire la voisine, voire l'amoureuse, de Mr. Rocamir.

» Arrive la fortune !

» Elle ne tourne pas la tête à Mr. Rocamir mais bien à Larsen et à sa moitié.

» Ils concertent de se l'approprier, du moins en partie. Pour cela, il leur faut faire table rase de tous ceux qui savent, à Londres : les épiciers félons !

» Considérons rapidement plusieurs événements l'un après l'autre.

» Mr. Rocamir est dans l'île Croll et voici que, soudain, l'attention de notre marine est attirée sur elle, par le truchement de son phare allumé mystérieusement.

» Ici intervient un intermède tragique mais néanmoins réconfortant. A l'étude Brixton et Poultry, on a pris des renseignements sur Mr. Rocamir. Ils sont naturellement vagues, mais les hommes de loi de Grays Inn Road, patriotes avant tout, sentent qu'il y a anguille sous roche. Et, de leur propre chef, ils vont entreprendre la lutte contre les gens qu'ils supposent être des traîtres et des criminels.

» Bob Smutts allume le phare, ce qui a pour effet de faire croiser des unités de la base navale proche dans les eaux de l'île Croll, et de la rendre inaccessible pour les complices de Mr. Rocamir, ce qui empêche de nouvelles importations de thé contaminé.

» Ce mystère affole Mr. Rocamir, qui revient à Londres.

» Il s'y sent aussitôt traqué de toutes les manières, non seulement par une police curieuse, mais également par Larssen, qui a décidé sa mort : car la pseudo Mrs. Nelly Gill est parvenue à faire faire un testament en sa faveur par l'amoureux Mr. Rocamir !

» Arrivons maintenant à la mort de Mr. Mutton.

» Mrs. Gill vient de s'assurer mon concours. Femme habile et rusée, elle suppose que Mr. Rocamir reviendra dans la maison vide d'Alcon Street.

» Il y sera tué par le mécanisme sagittaire, presque sous mes yeux. Je deviens automatiquement un témoin en faveur de Mrs. Gill, si jamais on veut faire croire qu'elle a pu tremper dans le meurtre de celui qui avait fait d'elle une archimillionnaire.

» Me voici dans la maison de Mrs. Gill : la sonnette tinte, actionnée par un mécanisme dû à l'ingéniosité de la papetière.

» Nous entrons chez Mr. Rocamir et nous y trouvons le cadavre, non de l'ancien épicier, mais de Mr. Mutton, qui se livrait à une enquête chez les épiciers suspects, témoin les boîtes de conserves trouvées dans son appartement.

» Mrs. Gill, qui croyait se trouver en face du corps de Mr. Rocamir, cacha fort bien son désappointement, mais je crois que la terreur et l'incompréhension y furent pour quelque chose.

» Nous arrivons à l'étrange nuit de la prison de Newgate. Larssen craint qu'à la dernière minute Crummle puisse parler afin d'obtenir sa grâce. Il était déjà en relation avec Mr. Poultry qui, de son côté, faisait des recherches. Mais le Danois avait vu clair dans le jeu du notaire et ce dernier était condamné d'avance. C'est par lui qu'il apprend la grâce qui échoit à la dernière minute à Crummle. Il faut agir ; cet homme peut devenir un terrible danger. Comment agit-il sur Poultry ? C'est ce qu'il est aisé d'imaginer. Je l'entends qui lui tient à peu près ce langage :

« Crummle est au courant du secret de l'île Croll. Nous devons tâcher de l'approcher, bien déguisés, cela va de soi. Nous lui promettons la vie sauve s'il parle... »

» Poultry se procure des laissez-passer au ministère, où il a des relations.

» Ils arrivent à Newgate, approchent le prisonnier, endorment son gardien.

» A travers le guichet, Larssen tue le condamné, s'assurant ainsi son éternel silence.

» Comment arrive-t-il à entraîner Poultry jusque chez lui après ce crime ?

» Probablement sous la menace de le tuer sur-le-champ...

» Une fois dans l'épicerie d'Hanbury, ce sera quand même la fin pour le malheureux tabellion.

» Entre-temps, Mr. Rocamir erre dans Londres, n'osant aller chercher l'argent à sa banque, suivi par Larssen et par sa terrible moitié.

» Mais elle se garde bien de le tuer sans témoins !

» Elle le voit entrer chez Mr. Brixton : de nouveau, l'heure d'agir a sonné.

» Elle me téléphone, changeant habilement l'intonation de sa voix. Elle tient décidément à ma présence.

» Nous savons comment mourut Mr. Rocamir, et si Mr. Brixton ne suivit pas le même chemin depuis, c'est qu'il devint providentiellement fou.

» La fin de la tragédie est proche.

» La tempête gronde autour de l'île Croll, ce qui a pour effet de faire rappeler les avisos à leur base de la côte anglaise.

» De cette circonstance, le couple Larssen profite pour faire débarquer dans l'île, dépourvue de surveillance, les épiciers-espions de Londres.

» Car ceux-ci ont été affolés à souhait.

» D'eux aussi nous connaissons la fin... Sous la menace de la mitrailleuse de Larssen, ils marchèrent vers les sables fatals et s'y engoutirent jusqu'au dernier.

» Il n'y avait plus que le Danois et sa femme : un coup de feu et cette dernière demeurerait seule... seule propriétaire aussi des millions de Rocamir, que personne n'oserait venir lui contester.

» Il peut paraître étrange que Mrs. Larssen-Gill prît dans l'île la forme de Mr. Rocamir. Mais n'oubliez pas qu'il était le chef et que les autres lui devaient obéissance. Ensuite, n'était-il pas leur grand argentier ? Petite et trapue, excellente comédienne, la monstrueuse papetière joua fort bien son rôle, et moi-même, j'ai dû apprendre à mon grand dam, ou presque, qu'elle possédait des muscles de tigresse !

Harry Dickson raconta cela quelques semaines après l'arrestation de la sinistre commerçante d'Alcon Street. Elle avait été exécutée le matin même dans la geôle de Newgate.

— Et les vingt millions de Mr. Rocamir ? demanda tout à coup Tom Wills.

— Tout me fait croire qu'ils iront au Trésor. Mais qui sait ? Tout n'est peut-être pas fini de ce côté-là ! répondit Harry Dickson en faisant un grand geste d'ignorance.

LA CIGOGNE BLEUE

1. En service commandé

Au nord, c'était la baie d'Héligoland, tragique et sombre malgré la pleine lune.

Au sud, c'était des terres farouches et incultes, un chapelet d'étangs aux luisances de mercure, de maigres graminées bruissant dans le vent de la mer, des roseaux empanachés d'ombre, des saules nains aux formes biscornues.

Un homme s'avavançait dans leur ombre, le regard perdu au loin, vers une masse obscure, dont le clair de lune ne parvenait pas à détailler les formes.

Il s'était plusieurs fois retourné vers la mer, ourlée de brisants.

Un phare, aux occultations précises, éclaboussait d'une lueur jaune l'immensité ténébreuse. Une autre lumière s'alluma soudain sur la mer, puis elle s'éteignit pour ne plus reparaître. A partir de ce moment, l'homme ne se retourna plus.

Brusquement, il fit halte et se réfugia dans la nuit des roseaux : quelqu'un marchait devant lui, dans l'ombre.

Un bruit imperceptible, mais net : celui d'un revolver qu'on arme.

Un courlis réveillé cria, et l'homme, comme s'il n'avait attendu que ce signal, sortit et parut en pleine clarté lunaire.

— Holà, Tom !

— C'est moi, maître ! répondit une voix jeune.

Ainsi, en cette nuit de septembre, se rencontraient en terre ennemie, Harry Dickson, le prestigieux détective, et son élève Tom Wills.

— Quoi de neuf, my boy ?

— Tout est mort dans le château. Il n'y a de veilleur ni dans l'échauguette de la tour, ni au poste de garde près de la grande porte. Celle-ci est fermée, par exemple, et il faudrait un bélier antique pour en venir à bout. Au sud-est, le mur de ronde présente des possibilités d'escalade. J'ai pu pousser une tête au-dessus de ses tuiles faîtières. En dessous de moi, la cour du château bâillait comme un précipice. Au-delà, il y a une tour carrée, c'est là que j'ai vu la lumière, la seule qui troue la vilaine obscurité d'alentour. A tout hasard, j'ai pris un caillou et je l'ai lancé vers le fenestron éclairé. J'ai entendu la pierre frapper sur le carreau. Quelques instants après, une ombre s'encadrait dans l'ouverture. Je ne la vis que de profil, mais je le reconnus : c'était lui !

Grand, maigre, les épaules tombantes. Il regarda au-dehors, soupira, puis se retira à l'intérieur. Je redescendis aussitôt.

» J'ai trouvé dans la corniche un vieux palan ; je me suis mis en tête qu'il pourrait servir. Je l'ai déposé avec les cordes au pied du mur.

— Bon travail, Tom. Vous allez surveiller le chemin, tandis que je m'occupe du château et de son habitant. Mes renseignements étaient donc exacts : ceux qui gardent la boîte sont allés festoyer au plus proche village de pêcheurs. Ils y trouveront à boire autant qu'ils le voudront, et à fort bon compte : mes hommes auront soin de ne pas laisser leurs verres vides et ils ont ordre de ne pas regarder à la dépense. S'ils regagnent leurs pénates, ce ne sera qu'aux premières grisailles de l'aube, et dans quel état, bon Dieu ! Restez donc sur la route, et quoi qu'il arrive, ne comptez que sur vous-même ! Aucun de nos amis ne peut débarquer... Consigne !

Le jeune homme suivit son maître pendant quelques minutes, jusqu'au moment où les formes sévères d'un grand château fort se précisèrent.

Sur un signe du détective, il se posta auprès d'un bouquet de fusains et, sans dire un mot, Harry Dickson marcha dans la direction du sud-est, indiquée par son élève.

Le mur qu'il atteignit bientôt était élevé, mais présentait de nombreuses aspérités. Dickson enroula autour de sa taille une longue et solide corde, y accrocha à tout hasard le palan dont Tom lui avait parlé et entreprit l'escalade. Il ne lui fallut que quelques minutes pour être installé sur le faite de la muraille, regardant vers la fenêtre éclairée, de l'autre côté de la cour.

Ce n'était pas précisément une fenêtre, mais une ouverture allongée se terminant en demi-cintre, comme on en voit encore aux châteaux du Moyen Age.

La corde dont il s'était muni était terminée à l'une de ses extrémités par un solide et triple grappin de fer.

Harry Dickson la fit tourner à la façon d'un lasso ou d'une fronde et la laissa soudain partir. Le grappin siffla, fendit l'air et entra comme un trait dans l'ouverture.

Le détective tira sur la corde : le grappin avait mordu.

Peu après, Dickson pendait au-dessus de l'abîme, grimpant à la force des poignets le long de la corde raidie.

Quand il eut pris pied dans l'embrasure, il jeta un regard à l'intérieur.

Ce n'était pas une chambre, pas un cachot non plus, mais un réduit misérable, pourvu d'un lit de sangle et d'un escabeau. Une chandelle de gros suif, fichée dans un goulot de bouteille, servait de luminaire.

L'homme dont Tom Wills avait entrevu la silhouette se tenait assis sur le grabat, la tête pendante, les bras ballants. Il portait une rude chemise à rayures rouges, un pantalon de bure grossière et un petit tablier de cuir.

Sa mine était hébétée ; ce fut à peine s'il regarda l'homme qui se dressait devant lui d'une façon aussi imprévue.

Harry Dickson l'observa en silence, poussa un grognement de satisfaction : c'était l'homme qu'il avait pour mission de venir chercher.

— Allons, venez, dit-il en anglais.

L'homme leva sur lui un regard sans expression ; pourtant, il semblait l'avoir compris : il montra ses jambes, et fit un effort pour se lever.

Ce fut affreux et pénible : il ne parvenait qu'à se traîner le long des dalles. Une paralysie partielle semblait avoir atteint ses membres inférieurs.

— Bien, dit le détective, nous allons trouver remède à cela, j'ai un peu de temps devant moi. Restez tranquille, je reviendrai vous chercher. Il faut que je pousse une pointe de reconnaissance dans cette demeure.

L'homme grogna de nouveau et montra la porte, indiquant du geste qu'elle était fermée à clé.

— A bonne serrure, meilleur passe-partout, déclara le détective, et il ouvrit la porte à l'aide de son rossignol, avec la même désinvolture qu'il eût mise à pousser celle de son home de Baker Street.

L'homme ricana et une lueur joyeuse parut dans ses yeux.

Il fit comprendre au détective qu'il l'attendrait.

Harry Dickson lui laissa sa chandelle et se munit de sa propre lampe électrique pour descendre un tortueux escalier de pierre.

Tout autour de lui, il n'y avait que tristesse, ombre et abandon.

Le faisceau blanc de sa lanterne éclairait des salles vides et sonores, des corps de garde déserts, où depuis des siècles aucun homme d'armes n'avait veillé. Quand il arriva enfin dans l'immense vestibule qui se terminait par la grande porte d'entrée, il se vit devant la marque d'une volonté évidente de ne laisser pénétrer ou sortir personne.

La porte était immense, bardée de fer, nantie d'un formidable système de fermeture.

— J'en aurais jusqu'à l'aube pour l'ouvrir, et encore, murmura-t-il. Il faudra chercher ailleurs le chemin des chats.

C'est alors que son regard tomba sur une porte étroite, aux ferrures nickelées, qui lui semblèrent toutes neuves.

— Rien ne m'empêche de travailler un peu pour mon compte,

monologua-t-il, j'adore m'instruire...

Il lui en coûta quelques minutes avant de pouvoir ouvrir la porte et alors, il se trouva dans un spacieux bureau de travail, d'un goût typiquement américain.

« Quel beau coffre-fort, se dit le détective. Et quel plaisir de rencontrer en lui une vieille connaissance, car je suis très familiarisé avec cette marque. Je me donne cinq minutes, montre en main, pour le regarder de l'autre côté de sa porte d'acier ! »

Il en mit quatre exactement, mais, à son grand étonnement, le coffre-fort était vide.

Grâce à un jeu d'aiguilles, bien connu des perceurs de safes, le détective avait trouvé sa combinaison de lettres : Meta.

« Je me demande pourquoi les lettres ont été brouillées ? Pour sauvegarder un coffre-fort qui ne contient que de l'air d'Allemagne ? Cela ne présente aucun intérêt... Tiens, un tiroir secret ! Triple dé clic dans le coin du fond de gauche », se dit Harry Dickson.

Le bouton de commande y était, et le tiroir s'ouvrit à son tour.

Une petite boîte en chagrin, un écrin de peu de valeur, s'y trouvait.

A l'intérieur, une plaque triangulaire de la dimension d'une demi-couronne.

— Platine, murmura le détective.

Gravée sur la plaque, une petite et maigre cigogne bleue. C'était tout.

— Confisqué en tant que souvenir ! décida Harry Dickson.

Il referma tiroir secret, coffre-fort et porte, et reprit le chemin de la tour.

L'homme l'attendait toujours, le regard perdu dans le vague.

Le détective réfléchit quelques secondes.

— Trouvé ! dit-il. Maintenant, tout est dit ! Une prime pour Tom Wills et pour son palan qui va me servir à souhait !

La corde fut solidement fixée au plafond du réduit, où un gros crampon de fer était fiché. La poulie du palan allait pouvoir glisser le long de la corde.

Un bout de celle-ci fut fixé sous les aisselles du captif, qui se laissa faire, indolent, l'esprit absent.

— En route ! ordonna Dickson, en prenant l'homme aux épaules et en se laissant glisser dans le vide.

Mue par ce double poids, la poulie roula en sifflant le long du câble.

Dickson eut une affreuse sensation de chute, et soudain heurta le mur de ronde.

Tout était fait.

Tom Wills arrivait en courant.

— La route est libre ?

— Il n'y a pas un chat !

Une troisième corde servit à la descente du prisonnier et de son ravisseur.

— Faudra le porter, Tom, il sait à peine marcher !

L'homme ne soufflait mot ; de temps à autre, il aspirait fortement l'air.

Le bruit de ressac sur la plage devint plus distinct.

La lanterne électrique du détective décrivit un zigzag dans l'air comme si elle eût voulu parapher les ténèbres d'une lettre de feu.

Mais une autre lumière parut sur la mer.

Des bruits de rames s'approchaient.

— Mr. Dickson ? demanda une voix dans l'ombre.

— Présent !

— Vous l'avez ?

— Oui !

— Dieu soit loué !

Une barque montée par quatre hommes attendait sur le sable du rivage.

Des matelots aidèrent les trois hommes à s'embarquer.

— Nagez ! commanda une voix brève.

Une forme longue et mince, basse sur l'eau, se dessina.

— Accostez !

Des manœuvres rapides et adroites furent exécutées dans l'ombre.

Il y eut un bruit métallique diffus, un bouillonnement, un remous... et l'eau de la baie reprit sa sérénité de toujours.

Harry Dickson, Tom Wills et le mystérieux évadé venaient de s'embarquer à bord du S 38, submersible de la flotte royale d'Angleterre.

Et ils faisaient route à toute allure vers les côtes britanniques.

*

Quelques jours auparavant, Harry Dickson avait été convoqué d'urgence à Downing Street^{1}. Le haut fonctionnaire, chez qui il fut introduit sur-le-champ, avait un tel nom, une telle renommée que le détective se sentit ému et plein de respectueuse attention^{2}.

— Mr. Dickson, lui fut-il dit, dans le fond de la baie d'Héligoland, se trouve un château dont voici le croquis. Dans ce château se trouve enfermé et sévèrement gardé à vue, un homme dont voici la très précise description. Il faut que, dans les plus brefs délais, cet homme soit en Angleterre. Veuillez donc l'y ramener. Telle est votre mission. Vous avez carte blanche. Votre autorité sera celle d'un

général commandant de corps d'armée et d'un amiral d'escadre. Bonne chance !

Tout avait été dit.

Harry Dickson s'était incliné sans poser de questions. Il était parti, il avait réussi sa mission.

Il ne s'occupa plus de l'identité ni de la personnalité de l'homme qu'il avait enlevé.

Mais il était loin de se douter des singulières conséquences qu'allait avoir pour lui le rapt commis dans le château inconnu.

Il ne savait pas qu'il s'engageait dans la mystérieuse affaire de la « Cigogne bleue ».

2. Un five o'clock à Rotten Row

Ce n'était pas tout à fait la campagne, et ce n'était plus la banlieue.

Ici et là, des maisons neuves avaient été bâties. Elles s'étaient hâtées de devenir aussi lugubres et misérables que possible, faute d'occupants, bien que les prix de location fussent particulièrement bas.

L'endroit dépendait d'une municipalité pauvre, proche de Londres, on avait omis de paver la rue, ce qui fait que les pluies d'automne la transformaient en un affreux cloaque. Un pieu surmonté d'une plaque indicatrice la désignait pourtant sous un nom glorieux : Trafalgar Lane, mais des mauvais plaisants l'avaient barbouillé au charbon et remplacé par une dénomination probablement plus judicieuse : Rotten Row.

Le rez-de-chaussée de l'une de ces maisons, semblable à quelque haute tranche de maçonnerie, était loué et occupé par un magasin.

Epicerie du Centre, disaient les lettres jaunes peintes sur la vitrine.

De fait, quelques denrées de regrat se feutraient de poussière à l'étalage.

On y voyait des boîtes de pâté et de poisson en conserve, des tubes de crème à chaussures, des éponges racornies, une branlante pyramide de fromages moisis.

A l'intérieur de la maison, le timbre fêlé d'une horloge sonnait la demie de cinq heures. Il pleuvait au-dehors, la bruine bourrait d'une étoupe grise la perspective, et il commençait à faire sombre.

Quelques personnes stationnaient devant la porte, essayant de voir à l'intérieur de la boutique ; trois ou quatre ménagères du voisinage, deux ouvriers désœuvrés, quelques gosses morveux, qui avaient commencé un jeu de cache-cache.

Un agent de police à l'air bonasse les suppliait de se tenir à distance.

Deux inspecteurs de la Sûreté se tenaient adossés au mur, le regard absent, fumant d'interminables cigarettes.

— Alors comme ça, Mrs. Petty, dit l'un des ouvriers en s'adressant à l'une des ménagères, c'est vous qui avez donné l'alarme ?

Mrs. Petty, une longue et maigre haquenée, noire comme une gaupe, cligna de l'œil et renifla de toutes les forces de son nez rouge.

— C'est moi, Mr. Snook, mais n'attendez pas que je vous en dise davantage, avant que ces messieurs de Scotland Yard aient entendu ma déposition. C'est la loi, et je la connais, car feu mon gendre était clerc chez un avoué des Inns.

— Misère de Dieu, se plaignit une des autres femmes, la boutique sera fermée maintenant et nous aurons plus d'un mille à faire pour aller aux provisions.

— C'était une bien brave femme que Mrs. Chandler, gémit une autre, nous n'aurons plus jamais meilleure épicière dans le quartier.

— Surtout pour faire crédit aux mauvais payeurs, lança Mrs. Petty en reniflant de plus belle. Moi, je règle tout comptant.

— Criez pas trop fort, ma belle, ricana l'ouvrier, les assassins aiment l'argent comptant, et n'allez pas raconter sur tous les toits que vous possédez des mille et des cents.

Mrs. Petty prit un air effrayé et s'empressa de répondre :

— Je n'ai pas dit cela ! Je suis une pauvre femme qui gagne durement sa vie à faire le ménage des autres, mais je suis avant tout honnête.

Il y eut alors une diversion.

Une fine silhouette se profila dans le brouillard et s'approcha du groupe.

— V'là la Polonaise, annonça la femme qui achetait à crédit.

— Une étudiante, compléta Mr. Snook. On dit qu'elle veut devenir doctoresse ou avocate ou quelque chose de ce genre. C'est une jolie fille, bien que je n'aime pas les maigres, moi !

— Mr. Snook, répliqua Mrs. Petty d'une voix aigre, nous n'avons cure de vos goûts et vous êtes un polisson.

Mrs. Petty était maigre et sèche comme un cep d'hiver.

L'étudiante s'était approchée, et regardait avec étonnement le petit monde attroupé devant la porte.

Elle était grande et blonde, avait d'immenses yeux clairs, ce qui tranchait avec sa modeste toilette sombre et son petit chapeau de feutre noir.

Elle allait saisir le bec-de-cane de la porte, mais l'agent de police l'arrêta.

— On n'entre pas, miss !

Son étonnement sembla s'accroître.

— Mais j'habite ici, monsieur l'agent.

Le serviteur de l'ordre haussa les épaules.

— Je n'y puis rien, c'est la consigne.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-elle en s'adressant aux badauds.

— Elle le sait, dit Mr. Snook, en montrant du doigt Mrs. Petty. Celle-ci renifla d'un air important.

— Je ne puis rien dire avant que la police m'ait questionnée, dit-elle.

— Mon Dieu... il est donc arrivé un malheur ? demanda l'étudiante.

— Peut-être bien, répondit Mrs. Petty. Ces messieurs de Scotland Yard sont à l'intérieur, et c'est moi qui les ai prévenus.

Un des inspecteurs adossés à la muraille, qui avait fait semblant de ne rien entendre, s'approcha de la jeune fille et souleva légèrement son chapeau de feutre.

— Inspecteur Barron, de la brigade criminelle, dit-il en se présentant. Vous habitez la maison tenue par Mrs. Chandler ? Vous êtes sans doute Miss Kovalska ? Miss Stacia Kovalska ? précisa-t-il.

— C'est moi, en effet.

— Voulez-vous entrer, je vous prie, le superintendant Goodfield sera heureux de vous voir et il aimera sans doute vous poser quelques questions.

L'étudiante accepta du geste et l'inspecteur lui ouvrit la porte.

— Elle passe devant vous, hein, Mrs. Petty ? goguenarda Mr. Snook. Est-ce bien dans l'esprit de la loi ?

L'étudiante était entrée dans le magasin où un inspecteur venait justement d'allumer le gaz. Elle vit autour d'elle les objets familiers, mais une terrible et invisible présence semblait planer sur eux.

Un gentleman aux larges épaules s'inclina devant elle : l'inspecteur Barron lui dit quelques mots.

— Superintendant Goodfield de Scotland Yard, se présenta-t-il, je crois que c'est à Miss Stacia Kovalska que j'ai l'honneur de parler ?

Elle acquiesça d'un signe de tête, émue par ces insolites présences et l'atmosphère tragique qui s'appesantissait autour d'elle.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle d'une voix angoissée.

Le policier ne répondit pas à sa question.

— Vous habitez la maison depuis longtemps, miss ?

— Depuis un mois, sir, mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Attendez, je vous prie. Connaissez-vous les familiers de Mrs. Chandler ?

L'étudiante s'étonna.

— Familiers ? Je ne lui en connais pas. C'est une dame taciturne, mais très bien élevée. J'espère qu'il ne lui est pas arrivé malheur ?

— Pourquoi pensez-vous qu'il aurait pu lui arriver malheur ? demanda Goodfield.

— Comme si votre présence et vos questions ne me le faisaient pas supposer ! s'énerva la jeune fille.

— C'est juste, au fond... murmura le policier décontenancé.

Puis il reprit son interrogatoire sur un ton plus bienveillant :

— Vous partez le matin et ne revenez qu'au début de la soirée, je crois. Vous suivez des cours à la faculté des sciences.

Stacia approuva d'un simple « oui ».

— Pourquoi êtes-vous venue habiter si loin de Londres, miss ? demanda tout à coup Goodfield.

La Polonaise rougit et se mordit les lèvres.

— Je préfère ne pas répondre à cette question, dit-elle.

— Très bien, j'aime mieux cela qu'un mensonge, répondit Goodfield, mais je crains qu'il vous faille y répondre un jour ou l'autre.

L'étudiante le regarda droit dans les yeux.

— Ai-je enfin le droit de vous demander ce qui est arrivé ici ? demanda-t-elle.

— Vous l'avez et je vais vous répondre : Mrs. Chandler a été assassinée dans son arrière-boutique.

— Quelle horreur, murmura la Polonaise, dont les joues pâlirent et dont un frisson secoua les épaules.

Après un moment de silence, elle demanda :

— Pourrais-je la voir ?

— Certainement, Miss Kovalska ! répondit Goodfield avec politesse. Mais ce n'est pas un spectacle bien édifiant pour une jeune fille !

L'étrangère se redressa avec quelque fierté.

— Je suis étudiante en sciences naturelles et je suis les cours d'anatomie humaine, monsieur le superintendant, répliqua-t-elle.

L'arrière-boutique était reliée au magasin par un étroit boyau obscur dans lequel s'amorçait un escalier tournant, montant aux étages.

C'était une pièce nue, qui n'avait pas encore été peinte ni tapissée, et dont les murs de plâtre avaient déjà pris une vilaine patine.

L'ameublement était sommaire, bien que les meubles fussent neufs et d'aspect confortable. Le feu brûlait encore dans la cuisinière Kupferbusch, émaillée de blanc. La table était mise : nappe propre damassée, un plateau à thé en laque de Chine et des tasses en fausse majolique. Le pot de jam et les biscuits étaient à leur place.

Miss Stacia fit une observation :

— Du jambon sur la table ? Mrs. Chandler ne pouvait le souffrir.

Goodfield nota mentalement ces paroles et les suivantes.

— Tiens, cela sent le café ! C'est bien la première fois que cela arrive ici.

— D'où l'on peut conclure que la personne que Mrs. Chandler avait invitée aimait le café et le jambon, et que l'hôtesse tenait à la traiter selon ses goûts, n'est-il pas vrai, miss ? dit le superintendant.

— C'est la logique même, sir.

A ce moment, Stacia qui avait contourné la table, recula, blême d'horreur.

Mrs. Chandler était étendue sur le sol de ciment gris, le manche d'un large couteau lui sortant de la poitrine.

— Elle est morte, murmura l'étudiante, frappée en plein cœur... sa fin a dû être foudroyante.

— Je crois que l'arme a été empruntée aux ustensiles de cette cuisine même, dit Goodfield. La reconnaîtriez-vous par hasard, miss ?

— Oui, répondit sans hésiter la Polonaise, c'était son couteau à pain, je le reconnais fort bien. Pauvre femme ! L'a-t-on volée ?

Un des inspecteurs s'approcha.

— Tout est intact dans la maison. Aucun meuble n'a été forcé, et il y a assez bien d'argent dans le tiroir-caisse de la boutique.

— Comment cela est-il arrivé ? murmura Miss Kovalska.

— Une femme du voisinage, du nom de Petty, nous a téléphoné d'un bureau voisin. Elle venait faire quelques emplettes, et trouva la boutique fermée. Elle insista, et elle frappait à la porte à coups redoublés, quand elle entendit de lugubres plaintes, expliqua Goodfield.

L'étudiante le regarda avec étonnement.

— Des plaintes ? Mais j'ose affirmer, et un médecin le fera comme moi, que ce coup de couteau a dû mettre fin instantanément à la vie de Mrs. Chandler.

Goodfield fronça les sourcils, car la justesse de la remarque était évidente.

— Faites entrer la femme Petty, ordonna-t-il.

— Dois-je me retirer, sir ? demanda l'étrangère.

Le policier hésita, puis il secoua la tête.

— Veuillez rester, Miss Kovalska.

L'inspecteur Barron introduisit Mrs. Petty.

Celle-ci entra imbue de son importance.

— J'étais venue ici pour acheter des biscuits, car mon estomac ne supporte pas le pain frais, commença-t-elle, alors je me dis...

— Laissez votre estomac tranquille, Mrs. Petty, s'impatiente Goodfield, nous savons déjà par votre coup de téléphone comment vous avez eu le pressentiment d'un crime. Donc, il était environ trois heures et demie, un peu plus peut-être ; vous avez frappé à la porte et n'avez pas obtenu de réponse ; alors, vous avez entendu des plaintes.

— Oui, monsieur le chef, j'ai entendu d'horribles plaintes qui s'élevaient de la cuisine.

— Mrs. Petty ment, dit tout à coup l'étudiante.

Mrs. Petty poussa un hurlement d'indignation.

— Quoi qu'elle dit, cette étrangère avec son air de sainte nitouche, ses lorgnons et ses bouquins du diable ? Arrêtez-la, monsieur le chef, car, sûrement, elle est la complice des assassins.

— Je crois, riposta froidement l'étudiante, que monsieur le superintendant vous arrêtera tout à l'heure, Mrs. Petty.

— Moi ? Moi, m'arrêter ! suffoqua la femelle, et pourquoi, je vous prie, sale punaise d'étrangère qui vient manger le pain des citoyens d'Angleterre !

— De quoi accusez-vous Mrs. Petty ? demanda brusquement Goodfield.

L'attitude de la Polonaise avait complètement changé ; elle souriait et, dans son étui, elle venait de prendre une cigarette qu'elle allumait lentement.

— Oui, de quoi m'accuse cette mijaurée de mauvaises mœurs qui fume des cigarettes ? glapit la Petty.

— D'essayer de tromper la justice de votre pays d'abord, Mrs. Petty, ensuite d'avoir volé la défunte, fut la sèche réponse.

— Je vous somme de vous expliquer, Miss Kovalska, gronda Goodfield. Il me semble que vous êtes une petite dame rudement au courant des choses.

— Demandez-lui d'où elle tient le rouleau de billets de banque qu'elle a glissé dans son corsage ; ensuite, je vous prie d'examiner son trousseau de clés.

— Je vous le défends, hurla Mrs. Petty. Est-ce ainsi qu'on me remercie d'avoir averti la justice ?

— Obéissez, Mrs. Petty ! ordonna Goodfield.

La femme tendit un volumineux trousseau de clés, que la Polonaise examina avec soin.

— Tenez, celle-ci ouvre fort bien la porte de la petite cour arrière.

Barron fut aussitôt commis pour vérifier l'exactitude des faits.

— La jeune fille a raison, dit-il en revenant et en jetant le trousseau de clés sur la table.

— L'argent, femme Petty ! tonna Goodfield.

Celle-ci obéit en larmoyant, et extirpa de son corsage un rouleau de bank-notes malpropres, représentant une jolie somme.

— Comment saviez-vous cela, Miss Kovalska ? demanda le superintendant, non sans admiration.

— Bah ! c'est bien simple. Je sais que Mrs. Petty possédait un double de la clé de cette porte ; elle s'en servait pour s'introduire furtivement le soir dans la cour et écouter aux volets.

— Ce n'est pas vrai, gémit la femme.

— Je vous l'ai vu faire dix fois, et cela m'amusait énormément, car il n'y avait rien d'autre à entendre dans la cuisine que le murmure du feu et le cliquetis des aiguilles à tricoter de la malheureuse Mrs. Chandler.

» J'ai vu que le couvercle de la petite théière où la défunte mettait l'argent pour ses échéances était enlevé. Je sais aussi que Mrs. Petty avait des habitudes de rapine et qu'elle ne reculait pas devant de menus larcins. Ensuite, j'ose affirmer que la mort de l'épicière doit remonter à plus de deux heures déjà.

— Tudieu ! Vous êtes forte, miss, s'exclama Goodfield, puis il se tourna vers la Petty prostrée et gémissante.

— Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous, dès à présent, femme Petty, dit-il. Au nom de Sa Majesté, je vous arrête !

A peine avait-il parlé qu'une des tasses de majolique le frappa en pleine figure ; l'inspecteur Barron fut repoussé contre le mur et la porte de la rue claqua.

— La Petty s'enfuit ! cria Miss Stacia en s'élançant derrière elle.

On voyait courir la fuyarde dans la rue, sous la pluie, en faisant de grands gestes de ses bras maigres.

— Arrêtez-la ! hurla Goodfield, et ses hommes se précipitèrent.

Ils allaient la saisir quand un bruit sec se fit entendre, le bruit d'une étoffe qui se déchire, et Mrs. Petty roula sur le sol en poussant un cri.

— Par le Ciel ! On l'a tuée ! s'écria l'étudiante.

— Mais comment ? s'écria Goodfield qui arrivait hors d'haleine.

— Une balle dans la tête, monsieur le superintendant, une balle tirée par un fusil muni d'un silencieux.

— Comment savez-vous tout cela, Miss Kovalska ? dit Goodfield ironique. Cela s'apprend-il à la faculté des sciences de Londres ?

— Cela et bien d'autres choses encore, sir, riposta-t-elle en souriant derrière les verres brillants de ses lorgnons.

Goodfield la regarda de côté et grommela.

— Je crois que j'aurai encore l'une ou l'autre chose à vous demander, ma belle, murmura-t-il, mécontent et troublé à la fois.

— La femme Petty est morte, chef ! dit l'inspecteur ; où la transportons-nous ?

— A l'intérieur de la boutique ; le médecin ne tardera pas à arriver.

Ils suivirent le sinistre convoi qui retournait vers la maison du crime. Le soir était tombé, de rares réverbères étoilaient la triste Rotten Row. Le groupe de curieux s'était dispersé sous la pluie, et

bientôt les derniers badauds obéissant aux policiers, s'en allèrent.

La boutique resta silencieuse.

Goodfield tirait de temps à autre son chronomètre de sa poche et grognait contre le retard du médecin légiste.

— Allez donc téléphoner chez l'entrepreneur voisin. Barron, ordonna-t-il, et demandez si nous devons rester à moisir dans ce maudit patelin.

Il resta seul avec l'étudiante qui avait allumé une nouvelle cigarette.

— Quand le médecin viendra, dit-elle tout à coup, exigez donc une autopsie en règle, sir, et qu'il n'oublie pas d'ouvrir le ventre de la femme Petty, ajouta-t-elle avec un certain cynisme.

Interloqué, Goodfield leva la tête.

— Pour quoi faire ?

— Pour voir ce qu'elle a avalé en s'enfuyant !

— Nom d'une pipe ! s'écria le superintendant, vous avez vu tout cela, vous ?

— Peuh ! Et vous pas ? Je ne vous en félicite guère !

— Dites donc, la petite dame ! s'exclama Goodfield, offusqué.

Elle se mit à rire d'un rire frais et jeune.

— Vous vous demandez sans doute pourquoi toutes ces horreurs sont arrivées, dans ce nid à rats qu'est Rotten Row ? demanda-t-elle soudain.

— Non, mais vous allez probablement me l'apprendre, aboya le policier furieux.

— Si cela peut vous faire plaisir... Voulez-vous me suivre à l'étage, sir ?

— Certainement... mais des blagues dans le genre de celles que la Petty a voulu nous faire ne seront pas de mise, entendez-vous, ma petite dame ?

— C'est cela, menacez donc de votre revolver d'ordonnance, une pauvre femme sans défense, se moqua-t-elle gentiment.

Ils montèrent un escalier en bois blanc, raide et suiffeux, et au dernier étage, la Polonaise poussa une porte.

Elle donnait dans une chambre complètement vide, prenant jour par une petite fenêtre à guillotine.

— Mettez un instant la tête à la fenêtre, sir, dit la jeune femme, et dites-moi ce que vous voyez... et alors, vous saurez pourquoi Mrs. Chandler et peut-être aussi la Petty sont mortes.

— Sacrebleu ! bougonna Goodfield, il ne faudrait pas vous payer ma tête, ma petite fille.

Il lui obéit pourtant et regarda au loin, une longue traînée lumineuse contre le ciel noir.

— Vous savez ce que c'est ? demanda Miss Stacia d'une voix

suave.

- Mais... attendez donc... c'est l'arsenal de Woolwich !
- Bravo, sir, vous avez trouvé !
- Comment ! Mais je n'ai rien trouvé du tout !
- Il faudra changer de métier alors, riposta la jeune fille avec

calme.

Goodfield se gratta le menton, et soudain son visage s'éclaira.

- Serait-ce possible !
- Non seulement possible, mais cela est, fut la réponse.

Ils redescendirent l'escalier en silence.

— Affaire d'espionnage, murmura Goodfield quand ils furent revenus dans la boutique, sous la lumière de la lampe à pétrole.

Tout à coup, il se tourna vers la jeune fille.

— Miss Stacia Kovalska, dit-il d'une voix grave, voilà près d'une heure que vous me faites passer d'un étonnement à un autre. Je me demande si je ne dois pas vous prier de vous tenir à la disposition de la justice.

Elle ne répondit pas, les yeux fixés sur le cadavre de Mrs. Petty, étendu sur les dalles derrière le comptoir.

— Regardez donc sa gorge, sir, murmura-t-elle, je crois que la chose n'a pas voulu passer !

— Quelle chose, damnée fille ?

— Mais celle qu'elle a voulu avaler avant d'être abattue d'un coup de feu, répliqua-t-elle nerveusement.

Goodfield s'agenouilla auprès du cadavre et lui desserra les lèvres.

Avec un peu de dégoût, il enfonça ses doigts dans la bouche poisseuse, et sentit un objet dur dans le fond de la gorge.

— Tiens, on dirait un sou !

L'étudiante prit l'objet et poussa un cri de stupeur.

— Ah ! c'était donc cela que cette femme était venue chercher ici !

Goodfield lui prit l'objet des mains.

C'était un petit disque en cuivre mat, sur lequel une figurine était gravée en bleu foncé : une cigogne, au long bec baissé.

— Il faudra que le maître voie cela sans retard, murmura la Polonaise à voix basse.

Goodfield recula ; quelque chose venait de le frapper comme une gifle.

— Le maître... le maître... balbutia-t-il.

Et soudain, la jeune fille éclata d'un rire ironique que le superintendant reconnut aussitôt...

— Satané gamin ! rugit-il, moitié content, moitié furieux.

L'étudiante laissa tomber ses lorgnons.

— Bonsoir, Goodfield !

— Satané gamin ! répéta l'autre.

C'était Tom Wills.

... le bon Goodfield pouvait à peine en croire ses yeux et ses oreilles.

— Vous ici ! Et pendant un mois, vous avez habité cette bicoque !

Mais Tom Wills ne riait plus.

— Je crois que Harry Dickson aura moins de félicitations pour moi que vous tout à l'heure, Goodfield, dit-il d'une voix triste.

» J'étais ici pour surveiller la Chandler, suspecte d'espionnage. Elle ne nous intéressait qu'à moitié, c'était surtout ceux qui pouvaient l'approcher que nous voulions connaître. Mais jamais elle ne reçut personne pendant mon séjour.

» La Petty l'espionnait tant bien que mal, mais je ne suis pas parvenu à savoir pour le compte de qui. Et voici que la Chandler est assassinée au cours du premier et dernier five o'clock qu'elle a donné !

— Et vous ne savez rien de rien, Tom ? demanda Goodfield. Vous n'avez aucune idée quant à la personnalité du meurtrier ?

Tom Wills secoua la tête.

— Non, si ce n'est qu'il aime le jambon et le café. Il se pourrait donc bien qu'il soit Allemand.

3. Der Klapperstorch^{3}

La prison de Newgate. Tout au fond de l'aile B se trouvent les locaux d'une infirmerie désaffectée. Une des salles sert à remiser des pommes de terre et des ballots de riz. Dans cette salle aboutit un couloir. Nuit et jour, il y a un gardien armé jusqu'aux dents qui y circule. Le riz et les tubercules semblent être mieux surveillés que les prisonniers eux-mêmes.

Dans le fond du couloir, un étroit escalier s'enfonce dans le sol. Une forte lampe y est toujours allumée.

Quand on arrive au bas de la dernière marche de fer, on se trouve dans un hall voûté, dans lequel s'ouvre une unique porte. On dirait celle d'un coffre-fort, tant elle est nantie de serrures compliquées.

C'est la grande cellule forte du fameux pénitencier.

Elle ne prend jour par aucune fenêtre, bien que l'air y soit convenablement renouvelé par un bon système de ventilation, mais là aussi la lumière brûle nuit et jour.

Cette lumière est celle d'une grande lampe dont l'éclat est atténué par un abat-jour vert.

La pièce n'est pas dénuée d'un certain confort.

Un bon lit de fer est scellé dans la muraille ; une table de bois blanc y est garnie de quelques objets de ménage en faïence. Un lavabo à eau courante est installé dans un coin. Il y a un fauteuil en rotin et une petite bibliothèque garnie de livres, chose qui n'existe dans aucune autre cellule.

Le sol en ciment est recouvert d'une natte en fibre de coco.

Depuis quatre mois, un homme s'y trouve enfermé, un homme dont aucun gardien ne connaît le nom, mais qu'ils désignent par le numéro mille.

Depuis sa détention, il n'a jamais revu le jour, son teint est devenu livide, et il a un air maladif, bien qu'il soit convenablement nourri.

Il est proprement habillé et on lui permet de fumer.

Les gardiens affectés à sa surveillance ont l'ordre formel de ne jamais converser avec lui. Ils peuvent écouter ses désirs et ses explications, mais sont tenus de rapporter ses moindres mots à la direction.

Chaque jour, un médecin le visite, et pas plus que ses gardiens

ne parle avec lui.

Quelle heure est-il ? Est-ce le jour au-dehors ou la nuit noire ? Le détenu aurait certes peine à le dire, à moins qu'il n'ait tenu une comptabilité des heures. Ceci est fort possible, puisqu'il semble attendre quelque chose.

En effet, l'heure de la visite du médecin approche et l'homme se sent malade.

Enfin, des clés grincent dans la serrure, la porte s'ouvre et un gardien, revolver au poing, s'y encadre.

— Numéro mille ! C'est le médecin !

L'homme lève la tête tandis que le docteur entre.

— Fièvre, dit l'homme d'un ton bref en tendant son poignet.

Le médecin tâte le pouls du prisonnier.

— Quinine, dit-il, et il s'éloigne.

Comme la porte se referme sur lui, l'homme murmure deux mots.

— Un nouveau !

Le lendemain le médecin revient, l'homme le regarde intensément.

Le docteur est un long vieillard maigre, aux yeux tristes, sa redingote est râpée, son linge douteux. L'homme sourit.

Le surlendemain, comme le praticien lui prend de nouveau le pouls, le prisonnier y glisse un billet.

Le docteur ne bouge pas, mais il a accepté le petit papier.

Même jeu le jour suivant. Le visage de l'homme de science est impassible, le malade semble plus nerveux.

Un second billet est remis de la même façon.

Ce n'est que le quatrième jour que le détenu semble lire une autre expression dans le regard du vieillard.

— Je respire de plus en plus mal, gémit le numéro mille.

Le médecin l'examine sans dire un mot.

Enfin, il se tourne vers le gardien.

— J'ai laissé ma trousse au vestiaire, gardien, dit-il d'une voix rogue. Criez au gardien voisin de l'apporter immédiatement, mais ne vous éloignez pas de l'ancienne infirmerie, compris ?

— Très bien, sir !

Le surveillant s'éloigne, son pas monte l'escalier de fer qui grince.

Alors a lieu un bref dialogue.

— Mille livres, alors ? souffle le détenu.

— Payables où et quand ?

— Immédiatement et même d'avance. A la banque Deyer et Crasmussen dans Piccadilly. Présentez ce papier, cela suffit.

— Instructions demain, répond brièvement le docteur.

Il fait une piqûre au malade et s'éloigne.

Une fois dans l'escalier, il ricane en se tournant vers le gardien.

— Voilà un oiseau qu'il ne faudra plus garder longtemps, dit-il.

— Il s'en va ? demande le geôlier, ahuri.

— Et de la plus belle façon, mon ami. Son cœur flanche.

Le même jour, on installe des tubes à oxygène dans la cellule, et, le soir même, le docteur revient au chevet de son malade.

— Affaire faite, lui souffle le praticien, gémissiez pendant toute la nuit, réclamez le docteur, refusez la nourriture, demandez à boire tout le temps.

Le gardien de nuit, qui a pour mission de regarder toutes les dix minutes son prisonnier par un petit guichet grillagé, ménagé dans la porte, s'alarme si fort de son état que, dès l'aube, il en fait aviser le directeur.

Celui-ci arrive, accompagné du vieux médecin et d'un autre plus jeune. Le détenu ne les reconnaît plus. On lui fait plusieurs piqûres.

— Ce sera un miracle s'il passe la nuit, grogne le vieillard, et son jeune collègue l'approuve.

A six heures du soir, le gardien avertit la direction que le numéro mille ne bouge plus. Le médecin et le directeur arrivent une heure plus tard.

Le décès est constaté.

Le directeur téléphone à plusieurs départements, notamment à celui de Downing Street où se trouvent les bureaux de l'Intelligence Service.

Dans la nuit, le corps est retiré de la cellule forte et transporté dans un fourgon. On le conduit au cimetière de Bromley, où on le dépose à la morgue.

Au cours de la même nuit, une auto s'arrête devant le champ de repos.

Il fait nuit noire. Deux hommes descendent de la voiture, porteurs d'un colis allongé. Ils ont tôt fait de s'introduire dans la petite morgue, et ils y déballet leur singulier bagage.

Horreur ! c'est un corps inanimé.

Ils le mettent en lieu et place de celui du numéro mille, qu'ils emportent.

L'auto file... personne n'a rien vu de la substitution. Demain, à l'aube, le cadavre sera porté en terre.

L'auto roule et s'arrête enfin devant une maison de la banlieue de l'Est.

Le corps du détenu est porté dans une chambre nue, éclairée par quelques bougies. Un homme se penche sur lui, fait des piqûres et attend, bras croisés.

Soudain, le corps s'anime, une légère rougeur monte aux joues blafardes.

Le numéro mille ouvre les yeux, soupire et sourit.

— Très réussi, docteur ! dit-il d'une voix faible.

Sans dire un mot, celui-ci tend une gourde remplie de rhum.

Une ample gorgée et le mort vivant se trouve debout ; il titube un peu.

— Filez, dit sombrement le médecin, quittez le pays.

— Demain, ce sera chose faite.

Sur le seuil, il aspire avec volupté l'air brumeux de la nuit.

Et tout à coup, il prend sa course et se perd dans les ténèbres.

*

L'épicerie de Rotten Row a été reprise par un vieux Juif à l'air obséquieux.

Mais depuis trois semaines qu'il en dirige les destinées, Salomon Mendel a conquis les cœurs des voisins et des pratiques.

Non pas que ses denrées soient meilleures que celles de Mrs. Chandler, au contraire l'épicier semble plus regardant quant au poids, mais il fait largement crédit aux acheteurs, ce qui est bien de nature à plaire aux autochtones de Rotten Row et environs.

Miss Stacia Kovalska est restée son unique locataire ; ils s'entendent bien. Cette nuit, la pseudo-Polonaise est assise dans l'arrière-boutique, auprès d'une toute petite lampe à huile. Les volets sont bien clos, et l'on a mis de nouvelles serrures à la porte de la cour ; des intrusions dans le genre de celle de Mrs. Petty, ne sont donc plus à redouter.

La fausse étudiante semble nerveuse et, à plusieurs reprises, elle a consulté sa montre. Enfin, un bruit lointain de moteur d'automobile lui fait lever la tête.

— Enfin, murmure-t-elle, ce n'est pas trop tôt.

Le moteur s'est tu, mais un léger bruit se fait entendre du côté de la porte de la cour, des pas précautionneux glissent sur le gravier, puis la porte de la cuisine s'ouvre, tandis que Stacia masque la lumière de la lampe avec ses mains.

— Dieu soit loué, vous voilà, maître !

Harry Dickson sourit. Il ressemble encore à s'y méprendre au vieux docteur de la prison de Newgate.

— L'autre a filé ?

— Tout comme il a été prévu, my boy !

Harry Dickson se débarrasse de sa miteuse redingote, il endosse une longue lévite qui n'est guère plus propre ; une perruque grisonnante et une longue barbe de bouc sont retirées d'un tiroir, et

voilà que Salomon Mendel s'installe avec un soupir dans l'unique fauteuil.

— Vous l'attendez ici ? demande Tom Wills.

— Tout me le fait croire.

— Mais s'il n'en est pas ainsi ? Un dangereux espion sera rendu à la liberté !

— C'était une chance à courir et Downing Street a abondé dans ce sens, mais même s'il en était ainsi, je suppose que d'habiles limiers doivent le filer dans l'ombre en ce moment.

— Vous avez l'avance de l'auto sur lui, en tout cas, dit Tom. On peut se permettre d'attendre encore.

— Sans doute, mais à présent, Miss Stacia, votre rôle se limite à regagner votre chambre, à y dormir et y rêver, à moins que vous restiez aux écoutes, pour le cas peu probable où j'aurais besoin de vous.

— D'accord, maître. Bonne nuit !

Harry Dickson entendit son élève monter l'escalier et ouvrir la porte de sa chambre ; il s'enfonça davantage dans son fauteuil et resta immobile, les yeux fixés sur la flamme fumeuse de la lampe, dans l'attente des événements.

La pluie pleurait aigrement aux fenêtres ; de temps à autre, le vent ranimait le feu de la cuisinière Kupferbusch qui ronflait de plus belle.

A part cela, le silence de Rotten Row était immense.

Trois quarts d'heure s'écoulèrent ainsi, et Dickson vit les aiguilles de l'horloge, un coucou de la Forêt-Noire, en bois brun sculpté, s'approcher de quatre heures du matin.

— Me serais-je trompé ? murmura-t-il.

Soudain, il dressa l'oreille.

Un bruit bizarre venait de l'extérieur, du côté de la cour, c'était comme un claquement de castagnettes, une sorte de xylophone feutré qui se faisait entendre.

Cela se tut un moment, puis reprit, plus proche et avec plus d'insistance.

Alors, le détective le reconnut.

— Des cigognes à Londres et par ce temps, ricana-t-il doucement, quel miracle, et comme cela intriguerait les ornithologues !

Il traversa la cour et se posta contre la porte, puis il répéta, mais en sourdine, le bizarre claquement de bec.

Aussitôt, on lui répondit de la même façon.

Harry Dickson ouvrit et un homme entra en vitesse.

— Faites vite ! murmura le détective en allemand.

L'homme gagna la cuisine éclairée en quelques bonds, Dickson

l'y rejoignit aussitôt. C'était le numéro mille, évadé de Newgate.

Celui-ci regarda la cuisine qui paraissait lui être familière et se laissa choir dans le fauteuil que le détective venait de quitter.

Mais soudain, il leva des yeux étonnés sur son hôte.

— Je ne vous connais pas, dit-il d'une voix dure.

— La Chandler a été zigouillée ; cela ne devrait pas vous étonner, fut la réponse.

— En effet, mais encore ?

L'homme semblait attendre quelque chose.

Lentement, Harry Dickson sortit de la poche de sa lévite la petite médaille qu'on avait trouvée sur la dépouille de Mrs. Petty.

L'homme respira et prit ses aises.

— Et vous ? grommela le faux Juif.

— C'est juste ! Voici... j'ai pu la conserver même en taule !

Il exhiba une médaille identiquement gravée, mais plus grande et en argent.

— Bon, dit le détective.

L'homme le regarda avec hauteur.

— Donnez-moi du cognac... du bon, de la fine française. A propos... et votre nom ?

— Salomon Mendel !

— Ce n'est pas celui-là !

— Qu'il vous suffise pour l'heure !

Cette fois-ci, l'homme se fâcha.

— Vous semblez ignorer ou mépriser la hiérarchie, mon bon. Dites vite où je me fâche !

— Vous n'avez pas de questions à me poser, dit lentement le détective.

— Ah, c'est comme cela !

Il avait repris sa médaille et la fourrait sous le nez de son hôte.

— Et cela ? Voulez-vous comparer avec votre misérable sou de soldat ?

Harry Dickson sourit et se mit à déboutonner sa lévite avec lenteur.

— Un instant, numéro mille, persifla-t-il. Voulez-vous comparer celle-ci avec votre sale pfennig de sergent ?

Il leva en l'air la médaille de platine gravée dérobée au château mystérieux d'Héligoland.

L'effet fut foudroyant.

L'homme se leva d'un bond, les yeux démesurément ouverts, et se figea dans une position militaire.

— Excellence ! Je ne savais pas... balbutia-t-il.

Harry Dickson considéra l'homme qui tremblait sous l'empire d'une violente terreur, mais il n'ajouta mot. L'autre crut que ce silence

était lourd de menaces, et il se mit à supplier.

— Je ne pouvais savoir, Excellence, voilà quatre mois que ces damnés Anglais m'ont tenu au secret dans une infâme cellule souterraine. Je ne sais rien de ce qui s'est passé pendant mon absence. Ah, Excellence, quelle honte pour moi, le capitaine Strezer !

Strezer ! Harry Dickson reçut comme un coup au cœur. L'espion que les Anglais détenaient sous le nom de Weinbauer était en effet un des espions les plus marquants d'Allemagne... et cet homme tremblait devant lui, comme un écolier pris en faute.

— Assez, capitaine, vous pouvez vous asseoir.

— Je n'oserai jamais, Excellence... mais laissez-moi vous remercier de l'insigne honneur que vous me faites. Je n'avais jamais espéré que je serais un jour face à face avec la terrible et puissante « Cigogne bleue »...

— Halte-là, capitaine, gronda Dickson, vous dites des paroles imprudentes. Je ne suis pas la « Cigogne bleue », mais je suis envoyé par elle personnellement dans l'île, témoin son insigne qu'elle a bien voulu me confier. Continuez à m'appeler Excellence, et que cela vous suffise !

Il ricana, l'œil mauvais.

— Vous êtes un enfant et un présomptueux, Strezer ! Comment, vous osez croire qu'un homme qui s'est laissé prendre et enfermer, puisse se trouver en face de la « Cigogne Bleue » ? Quel genre d'imbécile êtes-vous donc ? Je devrais vous punir !

— N'en faites rien, Excellence, je rachèterai ma faute, supplia humblement l'espion.

— Vous ne seriez pas ici si je ne l'espérais pas, et je n'aurais pas soldé la forte dépense chez Dreyer et Crasmussen s'il n'en avait pas été ainsi. Dites-moi en quelques mots comment tout s'est passé.

Strezer raconta en termes brefs tout ce que Harry Dickson savait déjà.

— Pas bien malin, grommela enfin le détective, et sans notre argent, cela n'aurait pas marché ; j'étais en droit d'espérer mieux de vous. Mais cela suffit, je veux bien ne plus en parler, puisque je vais avoir besoin de vous.

— Oh, merci, Excellence !

— Ne me remerciez pas trop vite. Ecoutez : on veut bien vous laisser quelque initiative. Soit, mais je crois qu'on a tort... Sachez donc que pendant votre absence, rien n'a marché. Nous avons fait supprimer la Chandler, qui ne donnait rien. L'insigne que vous avez vu en premier lieu a pu être repris par une imbécile, qui a suivi aussitôt le même chemin que la Chandler. Dès demain, vous irez récompenser celui qui a fait cette bonne besogne.

— C'est Kolmann, c'est-à-dire Schwanz, l'homme chez qui la

Petty faisait le ménage.

— Est-ce que je vous demande des noms ? s'écria Dickson, en notant mentalement le nom. Je le sais mieux que vous, il me semble. Où avez-vous appris à être aussi bavard ? A Newgate, peut-être ?

De nouveau, le malheureux Strezer s'excusa.

— Où en était votre mission, au moment où vous vous êtes fait choper par ces cochons d'English, damnée brute ? demanda rudement le détective.

— Tout était prêt à Hibiscus, Excellence, mais j'avais perdu quelque temps à Passiflore, fut l'étrange réponse.

Harry Dickson fit semblant de réfléchir.

— Laissons Passiflore pour le moment : j'ai tout lieu de croire que nous ne pourrons pas nous y attarder pour le moment, dit-il à tout hasard.

— Ah ! Excellence, c'est bien mon idée ! Moi aussi, je crois que les fameux rats siffleurs nous échappent, ils ne font que demander de l'argent et leur repaire est devenu de moins en moins sûr.

Les rats siffleurs ! Autre renseignement précieux que Dickson nota. C'était en effet une bande de hors-la-loi, qui fréquentaient la Londres souterraine.

Strezer, rasséréiné et prenant le silence du détective pour un encouragement, continua :

— Mais parlez-moi d'Hibiscus ! C'est autrement confortable, et puis les Chinks sont de bons serviteurs depuis qu'on leur promet des armes contre les Blancs qui infestent leur doux pays du milieu !

— Un instant, capitaine, laissez-moi le temps de réfléchir, que diable !

— A vos ordres, Excellence !

— Voici, mangez et buvez... Voulez-vous du café et du jambon ?

L'effet de ces paroles fut surprenant. Strezer devint de nouveau vert de peur.

— Excellence, supplia-t-il d'une voix tremblante, vous savez bien que c'est le menu qu'on offre à... Mon Dieu, ne vous jouez donc pas de moi !

Harry Dickson se mit à rire.

— C'est bon, Strezer, je ne voulais que vous mettre à l'épreuve. Vous allez recevoir autre chose et, pour commencer, la bonne fine que vous avez réclamée. A tout prendre, j'arrangerai moi-même l'affaire de la récompense à Kolmann, qui d'ailleurs a à répondre d'une certaine faute. Cela ne m'étonnerait guère qu'il prenne bientôt votre place dans la cellule forte de Newgate, mais je ne dépenserai pas un pfennig pour l'en tirer, croyez-moi.

» Il faut que vous restiez dans l'ombre, l'Angleterre est un

terrain trop brûlant pour vous. Il se peut que je vous adjoigne une gentille partenaire dont j'ai fait une alliée. Bientôt, nous irons visiter à nous deux Hibiscus et j'espère que tout y sera en ordre comme vous l'avez dit. Vous allez rester ici, dans la maison, et ne vous montrer à personne, en attendant que je trouve un endroit plus sûr pour vous cacher.

— Et pour le moment, Excellence ?

— Allez dormir, capitaine !

Strezer salua.

4. Le singulier intermède

L'homme propose...

Bien que le surlendemain de cette entrevue, l'espion Kolmann ou Schwanz eût été arrêté et transféré à Newgate, Harry Dickson dut arrêter momentanément ses recherches.

Strezer resta donc à se morfondre à Rotten Row, où il fit pourtant la connaissance de la nouvelle recrue. Miss Stacia Kovalska.

Sur l'istante prière de Scotland Yard, le détective fut prié de s'occuper sans tarder d'une tentative d'assassinat qui effrayait la haute société de Londres.

Lady Marlrose, la jeune et ravissante épouse du vieux Lord Marlrose, venait d'échapper à un attentat aussi mystérieux qu'épouvantable.

Elle revenait d'un bal auquel avait assisté le prince de Galles en personne, et s'était retirée dans ses appartements.

Il était tard, elle ne se soucia pas de réveiller sa chambrière, et s'occupa toute seule de sa toilette de nuit.

Elle venait de passer une vaporeuse robe de nuit, quand soudain elle resta immobile, frappée de terreur.

La draperie qui séparait sa chambre à coucher de son cabinet de toilette venait de bouger ; lentement, elle se souleva et une effroyable chose parut.

Ce n'était pas une main, mais une patte rougeâtre et griffue qui s'allongeait.

Lady Millicent Marlrose allait crier, quand elle entendit un bruit bizarre et vibrant ; aussitôt, quelque chose comme une aile bruissa au plafond et la lampe fut réduite en miettes.

La jeune femme, cette fois-ci, hurla de terreur, mais, au même moment, elle reçut un coup violent en pleine poitrine et perdit connaissance.

Mais son cri avait été entendu et le personnel accourut.

Les domestiques trouvèrent leur maîtresse baignant dans son sang et ne donnant plus que d'imperceptibles signes de vie.

Un médecin fut mandé en tout hâte ; il s'empressa de ranimer la jeune femme. Sa blessure n'était pas grave et ne mettait nullement ses jours en danger, mais elle était pour le moins curieuse.

— Faite par un instrument perçant et rond, comme un cône très aigu, fut la sentence médicale.

Malgré cela, le moral de Lady Millicent était fortement affecté, et elle tombait d'une crise de nerfs dans l'autre.

Partout elle voyait, ou croyait voir surgir, des monstres menaçants et, malgré la garde vigilante de ses serviteurs et la consolante présence de son mari, elle vivait dans une épouvante continuelle.

— Que l'on trouve le coupable et tout ira pour le mieux, avait déclaré le médecin traitant. Il s'agit surtout de calmer ses nerfs.

Lord Marlrose était parmi les pairs les plus influents d'Angleterre ; il ne lui fut pas difficile de mettre immédiatement Scotland Yard sur les dents.

Mais les recherches furent vaines.

La jeune paire continuait à vivre dans la plus complète épouvante. Elle ne cessait de réclamer de meilleurs limiers.

— Que pensez-vous de Harry Dickson ? demanda son mari.

— Lui ou un autre, pourvu qu'il trouve ! pleurait-elle.

Mais le nom de Dickson sembla lui rendre un peu de calme. Toutefois, le même jour, on reçut un avis de Scotland Yard, regrettant de devoir refuser le secours du célèbre détective chargé d'une autre mission fort importante.

— Alors, il y a des choses plus importantes en Angleterre que la santé et la vie de ma femme ? tonna le vieux lord, et quelques minutes plus tard, il était en présence du ministre de l'Intérieur.

Coups de téléphone précipités. Courriers échangés à toute vitesse. Démarches à Scotland Yard et, à la fin à Downing Street : enfin, Lord Marlrose eut gain de cause. Harry Dickson fut mandé d'urgence.

Il fallut pourtant une véritable supplication de la part du ministre pour le décider à faire attendre l'affaire qui le préoccupait.

Le magasin de Rotten Row fut fermé provisoirement « pour affaire de famille ».

Miss Stacia Kovalska se chargea du prisonnier volontaire, qui ne perdit pas de temps pour esquisser un brin de cour à la jolie Polonaise.

Harry Dickson, mécontent, mais faisant contre mauvaise fortune bon cœur, se présenta à Marlrose House une magnifique demeure du West-End.

Pourtant, il ne regretta pas sa venue, et immédiatement, certains détails l'intéressèrent fort.

Lady Millicent le reçut dans son boudoir. Elle avait les yeux pleins de larmes et ce fut avec des paroles de reconnaissance émue qu'elle reçut le détective.

— Soyez mon sauveur, Mr. Dickson, implora-t-elle.

C'était une petite femme délicieuse, aux formes gracieuses de

statuette tanagrine. Dans son menu visage de poupée brillaient deux grands yeux bleus candides. De lourds cheveux blonds lui faisaient une auréole de soleil.

Elle parlait d'une voix douce et musicale qui mettait tout de suite sous son charme ceux qui l'entendaient.

Harry Dickson n'échappa guère à cette merveilleuse emprise.

Quand la jeune lady lui eut retracé sa nuit d'épouvante, il lui demanda l'autorisation de poser quelques questions.

— Je vous en prie, Mr. Dickson.

— Elles seront assez curieuses, mes questions, milady, dit-il. Etes-vous déjà allée au zoo ?

— Au zoo ? demanda-t-elle avec un visible étonnement. Mais oui !

— Essayez de vous rappeler certaines griffes d'oiseaux !

La jeune femme fronça les sourcils.

— Je ne le puis, dit-elle enfin, je n'ai jamais fait attention qu'aux fauves et aux phoques, pendant mes visites au zoo.

— Alors, permettez-moi de fouiller dans la bibliothèque de Lord Marlose.

— Tout ce que vous faites est bien fait, Mr. Dickson !

Harry Dickson explora minutieusement les copieux rayons et finit par trouver ce qu'il cherchait : un traité d'ornithologie.

Il revint triomphalement chez la jeune lady avec sa trouvaille.

— Veuillez feuilleter cet ouvrage avec soin, milady, dit-il en examinant attentivement les serres des différents oiseaux que vous y verrez représentés.

Un peu d'étonnement parut sur le joli visage, puis la jeune femme se mit à compulser le volumineux bouquin.

En vain, elle passa en revue tous les oiseaux de proie de la création. Elle secoua la tête devant les griffes des aigles et des vautours, devant les serres du milan et du busard ; le grand-duc et d'autres nocturnes furent écartés de même. A chaque page tournée, elle secouait la tête, mais soudain, un frisson l'agita tout entière.

Harry Dickson vit son regard se fixer sur une longue et maigre patte d'échassier, tandis que sa mine prenait une expression de stupeur horrifiée.

— Voilà la patte que j'ai vue, Mr. Dickson ! s'écria-t-elle.

— Une cigogne ! s'étonna Harry Dickson.

— Mais ce n'est pas une méchante bête, au contraire ! protesta Lady Millicent, ce n'est jamais elle qui aurait pu me faire du mal !

Le détective se tourna brusquement vers elle.

— Puis-je vous prier, milady, de bien vouloir me montrer votre blessure ?

Lady Marlose rougit légèrement et appela sa femme de

chambre.

Le tea-gown de soie paille glissa lentement, découvrant une épaule superbe, puis un léger bandage apparut. Harry Dickson, avec des soins infinis, l'enleva.

La plaie parut, pas bien grave, mais de forme curieuse.

« Un coup de bec n'aurait pu laisser d'autre trace », se dit-il en lui-même.

Lady Millicent semblait avoir deviné sa pensée.

— Vous pensez que c'est un oiseau qui a fait cela ? Une cigogne ? Mais alors, c'est encore plus horrible, Mr. Dickson !

— Pourquoi donc, mylady ?

— Mais que viendrait faire cet énorme oiseau dans un appartement clos comme celui-ci ? D'où vient-il ? Comment est-il entré ? Comment surtout est-il sorti ? Si c'est le coupable... alors... eh bien, alors...

Elle se mit à pleurer nerveusement.

— Alors, c'est le diable en personne ! s'écria-t-elle, au bord de la crise de nerfs, ce qui fit accourir la camériste avec tout un assortiment de sels.

— Calmez-vous, milady, dit le détective, et tâchez plutôt de vous rappeler. Vous avez déclaré que quelque chose d'indéfinissable était passé dans l'air...

— Oui, répondit-elle en tremblant, indéfinissable, c'est bien le mot. Je n'ai qu'une seule impression précise à ce sujet, une couleur.

— Une couleur ? s'écria Dickson, expliquez-vous, milady.

— Comment le faire ?... Quelque chose a passé entre le plafond et moi, faisant du bruit, quelque chose comme une étoffe...

— Ou comme une aile...

— Peut-être, et cette chose était d'un bleu intense.

Harry Dickson, le front soucieux, se taisait ; seule une crispation de sa bouche aurait trahi son émotion à ses familiers.

— Vous voyez que ce n'est pas une cigogne, Mr. Dickson, continua Lady Millicent, il n'y a pas de cigognes bleues.

— Hein ? Vous dites ? Ah oui... des cigognes bleues ! Non, en effet, il n'en existe pas... pardonnez-moi, milady, j'avais les idées ailleurs.

Elle fit une moue délicate.

— C'est bien la première fois, Mr. Dickson, qu'un homme a les idées ailleurs quand il se trouve près de moi.

Malgré l'image obsédante de la « Cigogne bleue », le détective ne put réprimer un sourire. Lady Marlowe venait de lui rappeler qu'elle était jolie !

Pourtant, il n'y avait là qu'une coquetterie bien plus enfantine que féminine, tant le regard de la jeune femme était pur et candide.

— Ailleurs et pourtant très près de vous, milady, reprit-il, car je ne songeais qu'à l'étrange affaire qui nous occupe. Rien n'a été volé, n'est-il pas vrai ?

— Pas une épingle !

— Avez-vous des ennemis ?

Une ombre glissa sur le doux visage de Millicent Marlrose.

— Oh, Mr. Dickson...

Le ton était celui d'une protestation, et pourtant, le détective crut y discerner une inflexion de terreur.

— Si vous voulez que je vous aide, milady, il faudra me faire pleine et entière confiance, dit-il gravement. J'ai besoin avant tout de votre sincérité.

Elle joignit nerveusement ses fines mains blanches.

— Je ne sais si j'ai des ennemis, dit-elle enfin à voix basse, mais si je vous racontais en peu de mots l'histoire de ma vie, il se pourrait que vous admettiez que j'en aie...

Elle passa une main lasse sur son front, où perlait un peu de sueur.

— Lord Marlrose lui-même ne la connaît pas tout à fait, Mr. Dickson.

D'un geste rassurant, il lui prit la main et la serra.

— Si vous croyez que votre secret a une importance pour moi, confiez-le-moi, et nous serons désormais deux à le garder.

— Oh, Mr. Dickson, comme votre voix est rassurante, et comme elle m'apporte ce calme qui persiste à me fuir, murmura-t-elle.

C'était une entrée en matière ; elle commença presque aussitôt son récit.

— Je ne suis pas Anglaise, mais Hollandaise de naissance. Je suis la fille d'un officier et d'une actrice. Je n'ai presque pas connu mon père qui était un débauché, un homme de mauvaise vie. Il dut quitter l'armée, d'ailleurs, pour je ne sais quels faits restés obscurs. Il nous abandonna, maman et moi, dans un dénuement presque complet. Ma mère était une femme courageuse, elle reprit son ancien métier, et bientôt, je fis du théâtre moi aussi. Au cours d'une tournée de music-hall dans une petite ville de l'Ouest de l'Angleterre, je fis la connaissance de Lord Marlrose. J'étais alors dans une période de détresse inouïe ; ma mère était morte et je n'arrivais qu'à gagner bien chichement ma vie. Lord Marlrose me proposa le mariage. Trois semaines plus tard, dans la même petite cité balnéaire, je devins sa femme.

Lady Millicent se tut et tamponna ses yeux bleus avec son mouchoir de fine dentelle.

— Je ne vois pas trace d'ennemis dans tout cela, milady, observa Dickson.

— Attendez ! Et la famille du lord, qu'en faites-vous ?

Elle réfléchit, rougit, parut embarrassée.

— Je ne vous ai pas tout dit. Quelques semaines avant de connaître Lord Marlrose, qui devait devenir mon mari, j'avais fait la connaissance d'un de ses neveux, un très gentil garçon, Ray Hatterton, qui s'occupait de littérature, de théâtre et de poésie.

— Jalousie ?

— Sans doute, bien qu'exprimée d'une façon peu ordinaire : le jour de mes fiançailles avec le lord, Ray Hatterton disparut et je ne le revis plus. Je n'eus même pas l'occasion de les lui apprendre. Je suppose qu'il a dû les connaître par son oncle.

— Et pourquoi le suspectez-vous ?

Elle ouvrit ses yeux d'enfant, agrandis par l'étonnement.

— Mais c'est le seul homme qui a pu m'en vouloir de quelque chose, dit-elle tout simplement.

La remarque ne manquait pas de logique et Harry Dickson s'en fit mentalement l'aveu. Mais la confession de la jeune femme n'apportait aucune lumière.

— Mr. Dickson, ne m'abandonnez pas ! sanglota-t-elle tout à coup.

— Il la rassura : il n'avait nullement l'intention de le faire.

Et trois jours durant, il fut son cavalier servant, hôte assidu de Marlrose House ; il y occupait une chambre proche de celle de la maîtresse de maison.

Mais l'étrange cigogne bleue ne parut plus, durant ces trois jours.

Trois jours que le détective dut bien se reprocher par la suite...

Au bout de ce temps, la jeune femme sembla rassurée. Sa blessure était guérie. Elle était joyeuse et enjouée.

— Je vous rends votre liberté, grand homme et grand ami que vous êtes, dit-elle le soir du troisième jour. Mais ne me négligez pas, venez souvent, très souvent... Est-ce promis ?

C'était promis... Ayant obtenu son exeat de cette manière, Harry Dickson se hâta de redevenir Salomon Mendel, et un taxi le ramena à Rotten Row.

La haute et triste maison se renfrognait sous la pluie, ses volets clos.

Dickson congédia le taxi et entra dans son nouveau domicile par la porte de la cour.

La cuisine était froide et sombre, des reliefs de repas traînaient sur la table.

Au bas de l'escalier, le détective siffla.

Aucune réponse ne lui vint de l'étage.

Inquiet, il gravit l'escalier : la chambre de Strezer était vide,

aucun vêtement n'y traînait.

Celle de Stacia Kovalska, alias Tom Wills, lui apprit davantage.

On s'y était battu, chaises et guéridons étaient renversés ; du jeune homme, il n'y avait plus trace.

— Damnation ! murmura le détective. J'espère que Tom aura pu laisser un renseignement.

Ils usaient fréquemment entre eux d'une boîte aux lettres clandestine ; elle se trouvait sous une dalle de ciment du foyer. Harry Dickson la souleva et vit un papier plié en quatre.

Tom Wills avait pu donner de ses nouvelles !

Maître !

Nous sommes brûlés ! La maison est cernée par de vilains individus qui me semblent appartenir à la caste des écumeurs de la river. Il y a quelqu'un qui s'est introduit en bas. J'ai entendu Strezer jurer et tempêter comme un fou. Ils montent ! Tout mon espoir est en vous.

Tom.

P S. : Ils sont dans l'escalier. Ils sont cinq ou six au moins... pas moyen de leur opposer une résistance utile. Faites attention... ils vous guetteront à votre tour !

C'était daté de la veille au soir.

Intérieurement, Harry Dickson maudit Lady Millicent et sa terreur, ainsi que Lord Marlrose et ses puissants amis du ministère.

Soigneusement, il détruisit le papier, et se dirigea vers la fenêtre dont il souleva un petit coin du rideau.

Immédiatement, il eut l'impression d'être pris au piège.

Des ombres passaient et repassaient dans Rotten Row.

Restait le côté de la cour, mais Dickson n'augurait rien de bon d'une retraite opérée par-là.

Un faible bruit lui donna raison.

La porte de la cour venait d'être ouverte. Sans bruit, Harry Dickson se glissa dans une chambre dont la fenêtre s'ouvrait dans la façade arrière.

Un homme s'avancait à pas de loup dans la petite cour, ouvrait la porte de la cuisine. Un homme seul...

Vaguement, le détective reconnut une de ces hirsutes silhouettes de rôdeur, familières des endroits mal famés de la métropole.

— Un rat siffleur ! murmura Harry Dickson en se frottant les mains, cela me connaît, ces lascars !

Comme pour lui donner raison, un coup de sifflet modulé d'une façon toute particulière retentit dans Rotten Row.

— Attention au rassemblement, traduisit le détective.

Un meuble fut heurté dans la cuisine, puis un long silence se fit.

Enfin, une marche gémit au bas de l'escalier.

Harry Dickson prit dans sa poche une arme terrible : un casse-tête lesté de plomb, et se tassa dans l'ombre du palier.

Par un œil-de-bœuf de l'étage, une mince lueur filtrait dans la cage d'escalier. Une ombre s'y mouvait. Des pieds chaussés d'épaisses espadrilles montaient sans bruit les marches. Une tête parut au ras du palier.

Et soudain, l'arme du détective s'abattit, formidable.

Il y eut un craquement sinistre et un soupir, rien de plus... Déjà, le détective agrippait le corps, empêchant la chute bruyante. Sa lanterne électrique darda son rayon sur l'intrus.

— Big Jones ! gronda Dickson, ah ! la crapule !

Puis il vit la blessure : le crâne défoncé.

— J'ai fait le travail du bourreau de Londres, murmura-t-il. La corde de Newgate ne l'aurait pas achevé plus proprement.

Un nouveau coup de sifflet retentit, plus proche.

Mais Harry Dickson était déjà tout à l'action.

En quelques secondes, il avait retiré les hardes du rôdeur défunt, puis, chargeant le cadavre sur ses puissantes épaules, il monta vers les combles de la demeure. Il y avait dans le plancher du grenier des planches disjointes, et le détective le savait. Une fois enlevées, elles découvriraient une cachette qui pouvait servir de tombeau provisoire au rat siffleur.

Et cela aussi ne prit guère plus de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Le visage de feu Big Jones était maigre et d'une malpropreté repoussante.

Une poignée de suie, agrémentée d'un peu de cendre, fit l'affaire.

Un troisième coup de sifflet déchira l'air comme Dickson donnait un dernier coup de crayon gras à ses yeux et à ses joues.

Un coup discret fut frappé à la porte de la cour.

— Eh bien, Biggy ?

Trois silhouettes hâves et dépenaillées étaient là.

— Vous êtes tous mabouls ! gronda le faux Big Jones : Il n'y a personne dans la cambuse. J'ai cherché de la cave au grenier !

— Mais on l'a vu descendre d'un tacot ! protesta l'un des hommes.

— L'a-t-on vu entrer ?

— Pour cela non, tu le sais bien, Biggy, mais n'as-tu pas dit toi-même : l'oiseau est entré dans sa cage ?

— Je n'aime pas beaucoup dire que j'ai eu tort, mais pour cette

seule fois dans ma chienne de vie, je me suis fourré le doigt dans l'œil, oh combien... Le particulier n'y est pas, il s'est méfié et il s'est taillé. Allez-y voir vous-mêmes, les rats ! Moi, j'ai vu quelque chose de bon à emporter dans cette taule.

— Ah, voilà bien le vieux Biggy, ricana un autre, il s'est rattrapé sur autre chose, mais tu sais bien qu'on a reçu ordre de ne rien emporter.

— Qu'on me fiche la paix ! Crois-tu que nous aurons la prime maintenant que le type a joué la fille de l'air ? Moi, j'ai pas trouvé l'oiseau, mais son saint-frusquin et sa gnôle. Si vous êtes tous de véritables frangins, vous la fermerez, hein ?

— Et comment ! Où sont le pèze et la gnôle ?

— Visitez d'abord la cambuse, car je ne veux pas avoir l'air d'un menteur, puis on verra.

Les autres rôdeurs explorèrent la maison avec une hâte compréhensible ; ils ne pensaient plus qu'à l'argent et à la boisson promis.

Quand ils furent de retour, prêts à jurer sur l'honneur qu'ils n'avaient vu personne, le pseudo-Big Jones ouvrit un tiroir dans lequel se trouvait la recette des dernières semaines et désigna un coin où gisaient quelques bouteilles de bonne mine.

— On fait quatre parts, dit-il, et pas un mot aux autres !

— Tu parles !

— Quelle nouba dans Passiflore ! gouailla l'un d'eux.

— Tais-toi, ordonna Dickson d'une voix rauque, c'est pas un nom qu'on prononce, pas même entre soi, et pour parler franc, je n'ai jamais pu l'encaisser.

5. Passiflore et Hibiscus

— Les gars, j'ai comme qui dirait une proposition à faire !

Ils étaient assis tous les quatre dans un endroit des plus sinistres.

Les égouts de Londres, nous l'avons déjà raconté au cours d'autres aventures, forment une véritable ville souterraine, fort mal connue par les gens de la surface.

Harry Dickson était peut-être le seul qui croyait en connaître tous les méandres. Nous disons intentionnellement « croyait », car l'endroit où les rats siffleurs l'avaient conduit, était totalement ignoré de lui.

Certes, il s'amorçait à une bouche d'égout des quais, de Wapping, mais quand on avait parcouru quelques sentiers boueux longeant des eaux fétides et grondantes, on se trouvait devant une porte secrète, habilement dissimulée, et puis devant d'autres encore, que les rôdeurs avaient ouvertes sans difficulté aucune.

Ils étaient assis à présent dans une sorte de crypte, éclairée par un crasseux fanal de marine.

Dans l'ombre s'étagaient un nombre incalculable de caisses, que le détective reconnaissait bien : c'étaient des colis remplis d'armes de provenance étrangère. Passiflore était un énorme dépôt clandestin de fusils et de mitrailleuses.

Deux bouteilles d'alcool avaient déjà été vidées, une troisième venait d'être débouchée par les soins du détective.

— Voilà, my boys, je ne vous ai pas dit toute la vérité !

— Hein ? s'écrièrent les rôdeurs.

— Patience... il s'agit du saint-frusquin du vieux qu'on n'a pas pris.

— Pourtant, c'était chic, dit l'un des bandits, cent et vingt livres, sans compter les shillings.

— Smiling Pig{4}, tu n'es qu'un imbécile et je l'ai toujours dit !

Les autres se mirent à rire bruyamment.

— On t'écoute, vieux Biggy !

— Voilà, frangins : moi, je suis honnête !

— Ça, on l'a toujours dit, affirmèrent les autres.

— Eh bien, l'oiseau avait plus de pognon que cela, mes frères. Il avait beaucoup de fafiots... oui, pour deux mille livres !

Un cri de douloureuse stupeur accueillit cette déclaration.

— Et tu as laissé perdre cette fortune, Big Jones ?

— Vous êtes des enfants, ou vous ne connaissez pas le vieux Biggy. Non, je les ai pris !

— Tu es un as, Big ! haleta Smiling Pig.

— Alors, je me suis dit qu'il est très juste qu'on se les partage !

Un enthousiasme fou accueillit ces paroles, et Big Jones dut se fâcher pour pouvoir continuer sa harangue.

— Nous voilà des gens riches, continua-t-il, en tirant de sa poche une épaisse liasse de bank-notes ; pourquoi ne deviendrait-on pas des gens honnêtes ? C'est le métier le plus facile de la terre !

— Je me suis toujours dit, affirma Smiling Pig, j'ai toujours voulu finir ma vie en tenant un petit restaurant bien propre, avec un garçon et deux serveuses. Voilà ma conception de la vie.

Harry Dickson dut subir la confession délirante des autres également. L'un voulait s'intéresser dans un commerce de denrées coloniales à Yarmouth où il avait des relations de famille. Un autre voulait se marier à une petite môme chouette et très honnête. Le dernier avait des goûts agrestes et jura qu'il finirait dans la peau d'un agriculteur respecté.

Enfin, il put reprendre la parole.

— Au fond, que faisons-nous ici dans ce sale patelin ? Jouer aux gardiens d'entrepôt ? C'est-il un métier pour des rats siffleurs ?

— On n'est pas trop mal payés, dit l'un d'eux.

— Soit... parle pour toi ! Moi, je trouve que c'est ridiculement peu. Moi aussi, je veux une auto, comme le type qui joue au patron avec nous.

— Ça oui, il a une chic bagnole, appuya Smiling Pig.

Harry Dickson fit un geste méprisant vers les caisses d'armes.

— Puis, c'est plein de périls que de garder une pareille ferraille, dit-il, si on nous chope, on écopera d'au moins vingt ans de hard-labour chacun.

— Tant que cela ? s'écria l'homme des champs avec terreur.

— C'est dans la loi, cela se nomme contrebande de guerre, on peut même être pendu pour moins ! pontifia le faux Big Jones.

— Alors, on se carapate ? proposa Smiling Pig.

— Pas encore ! On n'est pas encore assez riches !

— Avec cinq cents livres chacun, mince, qu'est-ce qu'il te faut, Biggy ?

— L'appétit vient en mangeant, déclara gravement le détective. Si seulement on avait été proposés à la garde de leur coffre-fort au lieu de leurs sales flingots !

— Ils ont donc un coffre-fort ?

— Avec des cents et de mille dedans, je le sais, moi !

Un silence plein de convoitise plana sur le quatuor ; le désir

des richesses s'était installé dans ces âmes torves.

— Où c'est qu'il est ? murmura l'un d'eux.

— Pas ici, en tout cas !

— Allez donc le chercher ! gémit Smiling Pig.

— On y vient, mon petit, on y vient, le rassura Dickson. Savez-vous ce que c'est qu'une passiflore ?

— C'est-il un nom de femme ?

— Ou une bête étrange comme on en montre à la foire de Kingston ?

— Ni l'un ni l'autre, c'est une fleur !

— Après ça qu'on s'en fiche !

— Tout doux ! Eh bien, ce coffre-fort des bonzes, il se trouve dans une autre fleur.

— C'est-à-dire dans un autre endroit qui a un autre nom de fleur, et puis ?

— Faudra le trouver !

Cette fois-ci, le silence qui tomba était celui du désenchantement.

Harry Dickson comprit qu'ils ne savaient rien.

— Attendez quand on a cueilli l'autre type dans la maison du vieux, c'était hier...

Trois hochements de tête pleins d'ignorance furent la réponse ; cela aussi, les rats siffleurs ne le savaient pas.

— Vous ne savez donc rien, se moqua le détective, eh bien moi, je sais, on a cueilli un type. Mais c'est les Chinks qui ont fait le coup.

Harry Dickson avait jeté le mot au hasard, mais il avait frappé juste.

— Les Chinks ! répétèrent les rôdeurs en faisant un geste de répulsion, ce sont de sales bêtes.

— Et quand ils viennent ici, j'ai toujours dans l'idée qu'ils oseraient nous jouer un vilain tour, renchérit Smiling Pig.

— Très bien dit, Smiling Pig ! s'écria Harry Dickson, tu as plus de jugement que je ne le croyais. Savez-vous pourquoi on nous a chargés de la besogne d'aujourd'hui au lieu de la laisser faire par les Chinks ?

Harry Dickson n'en savait naturellement rien, mais il prit un air malin et entendu.

— Faut croire qu'ils avaient à faire ailleurs ! opina l'un.

— Cela, mon petit doigt l'aurait trouvé ! gouailla Dickson, puis il continua plus gravement son raisonnement sybillin :

— On voulait nous faire faire de la sale besogne, voilà ce que je dis.

Le mot ne le compromettait guère, mais de nouveau, il eut un

bon résultat.

— Je me le suis dit, s'écria Smiling Pig, jusqu'ici, on n'a pas encore dû refroidir du monde, mais on devait zigouiller le vieux et le jeter dans l'eau de la river. Alors, ils nous auraient eu par la peur de la potence !

— Tu gagnes dans mon estime, Pig, dit Harry Dickson, mais ce n'est pas tout, et je ne vais pas vous en dire plus long, mais vous verrez tous plus tard. On doit parer au plus pressé maintenant qu'on veut devenir millionnaires. Il faut savoir où nichent les Chinks !

— Faudra suivre Hung quand il vient ici, murmura Droll, un des rôdeurs, mais je ne me sens pas assez malin pour le faire et puis on ne peut pas partir d'ici, nous.

— Pourquoi que tu ne le fais pas, Biggy ? Tu es le plus malin de nous tous ! Et puis, tu es le seul qui ne craigne pas de se mettre du raisiné sur les doigts !

— Ta gueule, hein ? riposta Harry Dickson, jouant l'indignation.

— Faut trouver une raison pour expliquer ton absence quand le type viendra demander ce que nous avons fait du vieux, opina Smiling Pig.

Tout à coup, Harry Dickson leur imposa le silence.

— J'ai trouvé le moyen de sauver la prime du type ! Mais faudra partager avec moi !

— Et comment, on est des frères ! s'écrièrent les autres.

— Faudra dire que le vieux n'est pas entré dans la maison, mais que Big Jones le suit et lui fera sûrement son affaire !

— Pas mal trouvé ! Vive Biggy !

— Où est Hung ? demanda innocemment Dickson.

— Tu tombes bien, il part à dix heures ce soir et il nous a dit qu'il ne rentrerait pas de la nuit. Le type qui paie toujours ne viendra que vers minuit.

A ce moment, un bruit traînard se fit entendre.

— Cache-toi, Biggy, voilà Hung ! Ne le perds pas de vue !

Harry Dickson eut à peine le temps de sauter derrière une pile de caisses qu'une ombre sortit d'un couloir transversal.

C'était un grand Chinois maigre et voûté, mal accoutré à l'européenne.

— Bonsoir, dit-il, d'une voix flûtée.

— 'soir, répondirent les hommes d'une même voix maussade.

— Et Mr. Jones ? s'enquit le Céleste.

— Il suit le vieux bonze !

— Bien, je ne reviens pas ce soir, faudra que Mr. Smiling garde l'entrée.

— Ça va, mais il me faut un petit supplément, car cela n'est

pas prévu dans le contrat.

Le Chinois ricana.

— Cela va de soi, Mr. Smiling, répondit-il avec une exquise politesse, bonne nuit à vous tous !

On entendit son pas traînard s'éloigner.

— File, Biggy ! Et bonne chance !

Quelques minutes plus tard, Harry Dickson filait Hung le Chinois dans Shadwell.

*

La filature lui prit près de trois quarts d'heure.

Le Chinois avait parcouru tout le quartier de Limehouse, hanté par d'autres Chinois, des Noirs et des rôdeurs. Enfin, il arriva aux confins de ce quartier mal famé entre tous et se dirigea vers les terrains vagues en retrait de Limehouse Pier.

Il fallait agir... jouer le grand jeu ! Dickson s'y décida.

— Oh, Hung ! fit-il tout à coup, en jouant à l'étonnement.

Le Chinois se retourna vivement et reconnut le rôdeur.

— Mr. Big Jones ? fit-il d'une voix un peu interrogative.

— C'est une veine que je vous trouve ! J'ai suivi le vieux jusque tout près d'ici, où il semblait chercher quelque chose.

Harry Dickson vit le Céleste ciller légèrement.

— Eh bien, sir ? demanda ce dernier.

— Il est dans l'eau, Hung, avec un bon coup de matraque sur la tête.

— Je vous en félicite, Mr. Big Jones, le maître sera content et vous récompensera selon vos mérites.

— Je l'espère bien... mais tenez... il y a quelque chose de drôle qui est arrivé : au moment où je lui ai envoyé mon coup de casse-tête, il a tenté de se débarrasser de quelque chose. Je l'ai ramassé. Le voici...

Il montra la médaille de platine gravée d'une cigogne bleue.

Et encore une fois, l'effet fut formidable.

Harry Dickson vit l'Asiatique trembler en étendant la main vers l'objet.

Mais le détective l'évita.

— Pas de ça, Lisette ! M'est dans l'idée que cela vaudra du beau pognon ! Au revoir, vieux copain !

Mais déjà, Hung le retenait.

— Il faut remettre cela sur l'heure au maître !

— Bon... je veux bien, pourvu qu'il paie ce qu'il faut, puisque ce machin a quelque importance. Mais je ne connais pas l'adresse particulière du maître, moi !

Le Chinois jeta un regard sournois au pseudo-rôdeur.

— Venez, dit-il brusquement.

Sans plus ajouter une parole, il traversa le terrain vague et Dickson le vit se diriger vers un grand hangar délabré, où se lisait encore une inscription à demi effacée : Cormor & co. Ltd. Thés de Chine.

La porte du hangar était fermée au loquet ; une fois entrés dans le grand espace obscur, le Céleste alluma une petite lampe sourde, se dirigea vers un coin où se trouvaient les restes d'un vieux camion et y entra.

Dickson ouvrit de grands yeux en le voyant soulever une trappe merveilleusement dissimulée et s'engager dans un étroit escalier de fer.

Quelle descente ! Le détective s'imaginait commencer une expédition à la Jules Verne, vers le centre de la terre.

Enfin, une porte leur barra la route.

Hung pianota contre les panneaux, sur un rythme que le détective reconnut : les claquements de bec du Klapperstorch !

La porte s'ouvrit sans bruit et sans aucune présence visible.

Un premier couloir fut parcouru dans l'ombre, mais bientôt des lueurs lointaines apparurent et un nouveau passage commença, tout en céramique blanche, piqué de loin en loin de menus globes électriques.

Soudain, une forme se dressa devant eux, levant un court fusil. C'était un Chinois aux yeux cruels.

— Laissez passer, Sen ordonna Hung d'une voix nette.

Le gardien esquissa un salut obséquieux, les précéda d'une vingtaine de pas et ouvrit une porte habilement dissimulée dans la muraille.

Un éblouissement : des tapis, des lampes, des fauteuils bas.

Une multitude d'yeux se tournèrent vers les entrants.

Harry Dickson vit une vingtaine de Chinois habillés à l'européenne, quelques Blancs également, dont les têtes rasées et le maintien balourd trahissaient les Tudesques à cent pas.

— Maître ! dit Hung en s'inclinant devant l'un d'eux, voici Mr. Big Jones qui vous apporte quelque chose !

— Tu as pris sur toi de le faire entrer dans Hibiscus, gronda l'Allemand, malheur à toi si la raison n'est pas suffisante !

Il tourna ses yeux d'acier clair vers le rôdeur.

— Eh bien, Biggy ? demanda-t-il d'une voix rogue.

Harry Dickson salua gauchement.

— J'ai zigouillé le type !

L'homme eut un éclair de joie mauvaise dans les yeux, mais aussitôt, son regard se durcit de nouveau.

— Ce n'est pas une raison suffisante ! Tu aurais pu me dire cela tout à l'heure chez toi.

— Ben... c'est pas moi qui ai voulu, hein, c'est Hung qui m'y a forcé ; moi, je suis pas à mon aise dans les endroits rupins, bavarda le faux Big Jones.

— Suffit, qu'as-tu à me montrer ?

— Quelque chose dont le vieux a voulu se débarrasser au moment où je lui ai chatouillé la nuque, ceci !

Le Prussien poussa un cri d'étonnement et de terreur.

— Juste ciel !

Puis, se tournant vers Big Jones :

— C'est bien ! Tu vas pouvoir monter en grade. Tu as fait du bon travail, on peut avoir confiance en un homme comme toi. Tu appartiens désormais à Hibiscus.

— Qui est ce particulier ? Moi, je n'appartiens à personne !

Le « maître » se mit à rire.

— Tu verras cela plus tard, mais tu peux rester et bientôt, tu constateras que cela entraîne quelques avantages.

— Chic, dit l'autre, on est comme dans un cinéma ! Et quand commence la représentation ?

— Bientôt, et elle sera rudement à ton goût, je crois.

— Moi, je n'aime que les films où il y a du sentiment ! déclara Big Jones.

— Tu seras servi à souhait, mon brave !

Harry Dickson se laissa tomber dans un fauteuil profond et se mit à regarder la salle en connaisseur.

C'était une vraie salle de spectacle, décorée d'hibiscus rouges, bâtie en hémicycle et barrée par une petite scène surélevée, dont le rideau de soie écarlate était baissé.

Soudain, il eut une impression désagréable : il se sentait observé d'une façon intense.

Lentement, en spectateur, il fit des yeux le tour de la salle, et alors, il sut d'où cela venait :

Un groupe de Noirs en tunique de soie blanche se tenaient au garde-à-vous devant la scène. C'était l'un d'eux qui fixait le détective.

Et Harry Dickson les reconnut...

Il les avait vus, mais où ? Sa mémoire était en défaut.

Mais sa science de policier l'avertit : l'homme dont la grande taille se projetait en partie sur la soie rouge du rideau n'était pas un Noir, bien qu'il fallût reconnaître que son maquillage était d'une perfection rare.

Que disait le regard ? Était-il hostile, ami ou simplement curieux ?

Il n'aurait pu le dire, le Noir venait de détourner les yeux et

regardait le lustre de cristal pendu au plafond richement décoré.

Mais il y eut une diversion, un léger brouhaha s'éleva dans la salle.

Celui que Hung appelait le maître s'était absenté un moment et venait de rentrer.

Il fit un signe impératif au Noir, qui tira sur une corde de soie.

Un long bruissement : le rideau glissait sur ses tringles, découvrant la scène.

Elle contrastait horriblement avec la splendeur de la salle : pour tout décor, elle ne présentait que des pierres nues et suintantes.

Mais ce que vit Dickson le figea de stupeur et d'épouvante.

Deux hommes étaient là, violemment illuminés par les feux de la rampe, et le détective les reconnut : l'un était l'espion Strezer, l'autre Tom Wills.

Il dut réprimer un geste ; il y réussit car, de nouveau, il sentit les yeux du Noir fixés sur lui.

Mais qu'y avait-il dans leur regard ?

Un ordre ou une prière ?

Quelque chose de bizarrement amical, mais empreint d'une volonté désespérée.

Sans savoir pourquoi, le détective se sentit étrangement réconforté...

Il n'eut pas le temps d'y réfléchir plus longtemps : le maître prenait la parole en allemand.

— Soldats de la grande cause, j'ai deux nouvelles à vous apprendre. En premier lieu, c'est la mort de votre plus dangereux ennemi : Harry Dickson...

Des applaudissements crépitèrent, étouffant un gémissement venu de la scène.

Le détective vit des larmes briller dans les yeux de son élève.

— Pauvre petit, murmura-t-il, je les détromperai bientôt !

— Ensuite, continua l'Allemand, vous assisterez au châtimement des deux hommes que vous voyez exposés sur la scène. L'un d'eux est attaché au pilori de la honte, c'est le capitaine Strezer, qui s'est révélé indigne de sa mission et de notre confiance.

Strezer, prostré, ne souffla mot.

— Et, continua le maître en élevant la voix, l'autre, c'est l'espion Tom Wills, l'élève chéri de feu Harry Dickson.

De nouvelles ovations s'élevèrent, mais le Teuton imposa le silence.

— Un immense honneur vous sera fait ce soir ! clama-t-il. Votre maître, à vous tous et à moi-même, procédera en personne à l'exécution de ces deux misérables. J'ai dit la Cigogne bleue !

On vit toutes les têtes rentrer dans les épaules, dans un même

geste de terreur.

Il se fit un lourd silence, qui parut long aux assistants, et soudain un bruit très doux naquit dans les coulisses.

C'était le bruit lointain du Klapperstorch...

Il grandit, grandit... Une tenture fut soulevée, et l'on vit...

Une grande cigogne bleue arrivait sur la scène à petits pas saccadés...

La tête était ronde comme une boule, le bec s'allongeait et Dickson vit qu'il était en acier brillant, tranchant et aigu comme une épée.

Les jambes n'étaient pas celles d'un échassier, mais elles étaient guêtrées de fines bottes noires.

Alors, Harry Dickson vit les yeux.

C'était ceux d'un être humain, mais jamais le détective n'avait vu pareille férocité allumer le regard d'un homme, eût-il été le plus horrible criminel de la terre.

La monstruosité battit des ailes et fit entendre son sinistre claquement de bec.

A pas comptés, elle s'approcha de Strezer, l'examina, claqua de plus belle, comme si elle se délectait d'avance de quelque savoureuse proie.

Et soudain, le bec frappa.

Un coup sec, puissant, effroyable ! Planté au milieu de crâne de Strezer.

L'espion poussa un affreux cri d'agonie, se tortilla dans ses chaînes et resta immobile, le crâne transpercé par l'acier du bec.

— Et d'un ! cria l'Allemand dans la salle.

Lentement, l'inferral volatile se tourna vers Tom, leva le bec.

Déjà, la main de Dickson sortait de sa poche, prête à abattre le monstre d'un coup de revolver.

Le bec meurtrier décrivit une courbe, s'approcha de la tête du jeune homme.

Fou de rage, le détective leva son arme, une détonation éclata, et la cigogne roula sur le sol en hurlant.

Avec des cris de fureur, tous se retournèrent vers le tireur...

Harry Dickson sentit planer la mort.

Mais qu'arrive-t-il ?

Il voit soudain le visage crispé du « maître » se teindre de sang... il voit des crânes jaunes s'étoiler, des hommes s'écrouler comme des pantins cassés.

Lui-même se met de la partie et tue Hung d'un coup de feu à bout portant. C'est alors qu'il voit les Noirs se ruer, tapant dans le tas, tirant, frappant en rugissant. Et voici que des uniformes de la police londonienne envahissent la salle, et aux coups de feu succèdent les

brefs déclics des menottes d'acier qui se ferment sur les poignets des survivants.

Harry Dickson sent une lourde main s'abattre sur son épaule, il se retourne et pousse un éclat de rire.

— Eh bien, Goodfield, on ne reconnaît plus ses vieux amis ?

Le repaire est pris d'assaut, on se congratule.

Mais, sur la scène et dans le labyrinthe souterrain, on cherche en vain l'énigmatique Cigogne bleue.

Tout à coup, Harry Dickson se sent prendre par le bras ; il reconnaît un haut fonctionnaire de Downing Street, le plus haut peut-être.

— Bravo, Mr. Dickson, je n'espérais pas moins de vous. Nous avons bien travaillé un peu à part, mais vous étiez en passe d'y arriver par vos propres forces ; d'ailleurs, votre rôle n'est pas fini, il vous reste la Cigogne bleue à capturer !

Tom Wills, délivré, a rejoint son maître.

— Qu'est-ce que c'est que cette boîte ? dit-il. Je n'en ai aucune idée.

— Venez donc, messieurs, dit le haut fonctionnaire.

Il les conduit par de vastes caves remplies d'immenses réservoirs de fer, d'où partent des tubes sans nombre.

— Voici assez de générateurs de gaz asphyxiant pour assassiner Londres en moins d'une heure. Ces bougres allaient l'envoyer par les conduites de gaz et les égouts.

— Belle soirée, murmura Harry Dickson.

— Malheureusement, il y a une ombre au tableau, dit tristement le chef de l'Intelligence Service.

Il l'entraîne vers un coin de la salle de spectacle où un médecin se penche sur un corps étendu sans mouvement. Harry Dickson reconnaît le grand Noir.

— Mort ? demande anxieusement le haut fonctionnaire.

— Non ! Mais un coup sur le crâne, qui a rouvert une ancienne blessure, et qui, pour la seconde fois, lui volera la mémoire pour bien longtemps, je le crains.

Le maquillage sombre avait été enlevé.

Avec un cri de stupeur, Harry Dickson reconnut l'homme qu'il avait fait évader du château d'Héligoland.

6. La cigogne bleue

Mais le détective n'eut pas le temps de prendre du repos. Dès l'aube, son téléphone sonna : C'était Lord Marlrose, affolé, qui le suppliait d'accourir.

La Cigogne bleue était revenue, mais cette fois, c'était plus grave, le coup avait frappé Lady Marlrose dans la région du cœur. Elle avait eu à peine le temps de crier aux serviteurs accourus : « La Cigogne... l'affreuse Cigogne bleue est revenue ! », puis elle s'était évanouie. Elle n'avait pas repris ses sens. Le médecin n'osait se prononcer, on pouvait craindre une issue fatale.

Harry Dickson prit à peine le temps d'avalier une tasse de thé brûlant et partit en auto pour le West End.

La Cigogne bleue était revenue ! Qu'était-elle donc dans la vie de la pauvre et jolie poupée qu'avait épousée le vieux pair d'Angleterre ?

Il ruminait encore ces pensées quand la voiture stoppa devant Marlrose House. Tout y était plongé dans la désolation. Lady Millicent était adorée aussi bien par ses serviteurs que par son vieux mari.

Dès son entrée, le détective se heurta au lord éploré.

— Les médecins m'ont laissé un peu d'espoir. Mr. Dickson, dit-il d'une pauvre voix déchirée ; mais l'épouvantable entité qui semble traverser les murs et les portes les mieux closes, n'est-elle pas aux aguets pour me ravir à jamais ma pauvre chère femme ? Veillez sur elle, Mr. Dickson, je vous en conjure !

La somptueuse chambre était silencieuse et sombre. On avait baissé les volets. Deux lampes voilées de gaze y créaient un jour triste et rougeâtre.

Millicent était étendue sur un lit bas, sa tête pâlie noyée dans ses lourds cheveux blonds épars sur l'oreiller neigeux.

Elle respirait difficilement, gardait les yeux clos ; malgré sa pâleur, la fièvre la dévorait.

Une garde-malade murmura quelques mots au détective avant de se retirer :

— Le coup a été terrible, en plein dans la région du cœur. Elle a perdu énormément de sang, ce qui fait qu'une opération chirurgicale est impossible pour le moment.

— Comment la chose est-elle arrivée ? demanda Dickson.

— On n'en sait rien, c'est le mystère en plein ! Vers trois

heures du matin, Lord Marlrose qui dort dans la chambre voisine, se réveilla sous l'emprise d'une violente migraine. Il se levait pour prendre un cachet d'aspirine, quand il entendit des plaintes s'élever dans la chambre de sa femme.

» Il la trouva baignant dans une vaste mare de sang.

— Portes et fenêtres closes, n'est-il pas vrai ? demanda Dickson.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, sir, et pareil mystère ne s'explique pas, à mon avis.

— Parfois, cela s'explique aisément, répondit Harry Dickson, mais je ne puis dire que ce sera le cas aujourd'hui.

L'infirmière lui indiqua un petit salon, voisin de la chambre de la malade.

— Cette pièce a été arrangée à votre intention, Mr. Dickson, dit-elle.

— Ce sera ma salle de garde, répondit le détective en la remerciant.

— Si vous avez besoin de moi, un seul coup de sonnette suffit, expliqua la garde en s'éloignant.

Quand la porte se fut fermée derrière elle, le détective se dressa, les yeux brillants, prêt à la bataille.

— Et maintenant, travaillons ! murmura-t-il.

Ce qui commença pour lui par une promenade à quatre pattes dans la chambre de Lady Marlrose. Quand elle fut achevée, Harry Dickson ricanait en silence.

— Des galoches de caoutchouc, gronda-t-il en relevant plusieurs empreintes sur une feuille de papier blanc, de très petits pieds, mais des pieds d'être humain tout de même. Et ils étaient deux ! A propos de petits pieds, cela pourrait bien être des pattes asiatiques... Et d'un !

Il s'arrêta devant la blessée et hésita.

— Tant pis ! gronda-t-il.

Ses doigts agiles se mirent à défaire les bandages qui recouvraient la frêle poitrine de Lady Millicent, avec des gestes que la meilleure infirmière lui eût enviés. Enfin, la blessure parut, lavée à l'alcool, ronde et sombre.

Quelques minutes plus tard, le pansement avait été remis en place, mais le visage du détective était complètement changé.

Son front était barré de lourdes rides, un feu sombre luisait dans son regard.

Longuement, il resta devant le lit à contempler la jeune femme immobile.

— Elle baignait dans son sang, murmura-t-il, répétant intentionnellement les mots de l'infirmière, alors qu'une pareille

blessure n'a pu provoquer qu'une hémorragie interne. Et de deux !

Il prit place dans un fauteuil et ses yeux firent le tour de la pièce.

C'est à ce moment qu'il sentit la présence.

Comme cela lui était arrivé au cours de bien d'autres aventures similaires, il sentait rôder autour de lui le crime et le criminel.

Ils étaient là... invisibles, mais où ?

Dans les tentures, dans les vases de cristal, dans les merveilleuses aquarelles, dans le fauteuil, peut-être, qui lui tendait ses bras de velours ? Partout !

Là... là... devant lui... il aurait pu crier !

Une délicieuse nature morte dans un cadre de platine, était accrochée au mur en face de lui.

Des fleurs magnifiques se détachaient sur un lavis de couleurs nébuleuses et Harry Dickson les reconnut : des passiflores et des hibiscus !

D'un bond, il fut debout et arracha la petite toile de la muraille.

Ce qu'il avait pensé s'avérait exact : elle masquait un minuscule coffre-fort secret, dont le détective ouvrit sans peine la petite porte d'acier. Les quatre boutons commandant la combinaison chiffrée parurent.

Harry Dickson n'avait pas emporté sa trousse de cambrioleur, mais il ne la regretta pas ; une pensée lumineuse venait de s'imposer à son esprit.

Il revit le coffre-fort du château d'Héligoland et se souvint du mot qui en permettait l'ouverture ; en lettres de feu, il venait de s'allumer dans la mémoire du détective : Meta !

Fébrilement, il manœuvra les boutons. Des déclics se firent entendre, une porte de fer s'ouvrit, démasquant une cavité obscure... vide...

Ah, mais non... roulées en boule dans un coin, il venait d'apercevoir des hardes singulières, maculées de sang noir.

Et soudain, dans ses mains tremblantes, il tint la hideuse défroque de la nuit dernière, celle de la Cigogne bleue !

— Laissez votre revolver tranquille, milady !

Harry Dickson avait lancé cette phrase avec un calme glacial, puis, très lentement, prenant son temps, il se retourna.

Lady Marlrose, à demi redressée dans son lit, une écume rose moussant aux commissures des lèvres, tenait dans sa main tendue un browning de petit calibre, dont la détente claquait en vain.

— Je pensais que votre état ne vous aurait pas permis de bien viser, milady, continua le détective d'une voix tranquille ; néanmoins, je voulais empêcher le bruit, et j'ai pris la précaution de décharger

l'arme que vous cachiez sous votre oreiller.

Il haussa les épaules d'un air de pitié.

— On est détective, milady, ou on ne l'est pas, et une tache de pétrole sur un oreiller fraîchement renouvelé, dans une maison exclusivement éclairée à l'électricité, me fait tout de suite penser à une arme bien huilée, présente dans le voisinage.

Lady Millicent ne bougea pas ; seule sa bouche eut une contraction rageuse.

— Je crains que vous n'ayez plus l'occasion de dire à vos deux amis chinois, qui vous ont transportée ici cette nuit même, qu'il est aussi dangereux que malséant de ne pas essayer ses pieds en entrant dans une demeure.

Mais Dickson cessa son persiflage et recula soudain.

Les yeux de la jeune femme venaient de s'ouvrir...

Où étaient les beaux yeux bleus et candides de Millicent ?

Le détective vit un regard de soufre liquide, deux prunelles fendues à la façon de celles des félins, une expression de rage et de cruauté froide : le regard assassin de la Cigogne bleue.

— Ah, grimaça-t-elle, si je pouvais vous tenir une seconde entre mes mains, Dickson !

Les belles petites mains blanches de Millicent griffèrent hideusement l'air.

Mais tous ces efforts avaient épuisé les dernières forces de Lady Marlrose ; elle retomba sur l'oreiller en gémissant et un filet de sang coula sur son menton. Harry Dickson humecta les lèvres de la blessée avec une goutte d'eau fraîche.

De nouveau, les yeux de la jeune femme s'ouvrirent, c'étaient ceux de Millicent, bleus et doux, mais exprimant une souffrance infinie.

— Lord Marlrose saura-t-il ?... demanda-t-elle d'une voix brisée.

Le détective hésita.

Il vit la belle figure confiante du vieux gentilhomme ; il sentit que cet homme survivrait bien peu à la mort prochaine de sa femme. Allait-il lui enlever ses dernières, ses plus belles illusions ?

— Lord Marlrose ne saura jamais rien, dit-il tout bas.

Lady Millicent lui sourit.

— Dieu vous récompensera, Dickson, dit-elle.

Le détective lui vit faire un geste, mais il ne l'en empêcha pas : Lady Marlrose arrachait son bandage. Un peu de sang tacha les draps blancs.

— Et puis, Dickson, dit-elle d'une voix qui faiblissait étrangement, vous me devez un peu ça... c'est vous qui m'avez tuée ! C'est votre balle qui, à Hibiscus, me frappa tout près du cœur.

— Remerciez Dieu avec moi, milady, répondit gravement Harry Dickson. Il vous a épargné un procès plein de honte et une fin plus terrible encore...

Elle fit un léger signe d'assentiment.

— Dans quelques semaines, Dickson, quelqu'un viendra vous voir et vous parlera de moi. Dites-lui que malgré tout, je l'ai aimé...

La tache de sang s'élargissait sur les draps.

— Oh, ma chère patrie, murmura la mourante.

Le détective fit le signe de la croix et, les mains jointes, murmura une prière pour le repos de l'âme tourmentée qui venait de monter vers le Grand Juge.

*

Les quelques Chinois qui avaient pu s'enfuir d'Hibiscus furent capturés ; ainsi, ce repaire d'espions et de criminels fut complètement nettoyé.

Le procès fut mené rapidement et dans le secret le plus absolu, dans une petite ville côtière de l'Est.

Les exécutions – et elles furent nombreuses – eurent lieu pendant la nuit, dans la cour d'une caserne abandonnée.

Six semaines après la mort de Lady Marlrose, Harry Dickson accompagna à sa dernière demeure la dépouille de Lord Marlrose, dont l'Eternel avait exaucé le plus cher désir : suivre sa chère femme dans la mort.

Comme il revenait des funérailles, quelqu'un lui toucha le bras.

Il vit une haute silhouette se dresser à ses côtés, puis un visage sur lequel se lisait une profonde tristesse.

— L'homme d'Héligoland ! murmura Dickson.

— Puis-je vous demander un entretien, Mr. Dickson ? demanda l'inconnu.

Il le suivit dans Baker Street.

Harry Dickson, sans dire un mot, versa un verre de vieux whisky à son hôte, qui y puisa un peu de forces, car il semblait fort abattu, et ses joues étaient pâles et creuses.

— Capitaine Ray Hatterton, de l'Intelligence Service, se présenta-t-il.

La lumière se fit dans l'esprit du détective.

— Je crois comprendre à présent, dit-il d'une voix lente et basse.

Ray Hatterton vida son verre d'un geste machinal, comme s'il voulait chasser quelque pensée trop obsédante.

— Elle n'était pas Hollandaise, dit-il, mais Allemande, son nom était Meta von Rauh... comtesse Meta von Rauh et c'était un des plus

grands chefs de l'espionnage allemand. Dès qu'elle arriva, comme actrice attachée à une troupe nomade, sur le sol anglais, je me suis attaché à ses pas. Je lui fis la cour...

Ray Hatterton se tut et sa poitrine se souleva, comme si un poids trop lourd l'écrasait.

— Je me suis pris à mon propre jeu, dit-il, car... je l'aimais. La fatalité voulut que mon oncle, Lord Marlrose, vînt me rendre visite, dans la petite ville où j'opérais. Il vit Meta... ou Millicent, bien qu'elle avouât un nom plus batave : Kaatje... Vous savez le reste, Mr. Dickson, en ce qui concerne leur mariage précipité. Pourquoi cette union ? devez-vous penser. Meta von Rauh était riche et disposait de crédits illimités. Parce que l'espionne espérait pouvoir entrer de cette manière dans les endroits les plus officiels ! Je crains qu'elle y ait réussi quelque peu. Eut-elle vent de mes soupçons ? Je le crois, ou plutôt je pense que mon oncle a dû lui révéler mes fonctions à Downing Street. Un beau jour, je fus enlevé en plein Londres.

» Quand je retrouvai mes esprits, j'étais enfermé dans un château inconnu, près de la mer. De mon séjour en cet endroit mystérieux, je n'ai gardé qu'un souvenir confus de longs sommeils interrompus de temps à autre par des heures de lucidité. Je suppose qu'à l'aide de drogues, on me tenait dans un état voisin de l'imbécillité. Pourtant, il me semble avoir entrevu de temps à autre le visage attristé de Meta von Rauh penché sur moi.

» Elle avait adopté l'étrange forme d'une cigogne bleue, parce que cela influençait les serviteurs allemands portés au romantisme, et aussi les Asiatiques à qui l'apparition d'un monstre aussi cruel que mystérieux inspirait une réelle terreur. Peut-être Meta von Rauh se complaisait-elle à des crimes teintés de moyenâgeuses fantasmagories. Je l'ai toujours suspectée d'avoir une personnalité double, l'une féroce et criminelle, l'autre aimante et enjouée.

» Ne me demandez pas pourquoi elle ne m'a pas tué... elle qui se souciait si peu d'une vie humaine.

— Je crois pouvoir vous le dire, répondit doucement le détective, voici une de ses dernières paroles, celle qu'elle m'a chargé de vous transmettre.

— Mon Dieu ! s'écria Ray Hatterton en se couvrant la figure de ses mains, quand Harry Dickson la lui eut répétée.

Ils se quittèrent après un long silence, se serrant la main en un geste d'adieu.

Il semblait au détective qu'une silhouette, sinistre entre toutes, suivait le jeune officier par les rues brumeuses.

Ce ne fut que plus tard qu'il apprit que Ray Hatterton, parti pour une expédition périlleuse dans l'Himalaya, y avait perdu la vie.

L'EFFROYABLE FIANCE

1. Wentworth-cakes

Pendant quelques minutes, le quai du sud de Douvres grouilla de monde : la malle de Calais venait d'accoster, les voyageurs arrivant de France prenaient contact avec le sol d'Angleterre.

De la terrasse du *Cumberland Hôtel*, Harry Dickson laissa errer ses regards sur la vie intense du port ; à ses côtés, Tom Wills suivait les ébats criards d'une bande de mouettes au-dessus d'un petit chalutier bondé de sardines fraîches.

— Quelle audace ! s'écria tout à coup le jeune homme. Au nez des pêcheurs ! Voilà que les mouettes leur chipent leurs sardines !

— Je crois que nous ferons bientôt la connaissance de gentlemen plus audacieux encore que ces petits forbans ailés, répliqua le détective avec un sourire amusé.

— Ah ! fit Tom, cela promet.

— Des coquins de la plus belle eau, qui tournent autour d'une femme, avec la même avidité que les mouettes autour de cette marée fraîche.

— Ah bien, il s'agit de la belle créole pour le moins, opina Tom Wills d'un air entendu.

— Petit curieux, vous avez lu...

— ... le télégramme arrivé de Lima ? Je l'avoue.

— Diable de petit bonhomme ! s'esclaffa Dickson. Il s'agit en effet d'une veuve, riche et belle, qui désire recommencer l'aventure matrimoniale.

— Il n'y a rien de bien criminel là-dedans, il me semble.

— Tout doux, mon petit. Je crois au contraire que l'aventure de cette multimillionnaire pourrait se corser. Elle aura des intermèdes des plus louches, ces messieurs de la pègre auront soin de les créer.

— La belle créole était-elle à bord de la malle ?

— Non, elle arrive avec le prochain paquebot. Mais il est bon d'être sur place avant elle.

» Si, pour tuer le temps, on faisait quelques études des mœurs et des circonstances ? Tout peut nous servir dans le métier.

» Regardez ce long escogriffe en havelock gris perle. Comme il serre précieusement sa petite valise contre son sein, et comme il se hâte de gagner le train de Londres !

— Un caissier qui mange la grenouille ? hasarda Tom.

— Quelque chose du genre. Mais qui ne passe pas en Belgique,

comme le veulent les traditions, mais qui en vient.

— Comment savez-vous cela ? demanda Tom.

— Bien, Tom. L'ineffable Watson aussi s'étonne à tout propos, quitte à crier son admiration sur les toits, dès que son ami Holmes éclaire sa lanterne, grâce à de savantes déductions.

— Mais encore...

— Regardez son chapeau. Ce n'est pas un modèle de Paris, mais une nouveauté – fort peu réussie – lancée depuis peu par le grand chapelier Willemans de Bruxelles. Et puis sa valise : nos amis belges inondent le marché de ce modèle un peu désuet.

» Sa démarche est peu assurée, la fine Martell du bord à dû l'aider puissamment à combattre les premières atteintes du mal de mer.

— Nous rendrions service à la police belge... commença Tom Wills.

— Inutile, mon garçon. Remarquez qu'un gentleman barbu le suit comme une ombre. C'est Jacques Ferrand, un des meilleurs détectives belges.

» Sa future victime ne me semble guère être un escroc de haute envergure, sinon il n'irait pas se jeter dans la gueule du loup à Douvres, carrefour du monde, où tous les détectives du globe se donnent rendez-vous.

— Il le tient ! s'écria Tom.

On vit la main de Jacques Ferrand se poser sur l'épaule frissonnante du délinquant.

— Affaire classée, murmura Harry Dickson en détournant le regard de l'homme captif, pour le replonger dans la foule.

— Autre chapitre, mon petit, regardez cette femme hommasse, qui dirige ses pas pesants vers le restaurant. Quel mastodonte !

— On dirait un homme affublé d'une toilette de dame, fit Tom, et quel homme ! Un débardeur lui rendrait des points en élégance.

— Très bien, répondit le détective en lui tapotant amicalement l'épaule. C'est en effet un homme habillé en femme. Non seulement sa démarche trop lourde le trahit, mais également ses mains qu'il a omis de laver, et ses ongles, dont je remarque d'ici les bordures endeuillées. C'est un débutant, et comme tel, il m'intéresse.

» Mais notre chasse aux images est finie, l'heure d'agir est proche. A tout à l'heure !

Dickson regagna à grands pas le modeste hôtel où il était descendu avec son élève, laissant Tom aux leçons des choses qui l'entouraient.

Le jeune homme s'était piqué au jeu mais, détournant son attention des hommes, il dirigea sa glane vers les objets.

Curieuse occupation ! Elle consistait à regarder attentivement

les pauvres épaves du pavé : tickets déchirés, fragments d'étiquettes, petites ferrailles.

La moisson ne semblait guère être brillante, car Tom fit la moue ; mais soudain, il se baissa.

Il venait de trouver un bout de papier, d'une teinte ivoirine, couvert d'une écriture énergique.

Pourtant, après l'avoir parcouru, l'élève de Dickson ne s'en trouva guère plus savant : les lettres ne formaient aucune suite ordonnée de mots ou de phrases ; c'était une confusion de voyelles et de consonnes, alignées sans aucun souci de grammaire.

— Si c'était un cryptogramme ? se demanda le jeune homme, et comme il constatait que le papier portait la contremarque d'un des clubs les plus en vue de Londres, il estima que sa trouvaille pouvait avoir quelque valeur.

Au loin, l'appel d'une sirène retentit, une brève houle agita la foule du quai : les portefaix et les garçons d'équipe s'affairèrent.

Le paquebot qui transportait la belle veuve, venait d'aborder.

Elle fut une des dernières à descendre à terre.

— V'là un beau brin de femme, murmura avec admiration un vieux rat de quai, venu dans l'espoir de gagner quelques sous.

Le vieux chenapan n'avait pas tort, et il n'était pas le seul à tourner la tête sur son passage.

Elle avait ce teint mat, très chaud, qui trahit une goutte de sang noir ; sa toilette un peu voyante, mais signée d'un grand nom parisien, faisait ressortir des formes magnifiques ; elle riait de toutes les perles de sa merveilleuse denture, au soleil jeune du matin.

Une femme de chambre coquette, à la mine un peu insolente, la suivait, balançant négligemment une sacoche en lézard argenté.

Une foule de commissionnaires, de garçons d'hôtel et de portefaix l'entourèrent aussitôt. Des présomptueux lui lancèrent des œillades.

C'est ainsi que Virginia Conti, la riche Péruvienne, fit connaissance avec les rives d'Albion.

— Mylady, votre valise ! dit impérieusement un gaillard à mine farouche, et, sans en dire davantage, il arracha des mains de la señora une riche valise en peau de porc.

Mais la concurrence veillait, car, au même instant, un quidam aux larges épaules et à la mine décidée, surgit à ses côtés et la lui enleva.

— C'est moi qui porterai la valise de la dame !

— Toi... toi, fils de garce, attends voir !

Le portefaix spolié brandit un poing musculeux qui, pourtant, n'eut pas le temps de s'abattre, car un fameux direct coucha son propriétaire sur les dalles glissantes du quai.

Le vainqueur fit sa plus belle révérence à dona Conti et, brandissant triomphalement la valise conquise, il s'exclama :

— Señora, permettez-moi de faire avancer un taxi pour vous conduire à votre hôtel. Votre banquier de Londres m'avait prié de vous attendre ici.

Virginia Conti rougit et remercia le singulier porteur d'un charmant signe de tête. Le taxi s'avança et, casquette à la main, le chauffeur ouvrit la portière.

— Quel étrange pays, murmura tout bas la jolie femme de chambre, voilà que ce commissionnaire s'installe à côté du chauffeur, comme s'il était chez lui. Bon... voilà qu'il rigole. Pour qui nous prend-on ?

Mais le visage de sa maîtresse avait une telle expression de satisfaction, qu'elle n'osa pas formuler ses critiques.

Des appartements luxueux avaient été réservés à la Péruvienne, au *West India Hôtel*.

— Les Anglais sont timbrés, maugréa la chambrière, le portefaix nous montre nos chambres, à présent. Oh ! voilà qu'il donne des ordres au portier ! Et le portier obéit !

Et... et, oh, mais non... il suit la señora dans le salon. Je crois que je vais me trouver mal.

Mais Virginia Conti se souciait fort peu de la surprise indignée de sa suivante ; elle posait au contraire des yeux ravis sur l'étrange individu qui s'inclinait devant elle en lui disant :

— Il s'en fallait de bien peu que votre valise ne passât en des mains étrangères, et bien malhonnêtes, j'ose le dire. Un peu de prudence, señora, serait de saison, surtout quand on trimbale une valise contenant un sautoir célèbre, celui que feu votre mari acheta jadis à Ribera, le propriétaire minier. Un sautoir à triple rang de perles, une pièce célèbre !

— Seigneur, comment savez-vous cela ? s'écria la créole. Mais j'ai tort de vous le demander ! Vous êtes Harry Dickson !

— Pour vous servir, madame, fit le détective en souriant, et j'ai pour mission de veiller sur vous et sur vos richesses. Il ne serait pas étonnant que vous soyez bientôt le centre d'une petite conjuration en règle, de la part de ces messieurs de la pègre.

— Vraiment ? Oh, ce serait charmant, s'écria Virginia en battant des mains. Des gens de la pègre, des bandits véritables, et Harry Dickson comme garde du corps. Je me moque de toutes les fripouilles de la terre, maintenant que vous êtes là. *Very exciting* ! c'est bien comme cela que l'on dit en Angleterre, n'est-ce pas ?

Mais le visage du détective resta grave, et la belle créole le vit.

— Alors, c'est sérieux, toutes ces choses-là ? Cela ne fait pas partie d'un programme pour étrangers, tout comme la tournée des

grands-ducs, par exemple ?

Ce fut au tour de Dickson de rire, mais il reprit bientôt son air soucieux.

— Vous possédez des millions, vous venez de l'étranger et vous êtes une femme. Ces trois raisons vous indiquent à un tas de rapaces qui hantent le Royaume-Uni.

— Dites-vous vrai ? s'effraya la belle veuve. Mr. Dickson, ne m'abandonnez pas. Restez auprès de moi, jusqu'à ce que...

— ... Vous avez trouvé un protecteur légal, acheva le détective.

— Oh ! cela aussi, vous le savez ? murmura Virginia Conti en rougissant de plus belle.

— Une idée, répondit Dickson légèrement, rien qu'une idée.

La jeune femme sembla un peu embarrassée par ces simples mots, qui semblaient enclore une certaine ironie. Nerveusement, elle mordillait quelques pétales beiges, cueillis à même une merveilleuse rose Niel.

— Prendrez-vous le thé avec moi ?

— Avec plaisir, señora, à six heures sonnantes, je serai chez vous.

Il prit congé d'elle, et une fois dans l'escalier, il reprit ses allures de portefaix.

Or, que ce soient les porteurs de Douvres, de Frisco ou de Port-Saïd, partout ils sont gens de petite éducation, et celui qui descendait l'escalier monumental du *West India Hôtel* n'était guère mieux élevé que ses confrères exotiques.

Il poussait même l'inconvenance jusqu'à chanter à tue-tête une chanson étrange, qui ne rimait pas à grand-chose :

J'ai l'habitude, tju, tju, tju.

J'ai l'habitude, tju, tju, tju

De tirer, tju, tju, tju,

Sur les têtes qui ne me reviennent pas.

Tju, tju, tju, tju.

Quelque part dans le vestibule obscur, il y eut une fuite de pas effrayés, et tout doucement, Harry Dickson se mit à rire.

*

Pas très loin de l'hôtel, il rencontra Tom Wills qui, museau en l'air, regardait les fenêtres de la señora.

— Maître, s'écria-t-il, le bonhomme que vous avez mis knock-out en lui barbotant sa valise... eh bien, je sais qui il est.

— Bien, et... ?

— Un de ceux de la bande de Dublin que vous avez fait coffrer l'année dernière.

— Qui donc a pu rendre la liberté à ce coquin ?

— Et voici ce que j'ai trouvé, continua Tom Wills, en lui tendant le papier trouvé sur le quai.

Le maître sifflota légèrement entre ses dents.

— Le papier de *l'Armida Club*, murmura-t-il. Le cercle où ne fréquentent que des diplomates et des officiers supérieurs. Hum, l'écriture est secrète, cela va sans dire, mais je parierais gros que c'est de l'espagnol.

Il resta quelques instants silencieux et pensif.

— On peut toujours voir, murmura-t-il en mettant le papier dans sa poche.

— Maître, dit Tom en faisant une légère grimace, je ne m'amuse pas fort à Douvres.

Le détective retrouva son sourire devant la verte franchise de son élève.

— Eh bien, vous allez venir avec moi en visite chez la belle veuve, my boy, et comme j'ai besoin d'un excellent domestique pour cela, vous pourrez vous mettre en livrée.

— Chouette ! fit Tom, tout à fait mon genre ! Peut-on faire la cour aux bonniches ?

Deux heures plus tard, un gentleman en smoking impeccable, le gardénia à la boutonnière, regardait d'un œil approbateur un groom parfaitement stylé qui se tenait respectueusement devant lui.

— Tom, mon petit garçon, votre papier valait la peine qu'on le ramassât. Il doit provenir d'un membre de l'ambassade du Pérou, et je crois qu'il fut adressé à un jeune homme qui s'intéresse fort à la belle veuve.

Une automobile les emporta par les rues populeuses, où, aux costumes ternes des insulaires, se mêlaient les pimpants uniformes de la marine et de l'armée.

Le crépuscule obscurcissait déjà les choses, quand le détective fit son entrée chez la créole. Sous le jour radieux des lustres électriques, la jeune veuve semblait quelque ravissante apparition de conte de fées. Deux splendides rubis saignaient aux lobes de ses oreilles ; l'orient des perles du célèbre sautoir s'allumait de discrètes lueurs.

— Des millions, estima Dickson, et encore des millions. Je comprends l'impatience et l'avidité de ces messieurs, mes amis les forbans.

La conversation s'engagea, banale, évitant le sujet pénible qui justifiait la présence du détective aux côtés de la multimillionnaire.

— C'est un grand honneur... crut devoir dire enfin la belle amphytrienne.

Harry Dickson fit un geste d'impatience.

— Je vous en prie, madame, considérez que, dès à présent, je suis « au travail »

— Oh, même maintenant ?

— Surtout maintenant, señora, riposta Harry Dickson, l'œil sur la petite bonne qui venait de servir des toasts et des cakes.

Le subconscient du grand détective venait de parler ; il avait remarqué qu'une petite boîte laquée de bleu venait d'être posée sur la nappe, petite boîte qui renfermait des Wentworth-cakes, ceux que Dickson était habitué à prendre avec son thé.

— Puis-je vous offrir des cakes, Mr. Dickson ? demanda l'hôtesse.

— Certainement... mais, aussi singulier que cela puisse vous paraître, señora, je vous prie de me faire cadeau de la boîte tout entière.

Virginia Conti pouffa de rire.

— Etes-vous gourmand à ce point, cher monsieur ?

— Très ! approuva gravement le détective.

Et quand il prit congé d'elle, il emporta soigneusement la boîte.

*

— Tom, dit brièvement Dickson quand il fut rentré à son hôtel, pourriez-vous me trouver immédiatement quelque malheureux chien errant, pour qui la vie n'a plus d'espoir.

— Une expérience ? fit Tom Wills, alléché. J'y cours, j'y vole. Dites, maître, des gens comme nous devraient habiter Constantinople.

— Et pourquoi ?

— A cause des chiens errants qu'on y trouve sous la main, répondit Tom, en s'enfuyant sur cette boutade.

Il reparut bientôt, traînant derrière lui un pauvre chien efflanqué, à demi paralysé et affamé comme un loup.

Harry Dickson lui présenta un des Wentworth-cakes, et l'animal n'en fit qu'une bouchée.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées, que la bête poussait un gémissement. Elle raidit ses pattes, eut une courte convulsion, et resta immobile.

— Mort ! s'écria Tom. Les cakes étaient empoisonnés ? Quelqu'un en veut donc à la vie de la belle Péruvienne ?

— Pas tout à fait, répondit le détective d'une voix glaciale. De la Señora Conti... non ; de Harry Dickson... oui.

2. La confession de l'ingénieur

Le matin suivant, Virginia Conti prit le premier rapide pour Londres.

Harry Dickson et son élève l'avaient accompagnée jusqu'au quai de la gare.

Le train disparaissait à un tournant de la voie ferrée, quand un jeune homme arriva en toute hâte aux tourniquets des entrées.

— Le rapide vient de partir, sir, lui dit le préposé aux tickets.

L'homme poussa une sourde exclamation de dépit.

Harry Dickson l'entendit.

— C'est fort ennuyeux, n'est-ce pas ? fit-il de son air le plus aimable.

— Vous avez probablement une montre qui ne marche pas bien, opina Tom, tout aussi gentiment.

— Allez au diable ! s'écria l'homme en épongeant son front basané.

— Indiquez-moi le chemin, vous avez tout l'air d'en venir, riposta Tom Wills.

— *Donnerwetter* ! gronda l'homme, vous croyez peut-être que vous êtes gai, vous ?

— Certes non, monsieur, dit Dickson, mais croyez-vous être aimable envers des gens qui ne demandent qu'à vous aider ?

— M'aider ! *Mein Gott* ! Oui donc pourrait m'aider dans ce pays, qui ne semble habité que par des démons ?

— Y a-t-il longtemps que vous demeurez ici ? demanda le détective.

— Deux jours, répondit le voyageur en jetant un regard intrigué sur son interlocuteur.

— C'est peu pour juger l'Angleterre et ses habitants !

— Mais au fait, que me voulez-vous ?

Harry Dickson ne répondit pas immédiatement à la question posée avec impatience.

— En affirmant que ce pays n'est habité que par des démons, vous exagérez, dit-il narquoisement, alors qu'un ange vient de partir par le train que vous avez manqué. En admettant toutefois que les anges puissent avoir des cheveux noirs comme l'Erèbe et être originaires du Pérou.

L'homme sursauta :

— Vous occupez-vous à lire les pensées d'autrui ? s'écria-t-il, énervé.

— Peut-être bien, répondit le détective avec une feinte bonhomie. En voulez-vous la preuve ? Vous êtes Allemand...

— Ce n'est pas bien malin à savoir, maugréa le voyageur.

— Vous venez de Hanovre...

— A ma façon de prononcer les s, ce n'est pas difficile à deviner. Si je disais *eine jute Jans*, vous diriez que je suis de Berlin !

Harry Dickson réprima un sourire.

— Vous avez séjourné assez longtemps sous les tropiques.

— Un écolier le verrait.

— Verrait-il également que vous êtes ingénieur ?

Cette fois-ci, l'Allemand ne cacha pas sa surprise.

— Dites-vous cela à tout hasard ?

— Non, cette cicatrice qui laboure votre joue gauche me fait penser aux *Mensuren*⁽⁵⁾ des universités allemandes. Vous avez donc fait des études supérieures. Je puis dire également que vous avez été envoyé aux tropiques comme ingénieur des voies ferrées, car les ingénieurs allemands y sont très estimés.

— Continuez donc, monsieur, dit l'Allemand, redevenu de meilleure humeur : je crois que vous pourrez m'en dire encore davantage.

— Et comment ! Vous cherchez une belle veuve péruvienne, dona Virginia Conti. Vous êtes très inquiet à son sujet, parce que vous avez reçu une lettre contenant des choses graves. Cette lettre vous a été envoyée de Londres, par un chancelier de l'ambassade.

Tout à coup, l'Allemand se frappa le front.

— J'y suis... vous êtes Harry Dickson ! Aurais-je bien deviné à mon tour ?

— Bravo, vous possédez une bonne dose de clairvoyance, répondit le détective. Les présentations sont donc terminées, il ne me reste qu'à vous faire faire la connaissance de mon élève Tom Wills que voici. Maintenant, nous allons bavarder.

L'excellente auberge des *Joyeux Mariniers* semblait leur faire signe de l'accueillante limpidité de ses vitres, du sable blanc de son carrelage, du parfum de sa bière fraîche. Ils s'installèrent dans une petite pièce séparée, propice aux conversations et aux confidences.

— Mr. Dickson, commença l'Allemand, maintenant que les devinettes ont eu leur heure, je vais retracer devant vous un épisode de ma vie. Je suis né à Göttingen. J'étais très jeune encore quand j'ai perdu mes parents : je n'étais pas riche, il me fallut l'aide de quelques membres de la famille pour pouvoir achever mes études. Une fois en possession de mes diplômes, je suis parti au Pérou, pour y diriger la pose de nouvelles voies ferrées. J'ai quelque peu souffert du climat.

— Et les belles créoles, les oubliez-vous ? plaisanta le détective.

— Hélas ! soupira l'ingénieur. Je me suis follement amouraché de la Fille d'un grand industriel, intéressé, lui aussi, dans les travaux que je dirigeais. Il se nommait Matteo Conti et était d'origine italienne.

— Ce chemin de fer a dévoré toute sa fortune, dit Dickson, toute... jusqu'au dernier sou !

— C'est vrai, répondit tristement l'ingénieur, et ce fut le début de mes misères. La belle Virginia semblait partager mon affection, mais tout à coup, elle rompit avec moi. Son unique souci, me déclara-t-elle, serait de vivre dorénavant pour aider son père, pour le consoler, pour le seconder dans la conquête d'une nouvelle fortune.

— Ce qui équivalait à dire qu'elle voulait contracter un mariage très riche.

— C'est bien cela, Mr. Dickson. Les hommes les plus en vue briguaient ses faveurs. Elle était si belle ! On l'avait surnommée la fleur de Lima. Les peintres se disputaient une heure de pose, pour pouvoir emporter une esquisse de sa ravissante silhouette. Sa voix était merveilleuse.

— Elle montait à cheval comme un gaúcho, chassait le puma dans la montagne ! compléta Dickson, goguenard.

— Ne me torturez pas, je vous en prie, s'écria l'amoureux éconduit. Rien qu'à penser à mon bonheur détruit, je sens que je suis aux lisières de la démence ! Mais veuillez écouter la suite de mon histoire... Quelques semaines plus tard, elle épousait le vieux Tito Conti, un cousin de son père, un homme qui valait plusieurs millions, comme on dit.

» Le cœur déchiré, j'entendis les orgues moduler la marche nuptiale, dans les profondeurs de la cathédrale de Lima.

» Cette nuit-là, la terre trembla.

» Un cri de détresse s'éleva de la ville tout entière. J'entendis les hurlements des gens qui fuyaient et le fracas d'enfer des maisons qui s'écroulaient. Pourtant, je tressaillais de bonheur en me disant : « Nous allons tous mourir, moi et elle aussi, et la terre m'engloutira avec celle que j'aime et que j'ai perdue à jamais. »

» Mais le cataclysme m'épargna, comme il épargna les nouveaux époux.

» Le lendemain, sous un ciel plus éperdument bleu que jamais, la voiture de Virginia passait à travers les décombres, et je la vis passer tout près de moi, lointaine, indifférente et si terriblement belle !

— Son père accepta-t-il le sacrifice de sa fille ?

— En tout cas, il n'en a pas joui bien longtemps, répliqua

l'ingénieur d'une voix sombre ; il mourut quinze jours après ce mariage.

— Comment les époux s'entendaient-ils ?

— Extérieurement, on aurait pu croire à un bonheur sans mélange.

» Le vieil époux entourait sa jeune femme d'un luxe inouï. Plus que jamais, Virginia Conti fut l'idole de Lima, maintenant que son mari venait de la jucher sur un trône d'or.

— Pardon, dit Dickson en l'interrompant, la question que je dois vous poser pourrait être de nature à vous peiner : quelle réputation avait-elle ?

Les traits de l'Allemand s'altérèrent ; il murmura :

— Des rumeurs circulaient ; pourtant, j'ose jurer sur mon honneur qu'il n'y a rien à dire contre Virginia. Mais un certain Juan de Goya, un des noceurs les plus effrénés de Lima, a remué ciel et terre pour la compromettre.

— Vous avez supporté cela ?

— A cette époque, j'étais loin de Lima, continua l'ingénieur. Je m'étais enfoncé dans le hinterland, pour la pose des nouvelles voies.

» Ah ! ces étendues désertiques du Pérou ! C'est un pays d'épouvante, où les gens meurent comme des mouches. Une poussière rouge, vésicante, vénéneuse, y est soulevée par un vent brûlant comme le fœhn ou le sirocco ; elle vous entre dans les pores, soulevant la peau en larges cloques, comme le font les piqûres des maringouins.

» La brousse y est hâve et sèche, grouillante de vipères et de mygales ; un homme qui s'y égare est un homme mort : en une nuit, les fourmis rouges lui nettoient le squelette, comme pour un cabinet d'anatomie.

» J'ai vécu là-dedans des mois de désespoir et de folie.

» Mécaniquement, je traçais des épures et j'effectuais des calculs.

» J'ai mangé des choses immondes, bu l'eau nitreuse des sources des montagnes.

» La nuit, des fantômes dansaient dans le clair de lune, et mes ouvriers s'enfuyaient en criant de terreur.

» Abandonné, je restai seul pendant des jours entiers sur les chantiers solitaires, veillé de loin par des nuées de charognards qui escomptaient ma mort, jusqu'à ce qu'enfin, un convoi de secours montât de la plaine.

» Il paraît que grâce à mon énergie, j'ai mené à bien un travail formidable. « Mon énergie »... Seigneur, quel mensonge ! Ma veulerie, ma démente, voilà les mots qu'il fallait dire ! Les hideux fantômes de minuit étaient d'adorables compagnons à côté de celui que j'avais fui dans la capitale : celui de mon amour bafoué et détruit.

» Une commission de contrôle est venue, et son chef a épinglé je ne sais plus quel ordre au revers de mon pauvre veston élimé.

» Une heure plus tard, je jetais l'étoile d'argent dans un torrent de la montagne, riant aux éclats parce qu'elle avait dérangé dans sa chute une affreuse murène dormant sous une pierre. Aha ! Aha !

L'ingénieur se tut et passa un mouchoir sur son front moite de sueur.

Harry Dickson, impressionné par le récit passionné du malheureux, garda pendant quelques instants le silence, un pli amer aux lèvres. Le détective, qui connaissait les méandres du pauvre cœur humain, savait respecter les douleurs sincères.

— Ce n'est pas tout, n'est-ce pas ? demanda-t-il doucement.

L'ingénieur secoua tristement la tête.

— Oh non ! Au bout de six mois, je revins à Lima. Un glas funèbre pleurait sur la ville, et cette fois-ci, les orgues chantaient gravement le *Dies Irae* au lieu de la *Marche nuptiale* de Mendelssohn.

» Tito Conti s'acheminait vers sa dernière demeure.

— Ainsi, l'aimée était veuve.

— Oui, mais les convenances m'interdisaient de l'approcher. Pourtant, c'est alors que la terrible rumeur circula : on disait que Virginia avait empoisonné son époux !

On n'osait l'accuser ouvertement, sa fortune l'avait rendue trop puissante. Mais le peuple lui jetait des regards hostiles, et même les familiers se détournaient d'elle.

— Et les médecins ? questionna Dickson.

— A leur avis, Conti était décédé de mort naturelle. Mais le peuple de Lima ne leur accordait aucune créance : « Comme si ces morticoles pouvaient résister à l'or ou à la beauté de Virginia ! », murmurait-on.

— Il me semble assez étrange que la faveur populaire se soit détournée si vite de son idole, fit remarquer le détective. Ne pensez-vous pas à une présence malveillante autour de la belle veuve ?

— Vous mettez le doigt sur la plaie, Mr. Dickson, s'écria l'ingénieur. Cette présence existait, c'était celle de l'ignoble Juan de Goya qui se complaisait à colporter ces bruits.

— Pour quelle raison ?

— Virginia avait repoussé ses avances. Il s'est vengé à la façon des lâches et des fripouilles.

— Je suppose que vous êtes intervenu ? demanda Dickson en souriant et en jetant un regard sur la cicatrice blanche qui barrait la joue de l'ex-universitaire allemand.

— En effet. Je sais tenir une épée, et par Dieu, je le lui ai fait voir ! Je l'ai provoqué en duel et ma lame l'a marqué à jamais !

— Et votre séjour à Lima était bien compromis de ce fait, n'est-

il pas vrai ?

— Je dus m'enfuir en toute hâte, sans avoir revu Virginia Conti, sans avoir pu lui dire adieu.

» A peine débarqué en Europe, j'appris que mon ancienne fiancée avait quitté l'Amérique, dans le dessein de se fixer en Angleterre.

» Je la rencontrai à Paris, et je lui avouai que jamais, au grand jamais, je n'avais cessé de l'aimer.

» Son accueil fut distant et glacial, et ce fut tout juste si elle ne me fit pas mettre à la porte par ses gens.

» J'appris alors qu'elle avait projeté d'épouser un lord anglais.

— Un instant, dit Dickson en interrompant le conteur du geste, il me semble assez incroyable que cette jeune femme riche et adulée, choyée par les hommes et par la fortune, aimant la vie et l'aventure, vienne ici dans l'unique but de redorer le blason de quelque gentilhomme décafé !

— Et pourtant, il en est ainsi, murmura l'ingénieur. La personne qui m'a donné ces renseignements ne peut mentir.

— C'est un membre de l'ambassade du Chili, si je ne me trompe, déclara le détective. Il vous a fait parvenir une lettre, rédigée en une écriture secrète. Ivre de douleur et de rage, vous avez mis la missive en pièces. Ah, ces amoureux, ils n'en feront jamais d'autres... tenez, voici un fragment de cette lettre.

L'Allemand eut un geste de contrariété.

— Ce fut peu intelligent de ma part d'en jeter les morceaux, je l'avoue. Mais personne n'aurait pu lire ce qui avait été écrit : je suis le seul, avec le chancelier, à en connaître le chiffre.

— Le contenu de cette épître a dû fortement vous émouvoir, en tout cas, continua Dickson d'un ton qui n'admettait pas de réplique, car vous avez tout fait pour rejoindre la veuve. Vous vouliez la prévenir de quelque chose de bien fâcheux.

— Ce n'est que trop vrai, Mr. Dickson !

Il se tut, sembla chercher des mots qui ne venaient pas ; on pouvait voir qu'un trouble violent s'était emparé de tout son être.

— Je dois tout vous dire, murmura-t-il enfin. Des nuages lourds d'orage et de menaces semblent s'amonceler sur la tête de Virginia.

» Un postier de Lima semble avoir intercepté une de ses lettres adressée à une amie intime.

» Virginia lui fait part, dans cet écrit, de ses intentions d'épouser un lord anglais. De cette façon, explique-t-elle, j'acquiers la nationalité anglaise, ce qui me met sous la protection d'une puissance très forte et à l'abri d'éventuelles poursuites de mon ancienne patrie.

» La missive se termine par ces mots épouvantables : Mais ne

me plaignez pas trop, ma chère Cecilia, je ne subirai pas longtemps la torture de cette union : *D'ici trois mois, je serai veuve de nouveau !* »

Tom Wills poussa un cri.

— Ah ! ça, par exemple...

D'un geste bref, le maître lui imposa silence ; mais Tom Wills venait de se souvenir des terribles Wentworth-cakes et il ne douta plus : Virginia était une criminelle consommée, une empoisonneuse, se débarrassant froidement des gens qui la gênaient. Elle avait même attenté à la vie du maître !

Harry Dickson venait de se tourner vers l'ingénieur. Sa voix prit des inflexions particulièrement graves :

— Je pars immédiatement pour Londres, dit-il. Je vous engage à rester à Douvres. Dites-moi où je pourrai vous donner de mes nouvelles. Soyez prudent, le sous-sol de Lima est volcanique et dangereux, la terre paisible d'Angleterre le sera encore davantage pour vous. Faites vôtre la devise corse : « Gardez-vous, je me garde ! » Au revoir !

A grands pas, le détective s'éloigna, Tom Wills sur les talons.

— Circé, Lucrèce Borgia, la Voisin ! fronda Tom.

— Quelle érudition historique ! persifla Dickson.

— Méduse ! s'exclama le jeune homme.

— Tout cela à l'adresse de la belle créole, Tom ?

— Et comment !

Le détective ne riait plus, pourtant. Ses regards, perdus dans le lointain, semblaient suivre des formes redoutables...

3. Les étranges fiançailles

La belle Virginia était matinale. Le personnel de Wellington House, la riche pension de famille londonienne, s'affairait encore autour des tables du petit déjeuner, que la créole était déjà installée devant sa coiffeuse.

Lucia, l'accorte soubrette, essayait en vain de l'égayer de son babil, de lui raconter les menus potins de la maison ; rien ne parvenait à dérider le beau front soucieux de la Péruvienne.

— Je disais à madame...

— Ne me dites rien, ma fille, vous me fatiguez... oh ! vous me tirez les cheveux, maladroite !

Lucia esquissa une vilaine grimace dans le dos de sa maîtresse.

— Bon, la guenon va s'offrir sa migraine, murmura-t-elle tout bas.

— Ma pauvre tête ! gémit Virginia, le médecin est-il prévenu que je désire le voir à l'instant ?

— Je viens de lui téléphoner, señora ; à dix heures, il aura l'honneur de se présenter devant vous.

Lucia aida sa maîtresse à s'habiller, tout en gardant un silence prudent. Lorsque la créole se vit revêtue d'une merveilleuse toilette de soie de Chine, un sourire – le premier de la journée – glissa sur ses traits altérés. La grande glace vénitienne venait de lui renvoyer une image parfaite, et comme l'héroïne de Racine, Virginia « riait de se voir si belle en ce miroir »...

A pas feutrés, Lucia se retira, laissant la señora Conti à ses pensées.

— Jadis, une squaw de la montagne m'a dit la bonne aventure. Elle m'a affirmé qu'un jour, je deviendrais une lady anglaise. Ces sorcières indiennes ne se trompent jamais, et je viens d'en avoir les preuves : Lord Winchester veut me donner son nom, qui appartient à la plus vieille noblesse anglaise. L'amour... mais qui peut parler d'amour devant cet homme presque mourant ? Je veux rester digne du grand nom qu'il me donnera bientôt, même après sa mort...

Telles étaient les pensées de Virginia, quand un toc-toc feutré retentit contre la porte.

L'instant d'après, le docteur Robson entra, s'avança cauteusement vers sa cliente et s'inclina.

La jeune femme jeta un regard las sur l'obséquieux

quinquagénaire qui se tenait servilement devant elle.

Le docteur Robson n'était qu'un remplaçant ; il venait en lieu et place d'un praticien fameux, ami des banquiers de la veuve Conti, qui passait ses vacances en Ecosse.

— Je souffre, docteur, fit Virginia d'une voix éteinte, le moindre effort m'est pénible, j'ai la gorge oppressée...

Le médecin la couvait d'un regard indéfinissable, un léger rictus déformait ses lèvres.

— C'est une indisposition passagère, señora, affirma-t-il. Vos angoisses sont imaginaires. Une fois mariée, vous retrouverez le repos. L'Angleterre est un pays tranquille, ne vous croyez donc plus sur le sol dangereux d'une république sud-américaine !

— Mes angoisses sont imaginaires ? répéta la veuve. Je vous dis que non, docteur, je ne suis pas sujette à des hallucinations, j'ai les nerfs solides et le cerveau bien équilibré. Et puis, je sais ce que je sais, et je suis fort bien renseignée, je vous prie de le croire.

— Par Harry Dickson, sans doute, ricana le docteur. Chère madame, ne faites pas comme les gogos, et ne gobez donc pas cet homme. Tout en se croyant infaillible, il manque rarement l'occasion de faire des gaffes, et souvent elles sont de taille !

— Comme vous êtes méchant à son égard !

— Pourquoi vous a-t-il mise en garde contre Lord Winchester ?

— Mais jamais Mr. Dickson n'a fait une chose pareille ! s'écria la señora.

Le docteur Robson pâlit légèrement et se mordit les lèvres.

Il bredouilla quelques paroles confuses et prit congé de sa cliente, laissant cette dernière perplexe et mécontente.

— Faites avancer l'automobile, ordonna la créole à la femme de chambre, apparue à son coup de sonnette.

Rêveusement, la belle femme considéra le scintillement des bijoux épars devant elle ; distraitement, ses doigts fuselés égrenaient le fabuleux chapelet du sautoir ; tout à coup, comme en un brouillard, il lui sembla voir la figure grave de Dickson et entendre une voix lointaine murmurer : Prenez garde !

Virginia frémit :

— Une vision, murmura-t-elle, un avertissement que je ne puis négliger...

Elle entassa les bijoux dans une minuscule aumônière en cuir doré.

— Je les emporte, dit-elle tout bas.

— La voiture de madame est avancée, annonça Lucia, c'est celle dont madame se sert ordinairement, mais ce n'est pas son chauffeur habituel ; je tiens à prévenir madame qu'il a une bien vilaine tête. Que madame m'excuse, mais l'Angleterre est un pays

impossible, car on y permet que des chauffeurs qui sentent le brandy conduisent l'automobile de madame.

Lucia affectait ce parler obséquieux à la troisième personne vis-à-vis de sa maîtresse, quand elle s'imaginait avoir eu à souffrir de la mauvaise humeur de la belle veuve.

— Oh, je ne vous en demande pas tant ! s'exclama Virginia en tapant du pied avec impatience.

Néanmoins, elle jeta un regard mécontent sur la trogne enluminée du nouveau chauffeur, en lui jetant d'une voix dure :

— Belgravia ! Marchez vite !

— On y va, ma petite dame, on y va ! gouailla le conducteur avec un gros rire qui découvrit une affreuse carie dentaire.

Il crut pourtant nécessaire d'allumer d'abord un abominable brûle-gueule, puis de faire une réflexion judicieuse sur le temps qui se gâtait.

— Mais allez donc, s'écria Virginia, vous me rendez malade !

— Malade ? Pauvre gosse... j'vas vous dire, faut prendre quelque chose pour ça, un tout p'tit quelque chose, un whisky-soda par exemple. Qu'en dites-vous, ma belle ?

Il vit un éclair de fureur s'allumer dans les beaux yeux de sa cliente, et débraya prestement, tout en grommelant que « c'était de bon cœur et qu'après tout, on ne lui payait pas des honoraires de médecin. »

Mais c'était un chauffeur expert et Virginia se radoucît quelque peu en le voyant conduire sa voiture avec une maîtrise exceptionnelle. Un quart d'heure plus tard, l'auto stoppa devant la propriété de Lord Winchester.

— Hm ! c'est pas bien rupin, ici ! critiqua le brave homme.

En quoi il avait raison, car le gentilhomme habitait une triste maison basse, dont les cinq fenêtres donnaient sur un jardinet hâve et pouilleux.

La créole secoua le sentiment de malaise et de détresse qui l'envahissait devant cette décadence : l'or du Pérou n'était-il pas là pour y remédier dans le plus bref délai ? Peu lui importait la misère de son futur époux, dont elle ne brigait que le titre.

Bientôt, elle serait Lady Winchester...

Un vieux valet de pied vêtu d'une livrée fripée, luisante sur toutes les coutures, lui ouvrit la porte et s'inclina avec respect.

Il la conduisit dans un minuscule parloir, chichement meublé et sentant le remugle des vieilles maisons ladres.

— Mylord attend la señora. La señora aurait-elle la bonté de vouloir me suivre ?

Il la précéda vers un petit salon obscur et miteux où, dans un antique fauteuil Voltaire Lord Winchester achevait de vivre...

Bien qu'il n'eût pas encore atteint la quarantaine. Lord Winchester n'était plus qu'une ruine humaine vivant aux lisières de la mort.

Le sang appauvri des trop vieilles noblesses ne nourrissait qu'à peine ce long corps décharné, dont la paralysie avait déjà tué les jambes.

Il leva une main diaphane pour saluer sa fiancée et, d'une voix lointaine, qui semblait déjà venir d'un autre monde, lui souhaita la bienvenue.

— Vous sentez-vous bien aujourd'hui, mon cher Robert, demanda la veuve, ne sachant trop quoi dire devant cette immense détresse.

Il leva vers elle des yeux caves où le regard était presque éteint, des yeux vitreux qui s'apparentaient déjà à ceux des morts...

— Bien, répéta-t-il, très bien... Oui, je me sens bien.

Un remords vint au cœur de la jeune femme – celui d'avoir gagné ce mourant à ses projets d'avenir.

— Vous êtes bien belle ! murmura le lord, et sur sa face ravagée, un lamentable sourire apparut.

Peut-être qu'au fond de son cœur, le lord savait gré à cette brillante jeunesse de troquer sa beauté contre un titre de noblesse dont il n'avait que faire.

La conversation traîna.

— Souffrez-vous, mon cher Robert ? demanda la señora Conti.

— La nuit a été mauvaise. Le sommeil n'est pas venu. Vers le matin, je me suis assoupi légèrement, parce qu'un peu de soleil est venu me réchauffer. Les nuits sont si terribles et aucun feu ne peut me sauver de ce froid atroce. Mais vous, chère fiancée, vous me réchauffez le cœur.

D'un mouvement malhabile et presque sénile, il embrassa la belle main blanche qu'elle lui tendait.

— Avez-vous donné des ordres pour que les papiers soient prêts en vue de notre mariage ? demanda-t-elle avec un sourire radieux.

— Oui, tout est en ordre. Mon avoué fait tout ce qu'il faut pour que notre mariage puisse avoir lieu dans le plus bref délai.

Dona Conti approuva de la tête.

— Ce mariage devra être célébré ici, à Belgravia, commença-t-elle, et comme le lord esquissait un faible geste de protestation, elle ajouta :

— Un déplacement vous ferait trop souffrir et vous fatiguerait outre mesure et je ne me soucie guère des convenances.

» A part le révérend qui nous donnera la bénédiction, il y aura quatre témoins, deux pour chacun des conjoints. Nous ferons annoncer

le mariage par deux ou trois journaux. Rien de plus.

Les yeux du gentilhomme erraient tristement dans la pièce sordide. Virginia comprit, ou crut comprendre.

— Nous remplacerons Belgravia par une demeure convenable, dont je veux faire un petit paradis terrestre. Je veux être pour vous une amie fidèle et dévouée ; tous les jours, j'implorerai le Ciel pour qu'il vous donne la guérison...

Le lord eut un sourire désabusé.

— Je vous remercie, Virginia, votre présence sera mon dernier rayon de soleil. Mais je ne compte plus sur ma guérison, j'espère même que la vie vous séparera bientôt du cadavre vivant que je suis !

— Je vous en prie, Robert, s'écria Virginia, si vous saviez comme vos paroles me font mal !

A ce moment, des cris d'effroi s'élevèrent dans la rue.

— Je crois qu'un malheur vient d'arriver, dit la veuve en tremblant. Je veux aller voir.

A son extrême effarement, elle vit son chauffeur étendu immobile sur le perron ; des passants l'entouraient, émettant les opinions les plus contradictoires.

— C'est une congestion, un anévrisme, ou quelque chose comme cela, déclara un savant.

— Y a une goutte d'eau de pluie qui lui est tombée dans la bouche, gouailla un gavroche. Il va passer pour sûr.

— Et moi, j'vas te frotter les oreilles pour t'apprendre à être honnête envers un gentleman, rugit un sympathique ivrogne, qui avait immédiatement reconnu dans la victime un frère du whisky.

La créole coupa court à la discussion en donnant l'ordre au serviteur du lord de porter le chauffeur dans le parloir.

Cela ne sembla guère du goût du valet, qui n'obéit qu'en rechignant et en affirmant que « Madame était bien bonne envers de telles canailles ».

Mais la Péruvienne ne l'écouta guère et elle rejoignit son fiancé pour le mettre au courant.

— J'espère que le docteur viendra bientôt, déclara-t-elle, on ne peut laisser ce malheureux sans secours.

Une expression furtive d'ennui et de peur glissa sur le visage émacié du dernier des Winchester.

— Il... est... ici... à... côté ? demanda-t-il en balbutiant.

— En effet, je vais aller le voir.

Le chauffeur venait de se redresser péniblement, il chancelait, regardant autour de lui avec des yeux hagards et stupéfaits.

— Où suis-je ? hoqueta-t-il. Et qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Une syncope vous a pris, mon brave homme, répondit Virginia avec un sourire, je vous ai fait conduire ici...

— Merci, Mylady ! s'écria l'homme, voilà ce que j'appelle être chic avec le pauvre monde !

Il reprenait peu à peu son aplomb habituel.

— Faut vous dire que je suis sujet à de pareilles crises, et faut pas trop s'en effrayer, ça me tient au cœur, si l'on veut croire les médecins, bien que c'est tous des menteurs.

Une singulière sensation de sécurité envahit Virginia Conti de sentir auprès d'elle, dans cette maison de laideur, cet homme pauvre mais cordial.

— Décidément, vous allez mieux ? questionna-t-elle.

— En voici une preuve, s'exclama l'homme, en soulevant à bras tendu une lourde table. Qu'en dites-vous, ma petite dame ? Y en a pas beaucoup de vos petits singes de dancing qui en feraient, autant, j'imagine ?

La créole pouffa de rire : la rude bonhomie de ce rustre semblait chasser loin d'elle des incertitudes, des angoisses inexplicables, des fantômes.

— Nous allons rentrer, dit-elle en retournant vers son fiancé pour prendre congé de lui.

— Allons, ouste, gronda le valet de pied à l'adresse du chauffeur qui examinait d'un œil critique le chétif mobilier du parloir.

— Toi, larbin, tâche voir d'être poli, déclara le chauffeur, et je te donnerai l'adresse de mon tailleur, pour te faire faire une nouvelle livrée, car t'en as besoin, mon vieux, comme moi d'un *Black and White* ; dommage qu'il ne passe pas te faire un nouveau museau, car tel qu'il est, l'tien, y a qu'au musée Tussaud⁽⁶⁾, qu'il trouverait des admiratrices !

... Le lord ne fit aucun effort pour retenir sa belle fiancée ; le grotesque intermède avec le chauffeur n'avait pas été de nature à lui plaire.

La jeune veuve retourna vers sa voiture au moment où son ineffable chauffeur suppliait le vieux domestique de bien vouloir lui envoyer une photographie de la maison de son maître, histoire de s'en faire bâtir une pareille, le jour où il aurait hérité de Rockefeller.

— Drôle de bonhomme, murmura-t-elle, comme l'automobile filait bon train à travers les rues populeuses. Il m'a amusée, c'est déjà beaucoup !

Et comme la voiture stoppait enfin, elle glissa un généreux pourboire à l'automédon hilare et satisfait.

A peine Virginia avait-elle réintégré sa chambre, que la chambrrière poussa son minois fûté par l'entrebâillement de la porte :

— Puis-je vous demander comment Mylord se porte ? demanda-t-elle sur un ton de commisération.

— Bien mieux, répondit sa maîtresse. Rien de particulier n'est

advenu pendant mon absence ?

— Rien, madame, si ce n'est que votre couturière a fait savoir que votre toilette de mariée serait bientôt achevée.

Un doigt impatient heurta la porte, et sans attendre un mot d'invitation, le chauffeur entra.

— Encore cet affreux bonhomme ! s'écria Lucia.

— Vous n'êtes pas une personne de goût, ma fille, déclara le gaillard d'une voix mécontente. Mais ce n'est pas à vous que j'ai affaire.

» Madame ! continua-t-il, en s'adressant à sa cliente sur un ton pitoyable. Madame, j'étais bien content en voyant le beau billet que vous m'aviez donné comme pourboire, j'avais déjà calculé ce que cela allait me donner de whisky et de bon brandy, et voici que je vois que ce billet est faux comme un tableau vendu aux Américains.

— Pas possible ! Enfin ! Que Lucia aille donc le montrer au changeur du coin.

La jeune servante prit la banknote, tout en lançant à l'intrus un regard furibard.

L'homme eut un petit rire singulier et Virginia leva sur lui des yeux surpris.

— Mais...

La Péruvienne passa une main frémissante sur son front.

— Je rêve... murmura-t-elle. Ces yeux... cette bouche...

Dans le visage rougeaud du chauffeur venaient de s'allumer deux prunelles d'un gris d'acier ; la bouche aux lèvres tombantes se fit tout à coup dure et ironique.

— Harry Dickson ! s'exclama-t-elle.

— Eh bien oui, madame, dit tout à coup une voix claire et distinguée, toute différente de celle, éraillée et gouailleuse, de tout à l'heure.

L'horrible accent *cockney* avait disparu.

— Je monte la garde auprès de vous, chère madame, et je suis heureux de pouvoir vous dire que je suis arrivé à éliminer déjà l'un des éléments dangereux qui vous entourent.

— Oui donc, Mr. Dickson ?

— Attendez cinq minutes !

— Mais ce billet de banque ?

— Archifaux, pour le moment.

— Pour le moment ?

— Il ne le sera plus tout à l'heure !

— Homme singulier, vous parlez par énigmes !

— Eh oui, les petites faiblesses du métier !

Lucia arriva sur ces entrefaites, et d'une main rageuse, elle rendit le billet de banque au chauffeur.

— Il est parfaitement bon, votre billet, ronchonna-t-elle. Monsieur devrait avoir un petit nègre à son service, surtout quand il a bu comme aujourd'hui.

— Vous êtes une fée, répliqua galamment le chauffeur.

Et comme la jeune servante claquait la porte derrière elle, il ajouta à mi-voix :

— ... Pour transformer ainsi, en un tour de main, de la mornifle en bons billets de la banque d'Angleterre.

— Qu'est-ce à dire, Mr. Dickson ? s'écria la veuve alarmée.

— Que cette femelle fait partie d'une bande de faux-monnayeurs.

» Qu'elle a remplacé dans votre sacoche les bank-notes par des fafiots passablement bien imités, et qu'elle s'est empressée de substituer au mien un vrai billet, au lieu d'aller prendre conseil chez le changeur.

— Alors, ma femme de chambre... gémit Virginia d'une voix mourante.

— ... Est une fameuse coquine, que vous congédierez dès demain, sous le premier prétexte venu.

» Le cercle noir se décrit autour de vous, madame.

La señora Conti se prit la tête entre les mains et se mit à pleurer doucement.

— Soyez sur vos gardes, ne vous confiez à personne, ni oralement, ni par lettre. N'avez-vous pas écrit à une de vos amies de Lima que, d'ici trois mois, vous seriez veuve de nouveau ?

— Comment savez-vous...

— Un postier de Lima intercepte vos missives, déclara Dickson. A propos, veuillez voir si, dans votre aumônière, vos bijoux sont intacts.

Virginia vida fébrilement le sachet sur sa table de toilette.

— Deux de mes plus beaux brillants ont disparu !

— Pas étonnant pour un sou ! déclara froidement le détective.

— Serait-ce Lucia ?

— Ce n'est pas impossible, mais je ne le crois pas.

Virginia allait poser d'autres questions, mais le détective l'arrêta du geste :

— Je ne puis m'attarder plus longtemps, sans éveiller la méfiance de ceux qui vous surveillent, señora. A bientôt !

Il reprit ses allures communes et, en ouvrant la porte, il vit la silhouette de la soubrette se glisser furtivement dans l'encoignure d'une chambre voisine. Il claironna :

— Cela ne fait rien, belle madame, on ne s'en fait pas pour si peu, moi, voyez-vous, pourvu que mes moustaches frisent et que les carottes continuent à pousser la tête en bas...

Puis, en sifflant *Down home in Tennessee*, il regagna sa voiture.

— ... Allô ! mon vieux Tom, dit-il quelques minutes plus tard au fidèle Tom Wills, allez donc faire une visite aux principaux prêteurs sur gages pour voir si deux gros brillants viennent d'être engagés.

4. Nuit d'épouvante

Cette nuit, épouvantable entre toutes, défila comme un vertigineux film d'horreur, devant les yeux de Virginia Conti.

Le docteur Robson l'avait trouvée fort abattue et lui avait conseillé la mer ; cet homme précieux fit davantage : immédiatement, il eut sous la main une adorable villa sur la plage de Brighton.

Lucia avait été congédiée et Virginia avait dû se contenter d'une souillon de campagne, maritorne d'un âge incertain, pour la remplacer.

Ce soir-là, la jeune femme sentait la solitude peser sur elle.

C'était l'heure de la dernière lumière sur la mer.

Elle vit les dundees à la voilure mamelue fondre dans la brume des horizons, les cotres de pêche fuir sous le vent.

L'ombre venait ; au loin, les gros cargos charbonniers de Goole et de Hull n'étaient plus que des contours vaguement mobiles. Bientôt ne furent plus visibles que les étoiles de leurs feux de bord, voyageant par trois.

L'âme superstitieuse de la Sud-Américaine se complaisait un peu à la sensation morbide de la peur.

Les regards de la jeune femme errèrent parmi les étoiles : au ras de la mer, la hautaine constellation du Sagittaire allumait ses feux mornes.

« Les astres de malheur », songea Virginia.

Il lui sembla tout à coup que la grêle silhouette sidérale s'animait, faisait des gestes de menace dans les ténèbres : elle ressemblait à celle du docteur Robson.

Un moment, la pensée de la Péruvienne s'arrêta sur la singulière personnalité du médecin.

Elle se dit à nouveau que c'était un « homme précieux » ; ne lui avait-il pas « déniché » immédiatement le fiancé qu'il lui fallait, le sénile Lord Winchester, tout en lui affirmant que ce malheureux n'avait plus trois mois à vivre ?

« Bah ! il exigera une commission, murmura Virginia avec mépris, et puis, je serai une bonne compagne pour ce noble malade ! »

Comme la nuit était devenue lourde et silencieuse !

Au ciel, une à une, les étoiles s'éteignaient, balayées par de gros nuages ; l'air fraîchit soudain.

Alors, elle remarqua l'isolement de la villa.

Celle-ci était blottie dans un creux de dune au-delà s'étendait une lande stérile, coupée par l'âpre végétation des salicornes et des chardons bleus.

A deux milles au nord-est, Brighton était un éclaboussement de lumières, et le grand pont semblait un sautoir immense perdu par quelque géant de vieux conte.

Cela reporta la pensée de la jeune femme vers ses bijoux qu'elle gardait près d'elle dans la villa solitaire.

« Mon Dieu, gémit-elle, je voudrais partir d'ici ! »

La porte du boudoir s'ouvrit en grinçant ; Virginia sursauta. Ce n'était pourtant que la vieille servante qui s'avavançait vers elle, les bras ballants, les traits tirés, les yeux lourds de sommeil.

— J'dois vous dire, m'ame, balbutia-t-elle, que c'machin ne va pas.

De son doigt ridé, elle indiqua un commutateur.

Virginia le tourna ; la pièce resta sombre.

— Vous voyez, m'ame, ça marche pas, ces choses du diable. Y a pas d'lumière, alors j'mis dit comme ça, que m'ame serait bien gentille, si elle me permettait d'aller m'coucher.

La pauvre vieille tanguait sur ses jambes, comme une barque dans la houle.

— Y a pas à dire, grogna la femme en s'en allant, j'ai jamais eu sommeil comme ça de toute ma vie.

La jeune veuve entendit son pas traînant s'éteindre dans l'escalier, puis le silence envahit la maison.

« Je devrais faire comme elle », se dit Virginia, puis, parlant à voix haute comme pour se rassurer elle-même :

— Demain, j'adresserai une réclamation en règle à la compagnie d'électricité. Ils soignent leurs clients, dans ce pays !

Elle alluma une bougie, mais la petite flamme pointue et vacillante éveilla de telles ombres sur les murs que Virginia la souffla en frissonnant.

« Mais de fait, si je téléphonais ? »

D'une main fébrile, elle décrocha le cornet acoustique... Rien.

— Allô ! Allô !

Pas une voix ne répondit à l'autre bout du fil.

Frénétiquement, elle abaissa la fourche de l'appareil.

Ni grésillement, ni déclic, ni bruit de friture ne lui parvinrent : l'appareil était muet comme la nuit ambiante.

« Ils auront coupé le courant parce que l'orage menace », se dit Virginia, sentant qu'elle devait se rassurer elle-même.

En effet, des lueurs mauves éclaboussaient la nue. Un roulement sourd ébranla l'espace.

Soudain, Virginia eut un geste de recul : un long éclair en

nappe venait d'éclairer les contours d'une dune proche, et sur le faîte, se tenait une haute silhouette d'homme.

— Qui vive ? cria-t-elle.

Personne ne répondit. Un second éclair fusa, mais la dune était déserte.

« Oh ! les fantômes ! », frissonna la Péruvienne.

Mais, dans le tiroir de son secrétaire, elle prit le petit revolver automatique.

De sentir dans sa main la crosse glaciale, de caresser le canon d'acier bleui, lui fit du bien : elle eut un geste d'insouciance.

« Je plains celui qui se hasardera trop près ! »

Car elle savait manier une arme à feu.

— Je n'ai jamais raté un coup de revolver, dit-elle à haute voix, comme si « quelqu'un » pouvait l'entendre.

Elle poussa un soupir d'aise en sentant les draps frais lui caresser les membres fiévreux. Puis le sommeil la saisit, entrecoupé de cauchemars, hanté d'entités vagues mais féroces.

*

Avait-elle dormi ?

A présent, elle était éveillée, le coude appuyé sur l'oreiller, aux écoutes des ténèbres.

Quelqu'un avait marché près d'elle.

— Qui est là ?

Mais sa voix n'était qu'un souffle, sa poitrine oppressée ne laissait passer qu'un murmure d'effroi.

Brusquement, elle entendit : des pas glissants rôdaient dans la chambre voisine !

Lentement, elle sortit une main des couvertures et pressa le bouton de la sonnette.

Rien : le grelottement du timbre ne se fit même pas entendre.

« Aurait-on... coupé... les... fils ? » se demanda-t-elle avec angoisse.

Mais alors elle vit : une raie lumineuse se dessinait sous la porte.

Virginia avait connu la vie d'aventures, les grands espaces libres, où l'on sait payer de sa personne... Résolument, elle se laissa tomber hors du lit et, d'un geste rapide et silencieux, elle fit glisser la balle dans le canon de son revolver.

Puis, s'approchant à pas feutrés de la porte, elle colla son œil au trou de la serrure.

Ce fut plus fort qu'elle : elle poussa un cri sauvage.

Dans la pièce contiguë, dans le halo blême d'une lampe sourde,

elle venait de reconnaître le visage émacié de Lord Winchester !

C'étaient bien ses traits séniles et tirés, ses yeux morts, sa bouche à la lippe pendante, mais une expression de basse avidité était à présent répandue sur cette face torturée par la maladie.

A son cri, répondit un juron étouffé ; la lampe sourde s'éteignit en un déclic. Virginia entendit une fuite de pas précipités.

Mais ce n'était plus la peur qui possédait Virginia Conti ; si l'idée d'avoir à se défendre contre des spectres lui était horrible, elle ne craignait pas les hommes.

Vivement, elle ouvrit la porte, l'arme braquée.

La pièce était vide.

— Lizzie ! Allô ! Lizzie ! appela-t-elle.

Mais la vieille bonne ne répondait pas.

Virginia s'élança vers sa chambre, poussa la porte, et l'horreur la cambra tout entière.

Dans la clarté blême de la lune, la vieille Lizzie gisait immobile sur son lit, les yeux vitreux, la bouche noire, ouverte sur un cri inaudible.

— Morte ! Morte ! hurla la veuve.

D'une main frémissante, elle tâta les joues de la servante et la retira aussitôt : cette chair était glacée et rigide.

Dans le jardin, la grille grinça.

Une rage froide envahit la jeune femme. Elle entendit un pas hésiter sur le gravier et en deux bonds, elle gagna l'huis.

Une haute silhouette d'homme tentait de se défilier derrière un massif de fusains.

Rapidement, Virginia visa. Le coup partit.

Un cri terrible y répondit, puis, dans l'ombre, un corps tomba...

Comme folle, la señora Conti se mit à courir à travers champs vers Brighton, dont elle voyait au loin blondir faiblement les toits dans l'aube naissante.

*

Quand elle revint, accompagnée des policiers, elle vit sa villa envahie par une foule effarée de pêcheurs et de marinières ; deux gardiens de plage s'affairaient parmi eux, se donnant des airs d'importance, puisqu'ils représentaient l'autorité.

— Il y a une vieille femme morte là-haut, brigadier, dit l'un des gardiens ; et là-bas, dans l'herbe, nous avons trouvé un des cambrioleurs, qui semble avoir reçu son compte.

Pâle d'horreur, Virginia Conti s'approcha de la forme sanglante et immobile, et soudain, elle poussa un hurlement de dément : Karl

Wenghof !

Son premier amour, l'homme qui avait été jadis son fiancé.

Alors, elle tourna ses yeux vers le ciel, vers la lande déserte, vers la mer grondante et, comme en une prière, un nom lui monta aux lèvres :

— Harry Dickson !

Mais l'univers resta muet à cet appel ultime.

5. Le refrain de la Banshee

Deux jours durant, Virginia garda le lit, en proie à une fièvre intense.

Du fond de ses cauchemars, Karl Wenghof la regardait, blême et sanglant ; elle lui tendait ses bras, lui demandant pardon, mais il se détournait d'elle, avec un regard lourd de reproches.

Des mêmes ténèbres, émergeait le visage ravagé de Lord Winchester, suivi par un pinceau lumineux, comme un avion pris dans les feux d'un projecteur.

Elle était revenue à Londres, mais au lieu du repos qu'elle espérait y trouver, elle y connut la torture morale des longs interrogatoires policiers.

Elle dut raconter la lamentable histoire de ses premières amours avec Karl, son mariage avec le sénile cousin de son père, sa fortune soudaine.

Le fonctionnaire de police qui l'interrogeait, la fixait d'un regard glacé, et il sembla à la belle veuve que ce regard devenait plus dur, presque méprisant, quand il fut question de sa prochaine union avec Lord Winchester.

— Tout le monde sait que les jours de Sa Seigneurie sont comptés, votre rôle auprès de lui sera celui d'une garde-malade, señora, remarqua le fonctionnaire.

Virginia rougit :

— Je tenais à devenir Anglaise, murmura-t-elle.

— Oh, vraiment ? dit l'homme avec beaucoup de froideur.

— Mais rien ne dit que je deviendrai Lady Winchester, repartit brusquement la Péruvienne.

Le policier la regarda longuement, une lueur singulière dans les yeux.

Alors Virginia n'y tint plus, et d'une traite, elle raconta l'affreuse nuit de Brighton et l'apparition criminelle du lord dans la villa.

Quand elle eut achevé son récit, le fonctionnaire garda quelque temps le silence, puis il se mit à parler avec une lenteur calculée.

— Depuis des semaines, mes hommes montent la garde auprès du lord, à sa propre requête. Il semble craindre quelque entreprise hostile contre lui.

» Peut-être ne sont-ce là que des lubies de malade ; mais la

famille du lord est puissante et nous n'avons pu lui refuser cette surveillance.

» Quoi qu'il en soit, je puis vous assurer que les trois dernières nuits, Lord Winchester les a passées dans son fauteuil, en proie à une pénible insomnie.

— Mais l'homme que j'ai vu dans la nuit, je l'ai vu comme je vous vois, je vous le jure, et c'était Lord Winchester ! s'écria la señora Conti.

Le policier fit un geste vague.

— Une hallucination, sans doute.

Virginia se voila le visage.

— Des bandits, des fantômes, des visions terrifiantes dans la nuit, Seigneur, sur quelle terre de malheur ai-je donc abordé ?

— L'Angleterre, madame, répliqua l'inspecteur de police sur un ton un peu doctoral, fut de tout temps la terre de prédilection des revenants et des maisons hantées. Bien que je ne veuille pas me moquer des traditions et des croyances de mon pays, je n'y ajoute aucune foi. Mais l'expérience m'a appris que trop souvent, la superstition sert la sombre cause du crime. J'espère que vous me comprenez.

Le fonctionnaire se leva pour prendre congé. Virginia le retint cependant et essaya de reporter la conversation sur le cas de l'ingénieur Wenghof.

— Je ne puis croire qu'il ait trempé dans cette horrible conspiration contre moi, dit-elle.

— Je regrette de ne pouvoir partager cette opinion, répondit le fonctionnaire avec un peu d'ironie. Nous tâcherons de tirer cette affaire au clair, mais je crains que nous ne puissions compter que sur nous-mêmes ; l'homme est gravement blessé, et je ne pense pas qu'il puisse en réchapper.

— Ne dites pas cela ! supplia la Péruvienne, ce serait trop affreux ! Et ne me dites pas non plus qu'il s'est joint à une bande de misérables pour me dépouiller. Harry Dickson lui-même paraît de cet avis...

Le policier fit la moue.

— Harry Dickson ! Comme si Harry Dickson ne pouvait pas se tromper comme les autres. Je ne veux pas mettre en doute les qualités extraordinaires de ce détective, mais j'ose affirmer qu'il fait fausse route, s'il croit Wenghof innocent.

» Voyons, on le trouve dans votre jardin, avec une balle dans la tête ; dans sa poche, on découvre deux reconnaissances d'un prêteur sur gages, mentionnant le dépôt de deux brillants de grande valeur ! Adieu, madame !

La jeune femme poussa un gémissement de désespoir.

Une heure plus tard, le docteur Robson se fit annoncer.

— L'état du lord s'aggrave singulièrement, lui confia-t-il. J'ai passé trois nuits à son chevet...

— Trois nuits ? Lesquelles ?

— L'étrange question, mais les trois dernières, pardi !

— Et la nuit du crime de Brighton, étiez-vous auprès de lui ?

Le docteur fronça ses lourds sourcils.

— Certainement. Il y avait du reste une ronde de police très active cette nuit-là.

— Etrange ! Etrange ! murmura Virginia.

— Pourquoi donc, señora ? En fait de choses étranges, je vais vous en citer qui se sont passées précisément au cours de cette nuit.

» Il était près de minuit, quand soudain, le lord s'est dressé et, d'une voix forte, que nous ne lui connaissions plus depuis des années, s'est écrié : « Virginia, où êtes-vous ? »

» J'ai essayé de le calmer, car il tremblait de tous ses membres.

— Quelque chose d'effrayant arrive à Virginia ! frissonnait-il.

La jeune femme épongea son front moite de sueur.

— Rien ne dit qu'en ces moments Lord Winchester n'ait pu vous apparaître, madame. La télépathie appartient à la science, malgré le mystère qui l'entoure ; les manifestations à distance sont des réalités constatées et contrôlées, et non seulement les morts, mais les vivants aussi peuvent avoir leurs fantômes.

— Fantômes ! sanglota Virginia, je n'entends donc plus que ce mot-là ! Tout le monde se ligue-t-il contre moi, pour faire chavirer ma pauvre raison ?

Le docteur Robson secoua gravement la tête, et la quitta sur ces paroles redoutables.

— Qui donc me délivrera de ce cauchemar ? se lamenta la créole en se tordant les mains.

... Et la réponse vint ; la porte s'ouvrit doucement, après un petit coup discret, et Harry Dickson s'inclina devant la désespérée.

*

— Vous sentez-vous la force de sacrifier une nuit tout entière, non seulement à l'insomnie, mais aussi à une course lointaine et assez pénible ?

Un sourire de bonheur plissa les lèvres de la jeune veuve.

— Avec vous, Mr. Dickson... Oh ! quelle joie ! Auprès de vous, je retrouve cette tranquillité d'âme que je n'ai plus connue depuis mon arrivée en Angleterre.

Le détective se détourna, légèrement ému par cette confiance.

— Karl Wenghof... commença Virginia.

— Hm, il pourrait aller mieux, murmura Harry Dickson, le regard sombre. A propos, madame, voulez-vous me donner le revolver qui vous a servi à l'abattre ?

La créole tira l'arme du fond d'un placard, et la tendit au détective avec un frisson de dégoût.

— Mon pauvre Karl ! gémit-elle.

— Combien de fois avez-vous tiré ? demanda Dickson brusquement.

— On prétend avoir entendu deux coups de feu. Il n'est pas impossible que j'aie par deux fois pressé la détente.

— En attendant, il n'y a qu'une cartouche qui manque à ce chargeur, répondit Harry Dickson.

— Mais l'autre coup de feu ! s'exclama la veuve, en proie à un pressentiment subit.

— L'avenir nous apprendra d'où il est parti. Je suis heureux que le zélé inspecteur de police n'ait pas eu l'idée d'emporter ce revolver, fit Dickson avec une pointe de moquerie dans la voix.

» Et maintenant... êtes-vous prête à m'accompagner ?

— Je voulais sortir moi aussi.

— Ah ! Puis-je vous demander le but de votre promenade ?

Les joues de la veuve se couvrirent d'un vif incarnat.

— Je voulais aller à Belgravia, murmura-t-elle.

— Pour voir le lord ?

Elle acquiesça avec un embarras visible.

— Sans qu'il vous vît, sans doute ?

— Mr. Dickson, lisez-vous au fond de la pensée des gens ? s'écria Virginia.

— Cela m'arrive quelquefois, señora. Je vous avoue que votre idée est excellente, certes, elle prolonge notre expédition de quelques milles, car je désire vous accompagner.

Ils descendirent d'auto à une demi-lieue de la lugubre résidence du gentilhomme.

C'était une de ces sinistres nuits de Londres.

Le *fog* enfumait les rues ; les derniers passants fuyaient, ombres parmi les ombres ; les trompes des autobus, les klaxons des autos et les coups de sifflet des cabs retentissaient, rageurs et obstinés.

Près du lamentable parc de Belgravia, le brouillard s'était fait moins dense, mais il suffisait à masquer l'approche des deux promeneurs nocturnes.

Dans la morne façade de la demeure, luisait le carré jaune d'une fenêtre éclairée.

Tout à coup, un agent surgit à leurs côtés.

— Allô, que faites-vous...

— Rien de mal, mon vieux Dick, ne vous en faites pas.

L'agent eut un geste de joyeuse surprise.

— C'est vous, Mr. Dickson ? Tonnerre, j'aime mieux cela, on deviendrait neurasthénique en ce macabre endroit ! Vous pouvez me croire, Mr. Dickson, mais je préfère être de service à Whitechapel, plutôt que de servir de chien de garde au mort vivant qui est là-dedans !

— Bah ! dans une demi-heure, c'est la relève, et alors, ce sera un toddy bien épicé, sans doute, mon vieux Dick ? railla le détective, en jetant un regard sur la trogne enluminée de l'agent.

— Dieu vous écoute, Mr. Dickson. Mais on ne peut rien vous cacher ! répondit l'homme avec un gros rire.

Doucement, Dickson et sa compagne s'étaient approchés de la fenêtre ; par l'interstice du store, Virginia put voir le visage tourmenté de son fiancé penché sur les pages d'une bible.

— Vous l'avez vu ? murmura le détective.

Pour toute réponse, la veuve lui serra nerveusement le bras.

— Allons-nous-en. Nous allons nous enfoncer dans les pires quartiers de Londres : avez-vous peur ?

— Peur ? Avec vous !

Ils pressèrent le pas ; lentement, la nuit et le brouillard les engloutirent...

*

Ils avaient atteint les bords de la Tamise.

La *river* roulait des ondes opaques, à peine fléchées de quelques reflets livides.

Les feux de position des navires à quai s'entouraient d'un halo fauve ; le lamento du carillon de Westminster piqua au loin une heure tardive sur les eaux désolées.

Derrière les promeneurs, Battersea, quartier morne et sans joie, s'endormait ; Tottenham Court Road éteignait ses dernières lumières.

— Venez, murmura Dickson, et quoi que vous puissiez voir, pas un cri, pas un mot.

Virginia frémit en voyant la rue sinistre qui s'ouvrait devant eux. Des silhouettes suspectes surgissaient tout à coup à leurs côtés, pour disparaître aussitôt dans des porches pleins de ténèbres. Des pas feutrés de rôdeurs glissaient autour d'eux.

Partout on sentait des présences hostiles, aux aguets.

Parfois, un rire hystérique de femme fusait, et s'achevait en une plainte ou en un hoquet d'ivresse.

Tout à coup, Harry Dickson s'arrêta et força sa compagne à se blottir avec lui dans l'ombre d'une porte voisine.

Un chant bizarre venait de s'élever dans la nuit.

*Oh, la Banshee – Patsy.
C'est la Banshee, oh Patsy.
Oh ! Oh ! Patsy.*

Sur un mode infiniment plaintif, cette chanson pleurait dans l'ombre. Virginia regarda son compagnon. Elle fut surprise de lui voir un visage fermé, un regard dur ; elle sentit que tous ses nerfs étaient en éveil.

— Mr. Dickson...

— Chut ! Je vous en prie...

La mélodie se faisait plus lointaine et, peu à peu, le silence reprenait possession de la rue.

— Mr. Dickson qu'est-ce que c'est qu'une Banshee ?

— Une Banshee ? C'est une fée d'Irlande, qui a la vilaine habitude de venir annoncer la mort au pauvre monde.

— Et cette chanson ?

— Annonce certainement la mort à quelqu'un. Sans doute qu'à cette minute, derrière une de ces fenêtres closes, quelqu'un sent le frisson de la petite mort lui passer sur l'échine, en se demandant si, le lendemain, il verra le soleil se lever sur la *river*. A moins que...

— Quoi donc, Mr. Dickson ?

— Oh, rien... répondit brièvement le détective, un sourire étrange sur les lèvres.

— Cet air traînant et mélancolique vous fait froid au cœur. Quelle effrayante chanson !

— Moins effrayante que ceux qui la chantent !

Virginia posa une main tremblante sur le bras du détective.

— Mr. Dickson... cette chanson... ne fut-elle pas chantée... pour vous... pour moi, peut-être ? Quelqu'un se doute-t-il de notre présence en ces lieux ?

— Oh ! je ne le crois guère, répondit le détective en riant doucement.

Mais il parut à la Péruvienne que quelque chose dans l'attitude de son compagnon démentait cette belle insouciance.

Ils se trouvaient à présent dans une sorte d'impasse torve, où luisaient vaguement les contours de deux petites fenêtres.

Dickson fit signe à la jeune femme de s'approcher de l'une d'elles.

— Ne faites pas de bruit, murmura-t-il, nous sommes devant un des plus affreux repaires de bandits de Londres. Courage. Regardez. Machinalement, elle obéit.

Dans la clarté douteuse d'une lampe à pétrole, elle ne distingua d'abord que des visages sombres et hagards.

Elle vit à travers un brouillard de fumée de pipe des fronts bas, marqués par le crime, des yeux de tigre, des mains affreuses.

On aurait dû s'attendre, de la part de cette épouvantable assemblée, à un concert de cris, d'imprécations et d'injures ; pourtant, il n'en était rien.

Un mortel silence régnait dans le réduit, à peine troublé pas le glouglou d'une bouteille, par un soupir, par un grondement de bête fauve.

Alors, à l'une des tables, un homme se dressa.

La créole poussa un gémissement d'horreur, et lentement, elle se laissa choir dans les bras de Dickson... évanouie.

Elle venait de reconnaître Lord Winchester.

6. Du rouge, du vert et du trèfle

Les heures qui suivirent furent singulièrement tourmentées pour Harry Dickson.

L'aube le trouva plongé dans une profonde méditation ; il voyait devant lui les « deux Lords Winchester » de la nuit écoulée.

« Un sosie ? L'histoire des doubles est vieille comme le monde, tout le monde a le sien sur la vaste terre, dit-on. Pourtant, je n'y crois pas dans le cas qui nous occupe. »

Il regarda autour de lui et sourit. « J'avais presque oublié où je me trouvais ! » Car ce n'était pas dans le confortable home de Baker Street que le détective avait passé le reste de la nuit, mais à l'infirmierie de la prison de Newgate, au chevet de Karl Wenghof.

Vainement, il avait espéré que, dans son délire, le blessé aurait pu murmurer des mots de nature à dissiper le mystère qui l'entourait.

Seule la respiration saccadée du malade avait rempli la triste chambre, où une petite veilleuse clignotait lugubrement dans les premières grisailles du matin.

Le chirurgien de service entra.

— J'espère que vous allez l'opérer, docteur, dit Harry Dickson. Vous êtes un homme habile et je crois que vous sauverez ce malheureux ; quant à moi, je voudrais un petit présent en souvenir de ma nuit blanche.

— Quoi donc, Mr. Dickson ?

— La balle qui s'est logée si indûment dans le crâne de cet homme !

— Entendu, sir, voici les infirmiers. L'opération sera menée rondement, le projectile n'a pas pénétré trop profondément.

Karl Wenghof fut déposé sur une civière et transporté à la salle d'opération ; resté seul, le détective bourra pensivement sa pipe.

Comme il faisait flamber l'allumette, il resta tout à coup la main en l'air, immobile, frappé de stupeur.

— Tonnerre ! dit-il.

La flamme lui grilla les doigts : il s'en aperçut à peine, tant il venait d'être surpris par ce qu'il venait de découvrir.

C'était, en apparence, peu de chose.

Un trèfle racorni se collait au bas de sa jaquette et, comme il voulait le détacher, il remarqua que la petite plante adhéraient fortement à l'étoffe.

Harry Dickson sifflota doucement entre ses dents.

— Ils sont diantrement forts, les bougres, murmura-t-il, et bien sûrs d'eux-mêmes, puisqu'ils m'avertissent !

» Mais, ce faisant, ils signent leur œuvre, je crois savoir maintenant où le bât blesse.

» L'homme qui ressemble comme un frère à Lord Winchester... bien, bien, on connaît cela. Et puis, ces deux reconnaissances trouvées dans la poche de l'ingénieur ! Certes, cela suffisait pour dérouter la police officielle, mais pour moi, ce ne fut qu'une malice cousue de fil blanc.

» Voyons la balle... ces objets ne sont pas précisément bavards ; pourtant, je crois que celle-ci me fera quelques confidences.

Avec un peu d'impatience, il se mit à arpenter la pièce, s'arrêta aux fenêtres grillagées, éprouva la solidité des croisillons de fer, lut la prose austère des pancartes du règlement intérieur.

Enfin, le chirurgien revint, la mine satisfaite.

— Je ne suis pas mécontent de moi, dit le praticien. Tout a marché à souhait.

— Sauf complications ultérieures, n'est-ce pas ? ajouta Dickson avec une pointe de raillerie.

Le docteur prit le mot du bon côté.

— Vous parlez le langage de la Faculté comme nous-mêmes, Mr. Dickson ! Et voici votre salaire pour votre nuit de garde, ajouta-t-il en lui tendant un petit cône de plomb.

Ce fut au tour de Dickson de faire une grimace de satisfaction.

— La balle a parlé davantage que le blessé, et il n'aurait pu faire mieux, dit-il en s'esquivant.

En regagnant son home, le détective monologua :

— Virginia Conti est déchargée d'un remords : ce n'est pas elle qui a abattu son ancien fiancé. Elle maniait un browning, le soir de l'agression de Brighton, et voici la balle d'un Webley. Bonne trouvaille et bon début de journée.

Il trouva son fidèle Tom, gravement occupé à... chasser les mouches.

— Belle occupation pour un détective, ricana le maître.

— Oh ! Mr. Dickson, dit Tom, j'ai fait mieux avant cela ! J'ai découvert le prêteur sur gages, c'est...

— Phil Taylor.

— Hein ? quoi ? Vous le savez ? s'écria Tom, déçu. Et comment ?

— J'ai les reconnaissances ; on les a trouvées dans la poche de l'homme blessé lors de l'entreprise contre la villa de Brighton.

» Elles sont signées par Taylor. Mais puisque vous l'avez découvert d'une autre façon, je ne puis vous enlever votre part de

mérite dans les recherches.

Le visage de Tom Wills se rasséréna.

— Alors, il ne nous reste qu'à pincer le bandit ; nous l'avons sous la main : c'est le blessé.

— Tut ! Tut ! Vous pourriez faire votre chemin dans la police officielle, mon petit. Souffrez pourtant que je ne partage pas votre avis. Il nous faut connaître l'individu qui a engagé les brillants chez Taylor.

— Un malin, riposta Tom, il est venu entre chien et loup. La boutique de Taylor était obscure et ce damné Juif trouve que le gaz est trop cher. Il n'a pu voir son visage.

— Qui ne m'intéresse pas trop, je préfère ses doigts.

— Hein ?

— Doigts, Tom. J'ai dit « doigts », faut-il que j'épelle ?

— Vous êtes trop fort pour moi, grogna Tom, je me demande ce que les doigts de cet homme viennent faire dans cette histoire, si ce n'est pour voler ou tuer.

— Une petite visite chez Phil Taylor vous en apprendra davantage.

» Mais dites-moi, petit, qui vous a gâché votre complet neuf ?

— Mon complet ? Qu'y manque-t-il ?

— Manquer... ce n'est pas le mot qu'il fallait dire. Mais il a reçu quelques accessoires dont il aurait pu se passer.

Tom Wills se tourna aux trois quarts vers la glace et poussa une exclamation de dépit.

— De la peinture fraîche ! Je me demande comment j'ai pu faire cela ?

— Ne cherchez pas, Tom, dit gravement le détective. Ces deux petits disques, l'un rouge, l'autre vert, y furent apportés par une main malveillante, mais diablement habile.

— Que signifie... ?

— « On » nous avertit de ne pas nous mêler d'une certaine affaire qui nous intéresse. « On » se croit bien sûr de l'impunité pour nous braver de la sorte.

» Mais deux gouttes de benzine et un chiffon suffiront pour votre costume, Tom. Otez-moi vivement cette peinture, après quoi nous irons faire un tour chez Phil Taylor.

Une demi-heure plus tard, ils entrèrent dans la malodorante échoppe de Cheapside, où le regrattier les reçut avec un grognement de bienvenue.

— Donnez-moi l'étui aux brillants, Mr. Taylor, demanda brièvement le détective.

Le Juif obéit en silence.

— Je l'emporte, adieu, Phil, dit le détective.

— Adieu ! répondit l'homme à voix basse.

Revenu dans Baker Street, le détective soumit le couvercle de l'étui à l'examen d'une puissante loupe.

— Parfait ! Parfait ! marmotta-t-il à deux reprises. Quelle magnifique empreinte digitale ! Bertillon en personne ne pourrait mieux la réussir. Voyez vous-même, Tom.

— C'est vrai, concéda l'élève, et quel heureux hasard !

— Pas du tout, le hasard n'est pas en jeu.

— Alors, cela me dépasse, répondit simplement Tom.

— Le couvercle de l'étui est recouvert d'une fine couche de cire blanche, Tom, qui garde jalousement les empreintes digitales du bonhomme qui vint engager les brillants.

— Comment cette cire est-elle venue là ? demanda Tom avec méfiance.

— C'est de règle, Tom ! Notre ami Taylor, ainsi que nombre de ses confrères, est un indicateur zélé de la police. Comprenez-vous comment on demande leur signature à messieurs les voleurs ?

— Superbe ! s'exclama Tom Wills avec enthousiasme.

Mais Harry Dickson était redevenu grave.

— L'heure de plaisanter est passée, mon brave ami, dit le maître, nous allons maintenant agir.

— Bravo !

— Pas si vite ! Rappelez-vous la couleur rouge et verte de tout à l'heure ; à cela, j'ajoute un trèfle. Cela vous dit-il quelque chose ?

— Pas le moins du monde, maître.

— Pensez à la bande de Dublin. Allons, Tom, vous avez été un bon élève jadis, à l'école, et je crois même que vous avez remporté un prix de géographie. Dites-moi où se trouve cette chère et bonne ville de Dublin.

— En Irlande, mais...

— En Irlande, vous l'avez dit, et le rouge, le vert et le trèfle, cela veut dire la verte Erin ! Tom, nous avons affaire à l'horrible bande du *Shamrock sanglant* !^[7]

Tom Wills poussa un cri :

— Comment, cette terrible association de bandits qui, sous le couvert du *Sinn-fein*, se livrent aux pires forfaitures ?

— Tout juste. Naguère, elle nous a déjà donné du fil à retordre et, par mes soins, quelques-uns de ses membres ont fini au bout de la corde de Newgate ; pourtant, leur chef est parvenu à me brûler la politesse. C'est lui qui a apposé si bénévolement l'empreinte sur le couvercle de l'étui de Phil Taylor.

» Ils se trouvent à Londres en ce moment, attirés par la fortune de la veuve Conti, et poussés par leur formidable soif de sang et de rapine. Ils ont leurs petites entrées aux cabaret du *Rat musqué*, ce qui

me fait croire qu'ils ont dû faire alliance avec la redoutable bande des « rats d'égout », qui a établi son quartier général dans le Londres souterrain, dans le monde horrible des cloaques.

» Il nous faudra pénétrer dans l'ancre de la bête, mon fils, et pour cela, j'ai besoin de votre concours.

— Vrai ! jubila Tom. Chouette ! je commençais à me rouiller !

— Allez, et ne revenez que sous la forme du « pauvre Tom ».

Tom Wills gloussa de plaisir : c'était un genre de déguisement qu'il chérissait entre tous, celui d'un gavroche déguenillé, hantant les quartiers de la basse pègre de la City.

— En cinq secs, maître, je suis de retour, sale et pouilleux à faire hurler la bonne Mrs. Crown !

Resté seul, le détective prit dans son portefeuille une photographie, qu'il examina avec soin. C'était celle de Lord Winchester, assis dans son fauteuil, la tête péniblement courbée vers le sol.

La photo avait été prise de la fenêtre, à l'aide d'un appareil très perfectionné.

— Il est bien regrettable pour la bande du *Shamrock* que l'illusion d'optique n'existe pas pour les appareils photographiques, comme pour les organes visuels des hommes.

» Aha ! en voilà une trame qui en dit long !

Ce disant, le détective examina soigneusement le portrait du lord, à l'aide d'une forte lentille.

Des taches curieuses et des stries obliques apparaissaient sur le visage de Winchester. En les voyant, Harry Dickson se mit à rire, une expression de triomphe glissa sur ses traits.

— La perfection est l'ennemi du mieux, mylord ! monologua-t-il. Et voici que bien des choses du passé s'éclairent !

— Coucou !

Tom Wills poussa par l'entrebâillement de la porte une lamentable figure de papier mâché, illustrée d'ecchymoses, hérissée de bosses.

— Mon prince, un p'tit sou siouplaît, pleurnicha le boy, mon père, le capitaine aux Horse Guards, il est mort à la guerre, alors qu'il avait tué cinquante Allemands de sa propre main. Et ma mère n'a pas eu de pension, parce qu'en mourant, mon père, il a dit à son général qu'il était un « lippopotame »... pas mon père, le général. Y a plus de justice pour le pauvre monde et pour les héros de la guerre !

— Rien du tout ! lui jeta le détective en plaisantant.

— Alors, que le Old Nick te f... le choléra et change ton whisky en eau de pluie ! Va... eh, purée !

— Bravo, Tom, vous voilà dans la note. A l'ouvrage, mon garçon.

Il se mit à lui expliquer minutieusement le plan d'attaque.

— Merveilleux ! Epatant ! Formidable !

C'était Tom Wills qui poussait ces cris d'enthousiasme.

Tout à coup, leur entretien fut interrompu par le bruit d'une vive discussion qui se tenait dans le vestibule ; ils entendirent la voix aiguë de Mrs. Crown, la gouvernante :

— Allons, calmez-vous, la petite dame, on y va, un peu de patience.

— Cachez-vous, Tom ! ordonna le détective.

A peine le jeune homme se fut-il éclipsé dans la chambre voisine, que la porte du cabinet de travail s'ouvrit violemment : une forme féminine s'élança à l'intérieur et vint s'effondrer aux pieds de Dickson.

— Marquise Lola da Silveira, levez-vous, dit froidement le détective.

Tom Wills, qui regardait par le trou de la serrure, poussa une exclamation étouffée.

Il venait de reconnaître la jolie Lucia, l'ancienne soubrette de Virginia Conti.

7. La sarbacane

Interdite, la jeune femme se tenait devant Harry Dickson.

— Ainsi... vous saviez que...

— Oui, señora, cela et bien d'autres choses encore, mais qu'est-ce qui me vaut cet honneur ?

Elle ne l'écoutait plus, ses traits avaient pris une expression de vive terreur.

— Fermez la fenêtre ! s'exclama-t-elle, pour l'amour de Dieu, fermez la fenêtre.

Comme Dickson hésitait, elle s'élança elle-même.

— Flocc !

Ce fut un bruit à peine perceptible, comme celui que fait une grosse mouche en heurtant une vitre.

Lola da Silveira poussa un cri de douleur :

— Je suis perdue !

Elle chancela et s'écroula sur le tapis.

— Démons ! hurla Dickson, brandissant le poing vers des êtres invisibles.

Il se pencha sur la jeune femme, dont le visage se crispait affreusement ; Harry Dickson sursauta :

— Tom, ma trousse, vite, vite !

Quelques secondes plus tard, il tenait en main un bistouri tranchant.

— Où peut-elle avoir été frappée ? ... Ah !

Le détective venait d'apercevoir une minuscule fléchette, à peine plus grosse qu'une épine, qui s'était plantée dans le cou de la jeune femme.

Avec des précautions infinies, comme s'il maniait un objet terriblement dangereux, le détective la retira et la posa sur une soucoupe ; après quoi, il débrida largement la petite plaie.

Du sang coula en abondance, mais la figure de Lola se crispait de plus en plus.

— Cinq, dix secondes peut-être... murmura le détective, et elle passe.

Une suprême hésitation traversa le regard du détective.

— Allons-y ! gronda-t-il, les dents serrées.

Il approcha sa bouche de la plaie et se mit à aspirer violemment le sang.

L'effet ne se fit pas attendre ; les traits de la femme se détendirent, un peu de couleur lui revint aux joues... Lentement, elle ouvrit les yeux.

— Je... ne... suis donc pas... morte ? balbutia-t-elle.

Tout à coup, elle vit Harry Dickson, penché sur elle et essuyant énergiquement ses lèvres ensanglantées.

— Mr. Dickson... vous avez fait cela ? Oh, mon Dieu...

Elle éclata en sanglots.

— Et moi qui ai voulu vous tuer ! pleura-t-elle.

— Nous sommes quittes, señora, car vous venez de me sauver. La flèche au curare m'était destinée. Quant aux cakes empoisonnés... je vous les pardonne, vous venez de racheter votre faute.

— Eh bien, que je sois pendu si j'y comprends grand-chose, opina Tom, qui avait assisté, muet et horrifié, à cette scène rapide.

— Holà, Tom, commencez par ne pas toucher à cette soucoupe, car elle porte la mort. L'épine que vous y voyez n'est autre qu'une fléchette indienne, trempée dans le curare et lancée à l'aide d'une sarbacane. Le curare est un poison effroyable ; une minime quantité, mélangée directement à la masse du sang, provoque la mort au bout de quelques secondes.

— Sans vous... murmura la jeune femme.

— Certes, vous revenez de loin, señora, mais je vous le répète : nous sommes quittes.

— Comment avez-vous pu vous douter qu'il s'agissait de ce poison-là ? demanda Tom. Il vous a fallu réfléchir et agir en quelques secondes.

— On voit que vous étiez jadis un élève modèle, mon cher Tom, tandis que votre maître, au temps merveilleux de sa jeunesse, faisait le désespoir de ses instituteurs en tenant ses condisciples sous le feu de sa... sarbacane en bois de sureau.

» Immédiatement, je me suis rappelé les petites détonations sèches et brèves, et quand j'ai entendu le « floc » caractéristique, je me suis bien douté qu'il ne s'agissait plus d'une innocente plaisanterie de gamin.

— Ah ! le cochon ! s'écria Tom soudainement.

Il s'était approché de la fenêtre, juste à temps pour voir disparaître une silhouette sur le toit d'en face.

— L'avez-vous reconnu, Tom ? demanda le détective.

— C'était la silhouette du docteur Robson, cela, je puis le jurer, mais ce n'était pas sa figure.

— Vraiment ? Cela ne m'étonne pas, répondit le détective.

— Ni moi, dit Lola.

Harry Dickson la regarda d'un air amusé.

— Je crois, madame da Silviera, que l'heure des confidences a

sonné.

Elle inclina sa jolie tête.

Harry Dickson se tourna vers son élève.

— Mon cher garçon, notre expédition se trouve retardée d'une heure, allez prendre un peu de repos, vous en aurez besoin.

Tom se retira après avoir fait un salut cérémonieux à la dame mais, sur le pas de la porte, il se retourna.

— J'ai eu grand plaisir à vous rencontrer aujourd'hui, señora, dit-il, mais il y a quelques jours à peine, j'aurais pris une grande joie aussi à vous tordre le cou.

— Allons, allons, Tom, dit son maître en riant, et la galanterie, qu'en faites-vous ?

— Et les Wentworth-cakes, pensez-vous que je les digère ? s'écria le jeune homme.

— Cette digestion vous aurait coûté bien cher, mais n'oubliez pas que Mme da Silviera a racheté ses erreurs en risquant sa vie, il y a quelques minutes à peine, pour l'homme qui allait devenir son justicier. Un malfaiteur qui s'amende à sa grandeur : non seulement nous lui devons le pardon, mais nous ne pouvons pas lui refuser notre estime. Allez, my boy !

Lola avait écouté ces paroles, les yeux humides.

A peine Tom fut-il parti, qu'elle prit la main du détective.

— Dire que j'ai failli assassiner le plus noble des hommes ! murmura-t-elle d'une voix altérée.

— Si nous parlions d'autre chose ? proposa Dickson.

— Je veux tout vous dire, Mr. Dickson.

— Attendez, señora, voulez-vous me laisser parler à votre place ? Car je vais vous raconter à peu près ce que vous alliez dire.

Sans lui laisser le loisir de l'interrompre, Harry Dickson commença. Il parla longtemps ; et à mesure que son récit avançait, le visage de sa visiteuse exprimait la surprise, puis la stupeur, puis l'effarement.

— Mais vous saviez donc tout, Mr. Dickson ? s'écria-t-elle.

— A peu près... et maintenant, je vais vous dire au revoir, le régisseur va frapper les trois coups pour la scène finale.

8. Dans l'ombre

Ce soir-là, deux hommes, revêtus de longs manteaux imperméables, s'enfoncèrent dans les ténèbres humides de Narrow Street.

De la Tamise proche, venaient les appels de départ et d'arrivée des cargos.

— Voici la barque, maître, dit Tom Wills en s'approchant d'un bout de quai désert, au pied duquel une barque plate tirait sur ses amarres.

— Pas de lumière verte en vue ?

— Non... ah si, la voilà dans la direction de Fish Market. Bon, elle vire de bord.

Harry Dickson lança un coup de sifflet curieusement modulé ; trois ou quatre secondes s'écoulèrent, puis, ouaté par les brumes nocturnes du fleuve, l'appel se répéta dans le lointain.

— Les hommes de Goodfield sont à leur poste ! dit Tom.

Le canot de la police fluviale s'approchait vivement.

— Allô ! Mr. Dickson ? demanda une voix dans l'ombre.

— Présent, inspecteur ! Veuillez monter la garde dans ces parages, je crois que c'est par ici que les rats vont sortir, et j'ose vous promettre un imposant tableau de chasse. Tom Wills et moi, nous allons lever le gibier, dans son terrier même.

— Bonne chance, Mr. Dickson !

— A Dieu va !

Tom venait de déposer un paquet bien ficelé dans le fond de la barque. Son maître y prit place à son tour, et, sans bruit, l'embarcation glissa le long du mur de quai.

— C'est ici !

C'était une large bouche d'égout, bâillant au niveau de l'eau et noire comme la gueule de l'enfer.

La barque s'y engagea, poussée par les coups de rame prudents et presque silencieux de l'élève du détective.

Une odeur affreuse flotta autour d'eux.

— Cela ne sent pas la verveine, grogna Tom, cela me fait tourner le cœur !

— Attention, Tom, dit le maître, le courant va devenir plus dur. Il faudra souquer ferme pour avancer.

— Du courant, et d'où viendrait-il, grands dieux ? Nous

nageons dans de l'huile...

Il avait à peine parlé que l'eau se mettait à clapoter plus fort contre l'avant du bateau ; une force invisible semblait peser contre les rames.

— Souquez dur, Tom, souquez, vous n'en avez que pour vingt yards à peine ! dit Dickson d'une voix encourageante.

Il en fut ainsi, car, après quelques pénibles efforts, la barque se trouva en eau tranquille.

— C'est de la magie ! dit Tom.

Un grand silence régnait alentour, à peine troublé par le froissement de l'onde déchirée par les rames et l'obtusité de la barque. De loin en loin, leur parvenait le cri de rage d'un rat, happé par un confrère.

— Les rats ! fit Tom en frémissant.

— Ce ne sont pas les plus terribles hôtes de ces parages, lui souffla son maître. Attention !

Une étoile venait de s'allumer au fond du long corridor nautique ; Dickson se laissa couler au fond de la barque.

Lentement, la lumière s'approcha. C'était celle d'un fanal porté bas par un homme dont on ne voyait que les larges bottes d'égoutier ; deux hautes silhouettes sombres le suivaient.

— Holà, qui vive ! firent des voix assourdies.

— Gueulez pas, on vous entend, répondit Tom d'une voix hargneuse. Si vous êtes des gabelous, j'ai rien à déclarer, si ce n'est un milliard de dollars en or et six timbres-poste d'un penny.

La lumière du fanal lui tombait en plein sur la figure.

— Pas de blagues, morveux, gronda une voix de rogomme. Tu sais, si je me fâche, je vois *rouge*.

— Et moi, j'en deviens *vert* de peur, riposta Tom.

— Qu'y a-t-il dans ton transatlantique ?

— Du *trèfle* pour mes petits lapins.

— Ça va, file !

— Si tu vas à Buckingham, dis bien le bonjour de ma part à Sa Gracieuse Majesté, lui jeta Tom ; dis-lui que je ne viendrai pas à son thé, j'suis invité à licher un toddy chez l'archevêque de Canterbury dont je suis le neveu en personne.

Les hommes se mirent à rire, et le bateau continua sa route dans l'ombre.

— Dis donc, mylord, cria de loin un des hommes, si tes lapins ne veulent pas de trèfle, ils peuvent avoir de la bidoche ce soir !

Les hommes s'esclaffèrent de plus belle et les ténèbres les engloutirent bientôt.

À la lointaine riposte de l'apache, Tom avait senti que son maître faisait un geste involontaire dans le fond de la barque.

— Qu'est-ce à dire, maître ? demanda le jeune homme.

— L'homme vous disait simplement qu'on allait jeter de la viande aux rats d'égout ce soir ; un meurtre doit avoir été décidé.

» Tonnerre ! le courant ! attention, Tom !

La barque fut prise dans un remous particulièrement violent.

— Machine arrière, Tom !

Ce ne fut qu'un très bref intermède ; déjà, les eaux avaient repris leur calme coutumier.

— C'est passé, maître.

— Je le crains, mon petit.

— Comment, vous le craignez ?

— L'erreur est humaine, mon garçon, et je viens d'en commettre une de taille ! J'étais pourtant dûment averti ! Nous n'aurions pas dû franchir ce tourbillon ; mais j'ai été distrait pendant une courte minute par les trois charmants garçons que nous venons de rencontrer. Tom, mon petit, il va falloir jouer le grand jeu !

— J'avais espéré éviter cela, murmura Tom avec un frisson. Oh ! maître, si cela ratait...

— Pourquoi ? Ayons foi en notre étoile... Attention !

... Cinq minutes plus tard, Tom poussait sa barque dans un tunnel dont les eaux étaient particulièrement basses, car souvent la quille raclait le fond boueux du cloaque.

A l'avant, Harry Dickson était assis, le chapeau enfoncé sur les yeux, serré dans son manteau, dans une attitude morne et inquiète.

Tom ne soufflait mot, il respirait péniblement, le frisson de la petite mort lui passait sur l'échine.

Car Tom savait ce qui allait venir ! Il venait d'apprendre qu'en franchissant le second tourbillon, automatiquement, leurs ennemis avaient été avertis ! Libres encore en apparence, son maître et lui étaient déjà au pouvoir de la bande du *Shamrock sanglant*, les plus hideux forbans du royaume britannique.

Dans les ténèbres, Tom devina des formes qui s'approchaient sur les trottoirs d'alluvions qui longeaient le courant.

Et l'agression fut rapide, sauvage.

Une lampe brilla, un rugissement de triomphe retentit.

— Nous les tenons !

Par deux fois, le browning de Tom cracha ses balles.

Un cri d'agonie retentit et un corps s'effondra dans l'eau fétide du cloaque.

— Chameau ! hurla une voix, tu me le payeras !

Des mains de fer saisirent le jeune homme aux épaules.

Mais soudain, il poussa un cri épouvantable.

A la clarté de la lanterne brandie par les agresseurs, Tom Wills avait vu la large lame d'une hache levée sur la tête de Dickson.

Elle s'abattit avec un bruit mou, atroce... un jet de liquide rouge gicla. Le corps du grand détective roula par-dessus bord, et les eaux sombres du bournier se fermèrent sur lui.

— Bravo, Patsy ! Le flic a son compte ! Hurrah, mes garçons, Harry Dickson est mort !

Tom Wills n'en entendit pas davantage : on venait de lui enfoncer un sac sur la tête et on l'emportait.

*

— Oui, ma chère amie, votre fortune nous échappe, nous l'avouons. Mais nous avons une double compensation : d'abord, notre fidèle Patsy vient de fendre la tête à cet excellent Harry Dickson ; ensuite, vous allez nous fournir une délicate pitance pour nos petits amis, les rats de Londres.

— Monstre ! hurla une voix de femme que Tom Wills reconnut aussitôt pour être celle de la senora Conti.

— Quel vilain mot pour d'aussi jolies lèvres ! Donc, d'accord avec notre noble ami, nous allons vous traiter... passez-moi la triviale comparaison, comme un saucisson !

» Un saucisson ! Et que fait-on de cette délicieuse charcuterie, ma chère dame ? Eh bien, on la coupe en rondelles !

» Votre sort est clair, nous allons gentiment vous découper, et comme nos rongeurs sont portés sur la bouche et adorent la chair fraîche, nous allons vous découper *vivante* !

Un affreux cri de désespoir vint en réponse à ces ignobles paroles.

— Attendez, fit le bourreau invisible, je crois que nous pourrions même doubler la ration de nos chers petits, car on vient de m'envoyer une pièce supplémentaire !

Le sac qui couvrait la tête de Tom Wills fut arraché ; en même temps, des mains agiles lui entravaient pieds et poings.

— Je vous présente Mylord Tom Wills, le lieutenant de feu Harry Dickson. Ce garçon doit être bien impatient de rejoindre son cher maître dans un monde meilleur.

Le jeune homme vit avec surprise qu'il se trouvait dans un magnifique salon, inondé de lumières électriques.

— Fait rupin par ici, dit-il. Bonjour, docteur Robson !

— Vous me reconnaissez ? Tant mieux, cela nous évite des présentations de longue durée, et j'ai hâte de commencer une bien charmante besogne.

— Vous allez salir vos beaux tapis ! dit Tom avec dédain.

— Qu'à cela ne tienne ! Nous estimons que des gens comme madame et vous doivent mourir dans un cadre choisi !

— Je regrette que celui qui entourera votre exécution à Newgate ne puisse être aussi parfait ! répondit Tom d'une voix aimable.

Autant que ses liens le lui permirent, il se tourna de côté, et lança une œillade à Virginia Conti, étendue sur un divan et lourdement chargée de liens.

— En tout cas, madame, ce vilain homme fera un beau pendu ! déclara-t-il.

— Voulez-vous vous taire, vermine ! hurla Robson.

» Pat, allez me chercher le billot, l'échalas et quelques bons couperets, les rats ont faim.

Virginia poussa un gémissement d'horreur lorsque Pat, un formidable géant, roux comme une flamme, s'esquiva prestement derrière une draperie.

— Attendez, mon petit, attendez ! glapit le docteur Robson.

— Pas tant que cela ! jeta Tom en raillant, et il se mit à rire.

— Ah ! vous riez !

Oui, Tom Wills riait, et de bon cœur encore !

Il venait d'entendre un singulier bruit sourd derrière la draperie. Cela ressemblait fort à la chute d'un homme corpulent qui s'effondre sous un coup de matraque... et voici que doucement, le rideau se soulevait, laissant le passage à une main qui tenait un revolver de gros calibre.

Tom venait de reconnaître cette main fine et pourtant robuste comme l'acier, il savait aussi qu'elle n'avait jamais raté un coup de feu.

— Dona Virginia, recommença le tortionnaire, je n'ai pas besoin de couteau pour vous enlever vos beaux yeux ; savez-vous que cela peut se faire parfaitement avec l'ongle du pouce ? Vous allez voir ! Voir... est une façon de parler...

— Les mains en l'air, Robson, fit tout à coup une voix douce et traînante.

Les yeux du bandit s'agrandirent de terreur, il fit un bond de côté.

— Une dernière fois, les mains en l'air, fripouille ! tonna la voix.

— Jamais ! hurla le bourreau.

— Oh ! mille regrets !...

Pan !

Robson s'écroula, une balle dans les reins.

La draperie fut arrachée et Harry Dickson parut, l'arme fumante au poing ; derrière lui, quatre policiers commandés par l'inspecteur Goodfield en personne encadraient le formidable Pat, se tâtant douloureusement la tête.

Pat eut un sursaut de terreur en voyant Dickson.

— Cet homme est le diable, fit-il. Je lui avais pourtant proprement fendu la tête.

— Mais non, mon vieux Pat, vous faites erreur, *dans une maison comme celle-ci*, on devrait pouvoir discerner un mannequin d'un homme vivant. Or, il n'y avait qu'un fantoche de loques et de bourrage à l'avant de la barque pilotée par mon fidèle Tom, et la tête qui s'est ouverte sous votre hache était en carton-pâte, avec une fiole d'encre rouge nichée dans son crâne.

A ce moment entrèrent deux agents de la brigade fluviale.

— Mr. Dickson, Mr. Goodfield, la bande a été capturée au moment où elle sortait en barque sur la Tamise ; deux ou trois bonshommes ont encore été pincés dans cette taule-ci, mais le vieux Winchester nous fait faux bond.

— Lord Winchester ! s'écria Virginia Conti, qu'a-t-il à faire dans tout ceci ?

— Vous allez bientôt l'apprendre, senora, dit Harry Dickson. En attendant, comment trouvez-vous ceci ?

Et sur les genoux de la Péruvienne, prestement délivrée de ses liens, il jeta un objet rond, d'un aspect sinistre.

— Ciel ! hurla la jeune femme, la tête du lord...

— Ne vous effrayez pas trop vite, madame, elle n'est qu'en cire ! répondit le détective en riant.

— Mais nous ne tenons pas l'original ! bougonna Goodfield.

— Trois minutes de patience, comme on dirait au cinéma, riposta Dickson.

» Je crois que vos hommes ont de solides poitrines, n'est-ce pas, Goodfield ? Ordonnez-leur donc de crier « Au feu ! » de toutes leurs forces, et faites jeter cette cartouche fumigène dans le vestibule.

Ce qui fut fait aussitôt ; des beuglements de détresse emplirent la singulière demeure et, par une enfilade de portes ouvertes, on put voir de lourdes volutes de fumée s'élever dans le fond du corridor.

— Attendez, dit doucement Dickson, voici l'oiseau. Rien de tel qu'un peu de fumée et un peu de terreur pour lui faire vider les retranchements secrets de son nid. Silence et ne bougeons pas !

Tous se tinrent tranquilles, les nerfs tendus ; tout à coup, un déclic se fit entendre et, dans le salon voisin, on vit un pan de mur pivoter lentement sur un axe invisible, et un homme bondir en avant.

— Pris ! fit Harry Dickson.

— Lord Winchester ! s'exclama la jeune veuve.

Le gentilhomme-bandit roulait des yeux effarés puis, se voyant pris, il se résigna, affectant un air hautain et dédaigneux.

— Je ne veux pas qu'on me touche, dit-il, j'ai du sang royal dans les veines.

— Cela n'empêchera pas Votre Seigneurie d'être pendue, répondit ironiquement le détective.

— Mr. Dickson, dit l'un des agents, voici l'éponge et le bassin d'eau chaude que vous m'avez demandés.

— Pour quoi faire ? demanda Goodfield, surpris.

— Une petite mise au point, ou plutôt un changement d'identité. Holà, Robson, montrez-nous votre figure !

— Je suis blessé, qu'on me laisse tranquille, gronda l'homme après avoir poussé un gémissement de douleur.

Malgré une tentative de résistance suprême, Harry Dickson se mit à frotter durement le visage de l'homme ; une longue balafre apparut.

— Mais, murmura Virginia, je crois...

— Ce n'est plus du tout Robson, s'écria Tom Wills.

— Juan de Goya ! s'exclama la Péruvienne.

— Lui-même, dit Dickson. Ah ! il se connaît comme pas un dans l'art du maquillage.

La jeune veuve serra ses poings contre ses tempes.

— Il me semble vivre dans un rêve, murmura-t-elle.

— Cauchemar, rectifia Dickson ; heureusement, il est passé, et pour toujours.

— Remontons maintenant, dit Goodfield en se frottant joyeusement les mains. Le *Shamrock sanglant* a vécu ! Remontons !

— Mais où sommes-nous ? demanda Virginia Conti.

— Dans les sous-sols de Belgravia, ma belle dame, répondit aimablement Harry Dickson, et comme vous avez pu voir, les souterrains sont autrement confortables que la demeure qui fait face au soleil !

9. Harry Dickson s'explique

Quand Virginia Conti, Harry Dickson, Goodfield et Tom Wills furent confortablement installés dans les fauteuils club du home de Baker Street, le détective prit la parole.

— J'ai coupé court tout à l'heure aux remerciements de la senora Conti, parce que j'estime que je lui dois une certaine reconnaissance à mon tour.

» Il y a quelques années, je traquais à Dublin une bande de bandits internationaux qui, sous le couvert du *Sinn-fein*, ou du faux patriotisme irlandais, se livraient à une véritable débauche de crimes.

» J'en pinçai quelques membres, mais leur chef m'échappa.

» Il y a quelque temps, j'appris qu'ils avaient quitté leurs terrains de chasse dans la verte Erin, pour en chercher d'autres sur le sol d'Angleterre.

» De gros soucis d'argent les inquiétaient. Coûte que coûte, il leur fallait redorer le blason de jadis.

» Vous étiez une proie tout indiquée à leur féroce convoitise, senora Conti.

» En quittant votre patrie, en proclamant bien haut vos projets de vous établir en Angleterre et même d'acquérir la nationalité anglaise par un mariage, vous avertissiez aussi la bande.

» Elle avait un agent à Lima, émetteur de fausse monnaie, le fameux Juan de Goya, votre ancien prétendant. Il enrôla aussitôt à votre service une jeune femme de noblesse sud-américaine tombée dans la misère.

» Ce fut la jolie Lucia, votre femme de chambre.

— Lucia ! s'écria Virginia.

— Ne parlons plus d'elle, elle a racheté brillamment ses fautes, et j'aurai soin qu'elle puisse se refaire une existence digne de son nom et de son éducation.

» Juan de Goya était un homme intelligent et habile ; il vous a précédée en Grande-Bretagne, et y a joué admirablement le personnage du docteur Robson. Il vous a présentée à Lord Winchester.

— Un nom d'emprunt, sans doute ?

— C'est ce qui vous trompe. Son grand-père était duc et pair, mais ses vices sans nombre l'ont conduit à la misère et au crime.

» Depuis des années, il dirigeait la bande criminelle du *Shamrock sanglant*, mettant au défi la police entière et lui échappant

toujours, même aux heures les plus critiques.

— Je croyais à un personnage double, murmura Virginia.

— Pas du tout. L'homme que vous avez vu à travers les vitres de Belgravia n'était qu'un mannequin habilement construit. Pendant que vous vous attendrissiez sur son état, le lord complotait contre votre vie et contre vos biens, dans l'infâme cabaret où je vous l'ai fait voir.

» Vous l'avez aperçu également lors de la terrible nuit de Brighton, quand il s'est introduit dans votre villa, après avoir empoisonné votre servante. Ce fut lui également qui tira sur Karl Wenghof et le blessa, alors que le malheureux ingénieur venait à votre secours.

— Karl ! Mon pauvre Karl ! comment pourrai-je jamais me faire pardonner ? gémit la belle Péruvienne.

— Très facilement, répondit Harry Dickson. Voyez...

La porte du salon s'ouvrit lentement, et bien pâle encore, et bien faible, mais en bonne voie de guérison, Karl Wenghof parut sur le seuil.

— Karl !

— Virginia !

— J'ai quelque part dans ma cave un panier de véritable Champagne de France, dit Harry Dickson, je pense qu'il n'y a rien de tel, madame Conti, monsieur Wenghof, pour boire à vos prochaines fiançailles et à votre bonheur !

- {1} *Downing Street, où se trouvent les bureaux de l'Intelligence Service.*
- {2} *S'agirait-il de Sir Robert Hall ? Aucune note dans les mémoires de Harry Dickson, ne permet de l'affirmer.*
- {3} *Traduction littérale : la cigogne qui claque du bec.*
- {4} *Cochon souriant.*
- {5} *Duels au sabre plat. Tradition des Universités allemandes.*
- {6} *Musée des horreurs de Londres.*
- {7} *Shamrock : trèfle, symbole irlandais.*